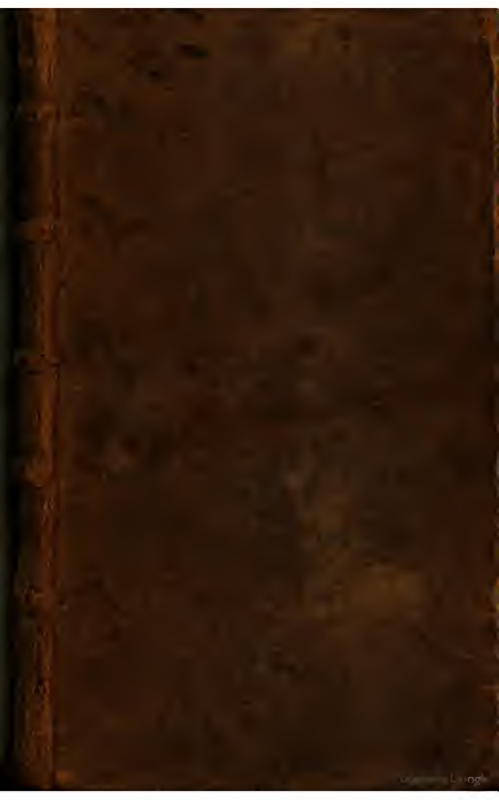
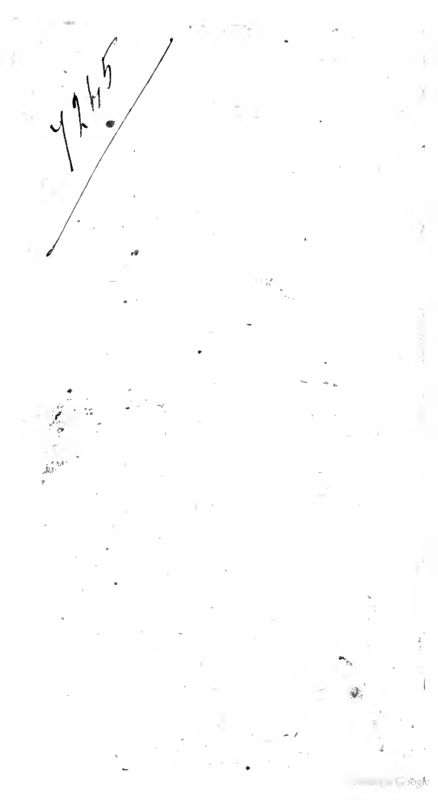







4245

HISTOIRE ROMAINE DE TITE-LIVE,

QUATRIE'ME DECADE.

HISTOIRE ROMAINE DE TITE-LIVE,

QUATRIE'ME DECADE.

Traduite en François par M. GUERIN, ancien Professeur d'Eloquence dans l'Université de Paris.

TOME PREMIER.



A PARIS,
Chez LOUIS DUPUIS, Libraire, ruë Saint Jacques, près la ruë Saint Severin, à la Fontaine d'Or.

M. DCC. XL.

Avec Approbation & Privilege du Roi.





A
MONSEIGNEUR
LE DAUPHIN.



ONSEIGNEUR,

Il n'appartient qu'à l'Histoire de former les grands Hommes, & surtout les grands Princes. Par

le spectacle & la connoissance qu'elle donne de tous les tems, de tous les lieux & de toutes les Nations, elle supplée dans les jeunes l'expérience que l'âge leur refuse, tandis qu'elle augmente & multiplie dans les personnes formées, celle que le tems leur a déja acquise. On peut dire qu'elle est de tous les maîtres le plus insinuant & le plus sincere. La flatterie, & encore plus l'amour propre, le plus dangereux des flateurs, supposent le plus souvent aux hommes les vertus qui leur manquent, & leur cachent les vices qui les deshonorent. L'Histoire au contraire leur présente ces deux objets avec d'autant plus de hardiesse qu'elle les leur montre dans des sujets étrangers; ce qui rend ses leçons moins rebutantes & plus efficaces.

On y voit, comme dans un miroir éclatant, les vertus des plus grands hommes de l'antiquité, & on se sent interieurement touché du désir de leur ressembler. On y voit d'un autre côté les vices de ces mêmes anciens peints avec la difformité qui les fait haïr, & presque toujours avec la peine qui les suit : on commence par les condamner dans les autres, & pour peu que la réflexion suive & que la raison agisse, on finit par les corriger en soi-même. Voilà, MONSEIGNEUR, *le fruit que l'on tire de l'Histoire ; voilà ce qui l'a toujours renduë l'étude des hommes qui aiment la sagesse, & surtout de ceux que la Providence a élevés au-dessus des autres.*

Je sçais, MONSEIGNEUR,

ceux que les autres Nations vous offrent. Et quelle étude, MONSEIGNEUR, *est plus digne de vous, & plus capable de vous former aux grands sentimens, que celle que j'ai l'honneur de vous proposer? C'est l'Histoire de la République la plus féconde en vertus & en exemples salutaires que l'antiquité nous fournisse. C'est celle d'un Peuple qu'on a appellé par excellence un* Peuple Roi, *qui n'ayant eu que de foibles commencemens, n'a pû s'élever à l'Empire de l'Univers, que par les rares talens & les qualités extraordinaires des Heros qu'il a enfantés. Où trouvera-t-on,* MONSEIGNEUR, *plus que dans cette source, ces traits de vertu qui enlevent l'admiration & font naître*

Hinc Populum latè Regem. Virg.

un désir sincere de devenir vertueux soi-même ? De quelle ardeur pour la solide gloire ne se sent-on pas pénétré en lisant les exploits de ce fameux Romain qui paroît avoir été le Heros favori de Tite-Live, & qui porta au plus haut degré toutes les vertus morales, civiles & militaires ; vertus qui contribuérent encore plus à l'agrandissement de l'Empire Romain, que sa valeur & ses exploits ; quoique combattre, vaincre & triompher fût pour lui la même chose ? Quelle estime, je pourrois dire, quelle vénération n'a-t-on pas pour ce jeune guerrier, quand on voit que dans le cours de ses plus grandes prosperités, il a toujours les oreilles fermées à la flatterie, & les yeux aux objets séduisans qu'on lui

préſente pour le corrompre ; & que les ennemis mêmes qu'il a domptés, vont publier par tout, qu'il a paru parmi eux un jeune Heros ſemblable aux Dieux qui ſe ſoumet tous les hommes par la force de ſes armes, ou les gagne par les charmes de ſes vertus ?

Veniſſe diis ſimillimum juvenem omnia vincentem tum armis, tum benignitate & beneficiis.

Ce Livre, MONSEIGNEUR, *vous offrira ſans nombre de pareils tableaux. N'a-t-on pas lieu d'eſperer que ſur des modeles qui vous inſpireront par tout de l'eſtime, de l'ardeur, de l'émulation, avec les heureuſes diſpoſitions que vous avez reçuës de la nature, & que l'on cultive avec tant d'application, vous deviendrez bientôt l'ornement & la gloire de ce Royaume, comme*

vous êtes déja l'amour & les délices de tous les cœurs François.

Je suis avec le plus profond respect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéissant servi-teur, GUERIN.

PRÉFACE.



HISTOIRE ROMAINE DE TITE-LIVE, QUATRIEME DECADE.

SOMMAIRE

Du Livre I. de la IVe. Décade; qui est le XXXIe. de Tite-Live, en comptant la IIe. Décade qui est perdue, & a été suppléée par Freinshemius.

La guerre interrompue pendant quelque tems, recomence contre Philippe Roy de Macedoine pour les raisons qui suivent. Dans le temps qu'on celebroit les

Mysteres de Cerès, deux jeunes Acarnaniens qui n'y étoient pas initiés, vinrent à Athènes, & entrerent dans le Temple de cette Déesse avec la foule des Citoyens. Les Atheniens regarderent cette témerité comme un crime énorme, & les tuerent sur le champ. Les Acarnaniens irrités du meurtre de leurs Citoyens, implorent le secours de Philippe pour venger cet outrage. Philippe ayant assiegé cette Ville, quelque temps après la paix que les Romains avoient faite avec les Carthaginois, les Habitans vinrent demander du secours aux Romains contre ce Prince; ce qui arriva 550. ans après la fondation de la ville. Le Sénat étoit d'avis de secourir une ville alliée; le peuple fatigué de tant de guerres continuelles s'y opposoit. Mais le Sénat l'ayant emporté, on chargea de cette commission le Consul Pub. Sulpicius, qui passa en Macedoine avec une armée, & vainquit Philippe en plusieurs combats de cavalerie. Les Habitans de la Ville d'Abyde assiegée par Philippe, se tuent avec tous les leurs à l'exemple des Sagontins. L. Furius Préteur vainquit en bataille rangée les Gaulois Insubriens qui s'étoient revoltés, & Amilcar Ge-

neral des Carthaginois, qui faisoit la guerre de ce côté-là & qui y fut tué avec trente-cinq mille hommes. Ce Livre contient de plus les expeditions du Roi Philippe, celles du Consul Sulpicius, & les prises de plusieurs Villes, tant par l'un que par l'autre. Sulpicius étoit secondé dans cette guere par le Roi Attalus & les Rhodiens. Le Préteur Furius triomphe des Gaulois.

Quand j'aurois partagé avec les Romains, & les Carthaginois, les périls & les travaux de la derniere guerre, je n'en verrois pas la fin avec plus de joye. Je sçai bien qu'il ne convient pas à un Auteur qui s'est engagé à écrire toute l'Histoire du peuple Romain, de se plaindre de sa peine, & de témoigner qu'il est las, à la fin de chaque partie. Mais aussi quand je considere que les soixante & trois années qui se sont écoulées depuis le commencement de la premiere guerre de Carthage, jusqu'à la fin de la seconde, ont occupé autant de volumes, que les quatre-cent quatre-vingt-sept ans qu'on compte depuis la fondation de la Ville, jusqu'au Consulat d'Appius Claudius, qui

le premier fit la guerre aux Carthaginois, je reconnois déja que semblable à ceux qui étant entrés à pié dans la mer, trouvent ses eaux plus profondes, à mesure qu'ils s'éloignent du bord ; je rencontre aussi à proportion que j'avance dans mon ouvrage, des fonds plus impénétrables, & qu'au lieu que ma matiere devroit diminuer à chaque morceau que j'acheve, il semble qu'elle augmente & se multiplie.

La paix de Carthage fut suivie de la guerre de Macedoine, qui assurément n'étoit comparable à celle qu'on venoit de terminer, ni par le péril dont elle menaça la République, ni par l'expérience & la valeur du Genéral qui commandoit les ennemis, ni par la force & le courage de ses Soldats : mais si on fait réflexion à la gloire des anciens Rois de Macedoine, à la noblesse de la Nation & à la grandeur d'un Empire qui avoit autrefois soumis par les armes une grande partie de l'Europe, & l'Asie presqu'entiere ; on conviendra qu'elle étoit encore plus celébre que l'autre. Au reste la guerre qu'on avoit commencée contre Philippe il y avoit environ dix ans, s'étoit comme éteinte depuis trois ans, les Etoliens qui avoient occasionné la guerre, ayant aussi donné lieu à

la paix. Mais les Romains se trouvant plus libres par celle qu'ils venoient d'accorder aux Carthaginois, furent engagés à reprendre les armes contre Philippe, par les prieres des Athéniens, qu'il avoit obligés de se renfermer dans leur Ville, après avoir désolé leurs campagnes; outre qu'ils étoient irrités contre ce Prince, de ce que contre les conditions du traité, il avoit maltraité les Etoliens & les autres Grecs leurs Alliés, & envoyé quelque tems auparavant à Annibal & aux Carthaginois, des secours d'hommes & d'argent. Ce fut en ce tems-là que le Sénat reçut des Ambassadeurs de la part du Roi Attalus, & des Rhodiens, qui venoient se plaindre des hostilités que Philippe exerçoit aussi contre les Villes de l'Asie. Il leur répondit qu'il auroit soin des affaires de l'Asie : mais il remit tout ce qui regardoit la guerre de Macedoine, à la disposition & à la prudence des Consuls qui étoient alors dans leurs départemens. En attendant on envoya en ambassade auprès de (1) Ptolemée

Plaintes d'Attalus & des Rhodiens contre les hostilités du Roi Philippe.

Ambassadeurs envoyés en Egypte.

(1) Ce Prince n'avoit alors que quatre ans, & ne pouvoit avoir rendu de grands services aux Romains; ce qui fait dire à Polybe que ces Ambassadeurs alloient pour le mettre à couvert lui & ses Etats, contre l'ambition des Rois Philippe & Antiochus.

Roi d'Egypte, C. Claudius Neron, M. Emilius Lepidus, & Pub. Sempronius Tuditanus, pour apprendre à ce Prince la défaite d'Annibal & des Carthaginois, & le remercier de ce que dans un tems où les Romains avoient été abandonnés de leurs alliés les plus voisins, il leur étoit demeuré fidéle; & le prier de vouloir bien conserver sa bienveillance & son amitié au peuple Romain, qui n'avoit pris les armes contre Philippe que pour se venger des injures qu'il en avoit reçues à peu près dans le même tems. Le Consul Pub. Elius ayant sçu qu'avant son arrivée dans la Gaule, les Boïens avoient fait des incursions sur les terres des Alliés du peuple Romain, chargea C. Oppius prefet des Alliés, de conduire dans la partie de l'Ombrie, qu'ils appellent la Tribu Sappinia, deux légions levées à la hâte contre ces brigandages, avec quatre cohortes de son armée qu'il y avoit jointes, & de se jetter avec ces troupes sur les terres des Boiens eux-mêmes. Pour lui, il s'y rendit aussi en suivant ouvertement le chemin des montagnes. Oppius étant entré dans le pais ennemi, le ravagea d'abord

avec assez de succés, & sans s'exposer. Mais ensuite étant sorti d'un poste avantageux où il s'étoit campé auprès du fort de Mutile, pour aller couper les moissons qui étoient dans leur maturité, sans avoir fait auparavant reconnoître le païs, ni posé des corps-de-garde suffisans pour mettre ses moissonneurs en sureté, il se vit tout d'un coup investi par l'armée des Gaulois avec ceux des siens qui étoient occupés à couper les bleds. La frayeur passa jusqu'à ceux qui avoient les armes à la main. Il en fut tué autour de sept mille, épars comme ils étoient au milieu des campagnes où ils faisoient la récolte avec le Préfet Oppius lui-même. Les autres se retirerent saisis de crainte dans leur camp : & dès la nuit suivante ils l'abandonnerent avec la plus grande partie de leurs effets. Alors sans l'ordre d'aucun chef, sans avoir pris aucunes mesures en commun, ils se rendirent dans le camp du Consul, après avoir traversé des défilés presque inaccessibles. Ce Genéral lui-même s'en retourna aussi-tôt à Rome, sans avoir rien fait de mémorable dans sa Province, si ce n'est qu'il avoit pillé le païs des Boïens, & fait un traité avec les Liguriens Ingaunes.

C. Oppius Préteur opprimé par les Gaulois avec la plûpart de ses Soldats.

Dès le premier jour qu'il assembla les Sénateurs, tous d'une commune voix lui demanderent qu'avant toutes choses, il mît en déliberation l'affaire qui regardoit Philippe, & les Alliés qui s'étoient plaints de ses injustices. Il le fit : & toute l'Assemblée, sans aucun partage, fut d'avis que le Consul Pub. Elius nommât celui qu'il voudroit, pour aller prendre le commandement de la flotte que Cn. Octavius ramenoit de Sicile, & passer incessament en Macedoine. Il jetta les yeux sur le Propréteur M. Valerius Levinus, qui ayant rencontré Cn. Octavius près de Vibon, autrement Hippone, reçut de lui trente-huit galeres avec lesquelles il passa dans les Etats de Philippe. Dès qu'il fut arrivé, le Lieutenant M. Aurelius vint le trouver, & lui fit connoître les forces extraordinaires que Philippe avoit préparées tant par mer que par terre; ajoutant qu'actuellement ce Prince parcouroit ou en personne ou par ses Ambassadeurs, non seulement les Villes du Continent, mais encore les Isles, & les sollicitoit à prendre les armes contre la République. Il concluoit que les Romains de leur côté devoient faire de plus grands efforts pour se mettre

en état de lui resister ; de peur que s'ils se laissoient prévenir, il n'entreprît ce que Pyrrhus avoit exécuté avant lui, avec des forces bien inférieures aux siennes. Valerius fut d'avis qu'Aurelius écrivît aux Consuls & au Sénat, pour les informer de tout ce qu'il venoit de lui apprendre.

Sur la fin de cette année, on proposa dans le Sénat de distribuer (1) quelque portion de terre par forme de récompense aux vieux Soldats qui avoient terminé la guerre d'Afrique sous la conduite & les auspices de Pub. Scipion ; & les Sénateurs ordonnerent par un Décret, que M. Junius Préteur de la Ville, choisît, s'il jugeoit à propos, des Decemvirs, pour aller mesurer & partager aux Soldats dont on vient de parler, la partie des territoires du Samnium & de l'Apouille qui avoit été confisquée au profit du peuple Romain. Ceux que le Préteur nomma furent Pub. Servilius, Q. Ceditius Metellus, les deux Servilius Caius & Marcus, qui portoient l'un & l'autre le surnom

(1) C'est ici la premiere fois que Tite-Live parle de terres données pour récompense aux Soldats émérites : cet exemple fut souvent imité depuis, & sur-tout sous la domination des Césars

de Geminus, les deux Hostilius L. & A. surnommés Catons, Pub. Villius Tappulus, M. Fulvius Flaccus, Pub. Elius Petus, & Q. Flaminius. Dans ces mêmes jours le Consul P. Elius présida aux Assemblées dans lesquelles on créa Consuls Pub. Sulpicius Galba pour la seconde fois, & C. Aurelius Cotta. On nomma ensuite Préteurs Q. Minucius Rufus, L. Furius Purpureo, Q. Fulvius Gillo, & Cn. Sergius Plancus. les Jeux Sceniques furent répresentés cette année avec beaucoup de pompe & de magnificence par le soin des Ediles Curules L. Valerius Flaccus, & L. Quintius Flamininus. On les continua pendant deux jours. Ces mêmes Magistrats distribuerent aux Citoyens, avec beaucoup de fidélité & d'exactitude, le blé que Pub. Scipion avoit envoyé d'Afrique en grande quantité. Le Peuple à qui on ne le fit payer que deux sols & demi le boisseau, reçut cette liberalité avec beaucoup de reconnoissance. Les Jeux Plebeiens furent aussi celebrés pendant trois jours dans toute leur étendue par les Ediles du Peuple L. Apustius Fullo, & Q. Minucius Rufus, qui au sortir de son Edilité avoit été créé Préteur. Ces Jeux furent accompagnés

d'un Sacrifice, & d'un Festin offerts à Jupiter.

L'an de Rome 552. sous le Consulat de Sulpicius Galba, & de C. Aurelius Cotta, on commença la guerre contre le Roi Philippe, quelques mois après qu'on eut terminé celle de Carthage. Mais préalablement le Consul Sulpicius en fit la proposition dans le Sénat, aux ides de Mars, qui étoit le tems où les Consuls entroient en charge, & le Sénat ordonna que les Consuls immolassent de grandes victimes à telles Divinités qu'ils jugeroient à propos, en les priant solemnellement de faire réussir à l'avantage du peuple Romain, des Latins & des autres Alliés de la République, la guerre qu'ils alloient entreprendre; & qu'immediatement après le Sacrifice ils consultassent le Sénat sur les affaires présentes de la Republique, & sur les Provinces où les Généraux & les armées devoient agir. Pendant ces mêmes jours arriverent fort à propos à Rome pour aigrir les esprits contre Philippe, les lettres du Lieutenant M. Aurelius, & les nouveaux Ambassadeurs des Athéniens, de qui on apprit que le Roi de Macedoine étoit sur le point d'entrer sur leurs terres, & que

Pub. Sulpicius & C. Aurelius Conf. An de R. 552.

Commencement de la guerre de Macedoine.

s'ils n'étoient ſecourus par les Romains, il ſeroit bientôt maître & de leurs campagnes & de leur Ville même. Les Conſuls ayant déclaré qu'ils avoient offert le Sacrifice, que ſuivant le rapport des Aruſpices, les Dieux avoient écouté favorablement leurs prieres, & que les entrailles des victimes n'annonçoient que d'heureux ſuccès, l'accroiſſement de l'Empire, la Victoire & le Triomphe; alors on lut les lettres d'Aurelius, & on donna audience aux Ambaſſadeurs des Athéniens. Enſuite le Sénat rendit un Arrêt qui portoit qu'on remerciroit les Alliés de ce que ni les hoſtilités qu'ils avoient ſouffertes, ni la crainte de ſe voir aſſiégés dans leur Capitale, n'avoient été capables de les faire renoncer à l'amitié des Romains, & qu'à l'égard du ſecours qu'ils demandoient, on leur répondroit quand les Conſuls auroient tiré leurs provinces au ſort, & que celui à ce qui la Macedoine ſeroit échûe, auroit propoſé au Peuple de déclarer la guerre à Philippe Roi de Macedoine.

Le ſort fit tomber la province de Macedoine au Conſul Pub. Sulpicius, & l'Italie à Aurelius ſon Collegue. Le

premier assembla aussi-tôt le peuple, & lui demanda (1) » s'il vouloit & s'il » ordonnoit qu'on déclarât la guerre » au Roi Philippe & aux Peuples qui » étoient dans sa dépendance pour » venger les injures & les hostilités » qu'il avoit exercées contre les Alliés » du peuple Romain.« Les Préteurs tirerent aussi leurs départemens au sort : & Sergius Plancus fut chargé de rester à Rome, Q. Fulvius Gillo d'aller en Sicile, Q. Minucius Rufus dans l'Abruzze, & L. Furius Purpureo dans la Gaule. La Loi que le Consul avoit proposée pour ordonner la guerre de Macedoine, fut presque rejettée par toutes les Centuries, dès la premiere Assemblée. Outre que le Peuple avoit été porté de lui-même à prendre ce parti, par le dégoût des travaux & des périls qu'il avoit essuyés dans une guerre aussi longue & aussi difficile qu'avoit été celle de Carthage, il y avoit encore été poussé par les discours séditieux du Tribun Q. Bebius, qui employant contre les Patriciens un reproche si souvent repeté, les accusoit de susciter toujours de nouvelles guerres,

(1) Formule dont on usoit quand on proposoit au Peuple l'établissement de quelque Loi.

pour ne pas laiſſer au Peuple la liberté de reſpirer. Les Sénateurs furent ſi irrités de ce procedé du Tribun, qu'après l'avoir accablé d'injures en pleine Aſſemblée, ils firent à l'envi les uns des autres les dernieres inſtances au Conſul, pour l'engager à tenir une nouvelle Aſſemblée afin d'y propoſer une ſeconde fois la Loi, reprocher au Peuple ſa lâcheté & ſon indolence, & lui faire connoître combien le délai de cette guerre ſeroit honteux & dommageable à la République.

Le Conſul ayant aſſemblé le Peuple dans le champ de Mars, avant d'envoyer les Centuries aux ſuffrages, lui parla en ces termes. » Il me ſem» ble, Meſſieurs, que vous êtes incer» tains, je ne dis pas ſi vous reſterez » en paix, ou ſi vous ferez la guerre; » (car les préparatifs extraordinaires » que fait Philippe par mer & par ter» re, ne vous laiſſent aucune liberté là» deſſus) mais ſi vous devez faire paſ» ſer vos légions en Macedoine, ou » attendre celles de ce Prince en Italie. » Si jamais on a ſenti la difference qu'il » y a entre ces deux partis, ç'a été ſur» tout dans la derniere guerre que » nous avons ſoutenue contre les Car-

» thaginois. Car peut-on douter que si
» nous avions promptement envoyé
» aux Sagontins, & lors qu'ils implo-
» rerent notre fidelité contre Annibal
» qui les tenoit assiégés, le secours que
» nos peres accorderent en pareil cas
» aux Mamertins, nous n'eussions fait
» tomber sur l'Espagne tout le faix
» d'une guerre que notre négligence
» attira dans l'Italie, où peu s'en faut
» qu'elle ne nous ait accablés ? Il n'est
» pas moins indubitable que quand ce
» même Philippe se préparoit à passer
» en Italie, comme il en étoit convenu
» avec Annibal par ses Ambassadeurs
» & par ses lettres, ce fut la diligence
» avec laquelle nous envoyames Levi-
» nus à la tête d'une flotte pour lui dé-
» clarer la guerre à lui-même, qui le
» retint dans ses Etats. Quoi donc ! ce
» que nous avons bien pû faire dans le
» tems que nous avions en Italie un en-
» nemi tel qu'Annibal, nous n'oserons
» l'entreprendre, à présent que nous
» avons chassé Annibal de notre Païs,
» & que nous avons vaincu les Cartha-
» ginois dans le leur ? Donnons à ce
» Prince en souffrant qu'il prenne A-
» thénes, les mêmes preuves de notre
» indolence, que nous donnâmes à

» Annibal, en lui laissant prendre Sa-
» gonte : & vous verrez qu'il passera de
» Corinthe en Italie, non en cinq mois
» comme fit Annibal après la prise de
» Sagonte, mais en cinq jours. Vous me
» direz peut-être qu'on ne doit com-
» parer ni Philippe à Annibal, ni les
» Macedoniens aux Carthaginois : à la
» bonne heure ; mais au moins Phi-
» lippe vaut bien Pyrrhus. Que dis-je,
» il le vaut ? quelle différence entre ces
» deux Princes ! quelle différence en-
» tre les Macedoniens & les Epirotes !
» ne sçait-on pas que l'Epire n'a ja-
» mais passé, & ne passe encore aujour-
» d'hui que comme un foible accessoire
» du Royaume de Macedoine ? A l'é-
» gard de Philippe, il a soumis à sa do-
» mination tout le Pelopponese, &
» Argos même, cette ville qui ne s'est
» pas rendue moins celébre par la
» mort de Pyrhus, que par les exploits
» de ses anciens Rois. Voyez cepen-
» dant ce que fit Pyrrhus en Italie. Lors-
» qu'il y apporta la guerre : elle étoit
» beaucoup plus florissante, & nos af-
» faires en bien meilleur état qu'aujour-
» d'hui. Nous n'avions pas perdu tant
» de Généraux & tant de Soldats que
» la guerre a emportés depuis. Il at-

» taqua cependant notre Empire, il » l'ébranla, & poussa presque ses con- » quêtes jusqu'aux portes de Rome ; il » souleva contre nous, non seulement » les Tarentins, & toute cette Côte » de l'Italie qu'on nomme la grande » Grece dont on peut croire que les » habitans furent engagés à le suivre » par le langage & le nom qui leur » étoit commun avec les Epirotes ; » mais les Lucaniens, les Brutiens & » les Samnites. Pouvez-vous penser » que si Philippe passe en Italie, ces » peuples vous seront fidéles & demeu- » reront en repos, comme ils y sont de- » meurés pendant la guerre de Cartha- » ge qui a suivi? Ces Nations ne nous » seront jamais attachées, qu'autant » qu'il ne se présentera personne dont » elles puissent embrasser les intérêts » contre nous. Si nous n'avions pas » pris le parti de passer en Afrique, nous » verrions encore aujourd'hui en Ita- » lie, Annibal & les Carthaginois. » Croyez moi, Messieurs, faisons éprou- » ver les malheurs de la guerre à la Ma- » cedoine plûtôt qu'à l'Italie : que les » villes & les campagnes de nos enne- » mis soient désolées par le fer & par le » feu plûtôt que les nôtres. Nous sça-

» vons par expérience que nos armes » sont plus heureuses & plus puissantes » dans lespaïs étrangers que dansl'Italie » même. Allez aux suffrages, Messieurs, » sous la protection des Dieux, & portez la Loi que le Sénat vous demande. » C'est le conseil que vous donne, » non seulement votre Consul, mais » les Dieux eux-mêmes, qui ont reçu » favorablement le Sacrifice que je leur » ait offert & m'ont fait connoître par » les heureux présages qu'ils m'ont envoyés, qu'ils exauçoient la priere que » je leur ai faite, de terminer cette guerre à l'avantage & à la gloire du Sénat, » de vous, Romains, des Latins & de » tous nos Alliés, de nos flottes & de » nos armées.

Le peuple Romain ordonne la guerre contre Philippe, & le Sénat des prieres publiques pour implorer la protection des Dieux.

Le peuple ayant entendu ce discours, alla aux voix ; & ordonna la guerre, suivant l'intention du Consul. Ensuite les Consuls, en consequence d'un Arrêt du Sénat, ordonnerent des prieres publiques pour trois jours, pendant lesquels les Citoyens se répandirent dans tous les Temples, conjurant les Dieux d'accorder une bonne issue à la guerre qu'ils venoient d'ordonner contre Philippe : & le Consul Sulpicius ayant demandé auxFéciaux s'ils jugeoient à pro-

pos qu'on la dénonçât à Philippe en personne, ou s'il suffisoit qu'on en fît la déclaration aux premieres troupes qui se trouveroient sur les confins de ses Etats; ils répondirent qu'il pouvoit employer l'une ou l'autre voie indifferemment : & là-dessus les Sénateurs lui permirent de choisir tel Ambassadeur qu'il voudroit hors du Sénat & de l'envoyer à Philippe pour lui déclarer la guerre. Alors on songea aux armées que devoient commander les Consuls & les Préteurs. On ordonna aux Consuls de lever chacun deux légions nouvelles & de congedier tous les vieux soldats. Mais on permit à Sulpicius qui se trouvoit chargé d'une guerre importante, d'engager à servir sous lui, le plus qu'il pourroit de ceux que Scipion avoit ramenés d'Afrique, sans cependant faire violence à aucun d'eux. Il devoit donner aux deux Préteurs L. Furius Purpureo, & Q. Minucius Rufus, chacun cinq mille Alliés du nom Latin, pour defendre avec ses troupes, l'un l'Abruzze, l'autre la Gaule. Q. Fulvius Gildo eut ordre de tirer de l'Armée qu'avoit commandée le Consul Pub. Elius, les soldats Latins qui avoient fait le moins de campagnes, d'en composer

un corps de cinq mille hommes, comme les deux autres, & de les conduire en Sicile. On continua le commandement pour un an à M. Valerius Falton, qui l'année précédente avoit eu le département de la Campanie en qualité de Préteur, avec ordre de passer en Sardaigne pour y commander comme Propréteur, & de choisir dans les troupes qui y étoient actuellement, les cinq mille Alliés du nom Latin les plus nouveaux dans le service. Enfin les Consuls furent encore chargés de lever deux légions qui devoient rester dans la Ville, pour être employées s'il en étoit besoin contre les Nations de l'Italie qui dans le cœur étoient encore attachées au parti des Carthaginois, & avoient peine à se consoler de leur défaite. Les forces de la République monterent cette année à six Legions.

Ambassadeurs de Ptolemée à Rome.

Pendant que les Romains étoient occupés à ces préparatifs, les Ambassadeurs du Roi Ptolemée arriverent, & déclarerent au Senat; » Que les Athéniens » avoient demandé du secours a leur » Maître contre les violences de Phi- » lippe. Mais qu'encore qu'ils fussent » ses Alliés, aussi-bien que des Ro- » mains, cependant le Roi n'envoiroit

» en Grece ni flotte ni armée pour dé-
» fendre ou pour attaquer perſonne,
» que du conſentement du peuple Ro-
» main. Qu'il reſteroit tranquile dans
» ſes Etats, ſi les Romains vouloient ſe
» charger de la defenſe de leurs Alliés;
» ou que s'ils aimoient mieux demeu-
» rer en repos, il envoiroit aux Athé-
» niens des forces ſuffiſantes pour les
» mettre à couvert contre les entrepri-
» ſes de Philippe. « Le Sénat remercia le Roi de ſon attention & de ſa complaiſance, & répondit à ſes Ambaſſadeurs, que le deſſein du peuple Romain étoit de ſecourir les Alliés; »Que
» ſi les Romains avoient beſoin dans
» cette guerre de l'aſſiſtance du Roi, ils
» lui en donneroient avis: qu'ils comp-
» toient entierement ſur ſon amitié, &
» qu'ils étoient perſuadés que ſa puiſ-
» ſance étoit le plus ferme appui de leur
» Republique. « Enſuite le Sénat fit porter à chacun des Ambaſſadeurs des préſens pour la valeur (1) de cinq

(1) Si ces préſens étoient donnés en eſpeces, ces cinq-mille As, où cinq cent deniers pouvoient valoir 250. liv. ce qui n'eſt pas fort conſiderable.

Il eſt bon d'avertir ici une fois pour toutes, que chez les Romains l'As valloit environ un ſol de nôtre monnoye, le Seſterce deux ſols & demi, & le Denier dix ſols: que la livre tant d'or

mille As. Pendant que les Consuls faisoient les levées, & préparoient tout ce qui étoit nécessaire pour la guerre, la République qui se piquoit d'une extrême Religion, sur tout dans le commencement d'une nouvelle guerre, non contente des priéres publiques qu'on venoit de faire dans tous les Temples de Rome; pour ne manquer à aucune des précautions dont on avoit autrefois usé, voulut encore que le Consul à qui la province de Macedoine étoit échue, promît à Jupiter la célébration des grands Jeux, & des offrandes dignes de lui. Ce vœu public fut differé quel-

que d'argent pesoit douze onces, & que l'or étoit à l'égard de l'argent comme un est à dix, c'est-à-dire qu'un certain poids en or valoit dix fois le même poids en argent, que le marc étant de huit onces, la livre valoit un marc & demi. A l'égard des monnoyes grecques la drachme équivaloit au denier; la mine valoit 100. drachmes. Le talent attique environ mille écus & le talent Euboique environ un tiers moins.

Il sera parlé dans la suitte de plusieurs autres especes de monnoyes étrangeres à mesure que les Romains s'étendront, qu'on expliquera en tems & lieu.

Pour moi dans ma traduction, quelquefois j'exprimerai les sommes dans les mêmes termes que T. Live : As, Sesterces, Deniers, Livres & quelque fois je les reduirai à la valeur à laquelle elles reviennent, suivant notre façon de compter : & afin que le Lecteur ne soit pas toujours obligé de recourir à cette premiere remarque, je mettrai assez souvent au bas des pages l'évaluation des sommes énoncées dans le texte.

que-tems par le ſcrupule du Grand Pontiſe Licinius.» Car il déclara que la » ſomme qu'on deſtinoit à l'accompliſ-» ſement d'un vœu, devant être fixée » & hors de tout péril, il falloit com-» mencer par la tirer du tréſor & la met-» tre en dépôt dans un lieu ſûr, afin qu'el-» le ne fût point confondue avec les » deniers qui devoient ſervir à l'entre-» tien des armées, auquel il n'étoit pas » permis d'employer l'argent qui étoit » conſacré aux Dieux. Que ſans cette » précaution, le vœu ne pouvoit être » légitimement accompli. « Quelque reſpect qu'on eût pour celui qui pro-poſoit cette difficulté, le Sénat ne s'en rapporta pas à lui, mais ordonna à Sulpicius de conſulter le Collége des Pontifes, pour ſçavoir ſi on pouvoit lé-gitimement faire un vœu, ſans fixer ni mettre en dépôt la ſomme dont on a-voit beſoin pour l'accomplir. Les Pon-tifes répondirent affirmativement, & dé-clarerent même qu'il étoit mieux d'en uſer ainſi. Cela ſuppoſé, le Conſul pro-nonça le vœu, en ſe ſervant, après le Grand Pontife, de la formule dont on avoit coutume d'uſer dans les vœux (1)

(1) Les vœux de cinq ans conſiſtoient en cer-taines offrandes qu'on promettoit aux Dieux,

de cinq ans; excepté qu'il ajouta qu'on emploieroit pour les Jeux & l'offrande, la somme que fixeroit le Sénat, dans le tems de l'exécution : on avoit toujours dépensé jusques-là pour la célébration des grands Jeux, une certaine somme fixée par les Auteurs du vœu; & ce fut la premiere fois qu'elle demeura incertaine & indéterminée.

Amilcar souleve les Gaulois contre les Romains.

L'attention de tous les Romains étoit tournée sur la guerre de Macedoine, lors que tout d'un coup, & dans le tems qu'on s'y attendoit le moins, on apprit que les Gaulois faisoient de nouveaux mouvemens. Les Boïens & les Manceaux ayant fait prendre les armes aux (1)Sallayens & aux Ilvates, s'étoient emparés de Plaisance, avoient pillé la ville, & après en avoir brulé la plus grande partie, pour assouvir leur colere & laissé à peine deux mille hommes au milieu de ses ruines, avoient passé le Pô & s'étoient avancés vers Crémone, dans le dessein de la traiter comme Plaisance. Mais les habitans ayant appris la défaite des Plaisantins, avoient eu le tems

si cinq ans après la République se trouvoit dans le même état, ainsi qu'il est marqué au l. 27. ch. 33. & au l. 30. ch. 27.

Ces deux peuples qu'on croit avoir habité entre le Rhône & les Alpes, sont nommés differemment par les Auteurs.

de

de fermer leurs portes, & de placer des troupes le long des murailles, pour mettre au moins les ennemis dans la néceſſité de l'aſſiéger avant de la prendre; & en attendant avoient envoyé avertir le Préteur Romain du péril qui les menaçoit. L. Furius Purpureo qui commandoit alors dans le païs, après avoir renvoyé par ordre du Sénat, la plus grande partie de l'armée, n'avoit retenu que cinq mille Alliés du nom Latin, avec leſquels il ſe tenoit autour de Rimini ſur les frontieres de la Province. Ce fut lui qui écrivit au Sénat pour lui apprendre ce qui ſe paſſoit de ce côté-là.
„ Que de deux Colonies qui avoient
„ reſiſté au torrent impetueux de la
„ guerre Punique, l'une avoit été
„ priſe & pillée par les ennemis, &
„ que l'autre étoit actuellement atta-
„ quée & en danger d'être forcée :
„ Qu'il ne pouvoit, avec les troupes
„ qu'il avoit avec lui, defendre cette
„ ville, à moins qu'ils ne vouluſſent ex-
„ poſer à une perte inévitable, cinq
„ mille Alliés, en les obligeant d'aller
„ attaquer quarante mille ennemis
„ qui étoient ſous les armes autour
„ de ſes murailles, & par une défaite

„ si sanglante, augmenter encore „ l'audace de ces Barbares que la „ ruine d'une colonie Romaine avoit „ déja rendus si insolents. „

Les Sénateurs ayant entendu la lecture de ces Lettres, ordonnerent au Consul C. Aurelius de mander à l'armée à laquelle il avoit commandé de se trouver dans l'Etrurie à certain jour, de se rendre sur le champ à Rimini, & de partir lui-même pour aller contre les Gaulois, si les affaires de la République le lui permettoient; sinon d'écrire au Préteur L. Furius que quand l'armée de Toscane seroit arrivée auprès de lui, il envoyât les cinq mille Alliés qu'il commandoit, pour défendre cette Province en sa place, & marchât avec elle au secours de la colonie assiégée. Ils firent partir en même tems des Ambassadeurs pour aller en Afrique, d'abord à Chartage, puis de là en Numidie vers le Roi Masinissa. Ils étoient chargés de se plaindre aux Carthaginois, „ qu'A- „ milcar leur Citoyen resté dans la „ Gaule, où il avoit servi dans l'ar- „ mée d'Asdrubal, ou dans celle de „ Magon, y faisoit la guerre contre „ les conditions du Traité: qu'il avoit

Ambassadeurs envoyés de Rome aux Carthaginois & à Masinissa.

ſoulevé les Gaulois & les Liguriens contre le peuple Romain : que s'ils vouloient conſerver la paix, ils devoient le rappeller & le livrer aux Romains. Que d'ailleurs ils n'avoient pas rendu tous les transfuges. Qu'on aprenoit à Rome, qu'il y en avoit un grand nombre à Carthage qui alloient & venoient publiquement : qu'ils euſſent à les faire arréter, pour les renvoyer à Rome ſuivant le Traité de paix. Ils avoient ordre de féliciter Maſiniſſa, de ce que non ſeulement il avoit recouvré le Royaume de ſes Peres, mais y avoit encore ajouté la partie la plus floriſſante des Etats de Syphax : puis de lui apprendre que les Romains avoient déclaré la guerre au Roi Philippe, pour avoir ſecouru Annibal contr'eux, avoir inſulté les Alliés de la République, avoir forcé les Romains, dans le tems que la guerre étoit allumée en Italie, d'envoyer des flottes & des armées dans la Grece, & avoir été cauſe, par cette diverſion, qu'ils n'avoient pû paſſer en Afrique auſſi tôt qu'ils l'auroient ſouhaité. Que le Sénat le prioit d'envoyer aux Romains un

„ secours de cavaliers Numides, pour „ être employés dans cette guerre. Ils présenterent ensuite à ce Prince les dons magnifiques dont on les avoit chargés pour lui, plusieurs vases d'or & d'argent, une robe de pourpre avec une tunique ornée de figures de branches de palmier, une robe pretexte, & une chaire curule; & l'assurerent que s'il avoit besoin du secours des Romains, soit pour affermir son autorité, soit pour étendre les bornes de son Royaume, il pouvoit compter qu'ils feroient avec joye & avec empressement tout ce qui dépendroit d'eux pour l'obliger. Dans ces mêmes jours les Ambassadeurs de Vermina fils de Syphax, furent admis à l'audience du Sénat, & le prierent d'excuser l'erreur & la foiblesse d'un jeune Prince qui s'étoit laissé séduire par les Carthaginois. „ Que Masinissa „ avoit été, aussi bien que lui, enne- „ mi du peuple Romain, avant de „ devenir son ami & son allié. Qu'il „ feroit en sorte dans la suite, que „ les Romains n'eussent pas moins à „ se loüer de son attachement & de sa „ fidélité, que de celle de Masinissa, „ & de quelqu'autre que ce fût. Qu'il

Vermina fils de Syphax, envoye des Ambassadeurs à Rome.

„ conjuroit le Sénat de vouloir bien
„ lui donner le nom de Roi, avec
„ celui d'allié & d'ami. On répondit
„ à ses Ambassadeurs que Syphax son
„ pere étoit tout d'un coup devenu,
„ sans aucune raison, l'ennemi du
„ peuple Romain, après avoir été son
„ ami & son allié, & que lui-même
„ n'avoit pas plutôt été en âge de por-
„ ter les armes, que pour son coup
„ d'essai, il les avoit prises contre les
„ Romains. Qu'ainsi il avoit dû leur
„ demander la paix, avant de se pré-
„ senter pour obtenir d'eux les noms
„ de Roi, d'Ami, & d'Allié. Que le
„ peuple Romain n'accordoit ces ti-
„ tres glorieux qu'aux services signa-
„ lés qu'il avoit reçus des Rois qui
„ y prétendoient. Que les Ambassa-
„ deurs de Rome seroient incessam-
„ ment en Afrique : qu'ils marque-
„ roient à Vermina les conditions aus-
„ quelles le peuple Romain consentoit
„ de lui donner la paix, & ausquelles ce
„ Prince devoit commencer par se
„ soumettre : que s'il souhaitoit qu'on
„ y changeât, ajoutât ou retranchât
„ quelque clause, ce seroit à lui à le
„ demander tout de nouveau au peu-
„ ple Romain. Tels étoient les ordres

dont on chargea les Ambassadeurs qui furent envoyés en Afrique, C. Terentius Varron, Pub. Lucretius, & Cn. Octavius, à qui on donna chacun une quinquereme, pour les porter. Alors on fit dans le Sénat la lecture des Lettres du Préteur Q. Minucius à qui l'Abruzze étoit échûë. Il mandoit que pendant la nuit, on avoit pillé les trésors de Proserpine dans son Temple de Locres; mais qu'on ne trouvoit aucun indice qui pût découvrir les voleurs. Le Sénat fut indigné de voir qu'on commît de si fréquents & de si énormes sacriléges, & que la rigueur avec laquelle on venoit de punir les attentats de Plеminius, ne fût pas capable de réprimer l'audace & l'impieté des hommes. On chargea le Consul Aurelius d'écrire au Préteur de l'Abruzze, que le Sénat vouloit qu'on informât contre les scélérats qui avoient pillé le Temple de Proserpine, de la même façon que le Préteur Pomponius avoit fait quatre ans auparavant, contre Plémi-nius & ses complices : qu'on remît dans le trésor sacré l'argent qui seroit retrouvé, qu'on supléât ce qui y manqueroit,& que pour appaiser la colere

Les trésors de Proserpine pillés.

le la Déesse, on fit les mêmes sacrifices
l'expiation, que les Pontifes avoient
ordonnés à l'égard du premier de ces
acrileges. On annonça en même-tems
in grand nombre de prodiges arrivés
n divers lieux. On contoit que dans
a Lucanie le ciel avoit paru tout en
eu. Qu'à Priverne, dans un tems
erain, le Soleil avoit été de couleur
le sang pendant un jour entier. Qu'à
Lanuvium on avoit entendu un fracas
pouvantable dans le Temple de Ju-
non Sospite. On ajoutoit à ces pro-
liges des productions monstrueuses
& obscenes de plusieurs animaux : que
lans le païs des Sabins il étoit né
in enfant avec les deux sexes, & qu'on
ivoit découvert le même défaut dans
in jeune homme de seize ans : qu'à
Fruzinon un agneau étoit venu au
monde avec une tête de porc, à Si-
uesse un porc avec une tête humaine,
& dans les terres du Domaine, dans
a Lucanie, un poulain avec cinq piés.
Tous ces évenemens où la nature
s'écartoit de ses routes ordinaires,
semblerent affreux, difformes, & de
mauvais augure. Ceux qui donnerent
e plus d'horreur furent les deux her-
maphrodytes. On les fit aussi-tôt

Prodiges.

jetter dans la mer, comme on avoit fait il n'y avoit pas long-tems celui qui avoit paru sous le Consulat de C. Claudius & de M. Livius : ce qui n'empêcha pas qu'on n'ordonnât aux Décemvirs de consulter les livres de la Sibylle à l'occasion de ces productions monstrueuses : & en conséquence, on fit les mêmes Sacrifices qu'on avoit déja faits dans le premier cas. Outre ces cérémonies, on ordonna à vingt-sept jeunes filles, partagées en trois bandes, de marcher par la ville, en chantant une Hymne composée en l'honneur des Dieux, & de porter une offrande dans le Temple de Junon Reine. Le Consul C. Anrelius eut soin que le tout fût executé conformement à la réponse des Décemvirs. Ce fut Pub. Licinius Tegula qui composa l'Hymne, comme avoit fait Livius du tems de nos peres.

Lorsqu'on eut expié tous les crimes qui avoient été commis contre la Religion, (car Q. Minucius avoit aussi découvert les voleurs de Locres, & par la confiscation de leurs biens, remis dans le tresor du Temple, tout l'argent qu'ils en avoient enlevé) les

Consuls avant de partir pour leurs Provinces, déclarerent aux particuliers, à qui le troisiéme payement de l'argent qu'ils avoient preté sous le Consulat de M. Valerius & de M. Claudius, étoit dû, que la République pouvoit à peine fournir aux dépenses qu'elle étoit obligée de faire dans une nouvelle guerre, pour l'entretien des armées de terre & de mer; & que par conséquent elle étoit hors d'état de s'acquitter pour le présent envers eux. Là-dessus ces Créanciers vinrent en grand nombre se plaindre dans le Sénat du tort que leur feroit ce retardement. Ils ajoutoient „ que „ si la République vouloit employer „ pour la guerre de Macédoine, des „ sommes qui avoient été prêtées pour „ la guerre de Carthage, & que celle „ de Macédoine étant terminée, il „ en survînt toujours de nouvelles, il „ arriveroit de-là qu'ils perdroient „ leur bien, eux qui avoient rendu „ service à l'Etat, comme si on l'avoit „ confisqué pour leur crime. „ Ces particuliers avoient raison : mais il n'y avoit point d'argent dans le trésor. Ainsi le Sénat pour accorder la justice avec la nécessité présente, déclara

Le Sénat paye en terres les particuliers qui ont prêté leur argent à la République.

que comme la plûpart de ces Créanciers disoient qu'il y avoit des terres à vendre, & qu'ils ne seroient pas fâchés de les acheter, on leur abandonneroit ce que la République avoit de terrein depuis Rome jusqu'à cinquante milles au-delà, & suivant l'estimation qu'en feroient les Consuls; en obligeant les particuliers qui en seroient mis en possession de payer, douze deniers de cens par arpent, pour servir de titre & de preuves, comme ces terres étoient du domaine de la République; afin que quand le peuple Romain seroit en état de payer, il reprît ses fonds, & donnât de l'argent à ceux des possesseurs qui l'aimeroient mieux. Les particuliers accepterent ces conditions avec joye. Ce champ fut appellé Triental & Tabulien, parce qu'il avoit été cédé pour le tiers ou troisiéme payement d'une somme dûe suivant les tables ou registres publics.

Le Consul Sulpicius part de Rome, & passe en Macédoine.

Alors Pub. Sulpicius, après avoir fait dans le Capitole des vœux solemnels pour le salut de la République, partit de la ville avec ses licteurs, revêtu du manteau de Général, & se rendit à Brindes. Là après avoir in-

corporé dans ses légions les soldats de l'armée d'Afrique qui voulurent bien s'engager à aller servir sous lui, & choisi les vaisseaux qu'il voulut dans la flotte du Consul Cornelius, il s'embarqua pour la Macédoine où il arriva deux jours après être parti de Brindes. En débarquant il rencontra les Ambassadeurs des Atheniens qui venoient le prier de faire lever le siége de leur Ville. Le Consul envoya sur le champ à Athenes C. Clautius Centho avec vingt vaisseaux de guerre, & quelques troupes. Car Philippe n'assiégeoit pas Athenes en personne. Il attaquoit actuellement Abyde, ayant déja livré par mer à Attalus & aux Rhodiens, deux combats, dont ni l'un ni l'autre ne lui avoit réussi. Mais ce qui lui donnoit de la confiance, outre sa fierté naturelle, c'étoit le traité qu'il avoit fait avec Antiochus Roi de Syrie, dans l'esperance de partager avec lui le Royaume d'Egypte. Car ils se flattoient que la mort du Roi Ptolémée, qu'ils venoient d'apprendre, leur en rendroit la conquête aisée. Or les Atheniens qui ne conservoient de leur ancienne fortune, que le courage & la fierté,

Les Athéniens attirent sur eux les armes de Philippe, en tuant deux Acarnaniens dans le Temple de Cerés.

s'étoient attiré les armes de Philippe par une raiſon bien légere, & qui ne leur fait pas beaucoup d'honneur. Deux jeunes Acarnaniens entrerent à la foule dans le Temple de Cerès, dans le tems qu'on célebroit les ſecrets myſteres de cette Déeſſe, dont ils n'étoient point inſtruits. On les reconnut aiſément à leur langage, par les queſtions qu'ils s'aviſerent de faire fort mal-à-propos. On les mena auſſitôt aux Miniſtres du Temple; & quoiqu'on eût reconnu qu'ils n'y étoient entrés que par légereté & ſans aucune mauvaiſe intention, on ne laiſſa pas de les tuer, comme s'ils euſſent été coupables de quelque ſacrilége abominable. Les Acarnaniens juſtement indignés d'un meurtre ſi cruel, en porterent leurs plaintes au Roi Philippe, & obtinrent ſans peine de lui un ſecours de Macédoniens avec lequel ils déclarerent la guerre aux Athéniens. Cette armée ayant d'abord mis toute l'Attique à feu & à ſang, en rapporta dans l'Acarnanie un butin immenſe de toute eſpéce. Ce fut un prélude qui ne fit qu'aigrir les eſprits, & qui fut ſuivi d'une guerre dans les formes, entrepriſe & décla-

rée par les décrets de tout le peuple. Car le Roi Attalus & les Rhodiens étant arrivés en poursuivant Philippe qui se retiroit (1) en Macédoine, jusques dans l'Isle d'Egine; le Roi entra dans le port de Pirée, pour confirmer l'alliance qu'il avoit faite avec les Atheniens. Tous les Citoyens allerent en foule au-devant de lui avec leurs femmes & leurs enfans, précedés des Prêtres revêtus de leurs habits sacerdotaux, & peu s'en faut des Dieux mêmes de la République; & en cet état le conduisirent comme en triomphe dans leur Ville.

Traité des Athéniens avec Attalus & les Rhodiens.

On convoqua aussi-tôt le peuple, afin que ce Prince eût la liberté de dire publiquement tout ce qu'il jugeroit à propos. Mais après un peu de refléxion, on jugea qu'il convenoit mieux à la Majesté Royale, qu'il témoignât ses intentions par écrit, que si on le mettoit dans la nécessité de rougir, en parlant de vive voix des services qu'il venoit de rendre à la République, & en entendant les éloges outrés d'une multitude naturellement portée à la flatterie. Or dans les Lettres

Les Athéniens donnent à Attalus des loüanges outrées, & lui décernent des honneurs extraordinaires.

(1) Après les deux combats dont on a parlé plus haut, & qui ne lui avoient pas réussi.

qu'il écrivit, & dont on fit lecture dans l'Assemblée, après avoir parlé de ce qu'il avoit fait en faveur de ses alliés, & contre Philippe leur ennemi, il ajoutoit que les Athéniens devoient pousser la guerre avec beaucoup de vigueur, tandis qu'ils étoient appuyés de ses forces, de celles des Rhodiens, & même de celles des Romains. Que s'ils laissoient échapper une occasion si favorable, ils la chercheroient inutilement dans la suite. On donna aussi-tôt après audience aux Ambassadeurs des Rhodiens, qui venoient tout récemment de rendre un service considerable aux Athéniens, en leur renvoyant quatre galeres qui leur appartenoient, & qu'ils avoient reprises aux Macédoniens. Ainsi la guerre fut décernée & entreprise contre Philippe avec un égal empressement de tous les Alliés. Les Athéniens accorderent des honneurs extraordinaires d'abord au Roi Attalus, puis aux Rhodiens. Ce fut alors qu'on proposa pour la premiere fois d'ajouter une onziéme tribu aux dix anciennes, sous le nom de la tribu Attalide: on décerna une couronne d'or au peuple de Rhodes pour récompense de sa valeur, & le

droit de bourgeoisie à Athenes, comme les Rhodiens les premiers l'avoient accordé aux Athéniens dans leur ville. Après toutes ces conventions & ces cérémonies, Attalus alla rejoindre sa flotte dans l'Isle d'Egine, d'où les Rhodiens passerent dans celle de Cée, & de là à Rhodes, après avoir reçu dans leur alliance toutes les Isles qu'ils trouverent sur leur route, à l'exception de celles d'Andros, de Paros, & de Cythne, où Philippe avoit des garnisons. Pour Attalus, il resta un tems considérable à Egine sans rien faire, en attendant que les Etoliens lui envoyassent des Ambassadeurs, comme ils les invitoit à le faire, par les députés qu'il leur avoit dépêchés. Mais il ne put les engager à unir leurs armes avec les siennes, tant ils étoient charmés d'avoir fait la paix avec Philippe à des conditions tolérables. Si bien que lui & les Rhodiens, qui pouvoient acquerir le titre honorable de Liberateurs de la Grece, pour peu qu'ils eussent redoublé leurs efforts contre le Roi de Macédoine ; donnerent à ce Prince, par leur lenteur, le tems de passer une seconde fois dans l'Hellespont, & de se fortifier

par la priſe de pluſieurs poſtes avantageux dans la Thrace ; & par-là tirant la guerre en longueur, ils laiſſerent aux Romains une gloire qu'ils auroient pû ſe donner à eux-mêmes.

Philippe au contraire fit paroître un courage digne du nom qu'il portoit. Car quoiqu'il n'eût pû reſiſter à des ennemis tels qu'Attalus & les Rhodiens, cependant ſans être effrayé des menaces des Romains qu'il alloit avoir ſur les bras, il détacha Philocles l'un de ſes Lieutenans avec deux mille hommes d'infanterie, & deux cent cavaliers, pour aller ravager les terres des Athéniens; & ayant envoyé Héraclide avec ſa flotte vers Maronée, il marcha lui-même de ce côté-là à la tête d'un corps de deux mille fantaſſins & de deux cent cavaliers. Et d'abord il emporta Maronée, dès le premier aſſaut ; & après avoir eſſuyé beaucoup de fatigues au ſiége d'Enus, il s'en rendit enfin maître par la trahiſon de Ganimedes Lieutenant de Ptolémée. Il s'empara enſuite de pluſieurs autres forts, comme Cypſele, Doriſque & Serthée. S'étant de-là avancé à Cherſonneſe, il reçut à compoſition Eleonte & Alopeconeſe.

Callipolis, Madyte & quelques autres châteaux peu considérables se rendirent aussi à lui. Pour ceux d'Abyde, ils fermerent leurs portes à ce Prince, sans vouloir seulement permettre à ses Ambassadeurs d'entrer dans leur ville. Il fut long-tems occupé à ce siége ; & il auroit été obligé de le lever, si Attalus & les Rhodiens eussent fait toute la diligence qu'ils pouvoient. Mais Attalus ne leur envoya que trois cens hommes de renfort ; & les Rhodiens ne détacherent de leur flotte qu'ils tenoient à la rade auprès de Tenedos, qu'une galere à quatre rangs, pour venir à leur secours, & lorsque les assiéges furent réduits à la derniere extrémité, Attalus passa à la vérité la mer, mais après leur avoir montré d'assez près le secours qu'ils attendoient, il se retira, sans avoir osé secourir ses Alliés ni par mer ni par terre.

Philippe assiége Abyde.

Mais les Abydeniens se défendirent d'abord assez vigoureusement par eux-mêmes. Car ayant disposé leurs machines le long des murailles, ils repoussoient les assauts des assiégeans du côté de la terre, & même incommodoient extrêmement leurs vaiss-

ſeaux dans l'endroit où ils étoient à la rade. Mais lorſque les Macédoniens eurent abattu une partie du mur, & qu'ils eurent pouſſé une mine juſques ſous celui que les aſſiégés avoient élevé à la hâte au dedans de la Ville, en-deçà de celui qui étoit renverſé, ils prirent le parti d'envoyer des Ambaſſadeurs à Philippe, pour traiter des conditions auſquelles ils rendroient la ville. Or ils demandoient qu'il leur fût permis de renvoyer aux Rhodiens leur quadrireme avec tout ſon équipage; à la garniſon d'Attalus de ſe retirer, & à eux-mêmes de s'en aller avec chacun un habillement. Mais le Roi leur ayant déclaré qu'ils n'avoient rien à eſperer, s'ils ne commençoient par ſe rendre à diſcrétion, l'indignation, le déſeſpoir, & la colere les tranſporterent de telle façon, qu'agités de la même rage que les Sagontins, ils firent ſur le champ enfermer toutes les femmes de la ville dans le Temple de Diane, & les enfans de l'un & l'autre ſexe, ſans excepter ceux qui étoient encore à la mammelle, avec leurs nourrices dans les écoles publiques; firent apporter dans la place tout leur or & leur ar-

Fureur ou plutôt rage des Abydeniens.

gent, chargerent de leurs meubles les plus précieux, deux galeres qui étoient dans le port, appartenantes l'une aux Rhodiens, l'autre à ceux de Cyzique; & ordonnereut à leurs Prêtres de se rendre dans la place avec des victimes, & d'y faire élever des autels. Alors ils choisirent d'abord un nombre de soldats déterminés, à qui ils firent faire un serment terrible, dont les Prêtres leur dictoient la formule, par lequel ils juroient, que quand ceux qui combattoient à l'endroit où la muraille étoit renversée auroient tous été tués, ils égorgeroient aussi-tôt les femmes & les enfans, jetteroient dans la mer l'or & l'argent, avec les meubles qu'ils avoient transportés dans les vaisseaux, & mettroient le feu à tous les édifices de la ville tant publics que particuliers. Ensuite ils firent aussi jurer tous ceux qui avoient les armes à la main, qu'aucun d'eux ne cesseroit de combattre, qu'il n'eût perdu la vie ou gagné la victoire. Ces derniers fidéles à leur serment, combattirent avec tant d'opiniâtreté & d'acharnement, que la nuit étant sur le point de terminer la bataille, Philippe effrayé de

la rage qui les aveugloit, se retira le premier du combat. Mais les premiers de la ville qui s'étoient chargés de l'acte le plus affreux de cette sanglante tragedie, voyant qu'il ne leur restoit plus qu'un petit nombre de soldats couverts de blessures & accablés de lassitude, envoyerent dès le matin leurs Prêtres revêtus de leurs bandelettes sacrées, au Roi Philippe, pour lui remettre la ville.

Philippe étonné & choqué en même tems de la replique hardie d'Emilius Ambassadeur Romain.

Mais avant cette reddition, M. Emilius le plus jeune des trois Ambassadeurs qui avoient été envoyés à Alexandrie, ayant apris qu'Abyde étoit assiégée, vint trouver Philippe du consentement de ses deux compagnons. Il se plaignit à lui & de la guerre qu'il avoit déclarée à Attalus & aux Rhodiens, & de celle qu'il faisoit actuellement aux Abydeniens dont il tenoit la ville assiégée. Et le Roi lui ayant répondu que c'étoient Attalus & les Rhodiens qui avoient été les aggresseurs; & les Abydéniens ont-ils aussi été les aggresseurs, lui repliqua-t'il ? Ce Prince à qui on n'avoit pas coutume de parler si librement, trouva la replique un peu trop hardie, pour être faite à un Roi en face.

„ Je voi bien, dit-il à Emilius, que „ c'eſt votre jeuneſſe, votre bonne „ mine, & ſurtout le nom de Ro„ main, qui vous inſpirent l'audace „ avec laquelle vous parlez. Pour „ moi, ce que j'ai à vous répondre, „ c'eſt que je ſouhaite, premierement „ que vous obſerviez le traité de paix „ que vous avez fait avec moi. Mais „ ſi vous m'attaquez, j'aurai ſoin de „ vous faire ſentir, que les Macédo„ niens ne ſont ni moins fiers, ni moins „ braves que les Romains. „ Ayant congèdié l'Ambaſſadeur avec cette réponſe, il ſe ſaiſit de l'or & de l'argent que ceux d'Abyde avoient entaſſé dans leur place publique, mais il perdit tout l'avantage qu'il auroit pû tirer des priſonniers Car les habitans furent ſaiſis d'une telle fureur, que ſe perſuadant qu'on avoit trahi ceux qui avoient été tués en combattant, après avoir déteſté leur parjure, ſurtout celui des Prêtres qui livroient vivans à l'ennemi ceux qu'ils avoient dévoüés à la mort, ils ſe diſperſerent pour aller égorger leurs femmes & leurs enfans ; & enſuite contens de cette exécution, ils employoient publiquement contre eux-

Ceux d'Abyde après avoir égorgé leurs femmes & leurs enfans, ſe tuent euxmêmes.

mêmes les differens moyens dont on peut se donner la mort. Le Roi demeura interdit à la vûë d'un tel spectacle ; & ayant reprimé l'ardeur de ses soldats, il dit qu'il donnoit trois jours, à ceux d'Abyde pour disposer de leur vie. Pendant cette intervalle ces malheureux Citoyens exercerent contre eux-mêmes des cruautés plus étranges que n'auroient pû en inventer les ennemis les plus irrités : en sorte qu'aucun ne tomba vivant entre les mains du vainqueur, excepté ceux que les chaînes & la prison ou quelqu'autre nécessité empêcherent de se donner la mort. Philippe mit garnison dans Abyde & se retira dans ses Etats. Ce Prince animé à faire la guerre aux Romains par la ruine d'Abyde, comme Annibal l'avoit été par celle de Sagonte, rencontra des courriers qui lui apprirent que le Consul étoit déja dans l'Epire, & qu'il avoit envoyé ses troupes de terre passer l'hyver à Apollonie, & celles de mer à Corfou.

A l'égard des Ambassadeurs qu'on avoit envoyés en Afrique pour se plaindre des hostilités d'Amilcar, les Carthaginois leur répondirent que

tout ce qu'ils avoient pû faire, avoit été de l'exiler, & de confisquer ses biens. Qu'ils avoient rendu tous les déserteurs & les esclaves Romains qu'ils avoient pû découvrir; qu'au reste ils envoiroient des Ambassadeurs à Rome pour donner satisfaction au Sénat sur ces deux articles. En même-tems ils firent porter à Rome deux cent mille boisseaux de froment, & autant en Macédoine pour la subsistance des armées. A l'égard des Ambassadeurs qu'on avoit fait partir pour la Numidie, ceux qui devoient s'adresser à Masinissa lui offrirent les présents du peuple Romain, & lui exposerent leur commission. Ce Prince offroit à la République deux mille Numides, dont ils n'en accepterent que la moitié. Il les fit embarquer lui-même, & les envoya en Macédoine avec deux cent mille boisseaux de froment, & autant d'orge. Pour ceux qui étoient envoyés à Vermina, ce Prince vint auedevant d'eux jusques sur les frontieres de son Royaume, & leur laissa la liberté de lui imposer telles conditions de paix qu'ils voudroient, assurant que de quelque nature qu'elles pussent être,

il les agréroit de la part du peuple Romain. On les lui communiqua, avec ordre d'envoyer à Rome pour en avoir la confirmation.

On accorde l'ovation à Lentulus pour les succès qu'il a remportés en Espagne.

Dans ce même-tems le Proconsul L. Cornelius Lentulus étant revenu d'Espagne, après avoir exposé au Sénat les services qu'il avoit rendus à la République pendant tant d'années dans cette Province, toujours avec autant de bonheur que de courage, demanda que pour récompense, on lui permît d'entrer triomphant dans la ville. Le Sénat ne disconvenoit pas qu'il n'eût mérité cet honneur; mais il répondoit qu'il n'y avoit point d'exemple dans l'Histoire du peuple Romain, qu'un Général eût triomphé, à moins qu'il n'eût commandé en qualité de Dictateur, de Consul ou de Préteur. Que pour lui, il n'avoit eu en Espagne que le titre de Proconsul. Après quelque contestation on convint de lui accorder l'ovation. Le Tribun du peuple T. Sempronius Longus s'y opposa d'abord, sur ce qu'on n'en trouvoit point d'exemple dans l'antiquité; mais à la fin il céda à l'autorité des Sénateurs, & L. Lentulus

tulus entra dans la ville avec les honneurs du petit triomphe, ou de l'ovation. Il exposa dans cette cérémonie, & fit ensuite porter dans le trésor public (1) quarante-quatre mille livres d'argent, & (2) deux mille quatre cent livres d'or qu'il avoit pris sur les ennemis. De ce butin il en donna à chaque soldat cent vingt (3) as.

Déja l'armée consulaire étoit passée d'Arretie à Rimini, & les cinq mille Alliés du nom Latin étoient venus prendre sa place dans l'Etrurie. Ainsi L. Furius étant parti promptement de Rimini, alla camper à quinze cent pas des Gaulois qui assiégeoient alors Crémone. Il avoit la plus belle occasion qu'il pût desirer de les battre, si sans perdre de tems il fût venu attaquer leur camp, pendant qu'ils s'étoient dispersés de tous côtés dans la campagne, sans avoir laissé des troupes suffisantes pour le garder. Mais il ne voulut pas exposer ses soldats fatigués de la longue marche qu'il leur avoit fait faire en très-peu de tems. Ainsi les Gaulois rappellés des cam-

(1) Soixante-six mille marcs.
(2) Trois mille six cent marcs.
(3) Environ six livres.

pagnes où ils étoient répandus, par les cris de leurs compagnons, jetterent là le butin qu'ils avoient dans les mains, regagnerent leur camp; & dès le lendemain en sortirent pour se mettre en bataille. Les Romains accepterent le défi. Mais les ennemis vinrent fondre sur eux avec tant de précipitation, qu'ils leur laisserent à peine le tems de se ranger. Les Romains partageoient en ce tems-là l'armée des alliés en deux corps qu'ils appelloient (1) l'aîle droite, & l'aîle gauche. Le Préteur mit à l'avantgarde cette aîle droite sous la conduite de M. Furius. Il plaça les deux Légions Romaines à l'arrieregarde, & mit M. Cecilius à leur tête. L. Valerius eut le commandement de la cavalerie. Ces trois Officiers étoient Lieutenans de l'armée; aussi bien que Cn. Letorius, & Pub. Titinnius, que le Préteur retint auprès de lui, pour avoir avec eux l'œil à tout ce qui se passeroit, & courir promptement partout où les ennemis feroient des mouvemens & des efforts imprévûs. D'a-

(1) On se servoit du mot *ala*, pour signifier ces deux corps des Alliés, au lieu que chez les Romains on usoit du terme de *Légio*.

bord les Gaulois, en portant tout leur monde du même côté, espe-roient accabler l'aîle droite des Alliés qui combattoit au premier rang. Mais voyant qu'elle avoit rendu leur attaque inutile, ils étendirent leurs (1) aîles, & firent un circuit, esperant envelopper par la multitude de leurs bataillons, des ennemis bien inférieurs en nombre. Le Préteur s'apperçut de leur dessein. Et pour élargir aussi sa bataille, il tira les deux Légions du corps de réserve, & les étendit à droit & à gauche autour de celle qui combattoit au front, promettant à Jupiter de lui bâtir un Temple, si ce jour-là il battoit les ennemis. En même-tems il ordonna à L. Valerius de lâcher contre les deux aîles des ennemis, d'un côté la cavalerie des deux Légions, & de l'autre celle des Alliés, pour les empêcher d'envelopper les Romains. Et lui-même voyant le corps de bataille des Gaulois dégarni, par le détachement qu'ils venoient de faire des deux aîles, pour enfermer les ennemis, il com-

(1) Aîle en cet endroit est ce qu'on appelle en Latin *Cornu*, en parlant de la disposition d'une bataille. *Dextrum cornu*, *sinistrum cornu*.

manda aux siens de se serrer, de fondre sur eux par le milieu, & de rompre leurs bataillons. Il réussit également des deux côtés. Car sa cavalerie repoussa les deux aîles des Gaulois ; & son infanterie enfonça leur corps de bataille. Les Gaulois voyant qu'on les tailloit en pieces de toutes parts, prirent tout d'un coup la fuite, & se retirerent en désordre dans leur camp. La cavalerie des Romains les y poursuivit; & les Légions étant arrivées peu de tems après, l'attaquerent & le prirent. Il s'en sauva à peine six mille. Il en fut tué ou pris plus de trente-cinq mille avec quatre-vingt étendarts militaires, & plus de deux cens chariots remplis d'un riche butin. Amilcar Capitaine Carthaginois fut tué dans cette bataille, avec trois Généraux Gaulois des plus distingués. Le vainqueur tira de leurs mains autour de deux mille citoyens libres de Plaisance qu'ils avoient faits prisonniers, & qu'il rétablit dans leur colonie.

Les Gaulois defaits par les Romains auprès de Cremone.

Une victoire si considerable causa une extrême joye aux Romains. Dès qu'on en eut appris la nouvelle par les Lettres du Préteur, le Sénat ordonna

des prieres publiques pour trois jours. Les vainqueurs perdirent dans cette journée autour de deux mille hommes tant Romains qu'Alliés. L'aîle droite des derniers, sur laquelle les ennemis étoient venus fondre dès le commencement, fut la plus maltraitée. Quoique le Préteur eût presque terminé cette guerre, le Consul Aurelius ayant fini les affaires qui le retenoient à Rome, ne laissa pas de se rendre dans la Gaule, & de prendre le commandement de l'armée victorieuse, que lui remit le Préteur. L'autre Consul n'étant arrivé dans sa Province que sur la fin de l'Automne, hyvernoit aux environs d'Apollonie. C. Claudius, qu'on avoit fait partir de Corfou avec les triremes des Romains, pour se rendre à Athenes, comme on a dit plus haut, étant arrivé au port de Pirée, avoit relevé le courage des Alliés, qui commençoient à désesperer. Car les Corinthiens avoient cessé les incursions qu'ils faisoient auparavant sur les terres de l'Attique, en passant par le païs de Megare; & les Pyrates de Chalcis qui non seulement avoient maltraité les Athéniens sur mer, mais même ravagé

Affaires de Grece.

Athenes secourues.

leurs campagnes en y faisant frequemment des descentes, bien loin de doubler le promontoire de Sunion, n'osoient plus sortir de l'Euripe pour se mettre en pleine mer. Au secours qu'ils venoient de recevoir des Romains, ils joignirent quatre quadriremes envoyées par les Rhodiens ; & eux-mêmes avoient déja trois galeres sans ponts destinées à defendre leurs côtes. Claudius croyoit assez faire pour le présent, si avec cette flotte il mettoit la Ville & le territoire d'Athenes hors d'insulte ; lorsque la fortune lui donna occasion de faire un coup plus important.

Des éxilés de Chalcis chassés de leur patrie par les outrages qu'ils recevoient des soldats du Roi, lui apprirent qu'on pouvoit sans peine s'emparer de Chalcis : que la garnison de Philippe ne voyant point d'ennemis dans le voisinage de cette ville, s'étoit dispersée de differens côtés ; & que les habitans eux-mêmes, comptant sur la garnison, négligeoient la défense de leur ville. Claudius étant parti d'Athénes par le conseil de ces éxilés, arriva d'assez bonne heure au promontoire de Sunion, pour passer

dès le même jour jusqu'à la premiere entrée du détroit de l'Isle (1) d'Eubée : mais craignant d'être apperçu quand il auroit doublé ce cap, il tint sa flotte cachée dans une rade le reste du jour. Il se mit en chemin à l'entrée de la nuit; & étant arrivé à Chalcis sans obstacle, il attaqua un peu avant le jour, avec un petit nombre de soldats qu'il fit monter à l'escalade, une tour & le mur qui y étoit joint, à l'endroit de la ville le moins frequenté, & s'en rendit maître, ceux qui devoient la défendre, étant endormis, ou absents. De-là s'étant avancé avec son monde dans des quartiers plus frequentés, il tua ceux qui les gardoient; & après avoir rompu les portes, fit entrer le reste de ses gens dans la ville. De-là ils se répandirent dans toutes les parties, mirent le feu dans les maisons qui étoient autour de la place, & par-là augmenterent encore le tumulte & le desordre. Les greniers du Roi furent aussi consumés par les flammes, aussi bien que l'arsénal rempli de toutes les machines dont on se sert pour attaquer ou pour défendre les places. Depuis ce mo-

Les Romains s'emparent de Chalcis.

(1) Aujourd'hui Negrepont.

ment on fit main-basse également sur ceux qui fuyoient & sur ceux qui se défendoient, & après qu'on eut ou tué ou chassé de la ville tous ceux qui étoient en état de porter les armes, & que Sopater Acarnanien qui en étoit Gouverneur, fut aussi demeuré au nombre des morts, tout le butin de la ville fut porté dans la place publique, & de-là dans les vaisseaux. Les Rhodiens rompirent même les portes de la prison, & donnerent la liberté à ceux que Philippe y tenoit renfermés comme dans un lieu dont il n'étoit pas possible de les tirer. Alors, après qu'on eut renversé & mis en pieces les statues du Roi, Claudius donna aux siens le signal de la retraite, les rembarqua, & s'en revint dans le port de Pirée d'ou il étoit parti. S'il avoit eu assez de troupes pour garder Chalcis avec l'Euripe, & defendre Athenes en même-tems, il auroit fait un beau coup dès le commencement de la guerre, en ôtant à Philippe deux postes qui ferment la Grece du côté de la mer, comme le détroit des Thermopyles la ferme du côté de la terre.

Philippe apprit à Démétriade, où il

étoit alors, le malheur de ceux de Chalcis ses alliés. Alors pour les venger au moins, puisqu'il n'étoit plus tems de les sauver, il partit avec cinq mille hommes d'infanterie & trois cent chevaux, & courut en diligence à Chalcis, comptant d'y trouver encore les Romains, & de les opprimer. Mais voyant qu'ils l'avoient prévenu, & qu'il n'étoit arrivé là que pour y contempler les restes fumans d'une ville alliée que le feu avoit reduite en cendres, & dont il étoit à peine resté assez de citoyens, pour donner la sépulture à ceux qui étoient morts en combattant, il se retira aussi vîte qu'il étoit venu; & ayant passé l'Euripe sur un pont, il marcha vers Athenes en traversant la Béotie, ne désesperant pas de surprendre cette ville, comme les Romains avoient surpris Chalcis. Et en effet il auroit réüssi, si un de ces courriers, que les Grecs nomment (1) Emeradromes, à cause de la diligence extrême qu'ils font en courant tout un jour sans interruption, ayant appperçu la marche des troupes du Roi, du haut d'une tour où il étoit

Philippe va pour surprendre Athenes.

(1) Ce mot est composé de ἡμέρα, jour, & de δρέμω, je cours.

en sentinelle, n'eût prévenu ce Prince, en arrivant devant lui à Athenes, au milieu de la nuit. Les habitans de cette ville étoient ensevelis dans le même sommeil & la même securité qui avoient causé la ruine de Chalcis quelques jours auparavant. Le Préteur des Athéniens, & Dioxippe Commandant d'une cohorte de troupes auxiliaires, réveillés par le courrier dont je viens de parler, assemblent aussitôt les soldats dans la place, & font sonner de la trompette dans la citadelle, pour avertir tous les citoyens de l'approche des ennemis. Ainsi on court de toutes les parties de la ville aux portes & sur les murailles. Quelques heures après Philippe arriva près de la ville, avant cependant qu'il fût jour. Mais appercevant les lumieres qu'on avoit allumées par tout, & entendant le tumulte & les cris des citoyens qui couroient partout où le péril & la nécessité les appelloient, il ordonna aux siens de s'arrêter & de se reposer quelque tems, pour attaquer ensuite la ville tout ouvertement, puisque leur ruse n'avoit pas réüssi. Il s'avança vers cette partie de la ville dont la

sorte s'appelle (1) Dipyle. Cette porte placée comme à l'embouchure de la ville est beaucoup plus grande & plus large que toutes les autres, étant le centre où aboutissent plusieurs ruës fort larges tant du côté de la ville, que de celui de la campagne : ensorte que si les habitans avoient la faculté de conduire aisément leurs troupes de la place publique jusqu'à cette porte ; aussi celles des ennemis, tant cavalerie qu'infanterie, pouvoient commodément s'avancer jusqu'au pié des murailles par un large sentier, qui contient mille pas, depuis la ville jusqu'au gymnase ou college de (2) l'Académie. Philippe s'étant apperçu de cet avantage que lui offroit la situation du lieu, ne douta point qu'il ne pût se rendre maître de la ville, & assouvir sa colere par le carnage si longtems désiré du peuple de la Grece.

(1) On dit que cette porte subsiste encore ; & est regardée comme un des plus célébres monumens de l'antiquité : ce terme Grec signifie double porte.

(2) C'étoit anciennement un jardin accompagné d'un bois, qu'un certain Academus donna au public, pour servir d'école aux Philosophes, ce qui fit donner aux Disciples de Platon le nom d'Académiciens.

qu'il haïssoit le plus. Ainsi après avoir exhorté ses soldats à le regarder faire, & les avoir avertis qu'où il seroit en personne, c'étoit là que devoient marcher les étendarts, & se donner les plus grands coups; il poussa son cheval contre les ennemis, emporté par les mouvements non seulement de sa colere, mais encore de son ambition, à qui il sembloit glorieux de combattre à la vûe de tant de milliers de Grecs que leur courage ou leur curiosité avoit attirés sur les murailles. S'étant donc jetté au milieu des ennemis avec un petit nombre de ses cavalliers à la tête desquels il combattoit, il donna autant de frayeur aux Athéniens, qu'il inspira d'ardeur aux Macédoniens. Il en tua ou blessa un grand nombre de sa main : il repoussa les autres jusques dans leurs portes, où il les suivit lui-même; & après en avoir fait un grand carnage dans cet espace étroit, il eut encore le bonheur de se retirer sain & sauf d'une entreprise si hardie, pour ne pas dire si téméraire; parce que ceux qui combattoient sur les tours de la porte, retenoient leurs coups pour ne point blesser ceux des leurs

Combat mémorable de Philippe.

qu'ils voyoient confondus avec les ennemis. Après une mêlée si chaude, les Athéniens retinrent leurs soldats en dedans des murailles ; & Philippe ayant fait sonner la retraite, alla camper à (1) Cynosarge, où il y avoit un Temple, un Gymnase & un bois, le tout consacré à Hercule. Mais il brûla Cynosarge ; & le (2) Lycée, sans épargner aucun des lieux qui étoient ou remarquables par leur beauté & leurs ornemens, ou respectables par la majesté des divinités à qui ils étoient consacrés ; & il détruisit non seulement les domiciles des vivans, mais encore les sépulcres des morts : tant il est vrai que pour assouvir son courroux implacable, il ne mit aucune difference entre les hommes & les Dieux.

Le lendemain les portes qui d'abord avoient été fermées, ayant été ouvertes pour recevoir les secours qu'Attalus envoyoit d'Egine, & les Romains du Pirée ; le Roi retira son camp environ à trois milles de la ville.

(1) Comme qui diroit au chien blanc de κυὸν chien, & ἀργὸς blanc.

(2) Autre Gymnase tirant son nom d'un certain Lycius, où Aristote avoit coutume de donner ses leçons.

De-là étant parti pour Eleusis, dans l'esperance de s'emparer & du Temple, & du fort qui domine sur le Temple & l'enferme, quand il vit que ceux qui étoient dedans, se tenoient sur leurs gardes, & que la flotte des Romains étoit sortie du Port de Pirée pour venir à leur secours, il renonça à ce dessein, & s'en vint premierement à Mégare, & delà tout de suite à Corinthe. Là apprenant que les Achéens tenoient leur assemblée à Argos, il vint tout d'un coup s'y présenter contre l'attente de ces peuples. Ils s'y étoient rendus pour déliberer de la guerre qu'ils méditoient contre Nabis Tyran de Lacédémone. Car ce Prince voyant que les Argiens avoient choisi, pour les commander, Cycliade en la place de Philopemene à qui il étoit bien inferieur, & que les troupes des Achéens s'étoient retirées, avoit repris les armes; & après avoir pillé les campagnes voisines, menaçoit même les villes de cette contrée. Ils examinoient donc combien chaque ville pourroit fournir de soldats pour repousser les efforts de ce Tyran lorsque Philippe se présenta dans l'Assemblée,

& leur promit, que sans qu'ils s'en missent en peine, il les défendroit contre les entreprises de Nabis & des Lacédémoniens, & non seulement empêcheroit le ravage de leurs terres, mais qu'il conduiroit lui-même son armée dans la Laconie, & tourneroit contre cette Province tous les malheurs de la guerre. Philippe voyant que tout le monde avoit écouté son discours avec beaucoup de plaisir & d'applaudissement: » Après tout, con-
» tinua-t'il, il est juste que je mette
» votre païs à couvert, de façon que
» je n'expose pas le mien. Ainsi levez,
» si vous le trouvez bon, autant de
„ soldats qu'il en faut pour défendre
„ Orée, Chalcis & Corinthe; afin que
„ laissant mes Etats en sureté derriere
„ moi, je porte la guerre sans rien
„ craindre dans ceux de Nabis & des
„ Lacédémoniens. Les Achéens virent bien quel avoit été son but, lorsqu'il leur avoit fait des promesses si obligeantes, & leur avoit offert de les protéger contre les Lacédémoniens. Que son déssein étoit de tirer leur jeunesse du Péloponése, & de l'avoir en sa disposition comme un ôtage dont il se serviroit, pour engager

toute la Nation dans la guerre qu'il alloit faire contre les Romains. Mais Cycliades jugeant qu'il étoit inutile de lui reprocher cette supercherie, se contenta de répondre, que suivant les loix des Achéens, ils ne pouvoient donner leurs avis que sur les affaires qui avoient été mises en délibération ; & dès que le Décret qui ordonnoit la guerre contre Nabis, eût été porté, il congédia l'Assemblée, après y avoir donné des preuves de son courage & de sa fermeté, lui qui jusques-là avoit passé pour un des partisans de Philippe. Ce Prince déchû de l'espérance dont il s'étoit flatté, enrôla un petit nombre de soldats qui s'offroient volontairement, & s'en retourna à Corinthe, & de là dans l'Attique.

Pendant le tems que Philippe fut dans l'Achaie, Philocles un de ses Lieutenans, partit de l'Eubée avec deux mille hommes, Thraces ou Macédoniens, pour aller ravager les confins de l'Attique, & passa le défilé de Citheron vis-à-vis d'Eleusis. De là envoyant une partie de ses gens piller la campagne, il se mit en embuscade avec le reste dans un lieu commode

où il se tint caché, afin que si la garnison du fort d'Eleusis sortoit pour aller attaquer ses fourrageurs, il pût lui-même fondre tout d'un coup sur elle, quand elle se seroit dispersée dans les champs. Mais ses embûches ayant été découvertes, il rappella les soldats qu'il avoit détachés pour piller, & les ayant mis en ordre de bataille, alla avec eux pour donner l'assaut au fort d'Eleusis, d'où ayant encore été repoussé avec beaucoup de perte, il réjoignit Philippe qui venoit de l'Achaie. Ce Prince tenta aussi de forcer ce château; mais les galeres des Romains qui étoient sorties du Pirée, & le renfort qu'elles y avoient jetté, l'obligerent d'abandonner cette entreprise. Ensuite ayant partagé son armée en deux corps, il envoya Philocles attaquer Athénes avec l'un, & marcha lui-même avec l'autre contre le Pirée. Il esperoit que tandis que Philocles, en s'approchant des murailles de la ville, contiendroit les Athéniens par la crainte de les voir forcer, il pourroit s'emparer du Pirée resté avec fort peu de monde. Mais il ne réussit pas mieux qu'il avoit fait à Eleusis, ayant trouvé les mêmes en-

Philippe fait de vains efforts pour surprendre Athénes, & le port de Pirée.

nemis en tête des deux côtés. Du Pirée il marcha aussitôt contre Athénes même ; mais il fut repoussé par une sortie que fit brusquement sur lui une troupe d'infanterie & de cavalerie, entre les brêches du mur à moitié ruiné qui étend ses deux bras jusqu'au Pirée, pour joindre ce port avec la ville; en sorte que s'étant retiré, il partagea une seconde fois ses troupes avec Philocles, & alla tout de nouveau ravager les campagnes : & au lieu que la premiere fois il n'avoit détruit que les tombeaux qu'il avoit trouvés aux environs de la ville; pour ne rien épargner de tout ce que la religion devroit rendre inviolable, il fit brûler & démolir tous les Temples des bourgs & villages de la contrée. Le marbre qui se trouvoit en abondance dans l'Attique, & les excellens ouvriers qui sçavoient mettre cette matiere en œuvre, avoient orné tout le païs de ces édifices sacrés que ce Prince sacrifia pour lors à sa fureur & à sa vengeance : & non content de raser les Temples, & de renverser les statuës des Dieux, il fit encore mettre en piéces toutes les pierres qui étoient restées entieres, pour n'en laiss-

Philippe boule & démolit tous les Temples de l'Attique.

ser aucunes traces à la postérité. Alors ne trouvant plus d'objet sur lequel il pût exercer sa colere qui n'étoit pas encore assouvie, il se retira dans la Beotie, & ne fit plus rien dans la Grece qui merite d'être rapporté.

En ce tems-là le Consul Sulpicius étoit campé auprès du fleuve Apsus, entre Appollonie & Durazzo, où ayant appellé Apustius son Lieutenant, il l'envoya avec une partie de l'armée, ravager les confins du païs ennemi. Cet Officier, après avoir désolé les frontieres de la Macédoine, & pris d'assaut les forts de Corrage, de Gerrune & d'Orgesse, s'avança jusqu'à Antipatrie ville située à l'entrée d'un défilé fort étroit; & d'abord ayant invité les Principaux à une entrevûë, il fit tous ses efforts pour leur persuader de se rendre volontairement aux Romains. Mais lorsque comptant sur la grandeur de la place, sur sa situation avantageuse, & sur la bonté de ses murailles, ils eurent rejetté avec mépris toutes ses propositions, il employa la force des armes pour la réduire, l'emporta d'assaut, abandonna tout le butin aux soldats, fit tuer tous ceux qui étoient en âge

Les Romains ravagent les confins de la Macédoine.

de puberté, abattit les murailles, & mit le feu à la ville. La crainte d'un pareil traitement engagea Codrion ville forte & bien munie, à se rendre aux Romains sans résistance. Apustius y laissa une garnison, & alla prendre de force Ilion, ville beaucoup moins connuë qu'une autre du même nom dans l'Asie. Après ces expéditions, il alloit retrouver le Consul avec un riche butin, lorsqu'Athénagoras, l'un des Lieutenans de Philippe, ayant attaqué son arrieregarde au passage d'un fleuve, y jetta d'abord quelque désordre. Mais Apustius, aux premiers cris qu'il entendit, ayant poussé son cheval de ce côté-là, & ordonné aux siens de jetter leur butin en un tas, de retourner sur leur pas, & de faire face aux ennemis, il les repoussa aisément, en tua un grand nombre, en prit encore davantage; & ayant ramené ses troupes dans le camp du Consul, alla sur le champ reprendre le commandement de la flotte.

Les Rois voisins de la Macédoine, viennent offrir du secours au Consul.

Les Romains ayant commencé la guerre par des expéditions assez heureuses, virent arriver dans leur camp plusieurs Rois ou Princes voisins de la Macédoine, entr'autres Pleuratus

fils de Scerdiledus, Amynander Roi des Athamanes, & Bato fils de Longarus Prince des Dardaniens, qui avoit fait la guerre en son nom contre Démétrius pere de Philippe. Le Consul répondit à ces Princes qui lui offroient leurs services contre le Roi de Macédoine, que quand il entreroit dans les Etats de ce Prince avec son armée, il employeroit les troupes que les Dardaniens & Pleuratus lui fourniroient. Pour Amynander, il le chargea d'engager les Etoliens à entrer dans la ligue contre Philippe; & fit dire à Attalus, dont les Ambassadeurs étoient aussi venus le trouver, qu'il attendît la flotte des Romains à Egine ou il étoit en quartier d'hyver, & que quand elle s'y seroit rendue, il continuât à faire la guerre aux Macédoniens par mer, comme il avoit commencé. Il envoya aussi des Ambassadeurs aux Rhodiens pour les exhorter à agir de concert avec les Alliés contre Philippe. Ce Prince de son côté étant arrivé en Macédoine, se préparoit fortement à la guerre. Il fit partir son fils Persée qui n'étoit encore qu'un enfant, avec des Lieutenans capables de le conduire, & une

partie de ſes troupes, pour s'emparer des détroits qui ſont à l'entrée de la Pélagonie. Il raſa Sciathe & Péparethe villes aſſez conſidérables, pour empêcher qu'elles ne devinſſent la proye de la flotte ennemie. Il envoya des Ambaſſadeurs aux Etoliens, dont il connoiſſoit l'inquiétude & l'inconſtance, pour les exhorter à demeurer unis avec lui contre les Romains.

Les Etoliens devoient tenir à un jour marqué, l'Aſſemblée qu'ils appellent la (1) Panétolie. Les Ambaſſadeurs de Philippe marcherent à grandes journées, pour y arriver à tems : L. Purpureon y vint auſſi de la part du Conſul, & les députés des Athéniens ne manquerent pas de s'y rendre. On donna d'abord audience à ceux de Philippe. Comme leur maître venoit tout récemment de faire un Traité d'alliance avec les Etoliens, ils ſe contenterent de dire que ces peuples s'étant unis avec Philippe, parce qu'ils avoient cru que l'alliance des Romains étoit contraire à leurs intérêts, la même raiſon les devoit engager à

Diſcours de l'Ambaſſadeur Macédonien contre les Romains.

(1) C'eſt-à-dire l'Aſſemblée de tous les peuples de l'Etolie, du Grec πάντες, tous, & Αἰτωλοί, les Etoliens.

demeurer unis avec ce Prince. A moins que vous n'aimiez mieux, ajoûta un des Ambaſſadeurs, imiter, dirai-je la licence ou la légéreté des Romains ? Car vous ſavez la réponſe qu'ils firent il y a quelque tems à vos Ambaſſadeurs à Rome. »Que venez-» vous faire ici, leur dirent-ils, ô Eto-» liens, après avoir fait votre paix » avec Philippe ſans notre autorité? » Comment accorder ce diſcours » avec les inſtances qu'ils vous font » aujourd'hui pour vous porter à » vous joindre à eux contre le Roi ? » s'il étoit vrai, comme ils le diſoient, » qu'ils n'avoient pris les armes au-» paravant que pour l'amour de vous, „ ſans doute pour vous mettre à l'a-„ bri des hoſtilités du Roi de Macé-„ doine, pourquoi ne vous laiſſent-„ ils pas joüir aujourd'hui de la paix „ que vous avez conclue avec lui ? „ On voit aiſément que toute leur „ conduite n'eſt qu'artifice & que ſu-„ percherie. Ils paſſerent premiere-„ ment en Sicile pour ſecourir les Ma-„ mertins ; & depuis pour délivrer „ Syracuſe du joug que lui avoient „ impoſé les Carthaginois. Qu'eſt-il „ arrivé ! Ils ſont aujourd'hui les maî-

„ tres de Meſſine, de Syracuſe, &
„ de toute la Sicile; & après avoir
„ rendu cette Province tributaire, ils
„ l'ont ſoumiſe aux haches & aux
„ faiſceaux de leurs Préteurs. Car il
„ ne faut pas que vous vous imagi-
„ niez, que de la même façon que,
„ ſuivant vos loix, vos Magiſtrats
„ tiennent à Naupacte cette Aſſem-
„ blée, où vous déclarez librement
„ ceux que vous voulez avoir pour
„ Alliés, & ceux que vous regardez
„ comme vos ennemis; & ou vous
„ prenez, à votre choix, le parti de la
„ guerre ou de la paix; de même les
„ Siciliens tiennent les leurs à Syra-
„ cuſe, à Meſſine, ou à Lilybée. C'eſt
„ le Préteur de Rome qui indique le
„ lieu où les peuples de cette Iſle s'aſ-
„ ſemblent ſous ſes ordres, & le
„ voyent aſſis ſuperbement ſur un
„ tribunal élevé, d'où il leur déclare
„ ſes volontés, entouré de licteurs qui
„ portent devant lui les faiſceaux &
„ les haches, dont il uſe pour les bat-
„ tre de verges, ou pour leur trancher
„ la tête: & tous les ans il leur vient
„ de Rome un nouveau maître qui
„ prend la place du précédent. Et l'on
„ ne doit pas s'en étonner tandis qu'on
„ voit

„ voit en Italie les villes de Rheges,
„ de Tarente & de Capouë dans la
„ même ſervitude, pour ne point par-
„ ler des Etats plus voiſins de Rome,
„ ſur la ruine deſquels cette orgueil-
„ leuſe capitale s'eſt élevée. J'avoue
„ qu'ils ont laiſſé ſubſiſter Capoue,
„ cette malheureuſe ville qui ayant
„ enſeveli une partie de ſes enfans, &
„ vû exiler tout le reſte, reſſemble
„ maintenant à un corps qui n'a ni
„ tête, ni jambes, ni bras; aſſemblage
„ monſtrueux ſans peuple, ſans Sénat,
„ ſans Magiſtrats, & auquel il auroit
„ été plus avantageux d'être entiére-
„ ment anéanti, que de ſubſiſter ſans
„ nom, ſans Loix, & ſans autorité.
„ C'eſt être inſenſé de croire que ſi ces
„ étrangers, plus differens de nous
„ par leur langage, leurs mœurs, leurs
„ coutumes & leurs Loix, qu'ils n'en
„ ſont éloignés par la mer & les ter-
„ res qui nous ſeparent, mettent
„ une fois le pié dans la Grece, ils
„ laiſſeront joüir ſes peuples de leurs
„ droits, & de leurs priviléges. Phi-
„ lippe dont la domination fait om-
„ brage à votre liberté, étant devenu
„ votre ennemi par votre faute, s'eſt
„ cependant contenté de vous exhor-

„ ter à la paix ; & tout ce qu'il vous
„ demande aujourd'hui, c'eſt que
„ vous en obſerviez fidélement les
„ conditions. Accoutumez les Légions
„ étrangeres à la douceur de ces cli-
„ mats, & ſouffrez qu'elles vous met-
„ tent ſous le joug. Quand vous au-
„ rez une fois reçu les Romains pour
„ maîtres, vous voudrez, mais trop
„ tard, avoir Philippe pour Ami &
„ pour Allié. Les Etoliens, les Acar-
„ naniens & les Macédoniens, toutes
„ nations qui parlent la même langue,
„ ont de tems en tems des diſputes
„ qui s'appaiſent auſſi facilement
„ qu'elles ſe ſont élevées. Mais les
„ étrangers & les Barbares ſont & ſe-
„ ront à tous les Grecs une guerre
„ éternelle. Car c'eſt la nature tou-
„ jours invariable, & non quelque
„ cauſe paſſagere qui leur fait pren-
„ dre les armes contre nous. Mais
„ pour finir mon diſcours par où je
„ l'ai commencé, il y a environ cinq
„ ans que vous-mêmes, dans ce mê-
„ me lieu, conclûtes la paix avec le
„ même Philippe, malgré l'oppoſition
„ de ces mêmes Romains qui veulent
„ aujourd'hui vous porter à la rompre.
„ Comme il n'eſt rien arrivé depuis ce

„ tems qui ait changé l'état des affaires, je ne vois pas quelle raison „ vous auriez de changer de sentiment.

Après les Macédoniens, on introduisit dans l'Assemblée non seulement du consentement, mais encore suivant l'ordre des Romains, les Ambassadeurs des Athéniens, parce qu'ayant été traités indignement par Philippe, ils sembloient devoir employer contre son orgueil & sa cruauté, des plaintes plus justes, & des raisons plus fortes & plus touchantes. Après avoir déploré l'affreuse désolation de leurs campagnes, ils ajouterent qu'après tout ils ne se plaignoient pas d'avoir souffert des hostilités de la part d'un ennemi : „ qu'il y en avoit que les „ Loix de la guerre autorisoient ; que „ de voir brûler ses moissons, abattre „ ses édifices, & enlever les troupeaux „ & les habitans de ses campagnes, „ c'étoient à la vérité des malheurs, „ mais dont on ne devoit pas faire un „ crime à des ennemis, à qui on pou„ voit les faire sentir à son tour. Mais „ que ce qui leur causoit une juste in„ dignation, c'étoit de voir qu'un „ Prince qui traitoit les Romains d'é„ trangers & de Barbares, eût telle-

Discours ou plutôt invective des Athéniens contre Philippe.

„ ment foulé aux piés toutes les Loix
„ divines & humaines, qu'après avoir
„ fait une guerre impie aux Dieux des
„ enfers dans sa premiere expédition,
„ il avoit étendu ses sacriléges jusqu'à
„ ceux du ciel dans la seconde. Que
„ dans toute l'Attique il avoit détruit
„ tous les tombeaux & les monumens:
„ qu'il avoit troublé les manes de
„ tous les morts : qu'il n'y en avoit
„ pas un seul dont les os n'eussent été
„ découverts & dispersés, & les cen-
„ dres jettées au vent. Qu'on voyoit
„ auparavant aux environs d'Athe-
„ nes, un grand nombre de Temples
„ que leurs ancêtres avoient consa-
„ crés, dans le tems qu'ils habitoient
„ (1) séparés en differens bourgs ou
„ châteaux, & qu'ils n'avoient pas
„ même abandonnés, depuis qu'ils
„ avoient été réunis dans une même
„ ville. Mais que Philippe n'en avoit
„ épargné aucun, qu'il n'y en avoit
„ aucun où il n'eût mis le feu, & qu'il
„ n'eût détruit de fond en comble, &
„ dont il n'eût mis en mille piéces
„ les statuës des Dieux qu'on y avoit

(1) Les Athéniens, avant que Théfée les eût réunis dans l'enceinte d'une même ville, étoient séparés en differens bourgs ou châteaux.

„ adorés. Que s'il en avoit la liberté, il „ exerceroit dans l'Etolie & dans tout „ le reste de la Grece, les mêmes rava- „ ges qu'il avoit fait sentir à l'Attique, „ cette contrée autrefois si ornée, si „ florissante, & si riche. Qu'il auroit „ traité Athénes, comme il avoit fait „ les terres de sa dépendance, si les Ro- „ mains n'étoient venus fort à propos, „ pour la préserver de sa cruauté, & de „ ses impiétés. Que son dessein avoit „ été de porter ses mains sacriléges jus- „ ques sur les Dieux qui habitent cette „ ville, sur Minerve qui préside à la „ citadelle, sur le Temple de Cerès „ d'Eleusis, & sur celui de Jupiter & „ de Minerve dans le Pirée. Mais „ qu'ayant été repoussé par la force „ des armes, il avoit fait tomber tout „ le poids de sa colere & de sa ven- „ geance, sur ceux de la campagne „ qui n'avoient eu à lui opposer que „ les Loix sacrées de la Réligion. Que „ pour toutes ces raisons, ils conju- „ roient les Etoliens d'avoir compas- „ sion des Athéniens, & d'entreprendre „ la guerre pour les venger, sous la „ conduite des Dieux premierement & „ ensuite sous celle des Romains, qui „ ne reconnoissoient que les Dieux au- „ dessus d'eux.

Marangue de l'Ambassadeur Romain contre Philippe.

Alors l'Ambassadeur Romain prenant la parole; les Macédoniens premierement, dit-il, puis après eux les Athéniens, ont renversé l'ordre & changé toute la forme de mon discours. Car l'Ambassadeur de Philippe, en accusant le premier les Romains, m'oblige de faire leur apologie, en abandonnant l'accusation que j'avois préparée contre ce Prince, au sujet des injures qu'il a faites à tant de villes nos alliées : d'un autre côté, les Athénens en rapportant les attentats énormes qu'il a commis contre les Dieux de l'enfer & ceux du ciel, n'a rien laissé à dire contre lui ni à moi ni à quelqu'autre que ce soit. Imaginez vous que ceux de Cio, ceux d'Abyde, d'Enus, de Maronée, de Paros, de Samos, de Larisse, & de Messene, qui sont maintenant partie de l'Achaie, tiennent tous le même langage; sinon que ceux à qui il a été le plus en état de faire du mal, sont aussi ceux qui font les plaintes les plus douloureuses & les plus ameres. Je viens présentement aux actions qu'il nous a reprochées, & si je ne prouve pas qu'elles méritent

„ des loüanges, je consens qu'on les
„ regarde comme criminelles. Il nous
„ accuse d'avoir traité indignement
„ Rhege, Capoue, & Syracuse. Il est
„ vrai que pendant la guerre de Pyr-
„ rhus en Italie, nous envoyâmes à
„ Rhege, à la priere de ses habitans,
„ une légion qui, au lieu de défen-
„ dre cette ville, comme nous l'en
„ avions chargée, l'ôta à ses posses-
„ seurs, & s'en empara par un crime
„ abominable. Mais peut-on dire que
„ nous ayons approuvé cet attentat,
„ nous qui ayant poursuivi les armes
„ à la main cette légion détestable,
„ & l'ayant réduite sous notre puis-
„ sance, fîmes battre de verges & dé-
„ capiter tous ceux dont elle étoit
„ composée; & après avoir ainsi ven-
„ gé nos Alliés, leur rendîmes leur
„ ville, leurs campagnes, tous leurs
„ effets, leurs loix & leur liberté. A
„ l'égard de Syracuse, la voyant op-
„ primée par des Tyrans étrangers &
„ Barbares, ce qui étoit le comble
„ de l'indignité, nous lui envoyâmes
„ du secours; & après avoir souffert
„ des peines infinies autour de ses
„ murailles, en l'assiégeant pendant
„ trois ans par mer & par terre, nous

„ la prîmes enfin de force, mais seulement pour la délivrer; comme en effet nous la rendîmes à ses citoyens, après avoir chassé ceux qui les tenoient dans l'oppression, malgré l'obstination qu'ils avoient eue de leur demeurer soumis, plutôt que de se rendre à nous. J'avoüe que nous avons mis la Sicile au nombre de nos Provinces, & que nous faisons payer tribut aux villes qui avoient pris le parti des Carthaginois, & s'étoient unis avec eux pour nous faire la guerre. Bien plus: je veux bien vous apprendre à vous & à tout l'univers, que nous avons traité les peuples de cette Isle comme l'a mérité ou l'affection, ou la haine qu'ils nous ont témoignée. Mais avons-nous lieu de nous repentir d'avoir fait souffrir aux Campaniens des châtimens dont eux-mêmes auroient mauvaise grace de se plaindre ! Ce peuple pour qui nous avions fait la guerre contre les Samnites pendant près de soixante & dix ans, en essuyant souvent des pertes & des defaites très-sanglantes; ce peuple avec qui nous nous étions unis premierement par

„ un traité, puis par les alliances & les
„ mariages contractés entre les deux
„ nations, & enfin par le droit de
„ bourgeoisie dont nous l'avions ho-
„ noré, a été le premier de l'Italie qui,
„ dans le tems que la fortune s'atta-
„ choit le plus à nous persécuter, a
„ embrassé le parti d'Annibal contre
„ nous, après avoir égorgé notre gar-
„ nison de la maniere du monde la
„ plus inhumaine: & ensuite indigné
„ de se voir assiégé par nos armées, a
„ appellé Annibal pour nous assiéger
„ nous-mêmes dans Rome? Quand
„ nous aurions rasé cette ville, & fait
„ périr ses habitans depuis le premier
„ jusqu'au dernier, qui pourroit nier
„ qu'ils n'eussent mérité ce traite-
„ ment? Cependant ceux que le té-
„ moignage de leur propre conscien-
„ ce a porté à se donner la mort, sont
„ en plus grand nombre, que ceux à
„ qui nous avons fait souffrir le châti-
„ ment dont ils étoient dignes. A l'é-
„ gard des autres, nous leur avons
„ ôté leur ville & leur territoire; mais
„ nous leur avons assigné une autre
„ demeure, & d'autres campagnes:
„ nous avons laissé subsister les édifi-
„ ces qui n'avoient point de part à la

„ rebellion des habitans, de façon
„ qu'on n'y voit pas les moindres vef-
„ tiges d'une ville affiégée & prife
„ d'affaut. Et je parle de Capoue,
„ comme fi nous n'avions pas donné
„ la paix & la liberté à Carthage mê-
„ me, après l'avoir foumife par les
„ armes. Ce que nous avons le plus à
„ craindre, c'eft qu'en pardonnant
„ trop aifément aux vaincus, nous ne
„ portions plufieurs nations à tenter
„ contre nous la fortune de la guerre.
„ Voilà ce que j'avois à dire en faveur
„ des Romains. A l'égard de Philippe,
„ tout ce que je puis dire contre lui,
„ c'eft qu'étant fes voifins plus que
„ nous, vous connoiffez auffi mieux
„ fes parricides domeftiques, fa cruau-
„ té envers fes parens & fes amis dont
„ il n'a pas épargné la vie, & fes in-
„ fames débauches encore plus tyran-
„ niques que fa cruauté. Pour ce qui
„ vous regarde, Etoliens, quoique
„ ce foit pour vous que nous avons
„ entrepris la guerre contre Philippe,
„ c'eft cependant fans nous que vous
„ avez fait la paix avec lui. Vous nous
„ direz peut-être que forcés par la
„ crainte des armes de ce Prince, qui
„ lors étoit le plus puiffant, vous

„ avez accepté une paix nécessaire, „ dans le tems que nous étions occu- „ pés à combattre contre les Cartha- „ ginois. A quoi j'ajouterai qu'ayant „ des affaires plus importantes sur les „ bras, nous avons nous-mêmes in- „ terrompu une guerre à laquelle vous „ aviez renoncé. Mais présentement „ que par la bonté des Dieux, nous „ avons terminé glorieusement la „ guerre de Carthage, nous avons de „ notre côté repris celle de Macédoi- „ ne avec plus de vigueur qu'aupa- „ ravant ; & vous avez du vôtre une „ occasion favorable de renoüer l'al- „ liance & l'amitié qui vous unissoit „ avec nous ; à moins que vous n'ai- „ miez mieux périr avec Philippe, „ que de vaincre avec les Romains.

L'Ambassadeur, par ce discours, avoit fait pencher tous les esprits pour l'alliance des Romains ; lorsque Damocrite Préteur des Etoliens, qui, à ce qu'on dit, avoit été gagné par l'argent de Philippe, sans se déclarer pour aucun parti, dit „ que rien n'é- „ toit plus contraire aux grandes „ entreprises, que la précipitation & „ l'empressement. Que les projets dans „ lesquels on s'engageoit sans réfle-

„ xion, étoient ordinairement suivis „ d'un repentir inutile, parce qu'il „ venoit trop tard, & lorsqu'on n'é- „ toit plus le maître de reculer. Qu'à „ l'égard de la délibération présente, „ dont il étoit d'avis qu'on attendît „ la maturité, on en pouvoit dès lors „ fixer le tems. Que comme leurs Loix „ défendoient de traiter de la paix ou „ de la guerre, ailleurs que dans l'As- „ semblée générale des Etoliens dans „ la ville de Therme ; ils n'avoient „ qu'à décerner dès lors que, quand „ il s'agiroit de la paix ou de la guerre, „ le Préteur pourroit sans risque con- „ voquer l'Assemblée ; & que tout ce „ qui y auroit été proposé & conclu, „ seroit tenu pour légitime de la mê- „ me façon que si l'affaire s'étoit trai- „ tée dans l'Assemblée générale à „ Therme. Les Ambassadeurs ayant été congédiés sur ce pié-là, sans qu'on eût rien décidé, Damocrite se vantoit d'avoir rendu un grand service à sa nation, qui par le moyen de ce délai auroit la liberté dans la suite d'embrasser le parti en faveur duquel la fortune se seroit déclarée.

Préparatifs de Philippe. Voilà ce qui se passa dans l'Assemblée des Etoliens. Philippe ne perdoit

pas un moment de tems pour se préparer à faire vigoureusement la guerre par mer & par terre. Il assembloit ses forces maritimes à Démétriade dans la Thessalie : & persuadé que dès le commencement du printems, Attalus & les Romains sortiroient de l'Isle d'Egine avec leurs vaisseaux, il donna le commandement de sa flotte & de toute la côte maritime à Heraclides qui l'avoit déja eu auparavant. Pour lui il s'occupoit à rassembler ses troupes de terre, & se flattoit d'avoir ôté aux Romains deux grandes ressourcee, en les privant d'un côté du secours des Etoliens ; & de l'autre, de celui des Dardaniens ; par la précaution qu'il avoit prise d'envoyer son fils Persée pour fermer l'entrée de la Pelagonie. Cependant le Consul étoit déja passé des préparatifs aux hostilités. Il traversoit avec son armée le païs des Dassaretes, faisant porter avec lui tout le blé quil avoit tiré de ses quartiers d'hyver sans y toucher, le pillage des terres ennemies fournissant à ses soldats tout ce qui leur étoit nécessaire. L'inclination ou la crainte lui soumettoient les villes & les bourgs qui se trouvoient sur son passage. Il

prenoit quelque places d'assaut ; il en trouvoit d'autres abandonnées par la retraite des habitans sur les montagnes voisines. Il s'arreta auprès de Lycus sur les bords du fleuve Bevus, & de-là envoyoit ses troupes pour enlever les blés que les Dassaretes avoient serrés dans leurs greniers. Philippe voyoit bien que la terreur & la consternation regnoient de toutes parts dans le païs d'alentour ; mais ne sçachant pas de quel côté étoit allé le Consul, il envoya un escadron à la découverte, pour apprendre les mouvemens de l'armée ennemie. Le Consul étoit dans la même incertitude. Il sçavoit que le Roi étoit sorti de ses quartiers d'hyver, mais ignoroit de quel côté il avoit pris sa marche. Pour s'en éclaircir, il avoit aussi détaché une troupe de cavaliers. Ces deux partis, après avoir erré pendant quelque tems au hazard dans la Dassaretie, se rencontrerent enfin dans le même canton. Les uns & les autres jugerent aussi-tôt par les cris des hommes & le hennissement des chevaux, qu'ils n'étoient pas loin des ennemis. C'est pourquoi sans attendre qu'ils fussent en présence, ayant préparé leurs chevaux

& leurs armes, ils en vinrent aux mains dés qu'ils furent à portée de se battre. Ils étoient à peu près en même nombre ; & comme c'étoient tous soldats choisis, combattant avec une valeur égale, ils disputerent la victoire pendant plusieurs heures ; & après s'être extrêmement fatigués eux & leurs chevaux, ils se séparerent sans qu'elle se fût déclarée. Il périt quarante cavaliers du côté des Macédoniens, & trente cinq de celui des Romains. Ils s'en retournerent aussi ignorans qu'ils étoient venus, les uns vers le Roi, les autres vers le Consul, sans pouvoir leur apprendre où étoit l'armée ennemie. Ils le découvrirent par le rapport des déserteurs, espéce inconstante & infidéle, par qui on sçait dans toutes les guerres ce qui se passe dans le parti contraire.

Philippe afin de s'attacher davantage le cœur des siens, & les engager à s'exposer plus hardiment au péril pour ses intérêts, prit soin lui-même de la sépulture des cavaliers qui avoient été tués dans la rencontre dont nous venons de parler ; & ayant fait apporter leurs corps dans le camp, il les fit inhumer à la vûë de toute l'armée, avec honneur & avec distin-

ction. Rien n'eſt ſi incertain, ni plus difficile à connoître, que le génie de la multitude. Ce qui paroiſſoit devoir augmenter le zele des Macédoniens, & les engager à affronter toute ſorte de périls pour leur Roi, ne ſervit qu'à abattre leurs courages & à les dégoûter de la guerre. Car au lieu que juſques-là ils n'avoient vû que des coups légers de fléches & de javelots, dans les guerres qu'ils avoient ordinairement contre les Grecs & les Illyriens; quand ils apperçûrent des playes profondes faites avec la lance Romaine, des bras abattus ou des têtes entierement ſeparées du corps par le ſabre Eſpagnol, des ventres fendus de haut en bas dont les entrailles ſortoient à découvert, & d'autres bleſſures horribles & hideuſes ſeulement à voir; ils jugerent en tremblant à quelles armes & à quels ennemis ils alloient avoir affaire. Le Roi qui n'avoit point encore combattu en bataille rangée contre les Romains, en fut effrayé lui-même. C'eſt pourquoi ayant rappellé ſon fils avec les troupes qui gardoient l'entrée de la Pelagonie, pour les joindre à ſon armée; il ouvrit à Pleuratus & aux Dardaniens le chemin de la Macedoine.

Les Macédoniens effrayés à la vûe des bleſſures que leurs gens avoient reçûes des Romains.

Pour lui s'étant mis en chemin, dans le dessein de chercher l'ennemi, avec vingt mille hommes de pié, & quatre mille chevaux, il alla camper environ à trois cens pas des Romains, sur une éminence voisine d'Athacus, qu'il entoura d'un fossé & d'une palissade : & de là considérant les Romains campés au-dessous de lui dans la plaine, il ne put s'empêcher d'admirer & la forme générale de leur camp, & les differentes parties dont il étoit composé, toutes les tentes séparées par des intervalles réguliers & mesurés, enfin l'ordre & la discipline qui regnoit partout ; & vit qu'un arrangement si parfait & si méthodique n'avoit rien de (1) barbare. Le Consul & le Roi resterent deux jours renfermés dans leur camp, chacun attendant à quoi se détermineroit l'ennemi. Le troisiéme jour, le Consul voyant que Philippe ne faisoit aucun mouvement, sortit du sien, & mit toutes ses troupes en bataille.

Mais le Roi qui craignoit d'en venir sitôt à une bataille générale, en-

(1) On rapporte ce même mot de Pyrrhus, la premiere fois qu'il vit la distribution du camp des Romains.

voya quatre cent Tralliens, nation Illyrienne, comme nous avons déja dit, & trois cent Cretois, avec un pareil nombre de cavaliers, sous la conduite d'un des grands de sa cour nommé Athenagoras, pour aller harceller la cavalerie des Romains dont l'armée n'étoit éloignée de son camp que d'environ 500. pas Le Consul à son exemple, détacha une partie des Velites & deux escadrons, qui faisoient un nombre de cavaliers & de gens de pié, à peu près égal à celui des ennemis. Les gens de Philippe crurent qu'ils alloient combattre à leur maniere accoutumée : que les cavaliers attaqueroient & se retireroient alternativement : que les Illyriens par leur légereté naturelle, seroient propres à courir inopinément sur l'ennemi; & que quand les Romains viendroient fondre sur eux avec impétuosité, les Cretois les repousseroient à coups de fleches. Mais les attaques également vives & opiniâtres des Romains troublerent cet ordre. Car comme si ç'eût été une bataille dans les formes, les Velites n'eurent pas plutôt lancé leurs traits, qu'ils mirent l'épée à la main, & continuerent

de combattre : & les cavaliers ayant une fois joint les ennemis, ne songerent plus à reculer; mais les presserent vivement, tantôt en combattant de dessus leurs chevaux, tantôt en sautant en bas, suivant l'occasion, & se mêlant avec l'infanterie. Ainsi les cavaliers de Philippe peu accoutumés à combatre de pié ferme, ne pûrent résister à ceux du Consul : & son infanterie composée de soldats qui n'étoient propres qu'à courir légerement çà & là, & que d'ailleurs leur armure laissoit à demi nuds, céda bientôt aux Velites qui étant armés d'épées & de boucliers, pouvoient avec un égal avantage & blesser les ennemis, & se mettre à couvert de leurs coups. Ainsi après une légere resistance ils s'enfuirent dans leur camp, n'ayant sauvé leur vie que par leur légereté.

Combat de cavalerie où les Romains ont l'avantage.

Deux jours après, Philippe ayant pris le parti de combattre les Romains avec toute sa cavalerie, & ses soldats armés à la légere, avoit posté pendant la nuit dans un lieu commodément situé pour des embûches entre les deux camps, ceux des siens qui portoient de petits boucliers; & avoit ordonné à Athenagoras qui comman-

doit sa cavalerie, que s'il voyoit que les Macédoniens eussent l'avantage dans la bataille qui se donneroit à découvert, il suivît sa fortune; sinon qu'il lâchât pié insensiblement, jusqu'à ce qu'il eût attiré les Romains dans l'endroit où ses gens étoient cachés. La cavalerie exécuta cet ordre avec assez d'adresse. Mais ceux qui commandoient l'embuscade, en faisant paroître trop tôt leurs soldats, perdirent l'avantage qu'ils auroient pû tirer du stratagême de Philippe. Car les Romains après avoir vaincu ouvertement leurs ennemis, & évité les piéges qu'ils leur avoient tendus, se retirerent en toute sureté dans leur camp. Dès le lendemain le Consul se remit en bataille avec toutes ses troupes, ayant placé au premier rang les élephans que les Romains avoient pris sur les Carthaginois, & dont ils firent alors usage pour la premiere fois. Mais lorsqu'il vit que Philippe se tenoit à couvert dans ses retranchemens, il s'en approcha de plus près, & lui reprocha sa crainte & sa lâcheté: & le Roi ayant persisté à refuser le combat, comme il ne pouvoit, étant si voisin des ennemis, envoyer ses sol-

Le Consul bat les Macédoniens en plaine, & évite les embûches que Philippe lui avoit dressées.

Les Romains employent des élephans pour la premiere fois.

dats au fourage, sans les exposer à être attaqués par leur cavalerie, dès qu'ils se seroient repandus dans la campagne, il alla camper à huit milles de-là près d'un lieu appellé Octolophe, d'où il envoyoit ses gens ravager les campagnes voisines. D'abord Philippe demeura tranquile, pour augmenter par l'impunité, & l'audace & la négligence des ennemis. Mais lorsqu'il les vit dispersés dans les plaines, il partit brusquement avec tous ses cavaliers, & les troupes auxiliaires des Cretois qui ne leur étoient gueres inferieurs en vitesse, & vint se poster entre le camp des Romains & leurs fourrageurs. Ensuite ayant partagé sa troupe en deux corps, il envoya l'un contre les fourrageurs, ordonnant à ceux dont il étoit composé, de ne faire quartier à personne; & lui-même resta à la tête de l'autre, & s'empara de toutes les routes par où les pillards pouvoient revenir dans leur camp. On faisoit déja main-basse de tous côtés sur ceux qui étoient épars dans la campagne, sans que qui que cesoit eût apporté cette mauvaise nouvelle dans le camp du Consul; parce que ceux qui échappoient aux premiers

Philippe fait un grand carnage des fourrageurs du Consul.

ennemis, tomboient entre les mains des feconds que le Roi avoit retenus avec lui, & qui fermant tous les chemins, en tuoient encore plus que ceux qui avoient été lâchés contre les fourageurs; enfin quelques-uns ayant paffé à travers les corps-de-garde de Philippe, apporterent l'allarme dans le camp du Conful, fans pouvoir informer exactement ce Général de ce qui fe paffoit.

Le Conful à telle fin que de raifon, ordonna à fes cavaliers d'aller comme ils pourroient au fecours de ceux qui étoient en danger. Et lui-méme fortant de fon camp avec les légions, en forma un bataillon quarré avec lequel il alla chercher les ennemis. Les cavaliers fe difperferent dans la plaine, courant au hazard partout où les appelloient les cris des leurs qui fe faifoient entendre de divers côtés. Plufieurs pelotons rencontrerent l'ennemi ; & c'étoit autant de petits combats féparés : la troupe que commandoit Philippe en perfonne, faifoit un carnage horrible : car l'infanterie & la cavalerie dont elle étoit compofée pouvoit paffer pour une armée complette ; & comme elle étoit maîtreffe

des chemins, les Romains en s'enfuyant venoient présque tous donner dedans : outre que les Macédoniens étoient animés par la présence & les instances de leur Roi, & que les Cretois bien préparés & serrés en un corps, tiroient leurs fléches à coup sur, contre des gens qui ne s'y attendoient pas, & que la fuite avoit dispersés. Que si Philippe eût sçu se moderer, s'il eût poursuivi l'ennemi avec moins de chaleur; outre la gloire qu'il eût acquise, le succès de cette journée auroit été d'un grand poids pour terminer la guerre à son avantage. Mais lui & les siens se laissant emporter par l'avidité de tuer, vinrent se jetter au milieu des cohortes Romaines qui par l'ordre du Consul, avoient pris les devants avec les Tribuns des soldats, & dont les cavaliers, qui fuyoient, n'apperçurent pas plutôt les étendarts, qu'ils tournerent bride contre l'ennemi. Ce fut alors qu'en un instant on vit changer la face des affaires, & que ceux qui poursuivoient prirent la fuite à leur tour. Ceux qui voulurent résister perirent en combattant. Il en fut tué un grand nombre dans la fuite : & sans compter ceux à qui le fer fit per-

tre la vie, plusieurs se jetterent dans des marais bourbeux où ils furent engloutis avec leurs chevaux. Le Roi lui-même fut en grand danger. Car son cheval ayant été blessé, le renversa par terre ; & il n'évita d'être pris que par le zele d'un cavalier, qui se jetta promptement en bas de dessus le sien, pour y mettre ce Prince. Alors ce fidéle sujet ne pouvant courir à pié aussi vite que son maître & ceux qui se sauvoient avec lui à cheval, fut opprimé par ceux des Romains qui étoient accourus pour prendre le Roi prisonnier. Philippe ayant fait divers circuits pour éviter des marais dont la plûpart étoient impraticables, arriva enfin dans son camp lorsque les siens commençoient à désesperer de son salut. Il périt dans ce combat deux cent cavaliers Macédoniens ; il en fut pris cent vingt, & quatre-vingt chevaux superbement équipés avec les armes de ceux qui les avoient montés.

Réflexion judicieuse sur le combat précédent.

Quelques-uns se sont imaginés que ce jour-là le Roi avoit manqué de prudence, & le Consul de résolution. Que le premier auroit dû se tenir sur la défensive, sçachant que tout le païs d'alentour étoit ruiné, & que les ennemis

nemis seroient bientôt réduits à la derniere nécessité : & que le Consul, après avoir defait & mis en déroute la cavalerie & les soldats armés à la legere des Macédoniens, avoit fait une faute de ne pas aller sur le champ attaquer leur camp. Qu'ils n'auroient pas été en état de le defendre, & que dès ce jour-là il auroit pû terminer la guerre. Ce sont des raisonnemens assez ordinaires, mais qu'il est plus aisé de faire après coup, que de les mettre en pratique dans le tems. Il est bien vrai que si Philippe eût mené toute son infanterie au combat, le Consul, en attaquant son camp avec ses troupes victorieuses, auroit pû s'en emparer malgré les efforts que les Macédoniens defaits & effrayés eussent pû faire pour y rentrer. Mais comme il y avoit laissé toute son infanterie, avec de bons corps-de-garde disposés aux portes & aux environs, qu'auroit gagné le Consul, si ce n'est qu'il voulût imiter la témérité du Roi qui quelques heures auparavant, avoit poursuivi trop chaudement la cavalerie des Romains qui fuyoit en désordre? On n'auroit pas même raison de blâmer l'ordre qu'il donna à une par-

tie de ses gens d'aller fondre sur les fourrageurs des Romains, si après en avoir tué la plus grande partie, il s'en fût tenu à ce premier avantage : & j'ajoûte qu'on ne doit pas trop s'étonner qu'il ait voulu tenter la fortune d'un combat, étant bien informé que Pleuratus & les Dardaniens étoient passés de leur païs dans la Macédoine avec des troupes très-nombreuses qui pouvoient l'investir de toutes parts, & terminer la guerre, tandis que les Romains demeureroient les bras croisés. Mais après la defaite de ses cavaliers dans ces deux occasions differentes, ne croyant pas pouvoir sans péril rester plus longtems dans le même camp, il résolut de se retirer loin de là. Ainsi pour amuser les Romains & avoir le tems de s'éloigner, il envoya un trompette au Consul, pour lui demander une treve de quelques jours, sous prétexte qu'il vouloit donner la sépulture à ses cavaliers. Mais dès la seconde veille de la nuit, il fit allumer des feux dans toutes les parties de son camp, & se retira en faisant observer un grand silence à ses soldats.

Le Consul alloit se mettre à table,

lorsqu'on lui apprit l'arrivée du trompette, & la proposition qu'il venoit lui faire. On lui répondit qu'il auroit audience le lendemain matin. C'étoit ce que demandoit Philippe : il profita de ce délai d'une nuit & d'une partie du jour suivant, pour avancer chemin, & gagner des montagnes où il étoit bien assuré que le Consul ne le suivroit pas avec ses légions pesamment armées. Le lendemain Sulpicius n'eut pas plutôt renvoyé le trompette avec la tréve qu'il étoit venu demander, qu'il apprit la retraite des ennemis. Mais ne sçachant pas le chemin qu'ils avoient pris, il demeura dans le même camp pendant plusieurs jours qu'il employa à faire des amas de blés. Il marcha ensuite vers Stuibere, & enleva tous les blés qu'il trouva dans les campagnes de la Pelagonie. Il alla de là à Pellina sans connoître encore rien de la marche des Macédoniens. Philippe étant dabord resté quelque tems à Bryanion, en partit, & passant par des chemins de traverse, porta tout d'un coup la terreur dans le camp des ennemis. Les Romains abandonnerent donc Pellina, & allerent camper au près du fleuve

Osphage. Le Roi les y suivit, & campa lui-même assez près d'eux, le long des bords d'une riviere que les habitans appellent Erigone : & bien persuadé que les Romains iroient delà à Eordée, il prit les devants, & s'empara d'un défilé étroit par où les ennemis devoient nécessairement passer pour s'y rendre. Il en ferma l'entrée en partie d'un fossé & d'une palissade, en partie par des pierres entassées les unes sur les autres en guise de mur, ou par des abattis d'arbres, suivant que le terrein le permettoit, ou qu'il avoit la matiere à sa disposition. Et par ces obstacles divers, il crut avoir rendu inaccessible aux ennemis, un chemin déja très difficile de sa nature. Tout le terrein d'alentour étoit couvert de buissons fort incommodes sur tout à la phalange Macedonienne, qui n'est d'aucun usage, à moins qu'elle n'ait la liberté de former devant elle, avec ses longues piques, une espéce de rempart ; ce qu'elle ne peut faire qu'en rase campagne. Les Thraces n'étoient pas moins embarassés de leurs longues (1) rhomphées qu'ils ne pou-

Philippe s'empare d'un défilé, pour arrêter les Romains.

(1) Espéce de javelines fort longues dont se

voient étendre au milieu des branches dont ils étoient entourés en tout sens. La seule cohorte des Cretois étoit en état d'agir. Mais encore eut-il fallu qu'ils n'eussent affaire qu'à des cavaliers sur qui leurs fléches auroient eu prise, aussi bien que sur leurs chevaux. Mais ces sortes d'armes ne firent d'aucun effet contre des boucliers qu'elles n'avoient pas la force de percer, & qui couvroient les Romains depuis le haut jusqu'en bas. Voyant donc que leurs coups étoient inutiles, ils se mirent à ramasser les pierres dont tout ce vallon étoit couvert, & à les jetter contre les ennemis. Et quoiqu'elles ne blessassent pas plus de Romains que les fléches, cependant le fracas avec lequel elles tomboient sur leurs boucliers, les arrêta pendant quelque tems. Mais s'étant bientôt remis, & n'apprehendant pas plus ce genre de combat que le premier, ils se partagerent de façon que les uns se couvrant de leurs boucliers, avancerent de front contre les ennemis; tandis que les autres, après avoir fait un petit circuit, gagnerent le haut de la colline, d'où

Les Romains forcent le passage que gardoient les Macédoniens.

servoient les Thraces, & avec lesquelles ils atteignoient l'ennemi de loin.

ils fondirent sur eux, les chasserent du poste dont ils s'étoient emparés, & en tuerent même un grand nombre, dont la fuite étoit arrêtée par la difficulté des lieux.

Le Consul ayant forcé ce passage avec plus de facilité qu'il ne s'y étoit attendu, arriva enfin à Eordée, d'où, après avoir ravagé tout le païs, il se retira à Elimée. Delà il se jetta dans l'Orestide, & attaqua la ville de Celetre située dans une peninsule. Car ses murailles sont entourées d'un lac, & du côté de la terre on n'y peut aborder que par un chemin fort étroit. C'est ce qui fit que d'abord les habitans fiers de leur situation fermerent les portes de la ville aux Romains. Mais voyant qu'ils ne laissoient pas d'avancer, & que s'étant rendus maîtres du chemin, ils venoient, à couvert de la tortuë, pour les enfoncer, ils n'attendirent pas la derniere extrêmité, & se rendirent. De Celetre le Consul entra dans la Dassaretie, où il prit de force la ville de Pelion. Il en tira les esclaves & autre butin qu'il garda, renvoya les personnes libres sans rançon, les rétablit dans leur ville & y laissa une forte garnison. Cap-

cette place est située avantageusement pour faire des incursions dans la Macedoine. Ainsi Sulpicius ayant traversé tout le païs ennemi, arriva enfin dans celui de ses Alliés, & ramena ses troupes à Apollonie d'où il étoit parti en commençant la guerre. Pour Philippe, il avoit été forcé de tourner ses forces contre les Etoliens, les Athamanes, les Dardaniens, & tant d'autres ennemis qui s'étoient tout d'un coup déclarés contre lui. Les Dardaniens se retiroient déja de dessus les terres de la Macedoine, lorsqu'Athenagoras se mit à leurs trousses avec la plus grande partie de la cavalerie, & les plus dispos de l'infanterie, ayant ordre de donner rudement sur leur arrieregarde, afin de leur apprendre à ne pas sortir une autre fois si hardiment de leur païs, pour se jetter sur les terres d'autrui. A l'égard des Etoliens, le même Damocrite qui les avoit empêchés à Naupacte de se déclarer pour la guerre, avoit été le premier, dans l'Assemblée suivante, à leur conseiller de prendre les armes contre Philippe ; dès qu'il avoit appris le combat de cavalerie qui s'étoit donné à Octolophe, l'irruption des Darda-

niens, de Pleuratus & des Illyriens dans la Macedoine, l'arrivée de la flotte Romaine à Orée, & la guerre qu'on alloit faire aux Macedoniens par mer, outre celle qu'ils avoient à soutenir par terre contre tant de nations dont il étoient environnés.

Les Etoliens & les Athamanes declarent la guerre à Philippe.

Voilà les raisons qui avoient ramené Damocrite & les Etoliens dans le parti des Romains; ensorte que s'étant joints à Amynander Roi des Athamanes, ils assiégerent Cercinie. Les habitans leur avoient fermé leurs portes ou volontairement, ou contraints par la garnison de Philippe: mais peu de jours après cette ville fut prise & brûlée; & tous ceux qui échapperent au carnage tant libres qu'esclaves, furent emmenés avec le reste du butin. La crainte d'un pareil malheur obligea tous ceux qui habitent aux environs du marais de Bebé, d'abandonner leurs villes, & de s'enfuir sur les montagnes. Les Etoliens obligés de quitter le païs faute de vivres, entrerent dans la Perrhebie, où ils prirent d'assaut Cyretie qu'ils pillerent impitoyablement. Les habitans du cap de Mallée se rendirent & furent admis au nombre des Alliés. Amynander vou-

soit qu'on allât de la Perrhebie attaquer Gomphe, ville située sur les confins de l'Athamanie, & qu'il paroissoit qu'on pouvoit aisément emporter. Mais les Etoliens marcherent du côté de la Thessalie dont les campagnes leur offroient plus de butin. Amynander les suivit, sans cependant approuver leur dessein, non plus que la témérité avec laquelle ils se répandoient sans précaution dans les campagnes, pour piller, & campoient au hazard partout où ils se trouvoient, sans prendre aucun soin de se retrancher, ni de s'enfermer de fossés & de palissades. C'est pourquoi, afin de ne point attirer, aussi sur lui & sur les siens; les suites fâcheuses de leur témérité & de leur négligence, voyant qu'ils se campoient dans une plaine située au dessous de la ville de Phécade, il alla environ à cinq cens pas plus loin, se poster avec ses gens sur une éminence, où on pouvoit se mettre en sureté à peu de frais. Les Etoliens à qui leurs brigandages seuls sembloient faire penser qu'ils étoient en païs ennemi, couroient épars dans le païs presque sans armes, ou passoient le tems dans leur camp à dormir & à

boire, sans distinction du jour & de la nuit, & sans se tenir en aucune façon sur leurs gardes. Philippe informé de cette licence & de cette sécurité, vint tout d'un coup fondre sur eux dans le tems qu'ils s'y attendoient le moins. Ceux qui à la vûë des Macédoniens, revenoient pleins d'effroi de la campagne vers l'heure de midi, porterent l'allarme dans le camp, où Damocrite & les autres chefs, avec la plûpart de leurs gens, étoient alors ensevelis dans le vin & dans le sommeil. Ils se réveillent à la hâte; les uns prennent leurs armes & excitent leurs camarades à faire la même chose; d'autres courent dans les champs pour faire revenir les fourrageurs. Mais tout s'éxecutoit avec tant d'agitation & si peu de présence d'esprit, qu'il y eut quelques cavaliers qui sortirent du camp sans prendre leurs épées, & plusieurs soldats qui oublierent de se couvrir de leurs cuirasses. Sortis avec cette précipitation, après avoir à peine formé un corps de six cent tant cavaliers que fantassins, ils tomberent au milieu de la cavalerie de Philippe bien superieure par le nombre, par le courage & par la façon dont elle étoit

armée. Aussi furent-ils défaits & mis en déroute dès le premier choc, & sans avoir à peine tenté le combat, s'enfuirent honteusement dans leur camp. Ceux à qui les ennemis avoient fermé le chemin de la retraite, furent tués ou pris.

Les Macédoniens s'approchoient déja des retranchements des ennemis, lorsque Philippe fit sonner la retraite pour ne point exposer des hommes & des chevaux plus fatigués de la longue marche qu'ils avoient faite avec une extrême diligence, que du combat qu'ils avoient soutenu. C'est pourquoi il ordonna à la cavalerie & aux soldats armés à la légere, d'aller par escadrons, & par manipules puiser de l'eau, & de prendre leur repas : il en retint une partie sous les armes pour attendre l'infanterie à qui la pesanteur de ses armes n'avoit pas permis de revenir si promptement. Dès qu'elle fut arrivée, il en détacha au plus trois ou quatre de chaque manipule pour aller à l'eau, & ordonna à tous les autres de mettre devant eux leurs étendarts & leurs armes, & de prendre de la nourriture, tandis que la cavalerie & les soldats légerement armés de-

meureroient ſous les armes, attentifs aux mouvemens que pourroient faire les ennemis. Les Etoliens ayant raſſemblé tous ceux qui avoient été diſperſés dans les champs, diſpoſerent des gens armés autour de leurs portes & de leurs retranchemens, faiſant mine de les vouloir défendre, contre les ennemis qu'ils regardoient avec fierté tant qu'ils ſe tinrent en repos. Mais ſitôt qu'ils virent les Macédoniens qui marchoient à eux enſeignes déployées dans le deſſein de venir attaquer leur camp, ils s'enfuirent tous par la porte la plus éloignée, & gagnerent une éminence ſur laquelle étoient campés les Athamanes, laiſſant ſur la place, ou au pouvoir des ennemis, tous ceux des leurs que la fuite n'avoit pû ſauver. Il eſt certain que ſi ce jour eût duré plus longtems, Philippe auroit auſſi forcé le camp des Athamanes. Mais l'ayant employé tout entier ou au combat, ou au pillage du camp, il s'arrêta dans une plaine ſituée au-deſſous de la colline, dans le deſſein d'attaquer les ennemis dès que le jour ſuivant paroîtroit. Mais les Etoliens s'enfuirent pendant la nuit emportés par la mê-

Les Etoliens abandonnerent leur camp à Philippe.

me frayeur qui leur avoit fait abandonner leur camp, & se disperserent de divers côtés. Ils furent bienheureux de ce qu'Amynander, à la tête des Athamanes qui connoissoient parfaitement les chemins, les conduisit dans l'Etolie, en suivant le haut des montagnes, par des sentiers inconnus aux ennemis qui les poursuivoient. Car il n'y en eut qu'un petit nombre qui s'étant écartés dans leur fuite, tomberent entre les mains des cavaliers Macédoniens que Philippe détacha dès le grand matin, pour aller fondre sur leur arrieregarde, quand il se fut apperçu qu'ils avoient abandonné l'éminence.

Pendant ces mêmes jours Athenagoras Lieutenant de Philippe ayant joint les Dardaniens qui se retiroient dans leur païs, mit d'abord quelque desordre dans leur arrieregarde. Ensuite lorsqu'ils eurent fait volteface, & qu'ils se furent rangés en bataille, ils lui livrerent un combat dans les formes, dont ils firent partager le péril aux Macédoniens. Mais dès qu'ils se furent remis en marche, Athenagoras avec sa cavalerie & ses soldats armés à la légere, recommença à les

harceller avec d'autant plus de superiorité, qu'ils n'avoient point de pareilles troupes à leur opposer, & qu'ils étoient chargés d'armes dont on ne peut faire usage que de près ; outre qu'ils avoient encore le désavantage du lieu. Il en fut tué quelques-uns, il en fut encore blessé davantage. Mais il n'y en eut aucun de pris, parce que ces peuples n'abandonnent point leurs rangs, & qu'ils combattent ou se retirent toujours par troupes, & bien serrés. Ce fut ainsi que Philippe répara les pertes qu'il avoit souffertes de la part des Romains, par les avantages qu'il remporta sur deux autres nations, dans des expéditions où la fortune seconda son courage. Le hazard diminua quelque tems après le nombre des ennemis qu'il avoit parmi les Etoliens. Scopas le premier de cette nation, ayant été envoyé d'Alexandrie en Etolie par le Roi Ptolemée avec une grosse somme d'argent, y leva six mille hommes d'infanterie, & de la cavalerie à proportion, qu'il emmena avec lui en Egypte. Et il n'auroit pas laissé dans le païs un seul homme en âge de porter les armes, si Damocrite n'y eût

Une grande partie de la jeunesse Etolienne passe en Egypte.

retenu une partie des jeunes gens en les piquant d'honneur, & en leur représentant le péril auquel ils exposoient la patrie, en l'abandonnant sans défense aux ennemis avec qui elle étoit actuellement en guerre. On ne sçait si en cela Damocrite agissoit par amour pour sa nation; ou par haine pour Scopas, à qui il envioit les libéralités de Ptolémée. Voilà ce qui se passa pendant cette campagne entre Philippe & les Romains.

Expéditions maritimes.

La flotte qui étoit partie de Corfou au commencement de la même campagne, sous les ordres du Lieutenant L. Apustius, n'eut pas plutôt doublé le promontoire de Malée, qu'elle alla joindre le Roi Attalus autour de Scylleon qui est dans le territoire Hermionique. La ville d'Athenes à la vûë d'un si puissant secours, fit éclater toute la haine qu'elle portoit à Philippe, & que la crainte l'avoit forcée jusques-là de moderer. Il n'y a point de ville libre, où il ne se trouve de ces déclamateurs hardis toujours prêts à animer la multitude: mais on n'en voit nulle part autant qu'à Athénes, où les citoyens avides de harangues, les appuyent de tout

Décrets des Atheniens remplis d'injures outrées contre le Roi Philippe.

leur faveur. Ils proposerent donc sur le champ une loi que le peuple accepta, & par laquelle il ordonna, que
» toutes les statuës & les images du
» Roi Philippe seroient ôtées de leurs
» places & abolies, aussi bien que
» celles de tous ses ancêtres tant de
» l'un que de l'autre sexe, dont les
» noms seroient effacés, avec tous
„ les titres & inscriptions qu'on au-
„ roit pû ci-devant décerner en leur
„ faveur : qu'on casseroit & annulle-
„ roit de même tous les jours de fêtes,
„ tous les Sacrifices & Sacerdoces
„ établis en son honneur ou de ses
„ peres. Qu'on regarderoit comme
„ profanes, sacriléges & détestables,
„ tous les lieux dans lesquels on au-
„ roit mis ou inscrit quelque chose
„ que ce pût être pour conserver leur
„ mémoire ; & que jamais on n'y pla-
„ ceroit ni dédieroit aucun des mo-
„ numens qu'on avoit coutume d'é-
„ tablir dans les lieux purs & respe-
„ ctables. Que les Prêtres publics se-
„ roient tenus, toutes les fois qu'ils
„ demanderoient aux Dieux leur pro-
„ tection pour le peuple d'Athenes,
„ pour ses Alliés, pour leurs armées
„ & leurs flottes, de prononcer des

„ execrations contre Philippe, ses en-„ fans, ses troupes de terre & de mer, „ enfin contre tout ce qui portoit le „ nom de Macédonien. On ajoûta à „ ce décret que si quelqu'un dans la „ suite proposoit quelque note d'in-„ famie contre Philippe, il en seroit „ avoüé par tout le peuple d'Athenes; „ & qu'au contaire il seroit permis de „ tuer quiconque diroit, feroit ou „ proposeroit rien qui tendît à lui „ faire honneur, ou à réparer son „ ignominie. Enfin pour renfermer le tout en peu de mots, le décret finissoit par ordonner que tout ce qui avoit été autrefois décerné contre les enfans du tyran Pilistrate, seroit exécuté contre Philippe. (1) C'est ainsi que les Athéniens faisoient la guerre contre le Roi de Macédoine par des harangues & des ordonnances remplies de termes ou-

(1) Rien n'est plus indigne & plus extravagant que ces excès où se portent les Athéniens contre Philippe. Mais dès ce tems-là la bonne fortune inspiroit à ces Républicains de Grece un orgueil & une insolence sans bornes : & la mauvaise les jettoit dans un découragement & une bassesse, qui en ont fait à la fin, du peuple le plus courageux & le plus estimable, la nation la plus vile & la plus méprisable de l'univers. C'est le jugement qu'en portent en cent occasions T. Live, Ciceron, Tacite & les autres Auteurs les plus judicieux.

trageans, en quoi consistoit toute leur force & toute leur puissance.

Attale & les Romains étant passés d'Hermion dans le port de Pirée, y resterent quelques jours, pendant lesquels les Atheniens dans leurs decrets flateurs les accablerent d'éloges & d'honneurs aussi demesurés, qu'avoient été les outrages que la colere les avoit portés à faire au Roi Philippe. De là ils passerent dans l'Isle d'Andros. Et s'étant arrêtés dans le port de Gaurelée, ils envoyerent sommer les habitans de cette ville de se rendre de bonne grace, plutôt que de s'exposer aux dernieres extrémités, en se laissant forcer. Ils répondirent que leur citadelle étant occupée par la garnison du Roi, ils ne pouvoient disposer de leur sort. Ainsi Attale & Apustius débarquerent leurs soldats, & marcherent contre la ville par deux côtés differens. Mais ce qui causa le plus d'effroi à ces Grecs, ce furent les étendarts & les armes des Romains qu'ils voyoient pour la premiere fois, & plus encore le courage & l'ardeur avec laquelle ils s'apperçurent qu'ils attaquoient leurs murailles. Ainsi ils s'enfuirent dans la citadelle, laissant la ville au pouvoir

Les Romains s'emparent de l'Isle d'Andros.

des ennemis. Ils défendirent ce fort pendant deux jours plutôt par sa situation naturelle, que par leur courage & leurs armes, & le troisiéme ils se rendirent après avoir obtenu pour eux & pour la garnison, la liberté de se retirer sans armes à Delie ville de la Beotie. Les Romains céderent cette place au Roi Attalus, mais garderent pour eux tout le butin & les ornemens qu'ils y avoient trouvés. Attalus pour ne pas rester le maître d'une Isle déserte, persuada à la plus grande partie des Macedoniens, & à quelques Andriens d'y rester. Quelque tems après ceux même qui s'étoient retirés à Delie y revinrent attirés par les promesses du Roi, & encore plus par l'amour qu'on a naturellement pour sa patrie. Ils traverserent d'Andros à Cithne; & après avoir inutilement donné l'assaut à cette ville pendant quelques jours, ils se retirerent, cette conquête ne méritant pas qu'ils y perdissent plus de tems. A Prasie place du continent de l'Attique, vingt galiotes des Isséens vinrent se joindre à la flotte Romaine, & furent envoyées pour piller les terres des Carystiens. Le reste de la flotte demeura

à Gereste port fameux de l'Eubée, en attendant le retour des Isséens. Alors tous les vaisseaux réunis gagnerent la pleine mer d'où ils se rendirent dans l'Isle d'Icus, en passant à côté de celle de Scyros. Le mauvais tems les y retint quelques jours; & dès que le calme leur permit de se remettre en mer, ils passerent à Sciathos ville que Philippe avoit dépeuplée & pillée quelques jours auparavant. Les soldats s'écartant dans la campagne enleverent les blés & autres provisions de bouche qu'ils y trouverent, & les emporterent dans leurs vaisseaux. Ils n'y firent point d'autre butin; & d'ailleurs les Grecs de ce canton n'avoient pas mérité qu'on les dépoüillât. Ensuite navigeant vers Cassandrée, ils prirent premierement Mendis bourg situé sur le bord de la mer & de la dépendance de cette ville. Delà après avoir fait le tour du cap, comme ils vouloient s'approcher des murailles de la ville même avec leur flotte, il s'éleva une furieuse tempête qui fut sur le point de les submerger. Tous leurs vaisseaux furent dispersés, & après avoir perdu la plus grande partie de leurs agrés, eurent bien de la peine à regagner la

Les Romains maltraités par une furieuse tempête.

bord. Le malheur qu'ils avoient essuyé sur mer les suivit encore à terre: car après qu'ils eurent rassemblé tous leurs bâtimens, ils en tirerent les soldats & allerent attaquer la ville de ce côté-là. Comme elle étoit défenduë par une forte garnison qu'y entretenoit Philippe, ils n'y gagnerent que des coups; si bien que desesperant de la prendre, ils passerent à Canastre de Pallene, d'où ayant doublé le promontoire de Toron, ils aborderent à Acanthe. D'abord ils ravagerent la campagne, puis prirent même la ville de force & la pillerent. Ils n'allerent pas plus avant; car leurs vaisseaux pouvoient à peine contenir le butin dont ils étoient chargés. Ainsi retournant sur leurs pas, ils regagnerent Scyathos, & delà l'Eubée. Ils y laisserent leur flotte, & avec dix vaisseaux légers, ils entrerent dans le Golphe Maliac pour conferer avec les Etoliens sur la guerre présente: & Sipyrrichas un des principaux de l'Etolie, s'y rendit à la tête de l'Ambassade qu'on envoyoit à (1) Heraclée pour prendre des mesures avec eux. On demanda au Roi les mille soldats

(1) Cette ville est dans le golphe de Maliac.

qu'il s'étoit engagé par le traité de fournir à ceux qui seroient attaqués par Philippe. Mais Attalus refusa ce secours aux Etoliens, parce qu'eux-mêmes avoient auparavant refusé de sortir de leur païs pour aller ravager la Macedoine, dans le tems que Philippe mettoit tout à feu & à sang aux environs de Pergame, sans épargner les Temples des Dieux, quoiqu'ils pussent reprimer ses brigandages, en l'obligeant d'aller défendre ses propres Etats. Ainsi les Etoliens s'en retournerent avec de belles promesses de la part des Romains, mais sans aucun secours effectif de celle d'Attalus. Apustius alla avec le Roi rejoindre la flotte; & là ils délibererent d'aller attaquer Orée ville défenduë & par la bonté de ses murailles, & par la forte garnison qu'y avoit envoyée Philippe, depuis qu'on avoit tenté de la surprendre. Ils avoient été joints, après avoir forcé Andros, par vingt vaisseaux Rhodiens tous pontés, que leur amenoit le Général Agesimbrotus. Ils envoyerent cette flotte à Phalasie promontoire de l'Istiotide situé commodément au-dessus de Démetriade, avec ordre de s'y tenir à la rade, afin

Orée attaquée & prise par Apustius & Attalus, avec diverses autres expéditions de ce Roi & de ce Lieutenant contre Philippe, sous les auspices du Consul Sulpicius.

de s'opposer aux mouvemens que les vaisseaux des Macédoniens pourroient faire de ce côté-là. Héraclide Lieutenant de Philippe y tenoit la sienne, dans le dessein non de combattre, mais de profiter de la négligence des ennemis, s'ils donnoient quelque prise sur eux. Apustius & le Roi attaquoient la place, le premier du côté de la citadelle qui donne sur la mer, & le second du côté de la terre, par un vallon situé entre les deux forteresses, où la ville est aussi fermée d'une muraille. Leurs façons d'attaquer étoient differentes selon la difference de leurs postes. Les Romains employoient contre ses murailles la tortuë, les mantelets, & les beliers. Les troupes du Roi se servoient d'arbalestes, de catapultes & de toutes les autres machines avec lesquelles on lance des traits & des pierres d'une grosseur énorme ; sans oublier les mines & tous les autres moyens qui leur avoient réussi la premiere fois. Mais les Macédoniens qui étoient en garnison dans la ville & dans les citadelles, étoient en plus grand nombre, & se défendoient mieux que la premiere fois : & se souvenant de la vivacité

avec laquelle le Roi leur avoit reproché leur faute, ils n'étoient pas moins effrayés de ses menaces, qu'animés par ses promesses : en sorte que les assiégeans n'esperoient pas s'en rendre sitôt maîtres. Mais en attendant Apustius croyant pouvoir remporter ailleurs quelqu'autre avantage, laissa un nombre de soldats au siége pour achever les ouvrages commencés, & passa dans les parties du continent les plus voisines, où il attaqua Larisse appellée Cremaste, place differente de la fameuse Larisse de Thessalie, & la prit en arrivant sans cependant se rendre maître de la citadelle. Attalus de son côté s'empara d'Egeleon dont les habitans ne s'attendoient à rien moins qu'à se voir attaqués par des ennemis qui actuellement assiégeoient une autre ville. Déja les ouvrages par lesquels on comptoit de réduire Orée, étoient achevés; & les assiégés étoient accablés des travaux & des veilles qu'il leur falloit essuyer jour & nuit, & des blessures qu'ils recevoient à toutes les attaques. D'ailleurs le belier avoit abattu la plus grande partie du mur ; si bien que les Romains entrerent de nuit dans la citadelle par les brêches ;

brêches, & par le chemin qui eſt au-deſſus du port : & dès que le jour parut, Attalus ayant apperçu le ſignal que les Romains lui donnerent de là, entra auſſi dans la ville par les ouvertures qu'il avoit faites à la muraille en pluſieurs endroits. Les ſoldats de la garniſon ſe refugierent dans la ſeconde citadelle avec les habitans, & ſe rendirent deux jours après. La ville demeura au Roi, & les priſonniers aux Romains.

Déja l'équinoxe d'automne étoit prêt d'arriver, & le golphe d'Eubée, que les gens du païs appellent Cela, eſt redouté des Nautonniers. C'eſt pourquoi voulant éviter les tempêtes qui s'y excitent pendant cette ſaiſon, ils retournerent au Pirée d'où ils étoient partis pour aller faire la guerre. Apuſtius y laiſſa trente de ſes vaiſſeaux, & avec le reſte ſe rendit à Corfou en paſſant au-deſſus de Malée. Attalus reſta à Athenes pour aſſiſter aux ſacrifices de Cerès dans leſquels il étoit initié : & auſſitôt après la célébration de ces myſtéres, il retourna auſſi en Aſie, en renvoyant Agéſimbrotus avec les ſiens à Rhodes. Tels furent les avantages que remporterent

contre Philippe pendant cette campagne le Consul & son Lieutenant aidés d'Attalus & des Rhodiens. A l'égard de l'autre Consul C. Aurelius, ayant trouvé la guerre finie à son arrivée dans sa Province, il ne put dissimuler le dépit & le ressentiment dont il étoit pénétré de ce que le Préteur avoit agi pendant son absence. Ainsi il lui ordonna de passer dans l'Etrurie, pendant que lui-même mena les légions sur les terres des ennemis, & par les ravages qu'il exerça, y fit une guerre dont il remporta plus de butin que de gloire. Le Préteur Furius voyant qu'il n'y avoit rien à faire dans l'Etrurie, & persuadé d'ailleurs qu'en l'absence d'un Consul irrité & jaloux, il obtiendroit plus aisément le triomphe auquel il aspiroit & qu'il croyoit avoir mérité par la défaite des Gaulois, revint en diligence à Rome où on ne l'attendoit pas, assembla le Sénat dans le Temple de Bellone, & après avoir rendu compte de sa conduite, demanda qu'on lui permît d'entrer triomphant dans la ville.

La plus grande partie des Sénateurs avoient égard à la grandeur de ses ex-

ploits, & aux sollicitations puissantes de ses amis & de ses parens. Mais les anciens lui refusoient le triomphe, apportant pour raison que quelques grands qu'eussent été ses succès, il les avoit remportés avec l'armée d'un autre Général, & qu'il avoit abandonné sa Province par l'avidité de saisir un triomphe qui ne lui étoit pas dû. Qu'on ne pouvoit fournir aucun exemple d'une telle entreprise. Les Consulaires surtout prétendoient qu'il avoit été de son devoir d'attendre le Consul, avant de rien tenter. Qu'il auroit pû par exemple, en demeurant campé près de la ville, défendre la colonie, & tirer les choses en longueur, sans donner bataille, jusqu'à ce qu'Aurelius fût arrivé dans la Province. Que le Sénat ne devoit pas imiter sa témérité, mais attendre le retour du Consul. Qu'alors ayant entendu les raisons que l'un & l'autre apporteroient en personne, il seroit plus en état de décider la question. Le plus grand nombre soutenoit que l'unique point de la difficulté étoit de sçavoir s'il avoit commandé sous ses propres auspices, & si ses actions en elles mêmes étoient dignes du triomphe, ou non;

Le Préteur Furius demande & obtient le triomphe, malgré l'opposition d'une partie des Sénateurs.

& que le Sénat ne devoit pas s'embaraſſer du reſte. ,, Des deux Co-
» lonies qu'on avoit placées ſur les
» confins de l'Etrurie, pour empê-
» cher l'irruption des Gaulois dans
» les terres de la République, la pre-
» miere ayant été pillée & brûlée,
» qu'avoit dû faire le Préteur, pour
» empêcher que l'incendie ne ſe
» communiquât à la ſeconde qui en
» eſt ſi voiſine, comme il fait ſouvent
» d'une maiſon à une autre ! Car ſi
» ce Général avoit dû demeurer dans
,, l'inaction pendant l'abſence du Con-
,, ſul ; c'étoit ou le Sénat qui avoit eu
,, tort de lui donner une armée à
,, commander, ſans ſpécifier dans
,, l'arrêt, comme il le pouvoit, qu'il
,, vouloit que la guerre ſe fît avec l'ar-
,, mée & ſous les ordres du Conſul,
,, & non du Préteur : ou le Conſul,
,, qui ayant ordonné à l'armée de paſ-
,, ſer de l'Etrurie dans la Gaule, ne
,, s'étoit pas trouvé en perſonne à Ri-
,, mini, pour commencer lui-même
,, une guerre dont il n'étoit pas per-
,, mis à un autre de ſe méler ? Que
,, dans la guerre les occaſions n'atten-
,, doient pas pour ſe préſenter, que
,, les Généraux euſſent le tems ou la

„ volonté de les saisir ; & que souvent „ on combattoit non parce qu'on en „ avoit envie, mais parce qu'on y „ étoit forcé par l'ennemi. Qu'il ne „ falloit envisager que le combat en „ lui même, & les suites qu'il avoit „ eues. Que les ennemis avoient été „ défaits & taillés en piéces : que leur „ camp avoit été pris & pillé ; que des „ deux Colonies l'une avoit été déli„ vrée du péril qui la menaçoit, & „ l'autre avoit recouvré ceux de ses „ citoyens que les ennemis avoient „ faits prisonniers. Qu'enfin une seule „ bataille avoit terminé la guerre avec „ autant de bonheur que de gloire. „ Que cette victoire avoit rejoui non „ seulement les hommes, mais même „ les Dieux, à qui on avoit rendu des „ actions de graces pendant trois „ jours, de ce que sous la conduite & „ les auspices du Préteur L. Furius, „ la République avoit remporté une „ victoire si complette. Qu'enfin il „ étoit comme fatal à la famille des „ Furius, de vaincre les Gaulois, & „ de triompher d'eux.

Ces discours de Furius & de ses amis aidés de la présence de ce Préteur, l'emporterent sur la majesté du

Conſul abſent; & tous les Sénateurs d'un conſentement unanime lui décernerent pour avoir vaincu les Gaulois, un triomphe, dont il fit la cérémonie pendant ſa magiſtrature même. Il fit porter dans le tréſor public (1) trois cent vingt mille as, & (2) cent ſoixante & dix mille livres d'argent. Mais il ne fit conduire devant ſon char ni priſonniers ni dépoüilles, & ne fut point accompagné des ſoldats. On voyoit que le Conſul étoit maître de tout, excepté de la victoire. Enſuite Pub. Cornelius Scipion fit célébrer avec beaucoup de magnificence les jeux auſquels il s'étoit engagé par un vœu, tandis qu'il commandoit en Afrique en qualité de Proconſul; & on accorda aux ſoldats qui avoient ſervi ſous lui en Eſpagne ou en Afrique, deux arpens de terre pour chaque année qu'ils avoient porté les armes : & comme la Colonie de Venouſe avoit extrêmement ſouffert pendant qu'Annibal avoit été en Italie, on chargea les triomvirs C. Terentius Varron, L. Quintius Flamininus, & Publius Cornelius Scipion fils de

(1) Seize mille livres.
(2) Deux cent cinquante-cinq mille marcs.

Cnæus, d'y établir de nouveaux citoyens en la place de ceux que la guerre avoit emportés. Cette même année C. Cornelius Cethegus qui commandoit en Espagne comme Proconsul, défit une armée considérable d'ennemis dans le païs des Sedetans. On dit que dans ce combat les Espagnols laisserent quinze mille hommes sur la place, & soixante & dix-huit étendarts entre les mains des vainqueurs. Le Consul C. Aurelius étant revenu à Rome pour présider aux Assemblées consulaires, ne se plaignit point, comme on l'avoit cru, de ce que le „ Sénat n'avoit pas attendu qu'il fût „ de retour, pour faire valoir lui-mê„ me ses droits & son autorité contre „ le Préteur; mais de ce qu'il avoit „ décerné le triomphe à Furius sur la „ simple exposition qu'il avoit faite „ de ses exploits, sans entendre aucun „ de ceux qui avoient eu part à cette „ guerre comme lui : que la raison „ qui avoit porté leurs ancêtres à or„ donner que le Triomphateur seroit „ accompagné des Lieutenans, des „ Tribuns, des Centurions & des sol„ dats, c'étoit afin qu'on reconnût „ publiquement la vérité des actions

„ qui lui avoient mérité un ſi grand „ honneur. De toute l'armée qui avoit „ combattu contre les Gaulois, le Sé- „ nat avoit-il vû dans le triomphe de „ Furius, ſinon un ſoldat, au moins „ un ſeul valet ou un ſeul vivandier „ qu'il pût interroger ſur la verité des „ faits qu'avoit allegués le Préteur ? Après cette plainte il marqua le jour des Aſſemblées dans leſquelles furent créés Conſuls L. Cornelius Lentulus, & Pub. Villius Tappulus. Enſuite on créa Préteurs L. Quintius Flamininus, L. Valerius Flaccus, L. Villius Tappulus, & Cn. Bebius Tamphilus.

Cette année les vivres ſe donnerent à très-vil prix. Comme on avoit apporté d'Afrique des quantités prodigieuſes de blé, les Ediles Curules M. Claudius Marcellus & S. Elius Petus le diſtribuerent au peuple à deux ſols le boiſſeau, firent repréſenter pendant deux jours, les jeux Romains avec des préparatifs extraordinaires ; & de l'argent qu'on avoit tiré des amendes, mirent cinq ſtatuës d'airain dans le tréſor public. Les Ediles Plebeiens L. Terentius Maſſa, & Cn. Bebius Tamphilus deſigné Preteur, donnerent pendant trois jours les jeux

Plebeiens avec tous leurs agrémens. Ce fut aussi la même année que Pub. Valerius & Marcus son frere firent célébrer pendant quatre jours, en l'honneur de M. Valerius Levinus leur pere, des jeux funebres qui furent suivis d'un spectacle de cinquante gladiateurs, qui se battirent deux à deux. Manius Acilius Glabrion fut créé Décemvir des Sacrifices en la place de M. Aurelius Cotta qui étoit mort. On créa par hazard dans les Assemblées deux Ediles curules qui ne pouvoient entrer sur le champ en charge. Car C. Cornelius Cethegus, qu'on avoit nommé en son absence, & C. Valerius Flaccus, quoiqu'il fût present, ne pouvoient faire le serment ordonné par les Loix, le premier parce qu'il commandoit actuellement en Espagne; & l'autre parce qu'il étoit (1) prêtre de Jupiter : & il n'étoit pas permis à qui que ce fût d'exercer plus de cinq jours une magistrature, avant d'avoir fait le serment ordinaire. Là-dessus Flaccus ayant demandé dispense, le Sénat ordonna qu'il présentât un sujet au choix des Consuls, pour

(1) Il n'étoit pas permis au prêtre de Jupiter de faire serment.

faire le serment en sa place ; & qu'alors les Consuls, de concert avec les Tribuns, fissent autoriser le tout par une loi du peuple. L. Valerius Flaccus designé Preteur, jura pour son frere & les Tribuns firent porter par le peuple une loi qui donnoit à ce serment la même validité que si ç'eût été l'Edile lui-même qui l'eût fait. A l'égard de l'Edile C. Cornelius, afin qu'il pût revenir à Rome pour y faire ses fonctions, le peuple ordonna, sur la proposition qu'en firent les Tribuns, que Cn. Cornelius Lentulus, & L. Stertinius iroient en qualité de Proconsuls prendre le commandement des armées d'Espagne, & relever C. Cornelius, & L. Manlius Acidinus qui étoit dans cette province depuis un grand nombre d'années.

Fin du premier Livre.



HISTOIRE ROMAINE DE TITE-LIVE.

QUATRIE'ME DECADE.

LIVRE II.

SOMMAIRE.

L'Auteur rapporte plusieurs prodiges annoncés de divers païs ; entr'autres qu'en Macédoine un laurier avoit poussé sur la poupe d'un vaisseau long. T. Quintius Flamininus Consul combat contre Philippe à l'entrée de l'Epire, le bat, le met en fuite, & l'oblige de retourner dans ses Etats. Pendant ce tems-là il ravage les frontieres de la Thessalie voisines de la Macédoine, avec le secours des Etoliens & des Athamanes. L. Quintius Flamininus son frere, après

avoir gagné une bataille conjointement avec le Roi Attalus & les Rhodiens ses Alliés, s'empare de l'Eubée & de la côte maritime. Les Achéens sont reçus dans l'amitié des Romains. Une conjuration faite par des esclaves pour faire évader les ôtages des Carthaginois, est découverte & punie. On augmente le nombre de Préteurs jusqu'à six. Le Consul Cornelius Cethegus gagne une bataille sur les Gaulois Insubriens. On fait amitié avec le Tyran Nabis, & les Lacédémoniens ses sujets. Le reste du Livre est employé à raconter les prises de plusieurs villes dans la Macédoine.

L. Cornelius, & Pub. Villius Con. an de Rome 553.

LES Consuls & les Préteurs étant entrés en charge aux Ides de Mars, tirerent leurs Provinces au sort. L'Italie échut au Consul L. Cornelius Lentulus, & la Macédoine à P. Villius son Collegue : au Préteur L. Quintius Rome, à Cn. Bebius Rimini ; à L. Valerius la Sicile, & la Sardaigne à L. Villius. Lentulus eut ordre de lever de nouvelles légions, & Villius de prendre le commandement de l'armée de Pub. Sulpicius, avec la per-

mission d'enrôler autant de soldats qu'il jugeroit à propos pour la recruter. On commanda au Préteur Bebius de se mettre à la tête des légions du Consul C. Aurelius jusqu'à ce que le Consul fût arrivé avec la nouvelle armée dans la Gaule; & alors, de licentier & de renvoyer à Rome tous les anciens soldats, à l'exception de cinq mille Alliés que le Sénat jugeoit suffire pour défendre la province de Rimini. On conserva le commandement à Cn. Sergius & à Q. Minucius Préteurs de l'annnée précédente, dont le premier fut chargé d'assigner une portion de terre à chacun des soldats qui avoient servi pendant plusieurs années en Espagne, en Sicile & en Sardaigne; & le second de continuer & d'achever dans l'Abruzze, les informations qu'il y avoit commencées contre les conjurés avec tant de fidélité & d'exactitude, pendant qu'il étoit Préteur: de tirer des prisons de Rome ceux qu'il y avoit fait conduire, après les avoir convaincus de sacrilége, pour les envoyer à Locres recevoir le châtiment de leur crime; de faire remettre dans le trésor de Proserpine les trésors qu'on en avoit enlevés; & enfin d'ap-

On rend à Proserpine les trésors qu'on lui avoit volés, & on appaise son courroux par le châtiment des coupables, & par des sacrifices d'expiation.

paiser la colere de cette Déesse par des sacrifices d'expiation. Par un décret des Pontifes il fut ordonné qu'on recommenceroit les féries latines, sur ce que les Ambassadeurs d'Ardée s'étoient plaints qu'on ne leur avoit point distribué leur part des victimes, comme on avoit coutume de faire. On apprit par l'avis des députés de plusieurs villes, que deux portes de celle de Suesse, avec toute la partie du mur qui étoit entre l'une & l'autre, avoient été frappées de la foudre : qu'à Formies, & à Ostie le tonnerre étoit aussi tombé sur le Temple de Jupiter, & à Veliterne sur ceux d'Appollon & de Sancus; & que dans la même ville, un cheveu avoit poussé sur la tête d'Hercule dans sa chapelle. Le Propréteur Q. Minucius écrivoit de l'Abruzze qu'il étoit né un poulain avec cinq piés, & trois coqs avec chacun trois. On reçut en même tems de Macédoine des Lettres par lesquelles le ProconsulPub. Sulpicius mandoit entr'autres choses qu'un laurier avoit poussé à la poupe d'un vaisseau long. Le Sénat avoit été d'avis, que pour expier les premiers prodiges, les Consuls offrissent de gran-

Prodiges.

des victimes à ceux des Dieux qu'ils jugeroient à propos. A l'occasion de ce dernier, on appella les Aruspices dans le Sénat, & de leur avis on ordonna des processions publiques pour un jour, & des sacrifices en l'honneur de tous les Dieux. Cette année les Carthaginois apporterent à Rome l'argent qu'ils devoient pour le premier payement du tribut qu'on leur avoit imposé.

Fraude des Carthaginois dans le premier payement du tribut qu'ils doivent.

Mais les Questeurs s'étant plaints qu'il n'étoit pas de bon aloi, & que l'ayant mis dans le creuset, ils y avoient trouvé le quart d'alliage, ils furent obligés d'emprunter à Rome de quoi suppléer à ce déchet. Après qu'ils eurent satisfait à ce devoir, ils prierent le Sénat de vouloir bien leur rendre leurs ôtages. On leur en remit cent entre les mains, avec promesse de leur délivrer tout le reste, supposé qu'ils persistassent à demeurer fidéles: & ceux qu'on avoit retenus, ayant représenté les incommodités qu'ils souffroient à Norba, & demandé qu'on les transportât ailleurs, on leur permit de passer à (1) Setia & à Ferentine.

(1) Il y a dans le texte Signia au lieu de Setia; mais il y a apparence que c'étoit dans cette der-

Ceux de Cadis obtinrent aussi qu'on ne les soumît point à l'autorité d'un Préfet Romain, étant convenus qu'ils en seroient exempts, avec L. Marcius Septimus, lorsqu'ils s'étoient remis volontairement à la puissance du Préteur Romain. Et ceux de Narnie s'étant plaints par leurs Ambassadeurs, qu'il s'étoit introduit dans leur ville des étrangers, qui, se donnant pour citoyens Romains, remplissoient la place de ceux qui manquoient à la colonie; le Consul Cornelius eut ordre de nommer des Triomvirs pour examiner le fait; & il choisit Pub. Elius, & Sextus Elius, tous deux surnommés Petus, avec Cornelius Lentulus, qui rendirent le nombre de leurs citoyens complet. Ceux de Cossa vinrent aussitôt à Rome demander la même grace; mais elle leur fut refusée.

Sédition excitée en Macedoine par les soldats qu'on y avoit envoyés d'Afrique après la défaite d'Annibal.

Les Consuls ayant terminé les affaires qui les retenoient à Rome, partirent pour se rendre dans leurs provinces. Pub. Villius, en arrivant dans la Macedoine, vit rallumer une horrible sédition, qu'on n'avoit pas assez pris soin d'éteindre dès sa naissance.

niere que les ôtages furent transportés, comme T. Live lui-même le dit plus bas.

Elle avoit été excitée par deux mille ſoldats de ceux qui après avoir vaincu Annibal en Afrique, avoient été tranſportés ſur le pié de volontaires, en Sicile, & de là dans la Macedoine, où on les retenoit depuis près d'un an. Ils ſoutenoient qu'ils n'y avoient pas donné leur conſentement : „ que les „ Tribuns des ſoldats les avoient for- „ cés de s'embarquer malgré toute „ leur réſiſtance. Mais que de quel- „ que maniere que la choſe ſe fût paſ- „ ſée, ſoit qu'ils euſſent accepté le „ ſervice, ſoit qu'on leur eut fait vio- „ lence, le tems de leurs campagnes „ étoit fini. Qu'il y avoit un grand „ nombre d'années qu'ils n'avoient „ vû l'Italie. Qu'ils avoient vieilli ſous „ les armes en Sicile, en Afrique, en „ Macedoine. Qu'ils étoient uſés des „ travaux & des fatigues qu'ils avoient „ eſſuyées, & que tant de bleſſures „ qu'ils avoient reçûes avoient preſque „ épuiſé tout le ſang qu'ils avoient „ dans les veines. Le Conſul répon- „ doit à ces plaintes, que le congé „ qu'ils demandoient leur étoit dû, „ s'ils avoient employé, pour l'obtenir, „ des voyes raiſonnables & des prie- „ res modeſtes. Mais que ni la raiſon

„ qu'ils alleguoient, ni quelqu'autre
„ que ce fût, ne pouvoit jamais justi-
„ fier une fédition. Qu'ainsi, s'ils vou-
„ loient rester sous leurs drapeaux,
„ & obéïr à leurs Officiers, il écriroit
„ au Sénat & seroit le premier à solli-
„ citer leur congé. Qu'ils l'obtien-
„ droient plutôt par leur soumission
„ que par leur opiniâtreté.

Philippe attaquoit alors de toutes ses forces la ville de Thaumacie: & il étoit sur le point de battre ses murailles à coups de belier, lorsqu'il fut obligé de renoncer à cette entreprise par l'arrivée des Etoliens, qui, sous la conduite d'Archidamus, entrerent dans la ville en passant entre les corps-de-garde de Macédoniens, & firent jour & nuit des sorties sur ses travailleurs & sur ses soldats; étant secondés d'ailleurs par l'avantage du lieu. Car cette ville, par le côté où on y arrive en venant de Pyles & du golphe de Maliac & en passant par Lamia, est située sur une éminence qui domine sur le passage étroit qu'ils appellent Celé. Et en traversant les chemins raboteux de la Thessalie, & les vallées obliques qu'on y rencontre on apperçoit, dès qu'on arrive à la vûë

de la ville, une plaine unie comme une vaste mer, & d'une étenduë si immense, qu'à peine les yeux peuvent-ils en appercevoir l'extrémité. C'est ce spectacle étonnant qui a fait donner à cette place le nom de Thaumacie. (1) Et ce qui la rend presque imprenable, c'est non seulement la hauteur de ses murailles, mais encore le roc escarpé en tout sens sur lequel elle est bâtie. Ces difficultés, & le peu de proportion qu'il y avoit entre les avantages de cette conquête, & les travaux & les périls qu'il falloit affronter pour y parvenir, l'obligerent, comme on a dit, à abandonner ce dessein : outre que l'hyver étoit prêt d'arriver, quand il se retira, pour remener ses troupes hyverner en Macédoine.

Philippe inquiet des suites de la guerre, fait pour la soutenir des préparatifs extraordinaires.

Là tandis que tous les autres rendoient à leurs corps & à leurs courages par le repos qui leur étoit accordé, la vigueur que tant d'expeditions militaires leur avoient ôtée, Philippe bien loin de profiter des douceurs de la saison, pour se remettre de tant de marches fatiguantes, & de combats

(1) θαῦμα en Grec signifie étonnement, ou spectacle surprenant.

dangereux, se livroit à de cruelles inquiétudes, quand il songeoit aux suites que pouvoit avoir pour lui une guerre où il avoit sur les bras tant d'ennemis qui le pressoient par mer & par terre, & où il avoit à craindre non seulement l'infidélité de ses Alliés que leur inconstance pouvoit engager à préférer l'amitié des Romains à la sienne; mais encore le soulevement des Macédoniens eux-mêmes, qui se laisseroient peut-être entraîner par l'amour de la nouveauté. C'est pourquoi il envoya des Ambassadeurs dans l'Achaie en partie pour recevoir le serment qu'ils s'étoient engagés par un traité à prêter tous les ans au nom de Philippe; & en partie pour rendre aux Achéens Orchomene, Perée & & Triphylie, & Aliphere aux (1) Megalopolitains, qui soutenoient que cette ville n'ayant jamais fait partie de la Triphylie, elle devoit leur être

Philippe se concilie l'affection de ses Alliés par des restitutions, & celles des Macédoniens en leur sacrifiant un courtisan odieux.

(1) T. Live nomme les Eléens, au lieu des Megalopolitains. Ce passage est assez obscur. Mais il est bon d'avertir une fois pour toutes, à l'égard des expeditions des Romains dans la Grece, dans l'Epire, dans la Thessalie & la Macedoine, que la géographie est assez incertaine; T. Live employant souvent des noms de villes & de nations, qui par d'autres sont nommées autrement, ou situées ailleurs.

restituée, parce qu'elle étoit une de celles qui en vertu d'un décret de l'Assemblée des Arcadiens, avoient contribué à fonder la ville de Mégalopolis. Pour les Macedoniens, il se concilia leur affection aux dépens d'Héraclides. Car voyant que les crimes de ce courtisan l'avoient rendu odieux à ses sujets, il le fit charger de chaînes au grand contentement de tout le Royaume; & au reste fit les préparatifs nécessaires pour la guerre avec plus d'application que jamais, prenant soin lui-même de faire faire l'exercice tant aux soldats mercenaires qu'aux Macédoniens: & dès le commencement du printems, il envoya tout ce qu'il avoit de troupes auxiliaires & de soldats armés à la légere, sous la conduite d'Athenagoras, dans la Chaonie en passant par l'Epire, pour s'emparer d'un passage étroit apellé Sthéna, auprès d'Antigonie. Peu de jours après il les suivit lui-même avec son infanterie & ses bagages; & après avoir consideré attentivement la situation & la nature des lieux, il jugea qu'il ne pouvoit se retrancher dans un poste plus sûr & plus avantageux, qu'aux environs du fleuve

Philippe se retranche sur deux montagnes de difficile accès.

Aous. Ce fleuve coule dans un vallon étroit entre deux montagnes appellées l'une Erope, & l'autre Afnaus, ne laiffant qu'un chemin fort ferré entre fes rives & les montagnes. Il ordonna à Athenagoras de fe retrancher fur le mont Afnaus avec les foldats armés à la légere, & fe campa lui-même fur le mont Erope. Il ne plaça qu'un petit nombre de foldats aux endroits déja défendus par les rochers efcarpés qui les bordoient; & fit creufer des foffés, & élever des paliffades ou des tours à ceux qui étoient moins inacceffibles. Il fit porter une grande quantité de traits & de machines faites pour être lancées de loin dans les lieux où cette précaution lui parut néceffaire, contre les ennemis qui voudroient en approcher. Il fit placer fa tente devant fes retranchemens dans la hauteur la plus expofée à la vûë, pour intimider l'ennemi, & raffurer les fiens, par ce témoignage de confiance.

Le Conful étant auffi forti de fes quartiers d'hyver de Corfou, paffa dans le continent; & ayant fçû par un Epirote nommé Charops, les défilés dont Philippe s'étoit emparé avec

son armée, se mit en chemin pour l'aller chercher. Quand il fut environ à cinq milles des ennemis, il laissa ses légions dans un poste bien fortifié, & s'avança lui-même avec un petit nombre de cavaliers, pour observer leur contenance. Dès le lendemain il tint conseil, pour examiner ce qui convenoit le plus, ou de tenter le passage par les hauteurs dont s'étoient emparés les ennemis, malgré la peine & le danger qu'il lui faudroit essuyer; ou de faire un long circuit pour entrer dans la Macédoine par le chemin que le Consul Sulpicius avoit pris l'année précédente. Pendant qu'il étoit occupé de ces réflexions, il lui vint un courrier de qui il apprit que T. Quintius avoit été fait Consul, que le sort lui avoit donné la Macédoine pour Province, & que dans le dessein de s'y rendre au plutôt, il étoit déja arrivé à Corfou. Valerius d'Antium rapporte que Villius entra dans les défilés dont j'ai parlé, & que ne pouvant suivre le droit chemin par les montagnes dont le Roi étoit maître, il prit sa route par la vallée au milieu de laquelle coule le fleuve Aous; & qu'étant passé du côté ou étoit campé

Le Consul Villius se met en campagne & va chercher Philippe dans les défilés dont il s'étoit emparé.

Philippe, sur un pont fait à la hâte; il lui donna bataille, le défit, le mit en déroute, & s'empara de son camp. Que dans ce combat, il y eut douze mille ennemis de tués, deux mille deux cens de pris, avec cent trente-deux étendarts, & deux cent trente chevaux. Il ajoûte que Villius au milieu de l'action fit vœu de bâtir un Temple, s'il gagnoit la victoire. Mais tous les autres Ecrivains Grecs & Latins dont j'ai lû les annales, assurent que Villius ne fit rien de mémorable, & laissa la guerre aussi entiere que devant à T. Quintius son Successeur.

Pendant que ces choses se passent en Macédoine, le Consul Lentulus qui étoit resté à Rome, y tint les Assemblées pour la création des Censeurs. Parmi plusieurs personnages illustres qui briguoient cette charge, on choisit Pub. Cornel. Scipion l'Africain, & Pub. Elius Petus. Ces Magistrats vécurent ensemble dans une grande union, firent la revûë des Sénateurs, & remplacerent ceux que la mort avoit enlevés, sans noter aucun des survivans. Ils affermerent les peages ou droits d'entrée, de Capoue, de Pouzol, & du port de Castro, à

l'endroit

l'endroit où est la ville ; & y établirent une Colonie de trois cent citoyens, suivant le reglement qu'en avoit fait le Sénat ; & vendirent les terres de Capoüe qui sont au-dessous de Tifate. Dans le même tems L. Manlius Acidinus revint d'Espagne ; & voyant que le Tribun du peuple M. Porcius Léca s'opposoit au petit triomphe que le Sénat lui avoit accordé, il entra en simple particulier dans la ville, & porta dans le tresor public (1) douze cent livres d'argent, & environ (2) trente livres d'or. La même année C. Bebius Tamphilus à qui C. Aurelius Consul de l'année precédente avoit remis la Province de Gaule, étant entré temerairement sur les terres des Gaulois Insubriens, fut investi avec toutes ses troupes, & perdit six mille six cens hommes. Une perte si considerable reçûë d'un ennemi qu'on ne craignoit plus, obligea le Consul de partir de Rome, & de se rendre sur les lieux. En arrivant, il trouva la Province & l'armée remplies de troubles & de désordres ; & après avoir fait au Préteur tous les repro-

(1) 1800. marcs.
(2) 45. marcs.

ches que méritoit son imprudence, il lui ordonna de sortir de la Province, & de s'en retourner à Rome. Mais lui-même ne fit rien de mémorable dans la Gaule, ayant été presque aussitôt rappellé à Rome au sujet des Assemblées consulaires que les Tribuns du peuple M. Fulvius & Manius Curius empêchoient, soutenant que T. Quintius Flamininus ne devoit pas demander le Consulat immédiatement après la Questure. Ils reprochoient aux nobles, que depuis quelque tems, ils méprisoient l'Edilité & la Préture ; & qu'avant de donner au peuple aucune preuve de leur sçavoir-faire par l'exercice des magistratures inferieures, ils briguoient d'abord le Consulat, s'élevant du dégré le plus bas au plus élevé, sans passer par ceux du milieu. La contestation fut portée du champ de Mars dans le Sénat. Quand chacun eut exposé ses raisons, les Sénateurs déciderent que le peuple devoit être le maître d'élever aux charges ceux des citoyens qui avoient les qualités requises par les loix pour les demander & les obtenir. Les Tribuns n'insisterent pas davantage & s'en rapporterent au Sénat. Ainsi on créa pour

Consuls Sex. Elius Petus, & T. Quintius Flamininus. On tint ensuite les Assemblées Prétoriennes dans lesquelles on choisit L. Cornelius Merula, M. Claudius Marcellus, M. Porcius Caton, & C. Helvius, qui avoient été Ediles du peuple. Ils firent représenter les jeux Plebeiens, & firent à Jupiter un sacrifice qui fut suivi d'un festin sacré. Les Ediles Curules C. Valerius Flaccus prêtre de Jupiter, & C. Cornelius Cethegus de leur côté firent aussi célébrer les jeux Romains avec beaucoup de magnificence. Cette année les Pontifes Servius & Caius Sulpicius, tous deux surnommés Galba, étant morts, on leur substitua M. Emilius Lepidus, & Cn. Cornelius Scipion.

S. Elius Petus, & T. Quintius Flamininus Con. an de Rome 554.

Les Consuls Sex. Elius Petus, & T. Quintius Flamininus étant entrés en charge, assemblerent le Sénat dans le Capitole : & là les Sénateurs leur assignerent pour Provinces la Macédoine & l'Italie, laissant à leur choix de les tirer au sort, ou de convenir entre eux du lieu ou chacun commanderoit : voulant que celui à qui la Macédoine seroit échûë, levât parmi les Romains trois mille hommes d'infan-

terie, & trois cent cavaliers; & parmi les Alliés du nom Latin cinq mille fantassins, & cinq cens cavaliers, pour rendre ses légions complettes. On donna à son Collegue toutes les légions nouvellement levées. On continua le commandement à L. Lentulus Consul de l'année précédente, avec défense de sortir lui-même de la Province, ou d'en laisser sortir les vieilles troupes, jusqu'à ce que le Consul y fût arrivé avec les nouvelles. Les Consuls s'en rapporterent au sort qui donna l'Italie à Elius, & la Macedoine à Quintius. Par la même voye la ville échut au Préteur L. Cornelius Merula, à M. Claudius la Sicile, à M. Porcius la Sardaigne, & à C. Helvius la Gaule. Ensuite on commença à faire les levées. Car outre les armées consulaires, on avoit aussi voulu que les Préteurs M. Marcellus, & M. Porcius Caton, levassent parmi les Alliés du nom Latin, sçavoir, le premier quatre mille fantassins & trois cent cavaliers pour la Sicile; & le second, pour la Sardaigne, trois mille hommes d'infanterie & deux cent cavaliers; avec ordre à l'un & à l'autre de congédier les vieilles troupes, tant infanterie que

cavalerie, dès qu'ils seroient arrivés dans leurs Provinces. Alors les Consuls introduisirent dans le Sénat les Ambassadeurs du Roi Attalus. Ils assurerent que ce Prince avoit aidé les Romains de sa flotte & de toutes ses troupes, tant par mer que par terre, ayant exactement executé jusqu'à ce jour tout ce que les Consuls lui avoient ordonné : mais ils ajoûterent qu'il ,, étoit à craindre qu'Antiochus ne ,, l'empêchât de continuer ses bons ,, offices à la République. Que ce ,, dangereux voisin trouvant les Etats ,, de leur maître destitués du secours ,, de sa flotte & de ses troupes de terre, y étoit entré à main armée, dans ,, le dessein de s'en emparer. Qu'ainsi ,, Attalus prioit les Sénateurs, s'ils ,, vouloient employer dans la guerre ,, de Macédoine sa flotte, ses troupes ,, de terre, & sa personne, de se charger eux-mêmes de la défense de son ,, Royaume ; sinon qu'ils lui permissent de retourner lui-même dans ,, ses Etats pour les défendre avec ses ,, vaisseaux & ses troupes. Le Sénat ,, répondit aux Ambassadeurs d'Attalus, qu'il auroit soin de reconnoître les services que leur maître avoit

Les Ambassadeurs du Roi Attalus demandent du secours au Sénat contre les incursions d'Antiochus Roi de Syrie.

„ rendus au peuple Romains avec sa
„ flotte & ses autres troupes. Qu'ils
„ ne lui donneroient point de secours
„ contre le Roi Antiochus, qui étoit
„ leur Ami & leur Allié, mais qu'ils
„ ne retiendroient ses vaisseaux & son
„ armée, qu'autant qu'il voudroit &
„ qu'il pourroit les leur laisser. Que
„ le peuple Romain n'avoit jamais
„ usé des secours de ses Amis, que de
„ leur consentement, de la maniere
„ & autant de tems qu'ils l'avoient
„ souhaité eux-mêmes. Qu'au reste,
„ ils envoyeroient des Ambassadeurs
„ à Antiochus, pour lui déclarer que
„ les Romains employoient Attalus,
„ & ses soldats, dans la guerre qu'ils
„ soutenoient contre Philippe leur en-
„ nemi commun. Qu'il feroit plaisir
„ au Sénat s'il vouloit bien épargner
„ les Etats de ce Prince, & en retirer
„ ses armées. Qu'il étoit juste que deux
„ Rois qui étoient Amis & Alliés du
„ peuple Romain, observassent aussi
„ la paix entre eux.

Dans les levées que fit le Consul Quintius il eut soin de choisir surtout ceux qui avoient servi en Espagne & en Afrique, tous soldats d'une valeur éprouvée. Mais lorsqu'il fut sur le

point de partir pour se rendre dans sa Province, malgré l'empressement qu'il avoit d'y arriver au plutôt, il fut encore retenu à Rome par les prodiges qu'on y annonça & par les sacrifices qu'il lui fallut faire, pour les expier. Le tonnerre étoit tombé à Vejes sur le grand chemin, à Lanuvium sur la place publique & sur le Temple de Jupiter, à Ardée sur celui d'Hercule, à Capoüe sur le mur, sur les tours, & sur la Chapelle (1) Blanche. A Arrenie le ciel avoit paru s'enflammer : à Velistre la terre s'étoit entr'ouverte, & avoit formé une caverne dans l'espace de trois arpens. On contoit qu'à Suessa dans le païs des Auronques il étoit né un agneau avec deux têtes, & à Sinuesse un porc avec une tête humaine. A l'occasion de ces prodiges, on fit des processions & des prieres publiques pendant un jour : les Consuls eux-mêmes eurent soin d'immoler des victimes, & partirent pour leurs Provinces quand ils s'imaginerent qu'ils avoient appaisé la colere des Dieux. Elius s'en alla dans la Gaule avec le Préteur C. Helvius à

(1) C'est le nom particulier d'un des Temples de Capoüe.

qui il donna le commandement de l'armée que lui remit L. Lentulus, au lieu de la renvoyer; resolu quant à lui de faire la guerre avec les nouvelles légions qu'il avoit amenées de Rome. Au reste il ne fit rien de memorable dans cette Province. Son collegue T. Quintius étant passé de Brindes à Corfou plus promptement qu'aucun n'avoit fait avant lui, se rendit à grandes journées dans le camp des Romains, renvoya Villius; & quelques jours après, le reste de ses troupes étant arrivé de Corfou, il tint conseil pour sçavoir s'il marcheroit aux ennemis par le chemin le plus droit, pour les aller forcer dans leur camp; ou si abandonnant un dessein aussi pénible que dangereux, il feroit un circuit long, mais sans peril, pour entrer dans la Macedoine par la Dassaretie & le fleuve Lycus. Il auroit pris ce dernier parti; mais il apprehenda que quand il se seroit éloigné de la mer, le Roi ne lui échappât des mains; & que s'enfonçant dans les déserts & les forêts, comme il avoit déja fait, il ne lui fit passer toute la campagne dans l'inaction. Ainsi quelque chose qu'il en pût arriver, il se détermina à

Le Consul Quintius va chercher Philippe dans les défilés où il s'étoit retranché.

attaquer les ennemis dans le poste où ils s'étoient retranchés. Mais ce n'étoit pas assez de s'arrêter à ce projet, s'il ne trouvoit le moyen de l'exécuter. Il demeura quarante jours en présence de l'ennemi les bras croisés, sans sçavoir par où commencer.

Cette tranquillité fit esperer à Philippe qu'il pourroit faire la paix par l'entremise des Epirotes. Après qu'il eut tenu conseil là-dessus, le Préteur Pausanias, & Alexandre Commandant de la cavalerie, engagerent le Consul & le Roi à une conference, qui se tint près du fleuve Aous, dans l'endroit où il est le plus resserré entre ses rives. Là Quintius demanda que le Roi retirât ses garnisons des villes libres, qu'il dédommageât ceux dont il avoit pillé les villes & les campagnes, en leur rendant premierement les effets qui étoient encore en nature; puis en leur payant en argent ceux qui ne se trouveroient plus suivant l'estimation qui en seroit faite par des arbitres. Philippe répondoit que tou„ tes les villes n'étoient pas de même „ condition. Qu'il offroit de rendre „ celles dont il s'étoit emparé par les „ armes. Mais qu'il étoit juste qu'il

Conference entre Quintius & Philippe.

„ gardât, & qu'il garderoit en effet,
„ celles qu'il tenoit de ses ancêtres.
„ A l'égard des injures dont se plai-
„ gnoient ceux avec qui il avoit été
„ en guerre, il étoit prêt de s'en rap-
„ porter à tel peuple qu'ils voudroient
„ choisir, pourvû qu'il fût neutre,
„ & qu'il eût été en paix avec eux &
„ avec lui. Le Consul repliquoit qu'il
„ n'étoit pas besoin ni de Juge ni
„ d'arbitre. N'étoit-il pas évident que
„ l'injustice venoit de celui qui le pre-
„ mier avoit pris les armes? N'étoit-
„ il pas également certain que per-
„ sonne n'avoit inquiété Philippe, &
„ que c'étoit lui qui de gayeté de
„ cœur avoit fait violence aux autres?
Ensuite lorsqu'on examina quels é-
toient les peuples, à qui on devoit
rendre la liberté, le Consul nomma
les Thessaliens les premiers. A cette
proposition Philippe fut tellement
pénétré de colere & d'indignation,
qu'il ne put s'empêcher de se récrier;
„ quoi, Quintius, pourriez-vous
„ m'imposer des loix plus dures, si
„ vous m'aviez vaincu! Et aussitôt il
quitta brusquement la conference; &
les médiateurs eurent toutes les peines
du monde à empêcher que malgré le

Philippe irrité rompt la conference.

fleuve qui les séparoit, ils ne se combatissent à coups de traits d'une rive à l'autre. Dès le lendemain ils firent des courses les uns sur les autres, & depuis il se livra plusieurs petits combats entre les détachements des deux partis, quand ils se rencontroient dans un terrein assez étendu pour le permettre. Philippe se retira ensuite dans des postes qui paroissoient inaccessibles : mais les Romains avides d'en venir aux mains, ne laisserent pas de l'y suivre. Ils avoient pour eux le bon ordre, la discipline militaire, & des armes redoutables aux Macedoniens. Ceux-ci étoient secondés de la situation avantageuse des lieux, de leurs abalêtes & de leurs catapultes disposées sur des rochers escarpés, qui valoient bien les murailles d'une ville. Il y en eut un grand nombre de blessés de part & d'autre ; & plusieurs même furent tués comme dans une action reguliere, jusqu'à ce qu'enfin la nuit termina le combat.

Les affaires étoient dans cette situation, lorsqu'un Pasteur envoyé par Charopus Prince des Epirotes, vint trouver le Consul. Il lui dit qu'il fai-

Quintius s'empare d'un sommet situé sur la tête des ennemis, par le moyen d'un Pasteur envoyé par le Prince des Epirotes.

soit paître son troupeau dans le défilé où le Roi étoit campé avec ses troupes : qu'il connoissoit tous les détours & les sentiers écartés de ces montagnes : que s'il vouloit envoyer avec lui quelques soldats, il les conduiroit par des chemins sûrs & faciles au-dessus de la tête des ennemis. (1) Au reste Charopus en faisant donner cet avis au Consul, lui répondoit de la fidelité du Pasteur comme de la sienne. Quoique Quintius ne fût pas absolument sans défiance, & que sa joye fût mêlée de quelque crainte, cependant frapé du nom & de l'autorité de Charopus, il résolut de tenter l'entreprise : & pour ôter aux ennemis tous les soupçons qu'ils auroient pû concevoir, il passa deux jours entiers à les harceller, envoyant de tems à autre des soldats frais prendre la place de ceux qui étoient fatigués. Ensuite il fit partir quatre mille hommes d'infanterie & trois cens cavaliers sous la conduite d'un Tribun des soldats, lui ordonnant de se faire accompagner de sa cavalerie, tant que les chemins le permettroient ; & de la placer,

(1) Ce passage a plusieurs sens : je m'en suis tenu à celui qui m'a paru le plus raisonnable.

dans quelque plaine, quand elle ne pourroit plus le suivre; de marcher avec l'infanterie par les routes que leur guide indiqueroit; & quand selon sa promesse, il les auroit conduits au-dessus de la tête des ennemis, de le lui faire connoître par le moyen d'une fumée élevée en l'air; mais de defendre à ses gens de pousser aucun cri, que quand ils jugeroient par le signal dont il convenoit avec eux, qu'il auroit lui-même commencé le combat contre Philippe. Qu'il marchât pendant la nuit à la clarté de la lune, & employât le jour à prendre de la nourriture & du repos. Il promit de grandes récompenses au Pasteur, en cas qu'il tînt sa promesse; ce qui n'empêcha pas que, pour plus grande sureté, il ne le fît lier avant de le mettre entre les mains du Tribun.

Après le départ de ces troupes, Quintius fut encore plus attentif qu'auparavant à ranger ses soldats dans tous les postes qui lui convenoient le plus. Cependant il reconnut dès le troisiéme jour, par la fumée qu'il vit paroître, que ses gens étoient maîtres du sommet en question. Alors

ayant partagé son armée en trois corps, il marcha lui-même aux ennemis à la tête du plus considerable, par le milieu de la vallée; tandis que les deux autres qui formoient les deux aîles, alloient attaquer le camp des ennemis l'un à droit & l'autre à gauche. Les Macédoniens ne balancerent pas à sortir de leurs retranchemens, & à venir au-devant des Romains, avec qui ils avoient grande envie d'en venir aux mains. Mais les soldats de Quintius eurent bientôt l'avantage sur eux tant par leur valeur, que par la qualité de leurs armes, & l'adresse avec laquelle ils s'en servoient. Philippe voyant qu'un grand nombre des siens avoient été blessés ou tués, fit rentrer ses troupes dans des postes fortifiés par la nature & par les ouvrages qu'il y avoit ajoutés. Ce changement tourna le danger du côté des Romains, qui s'avançoient témerairement dans des lieux étroits & escarpés, d'où il ne leur étoit pas aisé de faire retraite. Ils auroient payé cher leur imprudence, si les cris que les Macédoniens entendirent derriere eux, suivis d'une attaque aussi vive qu'imprevûe, n'eût jetté le désordre

Le Consul défait Philippe, & l'oblige d'abandonner ses défilés, de se retirer en Thessalie, & de-là dans la Macédoine.

& l'effroi dans tous leurs rangs. Ceux qui eurent la liberté d'échapper, prirent aussitôt la fuite, tandis que les autres enveloppés par devant & par derriere, & ne combattant que par necessité, furent tous taillés en piéces. L'armée de Philippe auroit été entierement détruite, si les vainqueurs eussent pû la poursuivre. Mais leur cavalerie arrêtée par la difficulté des lieux, & l'infanterie retardée par la pesanteur de ses armes, laissa échapper les vaincus qui avoient beaucoup d'avance sur eux. Philippe s'enfuit dabord avec précipitation, & sans regarder derriere lui. Mais après avoir fait deux lieues de chemin, jugeant, comme il étoit vrai, que la difficulté des chemins avoit arrété les vainqueurs, il s'arrêta sur une éminence, & envoya des Officiers dans tous les vallons & sur toutes les montagnes voisines, pour ramasser ceux des siens que la crainte avoit dispersés. Il n'avoit pas perdu plus de deux mille hommes. Tout le reste s'étant rassemblé en un corps, comme par un coup de trompette, se refugia dans la Thessalie. Les Romains les suivirent tant qu'ils le pûrent faire sans s'exposer : enfin

il s'arrêterent, & après avoir tué & dépoüillé les plus paresseux, s'emparerent même de leur camp placé dans un lieu de difficile accès, mais resté sans defenseurs, le pillerent tout à leur aise, & rentrerent dans le leur, où ils se reposerent pendant la nuit.

Dès le lendemain, le Consul se mit à poursuivre Philippe, le long de la vallée étroite dans laquelle coule le fleuve Aous. Le Roi arriva le premier jour dans le camp de Pyrrhus. C'est ainsi qu'on appelle un lieu situé entre la Stymphalie & l'Elimiotide. Le jour suivant poussé par la crainte qui sembloit lui donner des aîles, il alla camper sur le mont Ligon. C'est ce qu'on appelle les montagnes de l'Epire, qui ont la Thessalie à l'orient, & la Macédoine au septentrion, & séparent ces deux provinces. Elles sont partout couvertes de forêts, à l'exception du sommet où l'on trouve une plaine assez étenduë & remplie d'eaux vives. Le Roi y resta pendant quelques jours incertain s'il retourneroit de ce pas dans son Royaume, ou s'il rentreroit dans la Thessalie. Ayant enfin pris le dernier parti, il gagna Tricca par le chemin le plus court; & de là par-

courut rapidement les villes voisines, entraînant avec lui ceux des habitans qui étoient en état de le suivre : mais il mettoit le feu dans les maisons ; & après avoir permis aux maîtres d'emporter avec eux les effets qu'ils pourroient, il abandonnoit tout le reste à ses soldats, faisant éprouver à ses Alliés des traitemens qu'ils auroient à peine appréhendés de la part de leurs ennemis. Philippe lui-même étoit au désespoir de ce que les regles de la guerre le contraignoient de faire. Mais prévoyant que ce païs alloit bientôt être au pouvoir des ennemis, il vouloit au moins en enlever les habitans, & les mettre en lieu de sureté. Ce fut la raison qui le porta à détruire les villes de Phacion, d'Iresie, d'Euhydrie, d'Eretrie, & de Palephate. Son dessein étoit de traiter Pheres de la même façon : mais les habitans lui fermerent les portes ; & comme il lui eut fallu pour les forcer, plus de tems qu'il n'en avoit, il les laissa en repos, & repassa dans la Macédoine. Car il apprenoit aussi que les Etoliens s'approchoient. En effet, ils n'eurent pas plutôt appris le combat qui s'étoit donné près du fleuve Aous, qu'ayant

Les Etoliens prennent plusieurs villes, & exercent toute sorte d'hostilités dans la Thessalie.

en chemin faisant désolé tout le païs qui est aux environs de Sperchia & de Macra - come ils passerent dans la Thessalie, où ils prirent d'assaut Cymine & Angée : & après avoir ravagé toute la campagne, ils se présenterent devant Metropole ; mais les habitans étant accourus pour défendre leurs murailles les repousserent. Il attaquerent ensuite Collithera, recognerent dans leurs murailles les habitans qui, à l'exemple de ceux de Metropole, avoient fait une sortie sur eux;&contens de cet avantage, parce qu'ils n'étoient pas en état de forcer la place, se retirerent. Ensuite ils emporterent d'assaut & pillerent les bourgs de Theume & de Calathane, & reçûrent Achorres à composition. Xinie fut abandonnée de ses habitans. Ces malheureux en s'enfuyant, rencontrerent un gros d'Athamanes, qui suivoient les Etoliens, pour assûrer leurs fourrageurs, & qui étant bien armés, n'eurent pas de peine à tailler en piéces une multitude d'hommes, de femmes & d'enfans effrayés & sans armes. Xinie restée vuide & sans défense fut aussitôt pillée. Les Etoliens prirent ensuite Cyphare, fort qui commandoit la Dolopie. Telles furent en peu de

jours les expéditions des Etoliens. Amynander & les Athamanes avoient aussi agi de leur côté, depuis qu'ils avoient appris la victoire des Romains.

Au reste Amynander comptant peu sur ses soldats, demanda au Consul un léger renfort; & marchant vers Gomphes, il prit de force, en passant, une ville nommée Pheca située entre Gomphe & les défilés étroits qui séparent la Thessalie de l'Athamanie. Ensuite il attaqua Gomphes même, dont les habitans, après s'être défendus pendant plusieurs jours avec assez de vigueur, se rendirent enfin voyant que les ennemis étoient prêts de monter à l'escalade. Cette reddition de Gomphes jetta beaucoup de terreur parmi les Thessaliens. Ceux qui tenoient les forts d'Argente, de Pherinum, de Thimes, de Lisines, de Stimon, de Lamptus, & plusieurs autres châteaux aussi peu considerables, se rendirent sans se défendre. Tandis que les Athamanes & les Etoliens jettent l'épouvante parmi les Macédoniens, & qu'ils s'enrichissent eux-mêmes par les conquêtes qu'ils font pour autrui; tandis que la Thessalie est en proye à trois armées à la fois, sans pouvoir distinguer

ses ennemis de ses Alliés ; le Consul passa dans l'Epire par les défilés que la fuite des ennemis lui avoit ouverts. Alors, quoi qu'il sçût parfaitement bien qu'à l'exception de Charopus, tous les habitans du païs avoient favorisé le parti de Philippe ; cependant voyant què dans le dessein sans doute de l'appaiser, ils exécutoient ponctuellement ses ordres, il eut plus d'égard à leur disposition présente, qu'à leur conduite passée ; & par la facilité même avec laquelle il leur pardonna, il gagna leur affection pour l'avenir. Il envoya aussitôt à Corfou des ordres de lui amener les vaisseaux de charge dans le Golphe d'Ambracia ; & cependant en marchant lui-même à petites journées il vint camper le quatriéme jour sur le mont Cercette, où il ordonna à Amynander de le venir trouver avec les siens, plutôt pour le conduire dans la Thessalie, que pour l'aider de ses forces dont il n'avoit pas besoin. Ce fut dans le même dessein qu'il reçut la plûpart des Epirotes parmi ses troupes auxiliaires.

Quintius passe dans l'Epire dont les habitans se soumettent à lui & de là dans la Thessalie où il fait plusieurs conquêtes.

La premiere ville de Thessalie qu'il attaqua fut Phalerie. Elle étoit défenduë par une garnison de deux mille

Macédoniens qui d'abord opposerent à ses efforts toute la résistance qu'on pouvoit attendre de leurs armes & de leurs courages. Mais le Consul persuadé que du succès de cette premiere entreprise, dépendoit celui qu'il auroit dans le reste de la Thessalie, ne discontinua ses assauts ni le jour ni la nuit, jusqu'à ce qu'enfin il prit la place, la pilla & y mit le feu. Aussitôt ceux de Metropole & de Piera lui envoyerent des Ambassadeurs pour lui remetre leurs villes qu'il reçut, & lui demander grace, ce qu'il leur accorda. De là il alla à Eginie; mais reconnoissant que cette place étoit presque imprenable, ne fût elle defenduë que par une médiocre garnison, il se contenta de faire jetter quelques traits contre ceux qui défendoient les murailles, & mena ses troupes du côté de Gomphes. De là il envoya fourrager. dans les plaines de Thessalie; mais voyant que son armée manquoit de tout, parce qu'il avoit épargné les campagnes de l'Epire; dès qu'il eut appris que les vaisseaux de charge qu'il attendoit, étoient arrivés à Leucade & dans le Golphe d'Ambracia, il envoya ses cohortes l'une après l'au-

tre dans la derniere de ces villes, par une route embaraſſée & difficile, mais courte, pour y prendre les proviſions qu'ils avoient apportées, ce qui en très-peu de jours mit l'abondance dans ſon camp. Il partit de là pour aller du côté d'Atrace diſtante de Lariſſe environ de dix mille pas. Cette ville dont les habitans ſont originaires de la Perrhebie, eſt ſituée ſur le fleuve Penée. Les Theſſaliens ne furent pas fort allarmés à la premiere arrivée des Romains dans leur païs. Il eſt vrai que Philippe n'avoit pas oſé y entrer lui-même, mais reſtant campé dans la vallée de Tempe, il envoyoit de là du ſecours à toutes les places que les ennemis attaquoient.

A peu près dans le tems que le Conſul campa pour la premiere fois à la vûë de Philippe dans les défilés de l'Epire, ſon frere L. Quintius à qui le Sénat avoit donné le commandement de la flotte & des côtes maritimes, arriva à Corfou avec deux quinqueremes : mais comme il ſçut que la flotte en étoit partie, jugeant qu'il n'avoit point de tems à perdre, il ſe remit promptement en mer ; & l'ayant réjointe à (1) Same, il renvoya L. Apuſ-

(1) ou Zama.

tius dont il venoit prendre la place, & de là se rendit à Malée avec assez de lenteur, étant souvent obligé de remorquer les barques qui le suivoient chargées de provisions. Il en partit sur le champ avec trois quinqueremes des plus légeres, ordonnant aux autres de le suivre le plus diligemment qu'il seroit possible, & arriva devant dans le port de Pirée, où il prit les vaisseaux qu'y avoit laissés Apustius pour défendre Athénes. Dans le même tems il partit deux flottes de l'Asie, l'une de vingt-quatre quinqueremes sous la conduite du Roi Attalus, & l'autre de vingt vaisseaux couverts, commandée par le Rhodien Agesimbrotus. Elles se joignirent autour de l'Isle d'Andros, & passerent de là dans l'Eubée qui n'en est pas fort éloignée. Dabord elles ravagerent les campagnes des Caristiens; puis voyant que Caryste avoit reçu de Chalcis un renfort qui la mettoit en sureté, elles s'approcherent d'Eretrie. L. Quintius s'y rendit aussi, dès qu'il eut appris l'arrivée du Roi Attalus, avec les vaisseaux qui avoient été au Pirée, & ordonna à ceux de sa flotte d'aller dans l'Eubée. Les trois flottes

Erétrie assiégée.

battoient Erétrie de toutes leurs forces. Car elles avoient apporté avec elles toutes les machines dont on se sert pour battre les murailles des villes ; & le païs leur fournissoit du bois en abondance pour les nouveaux ouvrages qu'il leur faudroit faire. Les habitans se défendirent d'abord avec beaucoup de courage, mais voyant la plûpart des leurs acablés de fatigues & couverts de blessures, & une partie des murailles abattuë, ils étoient assez portés d'eux-mêmes à se rendre. Mais ils avoient chez eux une garnison de Macédoniens qu'ils n'appréhendoient gueres moins que les Romains : & d'ailleurs Philoclés Lieutenant de Philippe leur mandoit de Chalcis qu'ils n'avoient qu'à tenir bon, & qu'il viendroit à leur secours assez tôt pour sauver la ville. Cette esperance qui soutenoit leur crainte, les obligea de prolonger le siége plus que leur intention & leurs forces ne le leur permettoient. Mais quand ils virent que Philocles avoit été repoussé, & s'étoit rétiré en désordre à Chalcis d'où il étoit parti, ils envoyerent aussitôt des Ambassadeurs à Attalus pour le prier de

leur pardonner, & d'interceder pour eux auprès du Conſul. Après cette démarche, pendant qu'ils ſe défendent plus mollement dans l'eſperance de la paix, & que négligeant les autres parties de la ville, ils n'oppoſent leurs troupes qu'à l'endroit du mur où on fait brêche, Quintius la prit par eſcalade, en l'attaquant pendant la nuit, par le côté qu'on avoit laiſſé ſans défenſe. Tous les habitans, avec leurs femmes & leurs enfans, ſe refugierent dans la citadelle, & peu de tems après ſe rendirent. Les vainqueurs n'y trouverent pas beaucoup d'or ni d'argent; mais des ſtatuës & des tableaux d'un travail antique, & d'autres ornemens, beaucoup plus qu'ils ne l'eſperoient par proportion aux autres effets, & à la grandeur de la place.

Priſe de Caryſte.

De là ils retournerent à Caryſte, que toute la multitude de ſes habitans abandonna, pour ſe retirer dans la citadelle, ſans attendre que les ennemis euſſent mis leurs troupes à terre. Et quelque tems après ils envoyerent des députés au Conſul pour lui demander quartier. Ce Général accorda, ſans héſiter, la vie & la liberté

aux habitans; mais exigea des Macédoniens trois cent deniers de rançon par tête, après quoi il leur laiſſoit la liberté de ſe retirer ſans armes. Quand ils eurent accepté ces conditions, il les fit tranſporter dans la Beotie. Les troupes de mer ayant pris en ſi peu de jours deux villes célebres de l'Eubée, paſſerent autour de Sunion promontoire de l'Attique, & allerent aborder à Cenchrées ville qui ſervoit d'arſenal & de marché aux Corinthiens. Mais le Conſul trouva plus de difficultés, & perdit plus de tems à ce ſiége, qu'il ne s'y étoit attendu : & les ennemis lui oppoſerent un courage & une aſſûrance dont il ne les croyoit pas capables. Car il s'étoit imaginé que toût ſon travail ſe réduiroit à abattre la muraille, & qu'auſſitôt que ſes troupes ſeroient entrées dans la place, elles ſeroient maïn-baſſe ſur les habitans, ou les mettroient en fuite, comme il a coutume d'arriver dans une ville priſe d'aſſaut. Mais quand le belier eut abattu une partie de la muraille, & que les Romains furent entrés dans la ville par la brêche, ils ſe virent expoſés à un nouveau travail, & à de nouveaux périls. Car

les Macédoniens dont la garnifon étoit compofée, étant en grand nombre, & tous gens choifis, perfuadés d'ailleurs qu'il étoit de leur honneur qu'on publiât qu'ils avoient fauvé la ville par leur valeur & par leurs armes, plutôt que par la bonté de fes murailles, formerent en dedans un corps de bataille de plufieurs rangs ferrés, qu'ils oppoferent aux affiégeans, dès qu'ils virent qu'ils s'avançoient à travers des ruines; & les forcerent de faire retraite par un chemin difficile & embaraffé. Le Conful fut au défefpoir de trouver tant de réfiftance; & perfuadé que s'il étoit obligé de lever le fiége, outre le tems qu'il y auroit perdu, cet affront feroit d'une conféquence infinie par rapport à l'évenement total de la guerre, qui dépend fouvent des moindres circonftances; il fit nettoyer la place que les ruines du mur avoient couverte, & pouffa de ce côté-là une tour fort haute, dont il avoit garni les différens étages d'un nombre confidérable de braves foldats; & il faifoit avancer fes cohortes l'une après l'autre, & en bon ordre, contre la phalange des Macédoniens, pour voir s'il

ne pourroit p ointentamer & rompre ce bataillon redoutable. Mais dans un eſpace ſi étroit, les Macédoniens combattoient avec plus d'avantage que les Romains, & s'aidoient beaucoup mieux de leurs armes. Car tenant devant eux leurs longues piques bien ſerrées, ils oppoſoient comme une haye impénétrable aux traits que lançoient inutilement les Romains. Si d'un autre côté ils tiroient contre eux leurs épées „ils n'en approchoient pas aſſez pour les bleſſer, ni pour couper leurs lances. Si même il arrivoit qu'ils en rompiſſent ou en coupaſſent quelques-unes, les tronçons aigus ſervoient aux Macédoniens comme d'une paliſſade, entre les pointes de celles qui étoient entieres. Outre cet avantage, ils étoient defendus à droit & à gauche par les parties de la muraille qui étoient reſtées debout, & couvroient leurs flancs : enfin ſoit qu'il fallût reculer, ou avancer contre l'ennemi, ils n'avoient pas grand chemin à faire, ce qui met quelquefois du déſordre dans les rangs. Le hazard contribua encore à relever leur courage. Car comme les aſſiégeans faiſoient avancer leur tour par une chauſſée dont la

terre n'étoit pas assez battuë ni assez ferme, une des roues s'enfonçant beaucoup plus que l'autre, fit tellement pancher la tour sur un des côtés, que les ennemis crurent qu'elle tomboit à la renverse, & les soldats qu'elle renfermoit, qu'ils alloient être écrasés par sa chûte, ce qui leur causa des allarmes terribles.

Le Consul voyant que tous ses efforts étoient inutiles, & souffrant avec peine que les soldats & les armes des ennemis entrassent en comparaison avec les armes & les soldats de son armée; désesperant d'ailleurs de forcer la ville avant la fin de la campagne, & ne trouvant aucun moyen de passer l'hyver loin de la mer, dans des païs que les malheurs de la guerre avoient ruinés, prit à la fin le parti de lever le siége: & parce que dans toute l'étenduë de l'Acarnanie & de l'Etolie il n'y avoit aucun port qui pût en même tems & contenir les barques qui apportoient des provisions à son armée, & fournir à ses légions assez de logis pour y passer l'hyver; il crut qu'il pourroit trouver toutes ces commodités dans la Phocide à Anticyre, situće commodement vers le golphe

de Corinthe, sans être trop éloignée de la Thessalie & des postes qu'occupoient les ennemis; outre qu'elle avoit en face le Péloponnese dont elle n'est separée que par un petit trajet de mer; à dos l'Etolie & l'Acarnanie, & à ses côtés la Locride & la Beotie. Dabord il prit du premier assaut Phanotée dans la Phocide. Anticyre ne l'arrêta pas longtems: il reçut ensuite à composition Ambryse & Lyampolis. Pour Daulis, comme elle étoit située sur une hauteur, il ne pouvoit la prendre ni par escalade, ni par les ouvrages qu'il avoit fait faire. Mais à force de lancer des traits contre ceux qui la défendoient, il les attira hors de la place; si bien que les deux partis accoutumés peu à peu à s'attaquer & à s'éviter reciproquement l'un l'autre, en vinrent à un tel point de négligence & de sécurité, qu'à la fin les Romains ayant poursuivi les assiégés jusqu'à leurs portes, entrerent pêle-mêle avec eux dans la ville, & s'en rendirent maîtres. La seule terreur de leurs armes leur soumit encore six autres châteaux peu considerables de la Phocide. Mais ceux d'Elatie leur fermerent leurs portes, résolus de ne les

point ouvrir ni au Consul ni à son armée, à moins qu'ils n'y fussent forcés.

Pendant que le Consul assiégeoit Elatie, le hazard lui présenta l'occasion d'éxecuter un projet beaucoup plus important ; c'étoit d'engager les Achéens à abandonner le parti de Philippe, pour embrasser celui des Romains. Ils avoient chassé Cycliade chef de la faction qui tenoit pour le Roi de Macédoine, & avoient élu Préteur en sa place Aristenus qui inclinoit pour l'alliance des Romains. La flotte du Consul étoit à la rade près de Cenchrées avec celles d'Attalus & des Rhodiens, & tous se disposoient de concert à attaquer Corinthe. Mais ils crurent qu'il étoit à propos, avant de commencer un siége de cette importance, d'envoyer des Ambassadeurs aux Achéens, pour leur promettre que s'ils quittoient Philippe pour les Romains, on réuniroit Corinthe aux villes de leur dépendance. Le Consul fut d'avis que les Ambassadeurs parlassent aux Achéens au nom de son frere Quintius, d'Attalus, des Rhodiens & des Athéniens. On leur donna audience à Sicyone dans l'Assemblée de la nation. Les Achéens n'é-

Siége d'Elatie.

Ambassadeurs des Romains & de leurs Alliés dans l'assemblée des Achéens.

toient pas tous réunis dans les mêmes sentimens. Nabis tyran de Lacédémone étoit un ennemi fâcheux & qui ne les laissoit point en repos. Ils avoient pour les Romains une crainte mêlée de respect. Ils étoient redevables aux Macédoniens de plusieurs bienfaits tant anciens que récens. Ils redoutoient Philippe lui-même dont ils connoissoient la perfidie & la cruauté : & comptant peu sur la feinte douceur que les conjonctures du tems l'obligeoient d'affecter, ils ne doutoient point qu'après la fin de la guerre il ne leur fît sentir plus que jamais son orgueil & sa tyrannie. Et non seulement ils étoient embarassés quand il étoit question de s'expliquer ou dans le Sénat de chaque peuple, ou dans l'Assemblée générale de la nation ; mais chacun en particulier n'étoit pas bien assûré de ce qu'il devoit souhaiter ou demander. Telle étoit l'incertitude & l'embarras de ces peuples, lorsque les Ambassadeurs eurent permission de parler. L. Calpurnius qui venoit de la part des Romains, eut audience le premier. Après lui on écouta les deputés d'Attalus, puis ceux des Rhodiens, ensuite ceux

de Philippe. Les Athéniens se réserverent à parler les derniers, pour avoir occasion de réfuter Philippe : & comme ils avoient reçu de ce Prince plus d'injustices & plus d'outrages qu'aucun autre peuple, aussi firent-ils contre lui les invectives les plus atroces & les plus sanglantes. Tant de discours entendus successivement terminerent l'assemblée avec le jour.

Le lendemain les Achéens se rassemblerent ; & le crieur ayant, par ordre des Magistrats, appellé ceux qui voudroient parler, il ne se présenta personne, & tous se regardant les uns les autres demeurerent longtems dans le silence. Et il n'est pas étonnant que des gens qui après avoir refléchi murement en eux-mêmes sur les intérêts contraires de tant de nations, n'avoient pû prononcer un seul mot, fussent encore plus incertains & plus embarassés, depuis qu'ils avoient entendu pendant un jour entier, des discours qui ne servoient qu'à leur faire sentir davantage les difficultés de s'expliquer & de prendre leur parti. Enfin Aristenus leur Préteur pour ne pas borner une si nombreuse Assemblée à une scéne muette, prit la parole, &

Les Achéens ne sçavent que répondre aux Ambassadeurs.

dit : „ Qu'eſt devenu, Meſſieurs, ce
„ zele & cette ardeur à ſoutenir vos
„ ſentimens, que vous faiſiez éclater
„ à table & dans les cercles, toutes les
„ fois que la converſation tomboit
„ ſur Philippe & ſur les Romains, &
„ qui vous tranſportoient de telle for-
„ te que vous étiez tout prêts à pren-
„ dre les armes ! Aujourd'hui, dans
„ une Aſſemblée indiquée pour ce
„ ſeul ſujet, après que vous avez en-
„ tendu les raiſons de tous les Am-
„ baſſadeurs, que les Magiſtrats ont
„ mis la même matiere en délibera-
„ tion, & que le crieur vous a invités
„ de leur part à expliquer vos inten-
„ tions, vous demeurez muets & in-
„ terdits. Quoi ! Si le ſalut de la Ré-
„ publique ne vous touche point, l'in-
„ clination qui vous attache les uns au
„ parti de Philippe, les autres à celui
„ des Romains, ne peut-elle au moins
„ vous engager à rompre le ſilence ?
„ Car il n'y a perſonne parmi vous
„ qui ſoit aſſez dépourvû d'eſprit &
„ de ſens, pour ne pas voir qu'il eſt
„ permis à tout le monde de dire ce
„ qu'il juge être le plus convena-
„ ble, mais qu'on ne doit pas atten-
„ dre qu'on ait pris un parti, pour le

„ déclarer. Car quand une fois le décret aura été porté, il faudra nécessairement qu'il soit éxecuté & tenu pour bon & utile, même par „ ceux qui auparavant auroient été „ d'un avis contraire. „ Cette exhortation du Préteur non seulement n'engagea aucun particulier à se lever pour dire son avis, mais n'excita pas seulement le moindre fremissement, ni le plus léger murmure, dans une Assemblée si nombreuse & composée de tant de peuples differens.

„ Je vois bien, Seigneurs Achéens, „ reprit Aristenus, que la résolution „ vous manque, aussi bien que la parole : je vois bien que chacun craint „ de s'exposer, en parlant librement „ pour le bien public. Je garderois „ peut-être le silence aussi bien que „ vous, si j'étois un simple particulier. „ Mais en qualité de Préteur, je dois „ vous déclarer qu'ayant tant fait que „ d'admettre les Ambassadeurs dans „ notre Assemblée & de leur donner „ audience, nous ne sçaurions nous „ dispenser de leur rendre une réponse positive. Mais comment puis je „ la leur donner sans connoître vos „ sentimens ? & comment puis-je les

Le Préteur Aristenus les détermine en faveur des Romains.

„ connoître si vous ne parlez ! Mais „ puisque de tous ceux qui sont ici „ assemblés, il n'y en a aucun qui „ veüille ou qui ose dire ce qu'il pen- „ se, prenons nos sentimens dans les „ discours des Ambassadeurs que vous „ entendîtes hier : imaginons nous „ qu'ils nous ont déclaré, non ce „ qu'ils souhaitoient eux-mêmes, „ mais ce qu'ils jugeoient être confor- „ me à nos intérêts. Les Romains, „ les Rhodiens & Attalus nous de- „ mandent notre alliance & notre „ amitié, & trouvent qu'il est juste & „ raisonnable que nous les aidions „ dans la guerre qu'ils ont avec Phi- „ lippe. Celui-ci nous fait souvenir „ du traité & du serment qui nous lient „ avec lui. Et tantôt il demande que „ nous prenions son parti : tantôt il „ lui suffit que nous restions neutres. „ Personne de vous ne sent-il la raison „ pourquoi ceux qui ne sont pas en- „ core vos Alliés demandent davan- „ tage, que celui qui l'est depuis long- „ tems ? Cette différence ne vient assûre- „ ment ni de la modestie de Philippe, „ ni de l'impudence des Romains (1)

(1) Les termes Latins ne signifient point ce que je dis ici ; mais c'est la pensée de l'Auteur : Le texte est tronqué.

„ C'eſt la connoiſſance de leurs forces
„ ou de leur foibleſſe qui donne aux
„ hommes la confiance, ou qui la
„ leur ôte. Nous ne voyons rien de
„ Philippe que ſon Ambaſſadeur : au
„ lieu que la flotte des Romains eſt au-
„ près de Cenchrées, chargée des dé-
„ poüilles des villes de l'Eubée : nous
„ voyons le Conſul & ſes légions ſé-
„ parées de nous par un petit trajet de
„ mer, parcourir à leur aiſe la Locri-
„ de & la Phocide. Avez-vous remar-
„ qué avec quelle défiance Cléome-
„ don Ambaſſadeur de Philippe nous
„ a ſollicités à prendre les armes pour
„ ſon maître contre les Romains ?
„ Pour moi, je ſuis certain que ſi au
„ nom du même ferment & du même
„ traité dont il nous alleguoit la ſain-
„ teté, nous le prions de nous défen-
„ dre contre Nabis & les Lacedemo-
„ niens, auſſi bien que contre les Ro-
„ mains, il ne ſeroit pas moins em-
„ baraſſé de nous répondre, que de
„ nous ſecourir. Il joüeroit aſſûre-
„ ment le même rôle que l'an paſſé,
„ lorſqu'il nous promit de déclarer
„ la guerre à Nabis; & qu'ayant fait
„ tous ſes efforts pour emmener nos
„ troupes dans l'Eubée, dès qu'il vit

„ que nous ne voulions pas le permettre, ni nous engager dans la guerre des Romains, il nous laissa exposés aux incursions & aux ravages de Nabis & des Lacédemoniens, sans se soucier de cette alliance qu'il tâche de faire valoir aujourdhui. Pour revenir à Cléomedon, il m'a paru qu'il ne s'accordoit gueres avec lui-même dans le discours qu'il nous a tenu. Il méprisoit la guerre des Romains, & assûroit que l'évenement de celle-ci ne seroit pas different de celui qu'a eu la précédente. Pourquoi donc implore-t-il notre secours contre ces ennemis par son Ambassadeur, plutôt que de venir en personne nous défendre contre eux & contre Nabis, nous qui sommes ses anciens Amis & ses Alliés? Que dis-je, nous! Pourquoi a-t-il souffert qu'ils prissent Eretrie & Caryste? Pourquoi a-t-il permis qu'ils s'emparassent de tant de villes dans la Thessalie? Pourquoi les laisse-t-il les maîtres dans la Locride & dans la Phocide? Pourquoi ne va-t-il pas secourir Elatie qu'ils attaquent actuellement? Pourquoi a-t-il abandonné les défilés de l'Epire, ces

„ passages impénétrables dont il étoit
„ maître sur les rives de l'Aous, soit
„ que ce soit volontairement, par
„ crainte ou par force qu'il ait quitté
„ un poste si avantageux, pour se reti-
„ rer dans le fond de ses Etats? Si c'est
„ sans nécessité qu'il a sacrifié tant
„ d'Alliés à la fureur des ennemis, doit-
„ il s'étonner que ses Alliés, à son
„ exemple, songent à leur sureté? Si
„ c'est par crainte, il doit nous par-
„ donner si nous craignons aussi pour
„ nous. Enfin s'il a été vaincu, je
„ vous demande, Cléomedon, si les
„ Achéens pourront résister à la puis-
„ sance des Romains, à laquelle vous
„ autres Macédoniens avez été con-
„ traints de céder? Devons-nous vous
„ croire, quand vous nous assurez que
„ les Romains n'ont pas aujourd'hui
„ de plus grandes forces qu'ils en
„ avoient dans la premiere guerre;
„ plutôt que de nous en rapporter à
„ nos yeux qui nous découvrent
„ leurs flottes & leurs armées? Alors
„ ils envoyerent quelques vaisseaux
„ au secours des Etoliens; mais ils ne
„ firent point passer dans la Grece,
„ comme ils ont fait aujourd'hui, un
„ Consul, & une armée consulaire. Et

„ si les villes maritimes des Alliés de „ Philippe étoient dans la crainte, au „ moins le reste du païs craignoit si peu „ les armes des Romains, que Philippe „ ravagea impunément l'Etolie qui „ imploroit en vain leur protection. „ Mais aujourd'hui qu'ils ont terminé „ si glorieusement la guerre de Car-„ thage après l'avoir soutenuë pen-„ dant seize ans dans le cœur de l'Ita-„ lie, ils ne se sont pas contentés d'en-„ voyer du secours aux Etoliens; mais „ ils ont en leur nom déclaré la guerre „ à Philippe par mer & par terre, & „ l'ont portée jusques dans le milieu de „ ses Etats. Voilà le troisiéme Consul „ qui le presse sans lui donner de relâ-„ che. Sulpicius a défait le Roi en per-„ sonne dans la Macédoine même, „ après avoir ravagé la partie de son „ Royaume la plus opulente. Et au-„ jourd'hui Quintius l'a chassé des dé-„ filés qui ferment l'entrée de l'Epire, „ où il paroissoit être en sureté par la „ situation naturelle de son poste, par „ les ouvrages dont il l'avoit fortifié, „ & par le nombre des soldats qui le „ gardoient : il l'a repoussé, dis-je, „ l'a battu, s'est rendu maître de son „ camp ; & après l'avoir poursuivi jus-

„ ques dans la Thessalie, a pris d'as-
„ d'assaut presque sous les yeux même
„ de ce Prince, les places de sa dé-
„ pendance, & celles de ses Alliés,
„ malgré les garnisons qu'il y avoit
„ mises pour les défendre. Je veux
„ bien que les Athéniens ayent exa-
„ geré dans leurs invectives, sa cruau-
„ té, son avarice & ses dereglemens;
„ ne parlons point, si vous voulez,
„ des sacrileges qu'ils l'accusent d'a-
„ voir commis dans l'Attique contre
„ les Dieux du ciel & ceux des enfers,
„ ni des outrages qu'il a faits à ceux
„ de Ciane & d'Abyde qui sont fort
„ éloignés de nous: oublions, s'il se
„ peut, les carnages & les rapines
„ qu'il a exercées à Messene au milieu
„ du Péloponnese: le meurtre hor-
„ rible du vieil Aratus de Sicyone,
„ qu'il avoit coutume d'honorer du
„ nom de Pere, & celui de son fils,
„ dont il a même emmené la femme
„ en Macédoine, pour assouvir son
„ infame passion, aussi bien qu'une
„ infinité d'autres femmes & filles,
„ qu'il a enlevées à leurs maris, ou à
„ leurs peres & meres: enfin ne lui
„ reprochons point mille cruautés
„ dont la crainte vous a fermé la bou-

„ che à tous : ſuppoſons qu'elles ne
„ nous regardent point, mais com-
„ ment pouvons nous nous taire ſur
„ le véritable ſujet qui nous aſſemble,
„ & qui nous intéreſſe ſi ſenſiblement !
„ Imaginons-nous que nous traitons
„ non avec Philippe, mais avec An-
„ tigonus le plus doux & le plus juſte
„ de tous les Rois, & qui nous a ren-
„ du à tous les plus grands ſervices.
„ Quand ce ſeroit lui, pourroit-il
„ exiger de nous l'impoſſible ! Le Pé-
„ loponneſe eſt une preſqu'Iſle qui ne
„ tient au continent que par un iſthme
„ fort étroit, & qui eſt expoſée plus
„ qu'aucune autre contrée, aux hoſ-
„ tilités maritimes. Si cent vaiſſeaux
„ couverts, avec cinquante autres plus
„ légers & ſans ponts, & trente fréga-
„ tes Iſſaïques, viennent à ravager
„ nos côtes, & à attaquer les villes
„ qui étant ſituées ſur les bords même
„ de la mer, ſont expoſées au premier
„ ſaiſiſſant, nous ſauverons-nous dans
„ celles qui ſont au milieu des terres,
„ comme ſi nous n avions pas ſur les
„ bras une guerre inteſtine, qui nous
„ déſole juſques dans le cœur de notre
„ païs ! Qũand Nabis & les Lacédé-
„ moniens nous preſſeront par terre,

„ & que la flotte des Romains nous
„ menacera du côté de la mer : par où
„ appellerons nous à notre secours les
„ armées des Macédoniens nos al-
„ liés ? Serons nous assez forts, à leur
„ défaut, pour défendre nos villes par
„ nous-mêmes, contre toute la puis-
„ sance des Romains ! Car dans la
„ premiere guerre nous avons réussi à
„ merveille à défendre celle de Dy-
„ mes. Que le malheur de tant de
„ peuples nous serve d'exemple : mais
„ ne nous exposons pas à en servir
„ nous mêmes aux autres. Ne dédai-
„ gnons pas l'alliance des Romains,
„ parce qu'ils nous demandent les
„ premiers une amitié, qu'il étoit de
„ votre intérêt de leur offrir en les pré-
„ venant : à moins que vous ne vous
„ imaginiez que c'est la crainte qui les
„ oblige de vous rechercher, pour
„ être à couvert, dans une terre étran-
„ gere, à l'ombre de votre protection,
„ pour être reçus dans vos ports, &
„ subsister à vos dépens, eux qui sont
„ les maîtres de la mer, & qui n'abor-
„ dent sur aucune terre, qu'ils ne
„ soumettent d'abord à leur domina-
„ tion. Ils pourroient employer la
„ force au lieu des prieres : c'est pour

„ votre seul intérêt qu'ils ne veulent
„ pas vous laisser prendre un parti qui
„ vous exposeroit à une perte certai-
„ ne. Car pour la neutralité dans la-
„ quelle Cléomedon vous exhortoit à
„ demeurer, il s'en faut beaucoup que
„ ce chemin, qu'il dit être un milieu
„ sûr, ne vous conduise au but où
„ vous aspirez. Car outre qu'il vous
„ faut absolument être ou les Alliés
„ ou les ennemis des Romains ; que
„ gagnerez-vous, quand vous pour-
„ riez rester neutres ; sinon que sans
„ mériter l'amitié d'aucun des peu-
„ ples, également suspects à l'un & à
„ l'autre, comme des gens qui atten-
„ dent l'évenement pour se déclarer,
„ vous deviendrez infailliblement la
„ proye du vainqueur ? Ne rejettez
„ point, vous dis-je, parce qu'on vous
„ recherche, une alliance que vous
„ deviez desirer ardemment, & de-
„ mander vous-mêmes avec les prieres
„ les plus empressées, & ne croyez pas
„ que vous aurez toujours la liberté
„ de choisir qu'on vous laisse aujour-
„ d'hui. L'occasion que vous avez
„ maintenant de prendre un parti
„ avantageux, ne vous sera pas long-
„ tems offerte. Il y a bien des années

„ que vous desirez de vous affranchir
„ du joug de Philippe, plutôt que
„ vous ne l'osez. Sans que vous vous
„ exposiez à aucun travail ni à aucun
„ péril, les Romains ont passé la mer
„ avec des flottes & des armées très-
„ puissantes, pour vous mettre en li-
„ berté. Il faudroit que vous eussiez
„ perdu l'esprit, si vous refusiez une
„ telle alliance. Car c'est une néces-
„ sité indispensable pour vous, de les
„ avoir pour amis ou pour ennemis.

Le discours du Préteur fut suivi des murmures divers de ceux qui approuvoient son conseil, & de ceux qui le rejettoient avec aigreur. Et dès-lors on entendit non seulement des particuliers, mais encore des peuples entiers soutenir avec chaleur les partis contraires qu'ils avoient embrassés : & les dix Magistrats de la nation, qu'ils appellent (1) Demiourgues, n'étoient pas moins opposés de sentimens que la multitude même. Il y en eut cinq qui se déclarerent pour l'alliance des Romains. Les cinq autres leur opposoient la Loi qui défendoit aux Magistrats de rien proposer,

(1) Ce terme dérivé du Grec, signifie Chefs du peuple.

& au peuple de rien ordonner contre les intérêts de Philippe. Ce jour se passa inutilement en disputes, comme le premier. Mais le troisiéme, qui étoit le dernier qu'on pût donner à une Assemblée que la loi avoit bornée à trois jours, la dispute s'échauffa tellement, qu'à peine les peres épargnerent-ils la vie de leurs enfans. Rhisiasus de la ville de Pellene, avoit son fils nommé Memnon, parmi les Demiourgues. Ce Memnon étoit du nombre de ceux qui s'opposoient au décret qu'on vouloit porter en faveur des Romains. Son pere employa longtems les prieres, pour obtenir de lui qu'il laissât aux Achéens la liberté de prendre une résolution salutaire, & qu'il ne causât point leur ruine par son opiniâtreté. Mais voyant que la douceur étoit inutile, il jura qu'il le tuëroit de sa main, & le traiteroit, non comme son fils, mais comme l'ennemi de la patrie. Par ces menaces il l'intimida de façon que dès le lendemain il se joignit à ceux qui s'étoient déclarés pour les Romains. Alors le conseil du Préteur se trouva appuyé de la pluralité. Et comme presque tous les peuples faisoient connoître hautement

quels seroient leurs suffrages; ceux de Dymes & de Megalopolis, & quelques-uns des Argiens, avant que le décret eût été porté, se leverent, & sortirent de l'Assemblée, sans que personne fût étonné de leur procédé, ou le désaprouvât. Car les Megalopolitains se souvenoient que leurs ayeux ayant été chassés de leur patrie par les Lacédemoniens, y avoient été rétablis par Antigonus : & tout récemment Dymes ayant été prise & pillée par l'armée Romaine, Philippe ne s'étoit pas contenté de retirer ses habitans des mains de ceux chez qui ils étoient en esclavage, mais leur avoit encore rendu leur liberté & leur patrie. Pour les Argiens, outre qu'ils sont persuadés que les Rois de Macédoine sont originaires de leur païs, la plûpart étoient encore attachés à Philippe par les liens de l'amitié, & par les loix sacrées de l'hospitalité. Ces raisons, qui les engagerent à sortir d'une Assemblée où ils voyoient que les esprits inclinoient pour les Romains, leur servirent aussi d'excuse auprès de la nation qui n'ignoroit pas les bienfaits qu'ils avoient reçûs des deux derniers Rois de Macédoine.

Alliance entre les Romains & les Achéens.

Tous les autres peuples confirmerent dès lors par leur décret un traité d'alliance entre les Achéens d'une part, & Attalus & les Rhodiens de l'autre. Mais comme ils ne pouvoient rien conclure avec les Romains sans l'ordre du Sénat & du peuple, ils prirent du tems pour envoyer des Ambassadeurs à Rome. Et en attendant ils en dépêcherent trois à L. Quintius, & de concert avec lui, firent avancer toute leur armée du côté de Corinthe, à laquelle L. Quintius donnoit déja l'assaut, après avoir pris Cenchrées. Les Achéens se camperent vis-à-vis de la porte par où on sort pour aller à Sicyone : les Romains contre la partie de la ville qui regarde Cenchrées, & Attalus du côté du port de Léchée sur l'autre mer, après avoir fait passer l'Isthme à son armée. Ils poussoient d'abord leurs attaques assez lentement, dans l'esperance qu'il s'exciteroit quelque sédition dans la ville entre les habitans & la garnison des Macédoniens. Mais quand ils virent que les deux nations agissoient avec beaucoup de concert & d'union, que les Macédoniens défendoient Corinthe comme leur commune patrie, que les

Corinthe assiégée.

Corinthiens

Corinthiens obéïssoient à Androsthénes Chef de la garnison, aussi ponctuellement qu'à un de leurs citoyens qu'ils auroient choisi eux-mêmes pour les commander, & que tout le succès de leur entreprise ne dépendoit plus que de leur courage, de leurs armes & de leurs travaux; alors ils firent élever de tous côtés des ouvrages autour de la ville, ne pouvant sans ce secours approcher leurs batteries des murailles, qu'avec des difficultés infinies. Le belier avoit déja abattu un grand pan de mur au côté que les Romains attaquoient. Et comme il n'avoit point d'autre défense, les Macédoniens y accoururent pour le couvrir de leurs armes, ce qui occasionna un combat sanglant entre eux & les Romains. Et d'abord les Romains étoient facilement repoussés par la multitude des ennemis; mais ensuite faisant avancer les troupes d'Attalus & celles des Achéens, ils rendoient la partie égale, & il étoit aisé de voir qu'ils alloient avoir l'avantage sur les Grecs & les Macédoniens. Mais les assiégés avoient dans leur ville un grand nombre de transfuges Italiens, dont les uns, après

avoir servi dans l'armée d'Annibal, s'étoient attachés à Philippe, pour éviter le châtiment que les Romains leur préparoient ; les autres avoient quitté le métier de matelots & de rameurs, pour faire celui de soldats qui leur paroissoit plus honorable. Comme ils n'attendoient point de grace des Romains s'ils étoient victorieux, ils combattoient comme des furieux & des désesperés. Vis-à-vis de Sicyone est un promontoire consacré à Junon qu'ils nomment (1) Acrée, qui s'étend assez avant dans la pleine mer. Il y a de là à Corinthe un trajet d'environ sept mille pas. Philocles l'un des Lieutenans de Philippe, y conduisit quinze cent soldats par la Beotie. Ils y trouverent quelques vaisseaux légers de Corinthe qui les prirent, & les passerent dans le port de Léchée. Attalus vouloit qu'on mît le feu aux ouvrages, & qu'on levât le siége. Quintius s'opiniâtroit à le continuer. Mais quand il vit que les assiégés avoient disposé des troupes à toutes les portes de la ville, & qu'il ne lui étoit pas aisé de soutenir leurs sorties, il suivit

Les Alliés levent le siége de Corinthe.

(1) Du mot Grec, ἄκρος haut élevé, inaccessible.

le conseil d'Attalus. Ainsi après avoir congédié les Achéens, ils retournerent à leurs flottes, & s'en allerent Attalus au port de Pirée, & les Romains à Corfou.

Pendant que les armées navales étoient occupées à ces expéditions, le Consul campé dans la Phocide auprès d'Elatie, commença par solliciter les premiers de la ville à se rendre volontairement. Mais lorsqu'ils lui eurent répondu qu'ils n'avoient rien en leur disposition, & que les Macédoniens étoient en plus grand nombre & plus forts que les habitans, il prit le parti d'employer la force, & entoura toute la ville d'ouvrages. Bientôt le belier abattit avec un fracas épouvantable, tout ce qu'il y avoit de mur entre les tours ; & dans le même instant on vit une cohorte Romaine entrer par la brêche, & les assiégés quitter leurs autres postes, & accourir de toutes les parties de la ville, pour la repousser. Mais pendant qu'une partie des Romains passoit par dessus les ruines du mur, les autres escaladoient les parties de la muraille qui étoient encore debout, & profitant du désordre des Macédoniens qui avoient

porté toute leur attention du côté qui étoit ouvert, ils s'en emparerent en plusieurs endroits, & descendirent tout armés dans la ville. Les ennemis effrayés du tumulte qu'ils entendoient dans les quartiers dont les Romains étoient déja maîtres, abandonnerent la brêche où ils étoient accourus en grand nombre pour la défendre, & se réfugierent dans la citadelle, où ils furent suivis du reste des habitans. Le Consul resté maître de la ville la pilla; & envoyant offrir la vie aux Macédoniens, s'ils vouloient sortir de la citadelle sans armes, & aux habitans la liberté, les uns & les autres accepterent ces conditions; & peu de jours après on lui remit aussi la citadelle.

Mais Philocles Lieutenant du Roi ne fut pas plutôt arrivé dans l'Achaie, que non seulement il fit lever le siége de Corinthe, mais se rendit encore maître d'Argos par la trahison de quelques-uns des premiers de la ville, qui avoient pris soin auparavant de s'assurer du consentement du peuple. C'étoit une coutume chez les Argiens, que le premier jour de leurs Assemblées, les Préteurs, pour attirer la protection du ciel sur leurs entrepri-

Philocles se rend maître d'Argos.

ses, commençassent par invoquer Jupiter, Apollon & Hercule : & depuis on avoit ordonné par une Loi que Philippe fût nommé après ces divinités. Mais comme en conséquence de l'alliance (1) faite avec les Romains, le crieur n'ajoûta point celui du Roi, la multitude murmura dabord contre cette omission : & un moment après on entendit plusieurs voix qui nommoient Philippe, & demandoient qu'on obéît à la Loi : jusqu'à ce qu'enfin ce Prince fut nommé avec de grands applaudissements de tout le peuple. Philocles pour profiter de cette faveur, s'empara pendant la nuit d'une forteresse appellée Larisse, qui commande la ville, & y ayant mis garnison, descendit dès le lendemain enseignes déployées, vers la place qui est au-dessous de cette citadelle. Il trouva en chemin un corps de troupes qui venoit à sa rencontre.

(1) Ce passage paroît contraire à celui où T. Live dit au ch. 22. que les Argiens sortirent de l'Assemblée parce qu'ils voyoient que les autres peuples inclinoient pour les Romains. Mais dans le fond il n'y a point de contradiction dans le recit de l'Auteur, qui ne parle au 22. ch. que de la partie des Argiens qui tenoit pour Philippe, quoique les autres eussent fait alliance avec les Romains.

C'étoient cinq cent jeunes gens choisis entre tous les peuples de l'Achaie, qu'on y avoit mis depuis peu en garnison. Ils étoient commandés par Enésidemus de Dymes. Philocles persuadé qu'ils n'étoient pas seulement en état de résister aux Argiens qui étoient dans les intérêts de Philippe, bien loin qu'ils pussent leur tenir tête, quand ils se feroient joints aux Macédoniens à qui les Romains eux-mêmes avoient été contraints de céder auprès de Corinthe, leur fit commander de sortir de la ville. D'abord ils se mocquerent eux & leur Commandant de celui que Philocles leur avoit envoyé. Un moment après ils virent aussi un corps considerable d'Argiens qui venoient les armes à la main pour les attaquer par un autre côté : mais alors, quoique leur perte parût inévitable, ils auroient affronté le péril, s'ils avoient eu un Chef plus ferme & plus assûré. Mais Enésidemus, pour ne point perdre, avec la ville, la fleur de la jeunesse Achéenne, ayant obtenu de Philocles la permission pour les Achéens de se retirer sains & saufs, il les congédia, & resta lui-même tout armé avec un petit nombre de ses

cliens, dans le même lieu où l'avoit rencontré Philocles. Ce Lieutenant lui envoya demander ce qu'il prétendoit faire; à quoi il répondit, en tenant son bouclier devant lui, qu'il vouloit mourir les armes à la main, en défendant jusqu'au dernier soupir, la ville dont on lui avoit confié la garde. Alors Philocles ordonna aux Thraces de tirer sur eux; & tous furent tués depuis le premier jusqu'au dernier.

Affaires de Gaule.

Voilà ce que les Romains firent pendant cette campagne dans la Grece tant par mer que par terre. Mais le Consul Sex. Elius ne fit rien dans la Gaule qui mérite d'être rapporté, quoiqu'il eût eu deux armées dans cette Province, sçavoir celle que le Proconsul L. Cornelius avoit commandée, & à laquelle il donna pour Chef le Préteur C. Helvius, au lieu de la congédier, comme il l'auroit dû; & celle qu'il avoit amenée avec lui. Il employa presque toute l'année à ramasser les habitans de Crémone & de Plaisance, que les malheurs de la guerre avoient dispersés, & à les rétablir dans leurs colonies. Mais si contre l'espérance du Sénat, la Gaule

Conjuration d'esclaves étouffée.

fut tranquille cette année, peu s'en fallut qu'il ne s'excitât une guerre d'esclaves autour de la ville. On gardoit à Sétia les ôtages des Carthaginois. Comme c'étoient les enfans des premiers de la ville, ils avoient avec eux un grand nombre d'esclaves. A ceux-là il s'en étoit encore joint une grande multitude que les habitans de Sétia eux-mêmes avoient achetés entre les prisonniers de la même nation que les Romains avoient faits pendant la guerre. Ces malheureux ayant résolu de se soulever, envoyerent quelques-uns de leurs camarades de Sétia pour tâcher d'engager dans leur révolte ceux qui travailloient dans les campagnes de cette ville, & aux environs de Norba & de Circée. Après avoir pris toutes les mesures nécessaires, leur dessein étoit d'égorger le peuple, pendant qu'il seroit attentif aux jeux qu'on devoit célébrer au premier jour à Sétia, de s'emparer de cette ville à la faveur du tumulte, & tout de suite de celles de Norba & de Circée. On dénonça cette conjuration à Rome à L. Cornelius Merula Préteur de la ville. Deux esclaves vinrent le trouver avant le jour, & lui

exposerent tout l'ordre de la conspiration depuis son origine jusqu'au dénouëment qu'elle devoit avoir. Le Préteur ayant mis les dénonciateurs en lieu de sûreté, assembla le Sénat, & l'ayant informé du péril qui menaçoit la République, fut chargé lui-même d'aller sur les lieux pour prendre connoissance de ce complot, & l'étouffer. Il partit de Rome avec cinq Lieutenans, engageant ceux qu'il trouvoit sur sa route à s'enrôler, à lui prêter serment, & à le suivre. Par ces levées faites à la hâte, ayant armé environ deux mille hommes, il vint à Sétia, sans que personne sçût quel étoit son bût. Il fit arrêter sur le champ les chefs de la conspiration; & ce début ayant fait prendre la fuite aux esclaves, il mit des troupes en campagne qui les poursuivirent & les ramenerent dans la ville, où ils furent punis. Toute cette affaire fut assoupie par le zele & la fidélité de deux esclaves & d'un homme libre. Le Sénat fit donner pour récompense au dernier (1) cent mille as : & aux deux esclaves chacun (2) vingt-cinq mille,

(1) Cent mille as font 5000. livres.
(2) 1250. livres.

& la liberté. On en paya le prix à leurs maîtres des deniers de la République. Peu de tems après on apprit que les restes mal éteints de cette conjuration s'étoient rallumés & menaçoient Préneste. Le Préteur L. Cornelius qu'on y envoya trouva autour de cinq cent coupables qu'il fit punir de mort. Le Sénat soupçonna les ôtages & les prisonniers Carthaginois de tramer ces complots. C'est pourquoi on fit sentinelle dans tous les quartiers de Rome avec plus d'exactitude que jamais : les Magistrats subalternes furent chargés de ce soin. On ordonna aux triomvirs capitaux de faire leur devoir avec une attention extraordinaire. Le Préteur écrivit à tous les Magistrats des villes des Latins de faire garder les ôtages dans des maisons particulieres, de ne leur point permettre de paroître en public, & de tenir les prisonniers enfermés dans les prisons publiques chargés de chaînes pesant au moins dix livres.

Cette même année les Ambassadeurs du Roi Attalus apporterent à Rome une couronne d'or pesant deux cent quarante-six livres, qu'ils mirent dans le Capitole ; & remercierent le

Sénat, de ce qu'il avoit bien voulu envoyer à Antiochus des Ambassadeurs, à la priere desquels ce Prince étoit sorti des Etats d'Attalus. Pendant cette même campagne, il arriva dans l'armée que les Romains avoient dans la Grece deux cent cavaliers, dix élephans, & deux cent mille boisseaux de froment, le tout envoyé par le Roi Masinissa. Il y vint aussi de la Sicile & de la Sardaigne des provisions considérables, & des vêtemens pour les soldats. La premiere étoit gouvernée par M. Marcellus, & l'autre par M. Porcius Caton, personnage d'une vie pure & de mœurs irréprochables, mais un peu trop dur à l'égard des usuriers. Car il les chassa tous de l'Isle, & retrancha absolument toutes les dépenses que les peuples de son gouvernement avoient coutume de faire en l'honneur des Préteurs. Le Consul S. Elius étant revenu de la Gaule à Rome pour tenir les Assemblées, créa Consuls C. Cornelius Cethegus, & Q. Minucius Rufus. Deux jours après on tint les Assemblées Prétoriennes, dans lesquelles on nomma pour la premiere fois six Préteurs, à cause de l'augmentation

Sévérité de M. Caton.

Six Préteurs pour la premiere fois.

des Provinces & de l'accroissement de l'Empire. Ceux qu'on éleva à cette charge furent L. Manlius Vulson, C. Sempronius Tuditanus, M. Sergius Silus, M. Helvius, M. Minucius Rufus, & L. Atilius. Deux d'entre eux étoient Ediles Plebeiens, sçavoir Sempronius & Helvius. Les Ediles Curules étoient Q. Minucius Thermus, & T. Sempronius Longus.

Cn. Cornelius, & Q. Minucius Con. an de Rome. 555.

Les jeux Romains furent représentés cette année pendant quatre jours. Quand les Consuls Cn. Cornelius & Q. Minucius furent entrés en charge, on songea à régler leurs départemens, & ceux des Préteurs. D'abord le sort partagea ces derniers, & donna à Sergius le soin de rendre la justice à Rome, & à Minucius celui de décider des affaires étrangeres. A Atilius échut la Sardaigne, la Sicile à Manlius, l'Espagne citerieure à Sempronius, & l'ultérieure à Helvius. Les Consuls se disposoient aussi à tirer au sort l'Italie & la Macédoine, lorsque les Tribuns du peuple L. Oppius & Q. Fulvius s'y opposerent. » Ils disoient „ que la Macédoine étant si éloignée „ de Rome, rien n'avoit été jusqu'à ce „ jour plus contraire aux succès de cet-

„ te guerre, que la révocation du Con-
„ ſul qui en étoit chargé, à qui on en-
„ voyoit un ſucceſſeur, lorſqu'il avoit à
„ peine acquis ſur les lieux, les con-
„ noiſſances dont il avoit beſoin pour
„ réuſſir. Qu'il y avoit quatre ans qu'on
„ avoit entrepris cette guerre. Que
„ Sulpicius avoit paſſé la plus grande
„ partie de ſon Conſulat à chercher
„ Philippe & ſon armée. Que Villius
„ étant ſur le point de donner bataille
„ aux ennemis, avoit été contraint de
„ partir ſans avoir combattu. Que
„ Quintius après avoir été retenu à
„ Rome la plus grande partie de l'an-
„ née pour les affaires de la religion,
„ s'étoit cependant conduit de telle fa-
„ çon, qu'il étoit aiſé de juger que
„ s'il fût arrivé plutôt dans la Provin-
„ ce, ou que l'hyver l'en eût chaſſé
„ plus tard, il auroit pû terminer en-
„ tierement la guerre : & qu'actuel-
„ lement il ſe diſpoſoit à la recom-
„ mencer au printems d'une maniere
„ à faire eſperer que, ſi on ne lui en-
„ voyoit point de ſucceſſeur, il la fi-
„ niroit heureuſement dans la cam-
„ pagne prochaine. » Les nouveaux
Conſuls ayant entendu ces remon-
trances des Tribuns, promirent qu'ils

se soumettroient à l'autorité du Senat, pourvû que les Tribuns en fissent de même. Ils y consentirent ; & là dessus les Sénateurs donnerent aux deux Consuls l'Italie pour leur département, & prorogerent à Quintius celui de Macédoine, jusqu'à ce qu'on l'envoyât relever. On assigna à chacun des Consuls deux légions avec ordre de faire la guerre à ceux des Gaulois d'en deçà des Alpes qui s'étoient soulevés contre le peuple Romain. On envoya à Quintius en Macédoine un renfort de cinq mille hommes d'infanterie, trois cent cavaliers, & trois mille hommes pour servir sur les vaisseaux. On continua aussi à L. Quintius Flamininus le commandement de la flotte. On décerna à chacun des Préteurs des Espagnes, huit mille hommes d'infanterie & quatre cent cavaliers tirés des Alliés du nom Latin. Mais on leur ordonna de renvoyer les anciens soldats, & de convenir entre eux des bornes de l'Espagne citerieure & de l'ulterieure. Ils envoyerent en Macédoine pour y servir en qualité de Lieutenans Pub. Sulpicius & Pub. Villius, qui y avoient commandé comme Consuls.

Avant que les Consuls & les Préteurs partissent pour leurs Provinces, on crut qu'il étoit à propos d'expier les nouveaux prodiges. On publioit qu'à Rome le tonnerre étoit tombé sur les Temples de Vulcain & de Summanus, & à Fregelles sur le mur & la porte de la Ville; qu'à Frusinon on avoit apperçu un grand éclat de lumiere au milieu des ténebres de la nuit; qu'à Ascalum il étoit né un agneau avec deux têtes & cinq piés; qu'à Formies deux loups étant entrés dans la ville, avoient déchiré quelques personnes qui s'étoient rencontrées sur leur chemin; & qu'enfin à Rome un loup étoit entré non seulement dans la ville, mais avoit pénetré jusques dans le Capitole. C. Acilius Tribun du peuple, fit ordonner par une loi qu'on envoyât cinq colonies sur les côtes maritimes, deux aux embouchures des fleuves Vulturne & Literne: une à Pouzoles, & une au fort de Salerne ausquelles on en ajoûta une pour Buxento. On assigna trente familles pour chaque colonie; & on créa pour faire ces établissemens des Triomvirs dont l'autorité devoit durer trois ans, qui furent M. Servi-

lius Geminus, Q. Minucius Thermus, & T. Sempronius Longus. Les Consuls après avoir achevé leurs levées, & s'être acquittés de tous leurs devoirs envers les hommes & les Dieux, partirent tous deux pour la Gaule. Cornelius marcha par le plus droit chemin contre les Insubriens qui étoient actuellement sous les armes avec les Manceaux leurs Alliés: Q. Minucius prenant sur la gauche s'en alla vers la mer inférieure: & tournant du côté de Genes, attaqua les Liguriens les premiers. Il prit sur eux les villes de Cariste & de Litubie, & accepta la reddition volontaire des Celelates & des Cerditiates, deux peuples de la même nation. Déja les Romains avoient réduit sous leur puissance toutes les nations qui sont en-deçà du Pô, excepté les Boyens & les Ilvates, dont les premiers étoient Gaulois, & les autres Liguriens. On faisoit monter à quinze le nombre des villes qui s'étoient renduës, & à vingt mille celui de leurs habitans. De là le Consul mena ses légions sur les terres des Boyens.

Succès des Consuls dans la Gaule.

Dès avant l'arrivée des Consuls les Boyens avoient passé le Pô avec leurs

armée, & s'étoient joints avec les Manceaux & les Insubriens, pour opposer toutes leurs forces réunies aux ennemis, croyant, comme on le leur avoit fait entendre, que les Consuls feroient aussi la guerre sans se séparer. Mais quand ils apprirent que l'un des deux ravageoit les terres des Boyens, la discorde se mit aussitôt parmi eux; les Boyens voulant que tous ensemble courussent au secours de leur païs; & les Insubriens protestant qu'ils ne s'éloigneroient point du leur. Ainsi s'étant séparés, les Boyens partirent pour aller défendre leurs campagnes; tandis que les Insubriens avec les Manceaux se camperent sur les rives du fleuve Mincius. Le Consul Cornelius se campa près de la même riviere, environ cinq mille pas au-dessous d'eux; & ayant découvert par le moyen de ceux qu'il avoit envoyés dans les bourgs des Manceaux, & dans Bresse la capitale du païs, que la jeunesse de cette nation avoit pris les armes & s'étoit jointe aux Insubriens, sans consulter les anciens; & que le conseil public n'avoit point de part à cette revolte, il fit venir les principaux de la ville, & tâcha d'ob-

tenir d'eux qu'ils détachassent les Manceaux d'avec les Insubriens, & engageassent leur jeunesse ou à retourner dans le païs, ou à passer dans les troupes des Romains. Ils ne pûrent lui promettre ni l'un ni l'autre; mais ils l'assûrerent que leurs gens ou demeureroient dans l'inaction pendant le combat, ou même, s'ils en trouvoient l'occasion, se déclareroient pour les Romains. Quoique les Insubriens n'eussent aucune connoissance de cette convention, ils avoient cependant quelque soupçon contre la fidélité de leurs Alliés. C'est pourquoi quand ils rangerent leurs troupes en bataille, n'osant leur confier aucune des deux aîles, dans la crainte que s'ils venoient à les trahir, ils n'entraînassent la perte de toute l'armée, ils les placerent derriere les enseignes, au corps même de la bataille. Le Consul, dès le commencement de l'action, promit un Temple à Junon Sospite, si par sa protection, il battoit ce jour-là les ennemis. Les soldats pousserent aussitôt de grand cris pour lui témoigner qu'ils le mettroient dans la nécessité d'accomplir son vœu, & aussitôt ils fondirent sur les ennemis. Les

Insubriens furent enfoncés dès le premier choc. Quelques Auteurs ont rapporté que les Manceaux les attaquerent tout d'un coup par derriere, sitôt que le combat eût commencé; & que ne pouvant résister à deux ennemis qui les tenoient enveloppés, ils furent taillés en piéces dans le milieu, & laisserent sur la place trente-cinq mille hommes; & que les vainqueurs en prirent cinq mille sept cent vivans, & parmi eux Amilcar Général Carthaginois, qui les avoit engagés dans cette guerre; avec cent trente étendarts & plus de deux cent charriots. Les villes qui s'étoient revoltées avec eux, se rendirent sur le champ aux Romains.

Minucius avoit commencé par porter le fer & le feu dans tout le païs des Boyens: ensuite voyant qu'ils avoient abandonné les Insubriens, pour venir défendre leurs terres, il se tint renfermé dans son camp, ne doutant pas qu'il ne lui fallût combattre les ennemis. Et les Boyens auroient infailliblement pris le parti de lui donner bataille, s'ils n'avoient été effrayés par la défaite des Insubriens, dont ils apprirent la nouvelle. C'est pourquoi

abandonnant leur camp & leur Chef, & se dispersant dans les différens bourgs, pour aller défendre leurs biens particuliers, ils obligerent le Consul de changer la méthode avec laquelle il avoit resolu de faire la guerre. Car ne comptant plus de la terminer par une seule action, il se remit à ravager les campagnes, à brûler les maisons, & à forcer les bourgs & châteaux. Ce fut en ce tems-là qu'il brûla Clastidie, après quoi il mena ses légions contre les Ilvates peuple Ligurien, le seul qui ne se fût pas soumis; mais qui apprenant la réduction des Insubriens, & la consternation qui empêchoit les Boyens de tenter le sort d'un combat, se rendit à la fin comme les autres. L'hyver avoit déja commencé lors qu'on reçut à Rome les lettres dans lesquelles les Consuls exposoient les heureux succés qu'ils avoient eus dans la Gaule. M. Sergius Préteur de la ville en fit premierement la lecture devant les Sénateurs, & ensuite, par leur ordre, dans l'Assemblée du peuple Romain. On ordonna que les Temples seroient ouverts pendant quatre jours, & que dans tout ce tems, on rendroit aux

Dieux les actions de graces qui leur étoient dûës.

Après la prise d'Elatie, le Consul T. Quintius avoit déja distribué ses troupes dans la Phocide & dans la Locride pour y passer l'hyver, lorsqu'il s'excita une sédition à Oponte. Cette ville étoit partagée en deux factions, dont l'une appelloit les Etoliens qui en étoient plus près, & l'autre les Romains. Les Etoliens arriverent les premiers. Mais le parti contraire qui étoit le plus puissant les empêcha d'entrer dans la ville, & y demeura le plus fort jusqu'à l'arrivée du Général Romain, qu'il avoit informé de ce qui se passoit. Les soldats de Philippe qui étoient en garnison dans la citadelle, ne purent être engagés à abandonner cette place, ni par les menaces des Opontiens, ni par l'autorité du Consul Romain. Ce qui empêcha ce Général d'y donner l'assaut sur le champ, c'est que le Roi lui envoya un trompette, pour lui demander une entrevûë, dont il le prioit de lui fixer le tems & le lieu. Il la lui accorda sans peine, parce qu'il aspiroit à l'honneur de terminer cette guerre, soit par la force des armes, soit par des condi-

tions de paix. Car il ne sçavoit pas encore si on l'enverroit relever par l'un des nouveaux Consuls, ou si on auroit égard aux sollicitations de ses Amis & de ses proches, qu'il avoit chargés de faire tous leurs efforts, pour lui faire continuer le commandement de l'armée dans cette Province. Or l'avantage qu'il trouvoit dans cette conference, c'est qu'il seroit le maître de se déterminer pour la guerre, s'il apprenoit qu'on lui eût continué l'autorité; ou pour la paix, si on le rappelloit. Ils choisirent pour l'entrevuë le bord de la mer dans le Golphe de Maliac près de Nicée. Le Roi s'y rendit de Démétriade avec cinq fregates, & un vaisseau ponté. Il étoit accompagné des premiers de sa Cour, & d'un des plus considérables des Achéens nommé Cyclias, que ses compatriotes avoient chassé de sa patrie.

Entrevuë du Roi Philippe & du Consul Quintius avec ses Alliés.

Le Consul avoit avec lui le Roi Amynander, Dionysodore Ambassadeur d'Attalus, Agesimbrot Amiral de la flotte des Rhodiens, Pheneas le premier des Etoliens, & deux Achéens, Aristenus & Xenophon. Le Consul s'avança au milieu d'eux jusques sur le bord de la mer; & de là s'adressant à

Philippe qui s'en tenoit à quelque distance, sur la proue de sa galere; après l'avoir mise à l'ancre : mettez pié „ à terre, lui dit-il, nous converserons plus commodément ensemble, „ étant plus à portée de nous entendre. „ Et sur ce que ce Prince refusoit de „ descendre : qui craignez-vous, re-„ prit Quintius ? Je ne crains que les „ Dieux immortels, répondit Philip-„ pe d'un air fier & qui tenoit du sou-„ verain. Mais je ne me fie pas égale-„ ment à la bonne foi de tous ceux „ que je vois autour de vous : & les „ Etoliens sont ceux qui me sont les „ plus suspects. Mais, repliqua le „ Consul, tous ceux qui entrent en „ conference avec l'ennemi, ont les „ mêmes raisons de se défier. Je le „ sçais, dit le Roi : mais Philippe & „ Pheneas sont deux motifs & deux „ récompenses bien differentes de la „ perfidie dont on peut user ici : car „ il sera plus aisé aux Etoliens de sub-„ stituer un autre Préteur à Pheneas, „ qu'aux Macédoniens de trouver un „ Roi qui me puisse remplacer. Après ce prélude, on garda quelque tems le silence.

Enfin Quintius dit au Roi qu'il de-

Conditions de paix dictées à Philippe par le Consul.

voit parler le premier, puisqu'il avoit demandé l'entrevûë : mais Philippe lui ayant répondu que c'étoit à celui qui donnoit la loi, & non à celui qui la recevoit, à expliquer ses intentions ; le Romain dit que son discours étoit très-simple, & qu'il alloit proposer des conditions sans lesquelles il n'y avoit point de paix à esperer. » Que „ Philippe devoit retirer ses garnisons „ de toutes les villes de la Grece ; ren- „ dre aux Alliés du peuple Romain les „ prisonniers & les déserteurs qu'il „ avoit à eux ; & aux Romains eux- „ mêmes toutes les places de l'Illyrie „ dont il s'étoit emparé depuis la paix „ faite en Epire : au Roi Ptolemée „ les villes qu'il avoit usurpées après „ la mort de Ptolemée Philopator. „ Que c'étoient là les conditions dont „ il étoit question entre lui & le peu- „ ple Romain. Mais qu'il étoit juste „ qu'on entendît aussi les raisons & „ les demandes des Alliés. L'Ambas- „ sadeur d'Attalus prétendit que Phi- „ lippe devoit restituer à son maître „ les vaisseaux & les prisonniers dont „ il s'étoit rendu maître par le com- „ bat naval qui s'étoit donné auprès „ Chios ; & réparer les dommages

„ qu'il

» qu'il avoit causés dans les bois sacrés
» de Nicephore, & dans le Temple
» de Venus qu'il avoit dépouillé de
» ses ornemens. Les Rhodiens rede-
» mandoient Pérée, canton du conti-
» nent situé vis-à-vis de leur Isle, &
» qu'ils prétendoient être de leur an-
» cien domaine; & vouloient qu'il
» retirât ses garnisons d'Iassus, de
» Bargylies, & d'Eurome, & dans
» le Peloponese, de Seste & d'Aby-
» de; & que Perinthe rentrât sous la
» domination des Bysantins sur le pié
» qu'elle y avoit été autrefois, & que
» tous les marchés & ports de l'Asie
» devinssent francs & libres. Les A-
» chéens redemandoient Corinthe &
» Argos. Pheneas Préteur des Eto-
» liens ayant insisté, à l'exemple du
» Consul, sur la liberté de la Grece en
» général, & en particulier sur la res-
» titution des villes qui avoient été
» autrefois sous la puissance des Eto-
» liens, Alexandre le plus considé-
» rable & le plus éloquent de la mê-
» me nation, prit la parole après lui,
» & dit qu'il avoit gardé jusques-là le
» silence, non qu'il crût qu'on pût
» rien terminer dans cette conférence,
» mais pour ne point interrompre

Discours d'Alexandre Seigneur Etolien contre Philippe.

» ceux des Alliés qui avoient parlé.
» Que Philippe ne faisoit paroître ni
» assez de sincérité dans les conféren-
» ces de paix, ni assez de valeur dans
» la guerre. Que dans les entrevûës,
» il ne songeoit qu'à tromper & à sur-
» prendre ; & que dans la guerre il
» ne livroit jamais de batailles en raze
» campagne ; mais que les évitant
» avec soin, il brûloit les villes & les
» saccageoit, pour faire perdre à ses
» ennemis le fruit des avantages qu'ils
» avoient remportés sur lui. Que ce
» n'étoit pas ainsi qu'en avoient usé
» les anciens Rois de Macédoine tou-
» jours prêts à combattre en plaine,
» mais épargnant les villes autant
» qu'ils pouvoient, pour se conser-
» ver un empire plus riche & plus flo-
» rissant. Quel pouvoit être le bût
» d'un Prince qui détruisant les villes
» & païs de la possession desquels la
» guerre devoit décider, ne se réser-
» voit que la guerre même ? Que
» l'année précédente Philippe seul
» avoit plus détruit de villes dans la
» Thessalie dont les peuples étoient
» ses Alliés, que tous les ennemis qui
» avoient jamais fait la guerre dans
» cette Province pour la conquerir ;

„ & qu'il avoit fait plus de tort aux „ Etoliens mêmes dans le tems qu'il „ étoit leur Ami, que depuis qu'il étoit „ devenu leur ennemi. Qu'il s'étoit „ emparé de Lisimachie après en „ avoir chassé leur Préteur, & la gar- „ nison qu'ils y avoient établie : que „ tout de même il avoit soumis la „ ville de Cios à sa puissance, puis „ l'avoit ruinée de fond en comble ; „ & qu'enfin par la même fraude il „ s'étoit mis en possession des villes de „ Thebes, de Phties, d'Echine, de „ Larisse & de Pharsale. »

Philippe indigné des reproches d'Alexandre, fit approcher son vaisseau du bord, pour se faire mieux entendre; & à peine avoit-il commencé à parler, que Pheneas voyant qu'il s'emportoit avec chaleur contre tous les Alliés, mais surtout contre les Etoliens, l'interrompit, » & lui dit que „ les discours étoient inutiles dans un „ démêlé qui devoit être décidé par „ les armes : que c'étoit à lui de vain- „ cre ou d'obéir aux vainqueurs. Ce que vous dites là paroît clair même aux aveugles, lui répliqua Philippe, en faisant allusion à la foiblesse de ses yeux : car ce Prince étoit naturelle

Philipre trop railleur pour un grand Roi.

ment railleur plus qu'il ne convient à un Souverain, & dans les affaires même les plus sérieuses, il lui échappoit toujours quelque bon mot. Mais en cette occasion, il fit éclater son indignation contre les Etoliens qui le sommoient, avec la même hauteur que les Romains mêmes, d'abandonner la Grece, dont ils ne pouvoient fixer ni l'étenduë ni les limites : puisque les Agréens, les Apadeotes & les Amphiloques mêmes, qui faisoient une grande partie de l'Etolie, n'étoient assurement pas compris dans ce qu'on appelloit Grece. » Ont-ils raison, continua-» t'il, de se plaindre que j'ai causé » quelque dommage à leurs Alliés, » eux qui de tout tems ont permis à » leur jeunesse de porter les armes » contre leurs propres Amis, obser-» vant seulement de ne la point au-» toriser par un décret public; & dont » on a souvent vû les troupes com-» battre en même tems dans les deux » armées contraires? A l'égard de » Cios, ce n'est pas moi qui l'ai pri-» se de force; mais Prusias mon Allié » & mon Ami avec le secours de mes » soldats. J'ai tiré, il est vrai, Lisi-

„ machie des mains des Thraces : „ mais la néceſſité où la guerre pré- „ ſente m'a mis de me défendre, m'a „ empêché de garder cette ville, & „ elle eſt encore au pouvoir des Thra- „ ces. Voilà ce que j'avois à répon- „ dre aux Etoliens. A l'égard d'At- „ talus & des Rhodiens, ils ne ſont „ pas en droit de me rien demander, „ puiſque ce ſont eux qui ont été les „ agreſſeurs, & non pas moi. Et ce- „ pendant en conſidération des Ro- „ mains, je veux bien rendre Perée „ aux Rhodiens, & à Attalus les vaiſ- „ ſeaux & les priſonniers dont il par- „ le, & qui pourront ſe retrouver. „ A l'égard des bois de Nicephore & „ de la chapelle de Venus, que puis- „ je répondre à ceux qui en deman- „ dent le rétabliſſement, ſinon que je „ ferai la dépenſe qu'il faudra pour „ replanter les uns, & relever l'autre ? „ Car c'eſt le ſeul moyen de reſtituer „ des arbres qui ont été coupés, & des „ édifices qu'on a abattus ; puiſqu'on „ daigne propoſer de pareilles minu- „ cies entre des Rois. » Dans la ré- ponſe qu'il fit aux Achéens, qu'il avoit reſervés pour la fin, après avoir expoſé les bienfaits que toute cette

nation avoit reçus premierement d'Antigonus, puis de lui-même, il fit faire la lecture des décrets flatteurs dans lesquels ces peuples avoient prodigué à l'un & à l'autre, tous les honneurs qu'on peut rendre, non seulement aux hommes, mais encore aux Dieux; ausquels il opposa le dernier par lequel ils avoient renoncé à son alliance & à son amitié. Enfin après leur avoir reproché dans les termes les plus forts leur inconstance & leur perfidie, il déclara que cependant il vouloit bien leur rendre Argos. A l'égard de Corinthe, il dit » qu'il en délibereroit » avec le Général Romain, & qu'il » lui demanderoit s'il seroit content » qu'il renonçât aux villes qu'il avoit » prises lui-même, & qui lui apparte» noient par droit de conquête; » ou si son intention étoit qu'il rendît » encore celles qu'il avoit reçues de » ses ancêtres?

Les Achéens & les Etoliens se disposoient à lui répondre; mais comme le jour étoit prêt à finir, l'assemblée fut remise au lendemain; & Philippe retourna dans son poste, & le Consul & ses Alliés dans leur camp. Le jour suivant Quintius se trouva à l'heure

marquée à Nicée, qui étoit le lieu dont on étoit convenu. Pendant plusieurs heures on attendit le Roi de Macédoine sans qu'il parût, ni personne de sa part : & on désespéroit déja de le voir, lorsqu'on apperçut les vaisseaux qui le portoient. Toute la raison qu'il donna de son retardement, » c'est qu'il avoit passé la plus » grande partie du jour à déliberer » sur la dureté des loix qu'on lui im» posoit, sans sçavoir à quoi se déter» miner «. Mais l'opinion commune étoit qu'il avoit exprès differé de se trouver au rendez-vous, afin d'ôter aux Achéens & aux Etoliens le tems de lui répondre. Et il la confirma lui-même, en demandant que pour empêcher qu'on ne perdît le tems en disputes & en criailleries, on écartât tous les autres de la conférence, & que pour en abreger la fin, elle se passât entre le Général Romain & lui. D'abord on ne voulut point accepter cet expédient qui sembloit exclure les alliés des Romains d'une entrevûe où ils avoient interêt : mais le Roi s'opiniâtrant à le demander, du consentement de tous les autres, le Consul accompagné du seul Appius Claudius

Continuation de la conférence.

Tribun des soldats, s'avança au bord de la mer ; & le Roi de son côté y descendit avec Apollodore & Demosthenes qui l'avoient déja accompagné la veille. Là s'étant entretenus assez longtems en particulier, ils s'en retournerent. On ne sçait point ce que Philippe rapporta aux siens. Mais Quintius déclara à ses Alliés, » que » Philippe abandonnoit aux Romains » toute l'Illyrie, & leur rendoit leurs » transfuges & leurs prisonniers. Qu'il » restituoit à Attalus ses vaisseaux & » les hommes qu'il avoit pris dessus ; » & aux Rhodiens le pays appellé » Perée : qu'il vouloit garder Iassus » & Bargylies : qu'il rendoit aux Etoliens Pharsale & Larisse, mais retenoit Thebes ; & qu'il remettoit aux » Achéens Argos & Corinthe «. Personne n'approuva qu'il décidât ainsi en maître des pays qu'il vouloit rendre, ou qu'il vouloit garder. » Que » de la façon qu'il s'expliquoit, les » Alliés perdoient plus qu'ils ne gagnoient. Et qu'au surplus, à moins » qu'il n'abandonnât toute la Grece » sans exception, il resteroit toujours » quelque sujet de disputes & de » guerres.

Comme de toutes les parties de l'assemblée, les Alliés à l'envi les uns des autres, disoient hautement la même chose, leurs clameurs vinrent jusqu'aux oreilles de Philippe, quoiqu'il en fût assez éloigné. C'est pourquoi il pria Quintius de remettre la décision du tout au lendemain, lui promettant ou qu'il feroit goûter ses raisons, ou qu'il entreroit lui-même dans celles des autres. On se trouva de bonne heure au rendez-vous auprès de Thronion sur le bord de la mer. Là Philippe commença par prier Quintius & tous ceux qui étoient présens, de ne point apporter d'obstacle à la paix : ensuite il demanda qu'on lui accordât un délai, afin qu'il pût envoyer des Ambassadeurs au Sénat à Rome. Qu'il obtiendroit de lui la paix aux conditions qu'il proposoit, ou qu'il accepteroit celles que le Sénat lui imposeroit, quelles qu'elles fussent. Les Alliés n'étoient pas de cet avis, persuadés qu'il ne songeoit qu'à gagner du tems, & à les amuser, pendant qu'il remettroit de nouvelles forces sur pié. Quintius répondit » qu'ils auroient pû raisonner ainsi » l'été, & dans la saison où on peut

Troisiéme entrevûe.

» encore agir; mais qu'à la veille de
» l'hyver, on ne risquoit rien de lui
» accorder le tems d'envoyer des Am-
» bassadeurs à Rome. Qu'aussi bien
» toutes les conditions dont on seroit
» convenu avec le Roi, ne seroient
» valables, qu'autant qu'elles seroient
» confirmées par l'autorité du Sénat;
» & que pendant le repos que l'hyver
» donnoit nécessairement aux armées,
» on pourroit apprendre quelles é-
» toient ses intentions «. Tous les
chefs des Alliés étant entrés dans ce
sentiment, on donna à Philippe une
tréve de deux mois, pendant lesquels
eux-mêmes jugerent à propos d'en-
voyer aussi leurs Ambassadeurs à
Rome, pour prévenir le Sénat, &
l'empêcher de se laisser surprendre
par les artifices de ce Prince. Mais la
tréve ne fut accordée qu'à condition
que les garnisons du Roi seroient re-
tirées sur le champ de la Locride &
de la Phocide. Quintius, pour ren-
dre l'Ambassade plus éclatante, vou-
lut qu'Amynander Roi des Athama-
nes allât avec les députés des autres
Alliés; & fit partir lui-même, quel-
ques jours après eux, Q. Fabius ne-
veu de sa femme, Q. Fulvius, & Ap-

pius Claudius, pour se rendre aussi à Rome.

Lorsqu'ils y furent arrivés, le Sénat donna audience aux Ambassadeurs des Alliés, avant d'entendre ceux de Philippe. Le discours des premiers fut rempli d'invectives contre ce Prince. Mais ce qui toucha le plus l'assemblée, ce fut la description qu'ils firent des terres & de la mer, par laquelle ils lui firent comprendre que si le Roi gardoit Demetriade dans la Thessalie, Chalcis dans l'Eubée, & Corinthe dans l'Achaie, on ne pouvoit pas dire que la Grece fût libre; les termes dont ce Prince se servoit lui-même, lorsqu'il appelloit ces villes, les entraves de la Grece, n'étant pas moins véritables qu'ils étoient injurieux. On fit ensuite entrer les Ambassadeurs de Philippe. Ils commencerent un discours qui paroissoit devoir être fort long. Mais on les interrompit en leur demandant en un mot, si leur maître abandonneroit les trois villes qu'on vient de nommer. Et lorsqu'ils eurent répondu que le Roi ne leur avoit donné aucune instruction particuliere sur cet article, on les congédia sans leur don-

ner aucune réponse. On laissa à Quintius la liberté de décider de la guerre & de la paix ainsi qu'il le jugeroit à propos. Ce Général voyant que le Sénat n'étoit pas rebuté de la guerre, & préferant lui-même la victoire à la paix, n'accorda plus d'entrevûe à Philippe, & lui déclara même qu'il n'admettroit aucune Ambassade de sa part, si ce n'est celle qui viendroit lui annoncer, qu'il renonçoit absolument à la Grece.

Philippe rebuté par les Romains fait alliance avec le Tyran Nabis.

Philippe vit bien que pour être en état de donner la bataille qu'il ne pouvoit éviter, il lui falloit ramasser toutes ses forces. Et comme il craignoit pour les villes qu'il avoit dans l'Achaie, depuis que les peuples de cette contrée s'étoient déclarés contre lui, & encore plus pour Argos que pour Corinthe ; il crut qu'il ne feroit pas mal de mettre cette place en dépôt entre les mains de Nabis Tyran de Lacedemone, à condition de la lui remettre s'il étoit victorieux, & de la garder pour lui-même, supposé qu'il fût battu. C'est pourquoi il écrivit à Philocles Gouverneur d'Argos & de Corinthe, d'aller lui-même trouver Nabis. Philocles à l'offre avan-

rageuse qu'il étoit chargé de faire à ce Prince, ajoûta que le Roi, pour gage de l'amitié qu'il vouloit faire avec lui, avoit dessein de donner les deux Princesses de Macédoine en mariage à ses deux fils. D'abord Nabis refusa de se mettre en possession de la ville d'Argos, à moins qu'il ne fût appellé au secours de cette ville par un décret des Argiens mêmes. Mais lorsqu'il eut appris que ce peuple en pleine assemblée, avoit non seulement rejetté avec mépris, mais encore détesté avec horreur la proposition qu'on lui avoit faite de l'appeller, croyant avoir une belle occasion de le piller, il dit à Philocles qu'il pouvoit lui livrer cette ville quand il voudroit. Ainsi il fut reçu dans Argos pendant la nuit à l'insçu des habitans. Dès le matin il occupa toutes les hauteurs, & fit fermer les portes. Il s'empara des biens de quelques-uns des principaux qui s'étoient échapés à la faveur du premier tumulte, ôta à ceux qui étoient restés tout ce qu'ils avoient de vases d'or & d'argent, & outre cela exigea d'eux des sommes considerables. Ceux qui obéirent sur le champ, en furent quittes pour la perte de leurs biens.

Avarice & cruauté inouies de Nabis à l'égard des Argiens.

Mais ceux qui furent ſoupçonnés d'avoir caché ou écarté quelques-uns de leurs effets, furent traités comme de malheureux eſclaves : & pour les forcer à ſe trahir eux-mêmes, on leur fit ſouffrir les ſupplices les plus rigoureux. Enſuite il convoqua le peuple, & propoſa deux loix dont l'une en ſupprimant tous les Regiſtres publics, aboliſſoit toutes les dettes ; & l'autre ordonnoit que les terres ſeroient également partagées entre les citoyens. Ce ſont là les deux flambeaux dont ſe ſervent ordinairement les novateurs pour allumer la diſcorde, & armer la populace contre les Grands.

Dès que Nabis fut en poſſeſſion d'Argos, il ne ſe ſouvint plus ni de qui il tenoit cette ville, ni des conditions auſquelles on la lui avoit livrée. Il envoya des Ambaſſadeurs à Quintius qui étoit alors à Elatie, & à Attalus qui hivernoit à Egine, pour leur apprendre qu'il étoit maître d'Argos ; & que ſi le Conſul vouloit s'y rendre, il eſperoit qu'il n'auroit pas de peine à s'accorder avec lui. Quintius qui vouloit encore ôter cette reſſource à Philippe, conſentit à l'entrevûe que demandoit Nabis ; & ſans differer,

il envoya avertir Attalus de le venir trouver d'Egine à Sicyone ; & lui-même partit d'Anticyre avec dix quinqueremes que son frere Lucius avoit par hazard amenées depuis quelques jours de ses quartiers d'hyver de Corfou, & se rendit à Sicyone. Attalus qui y étoit déja arrivé, fit entendre au Consul qu'il ne convenoit pas à un Général Romain d'aller trouver Nabis, mais que c'étoit à ce Tyran à se rendre auprès de lui. Ainsi Quintius n'alla point à Argos. Il y a près de cette ville un lieu appellé Mycenique. Ce fut là qu'on indiqua l'assemblée à laquelle se trouverent Quintius avec son frere Lucius, & quelques Tribuns militaires ; Attalus avec les Grands de sa cour, & Nicostrat Préteur des Achéens avec un petit nombre d'Officiers des troupes mercenaires. Ils y trouverent le Tyran qui les attendoit avec toutes ses forces. Il s'avança les armes à la main à la tête de ses Gardes, jusqu'au milieu de la plaine qui les séparoit, & où il trouva Quintius sans armes accompagné de son frere & de deux Tribuns des soldats, & Attalus aussi sans armes, ayant à ses côtés le Préteur des Achéens, & un des principaux de sa cour. Nabis

Entrevûe de Nabis & de Quintius.

commença par s'excuser de ce qu'il » étoit venu accompagné de gens ar- » més, & armé lui même, à une con- » férence dans laquelle il voyoit le » Consul & le Roi sans armes ; ajou- » tant qu'il ne craignoit rien de leur » part, mais qu'il se défioit des exilés » d'Argos «. A l'égard de l'alliance qu'ils alloient contracter, Quintius demanda deux conditions ; premierement, que Nabis fit la paix avec les Achéens ; secondement, qu'il lui donnât des troupes pour l'aider dans la guerre qu'on faisoit actuellement contre Philippe. Le Tyran consentit à envoyer des secours au Consul. Mais au lieu de la paix qu'on vouloit qu'il fit avec les Achéens, il ne voulut s'engager qu'à une tréve, qui devoit finir avec la guerre de Macedoine.

Attalus fit naître une autre difficulté à l'égard de la ville d'Argos. Car ce Prince prétendoit que Nabis s'en étoit emparé par la trahison de Philocles, & contre la volonté des habitans ; au lieu que Nabis soutenoit que c'étoient les Argiens eux-mêmes qui l'avoient appellé pour les défendre. Le Roi vouloit qu'on assemblât les Argiens pour sçavoir d'eux la vérité du fait. Le Tyran ne s'y oppo-

soit pas. Mais le Roi vouloit que Nabis retirât ses troupes de la ville, afin que les Argiens n'étant plus retenus par la crainte des Lacedemoniens, pussent déclarer librement leurs sentimens. Le Tyran n'ayant pas voulu y consentir, ce point demeura indécis ; & tout ce qu'on put obtenir de lui, c'est qu'il fourniroit six cent Crétois au Consul, & feroit une tréve pour quatre mois avec Nicostrat Préteur des Achéens. Aussitôt après Quintius partit pour Corinthe, & fit voir aux portes de cette ville les Crétois de Nabis, pour apprendre à Philocles qui en étoit Gouverneur, que ce Tyran s'étoit déclaré contre Philippe. Philocles lui-même vint s'aboucher avec le Consul : & ce Général l'ayant exhorté à passer sur le champ de son côté, & à lui livrer la ville ; il ne le refusa pas absolument, mais demanda du tems pour se déterminer. Quintius passa de Corinthe à Anticyre, d'où il envoya son frere pour sonder les Acarnaniens. Attalus partit d'Argos pour Sicyone, dont les habitans ajoûterent de nouveaux honneurs à ceux qu'ils lui avoient autrefois rendus : & ce Prince pour ne point ceder en générosité à une ville amie & alliée ; outre le champ consa-

cré à Apollon, qu'il avoit déja racheté d'une grande somme d'argent, pour le lui rendre, croyant devoir lui donner de nouvelles preuves de sa liberalité royale, il lui fit present de (1) dix talens, & de (2) dix mille mines de froment; après quoi il alla rejoindre ses vaisseaux à Cenchrées. Nabis de son côté, après avoir mis une forte garnison dans Argos, s'en retourna à Lacedemone; mais envoya sa femme à Argos pour y prendre sa place, la chargeant de piller les Dames de cette ville comme lui-même avoit fait leurs maris. Elle s'acquitta parfaitement de sa commission. Car en invitant les plus illustres les unes après les autres à la venir trouver dans sa maison; quelquefois même y en attirant tout à la fois un grand nombre de celles qui étoient unies entr'elles par le sang ou par l'amitié, elle employa si bien sur leur esprit tantôt les caresses, tantôt les menaces, qu'elle leur tira non seulement tout ce qu'elles avoient d'or & d'argent, mais à la fin même leurs habits & leurs bijoux les plus précieux.

La femme de Nabis traite les Dames d'Argos, comme son Nabis avoit traité leurs maris.

(1) Dix mille écus.

(2) Cinq mille septiers suivant nos mesures. Car la mine tient six boisseaux, & par conséquent deux mines font le septier qui en contient douze.

Fin du second Livre.

HISTOIRE ROMAINE DE TITE-LIVE.

QUATRIE'ME DECADE.

LIVRE III.

SOMMAIRE.

T. Quintius Flamininus termine la guerre de Macedoine par la victoire qu'il remporte sur le Roi Philippe auprès de Cynoscephales dans la Thessalie. L. Quintius Flamininus frere du Proconsul soumet les Acarnaniens, après avoir pris de force Leucade ville capitale de tout le pays. Le Préteur C. Sempronius Tuditanus est défait avec son armée, & tué sur la place par les Celtiberiens. Attalus tombe tout d'un coup malade, & meurt à Pergame où

il s'étoit fait transporter. On accorde la paix à Philippe, & la liberté à la Grece. Les deux Consuls L. Furius Purpureo & M. Claudius Marcellus subjuguent les Boiens & les Insubriens ; & pour ce succès le dernier de ces Généraux triomphe. Annibal tente inutilement d'exciter la guerre en Afrique ; ce qui engage les Chefs de la faction opposée à le dénoncer aux Romains, & lui, par la crainte de leur vengeance, à se retirer auprès d'Antiochus Roi de Syrie, qui se disposoit à leur faire la guerre.



OILA ce qui se passa pendant l'hyver. Mais dès le commencement du printems, Quintius fit venir Attalus à Elatie ; & dans le dessein de soumettre les Beotiens qui jusques-là avoient flotté entre les deux partis, il traversa la Phocide, & alla camper à cinq milles de Thebes capitale de la nation : & dès le lendemain, avec les soldats d'un (1) manipule, il marcha vers la ville, accompagné d'Attalus & des Ambassadeurs de plusieurs

(1) Ce qui faisoit deux cens hommes, le manipule contenant deux centuries.

peuples qui l'étoient venus trouver, ayant ordonné aux (1) haſtats d'une légion, qui compoſoient un corps de deux mille hommes, de le ſuivre à la diſtance de mille pas. Lorſqu'il eut fait la moitié du chemin, il rencontra Antiphilus Préteur de la ville qui venoit au-devant de lui; tandis que les habitans, du haut de leurs murailles, obſervoient la marche du Conſul & du Roi qui s'avançoient vers leurs murailles. Il ne paroiſſoit autour d'eux qu'un petit nombre de gens armés: car les Piquiers qui les ſuivoient d'aſſez loin, étoient encore cachés par les valons & les détours du chemin qui leur reſtoit à faire pour les joindre. A meſure que Quintius approchoit de la ville, il marchoit plus lentement, ſous prétexte de ſaluer ceux qui en étoient ſortis pour venir à ſa rencontre; mais en effet pour donner le tems aux ſiens de venir juſqu'à lui. Comme les Thebains, en retournant à la ville, marchoient devant le Licteur, ils déroboient à leurs concitoyens la vûe des piquiers qui arrivoient les derniers, & qui ne

(1) C'eſt-à-dire Piquiers, comme on l'a obſervé ailleurs.

furent point apperçus, que quand Quintius fut arrivé à son logement. Alors les Thebains demeurerent interdits, se persuadant que le Préteur Antiphilus les avoit trahis : & dès lors ils jugerent bien que les Beotiens n'auroient aucune liberté dans l'assemblée qu'on avoit indiquée pour le lendemain. Mais ils prirent le parti de cacher un ressentiment qui ne pouvoit avoir que de mauvaises suites pour eux.

Attalus en parlant dans l'assemblée des Beotiens tombe en foiblesse.

Attalus parla le premier dans l'assemblée ; & après avoir exposé au long les services que ses ancêtres & lui avoient rendus à toute la Grece en géneral, & aux Beotiens en particulier ; n'ayant pas la force à son âge, d'achever un discours qu'il avoit commencé avec beaucoup de véhémence, il tomba tout d'un coup dans une extrême foiblesse qui lui ôta l'usage de la voix. Il se trouva atteint d'une espece de paralysie, qui fit qu'on l'emporta dans son logis. L'assemblée ayant été quelque tems interrompue par cet accident, Aristenus Préteur des Achéens prit la parole, & parla avec d'autant plus d'autorité, qu'il ne donna point d'autre conseil aux Beo-

tiens, que celui qu'il avoit donné aux Achéens mêmes. A ce qu'il avoit dit, Quintius ajoûta peu de mots, vantant la justice & la bonne foi des Romains, plus que leurs armes & leur puissance. Ensuite Dicearchus de la ville de Platée fit la lecture d'une loi qui ordonnoit qu'il seroit fait un traité d'alliance entre les Romains & les Beotiens ; & comme personne n'osa s'y opposer, elle fut reçûe & autorisée par les suffrages de tous les peuples de la Beotie. Aussitôt l'assemblée fut congediée : & Quintius étant encore resté quelque tems à Thebes, pour connoître le cours que prendroit la maladie d'Attalus ; quand il vit qu'elle se terminoit à une infirmité qui ne permettoit pas à ce Prince d'en sortir, il l'y laissa pour faire les remedes qui conviendroient, & s'en retourna à Elatie. Ainsi après avoir attiré dans le parti des Romains les Beotiens, comme il avoit fait auparavant les Achéens ; n'ayant plus rien à craindre de la part des nations qu'il laissoit derriere lui, il tourna toutes ses pensées du côté de Philippe, & de la guerre qui lui restoit à terminer.

Les Beotiens font alliance avec les Romains.

Philippe se prépare à soutenir la guerre.

Philippe de son côté, voyant la rigueur dont les Romains en usoient avec lui, commença dès que le printems fut de retour, à lever des troupes dans toutes les villes de son Royaume, qu'il trouva fort épuisées de jeunesse. Car outre les guerres qui avoient dépeuplé la Macedoine du tems de ses peres, il avoit lui-même perdu beaucoup de monde dans celles qu'il avoit eues à soutenir par mer contre Attalus & les Rhodiens; & encore plus dans celle que les Romains lui avoient faite par terre. Ainsi il étoit obligé d'enrôler les jeunes gens dès l'âge de seize ans, & de faire reprendre les armes aux vieux soldats qui avoient fait leur tems, pour peu qu'il leur restât encore de vigueur. Par ce moyen ayant mis de nouvelles troupes sur pié, il les assembla à Die vers l'équinoxe du printems; & s'y étant campé, il s'appliqua à les exercer, en attendant que l'ennemi se mît en campagne, & le vînt chercher. Dans le même tems Quintius partit d'Elatie, & passant à côté de Thronion & de Scarphée, vint au Thermopyles. Il s'arrêta quelque tems dans l'assemblée que les Etoliens

liens avoient indiquée à Heraclée, pour déliberer sur le nombre des troupes qu'ils fourniroient aux Romains pour la guerre. Lorsqu'il sçut à quoi ses alliés s'étoient déterminés, il se rendit en trois jours d'Heraclée à Xinies, & se campa sur les confins des Enians & des Thessaliens, pour y attendre les troupes auxiliaires de l'Etolie. Comme ces peuples ne perdirent point de tems, elles se rendirent bientôt auprès de lui sous la conduite de Pheneas. Elles consistoient en deux mille hommes d'infanterie, & quatre cent chevaux. Le Proconsul pour leur faire connoître qu'il n'attendoit que leur arrivée, décampa aussitôt de cet endroit. Lorsqu'il fut passé dans la Phtiotide, il y fut joint par cinq cent Gortyniens Cretois commandés par Cydate, & par trois cens Apolloniates legerement armés comme eux : & peu de jours après Amynander se rendit aussi auprès de lui avec douze cens hommes d'infanterie.

Quintius ayant été joint par ses alliés, va chercher Philippe.

Philippe ayant appris que les Romains étoient partis d'Elatie, vit bien qu'il étoit à la veille d'une bataille qui décideroit de son sort. Ainsi croyant

devoir exhorter ses soldats à bien faire, après leur avoir parlé fort au long de la valeur de ses ancêtres, & de la gloire que les Macédoniens avoient acquise dans la guerre dont il les avoit si souvent entretenus, il vint aux motifs qu'ils pouvoient avoir de craindre & d'esperer. Il avouoit que sa phalange surprise d'une attaque imprévûe, avoit été obligée d'abandonner les défilés où elle étoit postée près du fleuve Aous; mais il opposoit à cet échec la défaite des Romains sur les rives de l'Atrace. » Et qu'après » tout, si les Macédoniens n'avoient » pas bien gardé les passages de l'E- » pire, ç'avoit été la faute premiere- » ment des sentinelles qui s'étoient » laissé surprendre; & en second lieu » des soldats armés à la legere, & » des troupes mercenaires qui s'é- » toient mal défendues. Mais que » dans cette occasion même la pha- » lange avoit tenu ferme, & qu'elle » seroit toujours invincible, tant » qu'elle combattroit à forces ouver- » tes, & que le lieu ne donneroit au- » cun avantage à ses ennemis «. Il étoit à la tête de seize mille Macédoniens qui étoient l'élite de ses troupes,

Dénombrement des troupes du

& toute la ressource de son royaume, ausquels il avoit ajouté deux mille hommes armés de ces petits boucliers en forme de croissant, qu'ils appellent en leur langue *Pelta*, deux mille Thraces, & autant de Tralliens nation Illyrienne; avec environ mille mercenaires de divers pays. Sa cavalerie montoit à deux mille hommes. Voilà les forces avec lesquelles il attendoit ses ennemis. Quintius avoit à peu près autant d'infanterie que Philippe, mais le surpassoit en cavalerie de ce que les Etoliens lui en avoient amené.

Roi & de celles du Proconsul.

Quintius s'étant campé auprès de Thebes de Phthie, s'avança jusqu'au pié de ses murailles, avec un petit nombre de cavaliers & de soldats légerement armés, ne désesperant pas de se rendre maître de cette ville, par la trahison de Timon le plus considérable des habitans. Mais il se trouva si éloigné de son compte, qu'il fut attaqué par des troupes qui firent sur lui une vigoureuse sortie; & il se fût difficilement tiré de ce mauvais pas, si toute son armée ne fût promptement accourue pour le dégager. Il renonça donc sur le champ à une es-

perance témerairement conçûe ; & étant bien informé que le Roi étoit arrivé dans la Theſſalie, ſans cependant ſçavoir au juſte en quel canton il étoit campé, il ordonna à ſes ſoldats d'aller couper dans la campagne du bois propre à ſe retrancher. Les Macédoniens & les Grecs avoient auſſi l'uſage de la paliſſade. Mais ils ne ſçavoient ni choiſir, ni employer le bois dont ils avoient beſoin. Car ils coupoient des morceaux ſi gros & ſi branchus, que les ſoldats déja chargés de leurs armes, avoient peine à les emporter. Et quand ils les avoient placés au-devant de leur camp, il étoit facile aux ennemis de les arracher. Car comme à cauſe de la groſſeur du tronc, ils les plantoient loin à loin, & qu'ils étoient chargés de beaucoup de branches, deux ou trois ſoldats vigoureux les ſaiſiſſoient aiſément, & quand ils en avoient une fois tiré un de ſa place, il reſtoit une ouverture de la largeur d'une porte, qu'il n'étoit pas aiſé de reboucher. Les Romains au contraire coupent des pieux légers & qui n'ont que deux ou trois branches au plus ; en ſorte qu'un ſoldat ayant ſes armes ſuſpendues derriere ſon dos,

Comparaiſon de la paliſſade des Romains & de celle des Grecs.

en peut aiſément porter pluſieurs à la fois. Et ils les enfoncent en terre ſi près les uns des autres, & entrelacent leurs branches de façon, qu'il n'eſt pas aiſé ni d'y paſſer la main, ni de diſtinguer de quel tronc partent les branches qu'on empoigne. Enfin s'il arrive que l'ennemi arrache un pieu, l'eſpace qu'il laiſſe entre les deux qui ſont à côté, n'eſt pas fort grand, & il eſt aiſé de le refermer dans le même moment, par le moyen d'un autre qu'on met en ſa place.

Quintius partit dès le lendemain, faiſant porter des pieux à ſes ſoldats, pour être en état de camper dans le beſoin, & après avoir fait un peu de chemin, il s'arrêta à ſix milles de Pheres, d'où il envoya ſes coureurs examiner en quel endroit de la Theſſalie étoit Philippe, & quels pouvoient être ſes deſſeins. Ce Prince étoit aux environs de Lariſſe, où ayant appris que Quintius étoit paſſé de Thebes à Pheres, comme il ſouhaitoit lui-même de combattre ſans differer, il ſe mit en marche pour venir au-devant de lui, & ſe campa environ à quatre milles de Pheres. Le lendemain il partit de chaque armée un détachement

pour aller s'emparer des hauteurs qui dominoient sur la ville. Mais les deux partis s'étant apperçus l'un l'autre à une distance à peu près égale de l'éminence dont ils vouloient se saisir, s'arrêterent en attendant le retour des courriers qu'ils avoient renvoyés au camp, pour demander ce qu'on souhaitoit qu'ils fassent, ayant rencontré l'ennemi contre leur esperance. Et ce jour-là ils eurent ordre de venir rejoindre l'armée sans rien entreprendre. Mais le jour suivant il se donna autour de ces mêmes éminences, un combat de cavalerie, où le parti du Roi fut battu & poursuivi jusques dans son camp, surtout par la valeur des Etoliens. Ce qui embarassa le plus les combattans, c'est que l'affaire se passa dans un terrein couvert d'arbrisseaux, & rempli de jardinages, tels qu'il s'en trouve ordinairement autour des villes; outre que les chemins étoient retrécis, & la plûpart entierement fermés par des amas de pierres ou de terre. C'est pourquoi les deux Chefs résolurent de s'éloigner de ce lieu, & comme de concert, marcherent du côté de Scotuse, Philippe dans l'esperance de s'y fournir de blé, &

Quintius à dessein de le devancer & de lui ôter cette ressource en faisant le dégat dans ce païs. Les deux armées marcherent un jour entier sans s'apercevoir, parce qu'elles étoient séparées par une longue chaîne de montagnes. Le Proconsul se campa au près d'Eretie dans la Phthie ou Phtiotide, & le Roi sur les bords de l'Oncheste. Le lendemain ils n'eurent pas plus de nouvelles l'un de l'autre, & camperent Philippe auprès de Melambion dans le territoire de Scotuse, & Quintius autour de Thetidion dans celui de Pharsale. Le troisiéme jour il tomba une pluye si violente & qui fut suivie d'un brouillard si épais, que les Romains se tinrent en repos, craignant qu'on ne se servît de cette occasion pour leur dresser des embûches.

Après que la pluye eut cessé, Philippe qui vouloit faire diligence, sans se mettre en peine des nuages qui obscurcissoient l'air, ordonna aux siens de se mettre en marche. Mais les ténebres étoient si épaisses, que les porte-enseignes ne pouvoient discerner le chemin, ni les soldats reconnoître les enseignes; ensorte qu'ils se portoient au hazard & avec beaucoup de con-

fuſion, du côté qu'ils entendoient les cris de leurs Officiers, comme on a coutume de faire pendant la nuit la plus noire. Les Macédoniens ayant gagné le ſommet de Cynoſcephale, s'y camperent, après avoir poſé un bon corps-de-garde de cavalerie & d'infanterie. Quintius qui étoit reſté dans ſon camp auprès de Thetidion, avoit ſeulement pris la précaution d'envoyer dix eſcadrons, & environ mille fantaſſins à la découverte, leur recommandant expreſſement de ſe tenir ſur leurs gardes, pour ne point tomber dans des piéges que l'obſcurité leur pouvoit cacher, même dans le païs le plus découvert. Quand ce détachement fut arrivé ſur les hauteurs que les Macédoniens occupoient, les deux partis retenus par une crainte mutuelle, ſe tinrent en repos chacun dans leur poſte. De là ayant envoyé avertir leurs Généraux de ce qui ſe paſſoit, en attendant le retour de leurs courriers, ils ſe remirent de la frayeur qui les avoit ſaiſis à la vûe inopinée les uns des autres, & ne pûrent reſter plus longtems dans l'inaction. Le combat commença par un petit nombre des plus hardis qui s'avancerent

Philippe ſe campe à Cynoſcephale.

Commencement d'une action entre les Romains, & les Macédoniens.

hors de leurs rangs ; & s'augmenta peu à peu, par le moyen de ceux qui venoient au secours de leurs camarades, lorsqu'ils les voyoient plier. Comme les Romains commençoient à avoir du dessous ; après avoir fait partir courrier sur courrier pour avertir leur Général du péril où ils étoient, ils reçurent un renfort de cinq cent chevaux, & de deux mille hommes d'infanterie la plûpart Etoliens commandés par deux Tribuns militaires, qui changerent si bien la fortune du combat, que les Macédoniens maltraités à leur tour, envoyerent demander du secours à leur Roi. Mais comme à cause des ténebres qui couvroient la face de la terre, il ne s'attendoit à rien moins ce jour qu'à combattre, & qu'il avoit envoyé la plus grande partie de ses gens au fourrage, il se trouva d'abord fort embarassé. Mais se voyant pressé par les courriers qui arrivoient coup sur coup, & la chûte du broüillard lui découvrant sur le haut de la montagne, les Macédoniens serrés de prés, & ne se défendant plus que par la situation du lieu, il crut qu'il valoit mieux exposer toute son armée au sort d'une bataille, que

d'en laisser périr une partie, sans la défendre. Il envoya donc au secours de ceux qui étoient en péril, Athenagoras Capitaine des soldats mercenaires, avec toutes les troupes auxiliaires, excepté les Thraces, ausquelles il joignit la cavalerie de Macédoine & de Thessalie. A leur arrivée les Romains abandonnerent la montagne, & ne se mirent point en devoir de se défendre, que quand ils furent descendus dans la plaine. Ils firent cependant cette retraite sans désordre & sans confusion, soutenus surtout par la cavalerie des Etoliens, la meilleure en ce tems qu'il y eût dans toute la Grece ; au lieu que leur infanterie le cédoit à celle de leurs voisins.

Le Roi apprenant cet avantage des siens, par des courriers qui arrivant coup sur coup, l'exageroient excessivement, & crioient à l'envi les uns les autres, que les Romains fuyoient pleins de confusion & d'épouvante, & qu'il suffisoit qu'il se présentât, pour achever leur défaite ; après avoir longtems résisté, & répété plusieurs fois qu'il y auroit de la témérité à exposer l'armée dans un lieu & dans un tems qui ne lui plai-

soient point, il se laissa enfin persuader, & malgré sa répugnance, rangea toutes ses troupes en bataille. Quintius en fit autant, pressé par la nécessité, plus qu'il n'y étoit invité par l'occasion. Il laissa l'aîle droite au corps de réserve, mit les éléphans devant les enseignes, & avec l'aîle gauche & tous les soldats armés à la légere, marcha contre les ennemis, faisant entendre aux soldats que ceux qu'ils alloient combattre, » étoient » ces mêmes Macédoniens qu'ils a- » voient battus & forcés d'abandon- » ner les défilés de l'Epire, malgré » les montagnes & les fleuves qui de- » voient les mettre à couvert de tou- » te insulte, les mêmes qu'ils avoient » vaincus sous la conduite de Sulpi- » cius, dans le tems qu'ils lui fer- » moient le passage étroit de l'Eor- » dée. Que le Royaume de Macédoi- » ne s'étoit soutenu longtems par sa » réputation plutôt que par ses for- » ces ; & qu'il s'en falloit beaucoup » qu'on en eût alors une idée aussi » avantageuse qu'autrefois. » Dès que ceux des Romains, qui avoient été obligés de descendre dans la vallée, apperçurent leur Général & son

armée, ils recommencerent à combattre, & fondant sur les ennemis, les forcerent une seconde fois à lâcher pié. Alors Philippe s'avança en diligence contre les Romains avec les soldats armés de boucliers, & l'aile droite composée d'une partie de cette infanterie qu'ils appellent phalange, & qui fait toute la force de l'armée Macédonienne; ordonnant à Nicanor l'un des premiers de sa cour, de le suivre avec le reste des troupes. Quand il fut arrivé au haut de l'éminence, il y apperçut quelques corps morts & quelques armes qu'y avoient laissées les Romains; ce qui lui fit juger qu'on avoit combattu dans ce lieu; que les Romains y avoient été défaits, & qu'on en étoit aux mains près de leur camp. Cet objet le transporta d'une joye extraordinaire. Mais un moment après, voyant les siens en fuite par le changement qu'avoit occasionné l'arrivée du Consul, il douta un moment s'il ne devoit pas faire rentrer les troupes dans le camp. Mais comme les Romains approchoient toujours, qu'ils donnoient déja sur l'arrieregarde de ceux des siens qui étoient en fuite, & qui ne

pouvoient manquer d'être taillés en piéces, s'il n'alloit à leur secours; & qu'enfin il ne lui étoit pas aisé à lui-même de faire retraite sans s'exposer; forcé d'en venir aux mains, avant que le reste de son armée l'eût joint, il plaça à l'aîle droite les cavaliers & les soldats légerement armés qui avoient déja combattu; & à la gauche ceux qui portoient des boucliers, & une partie des soldats qui composoient la phalange, ausquels il ordonna de (1) baisser leurs lances, & de fondre sur les ennemis. Et pour empêcher qu'on ne les pût enfoncer, il diminua de la moitié le front de la bataille, pour doubler les rangs en dedans, lui donnant beaucoup plus de longueur que de largeur: & en même tems il leur commanda de se serrer de façon que les hommes & les armes se touchassent.

Quintius ayant retiré au milieu des rangs, ceux qui avoient combattu, Bataille générale entre Quintius & Philippe.

(1) T. Live dit qu'il leur ordonna de quitter leurs lances & mettre l'épée à la main; ce qui a peu de vraisemblance. Il y a apparence qu'il s'est trompé en expliquant le verbe Grec καταβάλλειν par *jetter*; au lieu qu'il signifie en cet endroit de Polybe, *baisser*; comme l'a traduit Casaubon, & comme le remarque M. Crevier dans sa note sur ce passage.

fait sonner la charge. Jamais on ne poussa des cris plus furieux au commencement d'une action. Car le hazard voulut que les deux armées commençassent dans le même instant à crier : & ce ne furent pas seulement ceux qui en étoient actuellement aux mains, mais ceux du corps de réserve, ou qui n'étoient encore qu'en chemin pour aller combattre. Philippe qui étoit posté à l'aîle droite sur le haut de la montagne, l'emportoit par l'avantage du lieu sur ceux qui lui étoient opposés. Mais à l'aîle gauche, la partie de sa phalange qui s'étoit trouvée à la queue s'avançoit assez en désordre. Le bataillon du milieu, plus voisin de la droite, regardoit le combat qui s'y donnoit, comme un objet où il n'avoit aucune part. La phalange qui devoit être à la gauche, étoit à peine arrivée sur la hauteur, plus disposée à une marche qu'à une action. Quintius malgré le désavantage que les siens avoient à l'aîle gauche, poussa d'abord ses éléphans contre cette phalange mal assurée, & qui faisoit si mauvaise contenance, puis fondit lui-même sur elle, persuadé que la partie des ennemis qu'il auroit battue la

premiere, entraîneroit la defaite de toutes les autres. Il ne s'étoit pas trompé. Les Macédoniens qui étoient aux premiers rangs, à l'aspect effrayant des éléphans, tournerent sur le champ le dos : & furent suivis dans leur déroute de tous ceux qui venoient après : en cette occasion un des Tribuns militaires, prenant sur le champ sa résolution, laissa là la partie des siens dont la victoire n'étoit pas douteuse ; & avec vingt manipules, après avoir fait un petit détour, alla attaquer par derriere l'aîle droite de Philippe qui avoit l'avantage sur les Romains, & la défit. Dès lors les affaires des Macédoniens commencerent à aller mal partout. Ce qui augmenta encore leur désordre, c'est que leur phalange ne se remuoit pas aisément, pour aller au secours de ceux qui plioient ; & que quand elle l'auroit pû, ceux des Romains qui avoient auparavant fui devant elle, revenant à la charge, ne lui permettoient pas de le faire. Outre cet inconvenient, le lieu leur étoit encore devenu contraire, parce qu'étant descendus de dessus la hauteur où ils avoient combattu en poursuivant les Romains qui plioient de-

vant eux, ils l'avoient abandonnée au Tribun qui avoit fait le tour pour les prendre à dos. Après qu'il en eut été tué quelques-uns dans le milieu, ils s'enfuirent, la plûpart jettant leurs armes par terre, pour être plus légers.

Defaite des Macédoniens.

D'abord Philippe se retira sur un des sommets les plus élevés avec un petit nombre de cavaliers & de fantassins pour examiner ce qui se passoit à son aîle gauche : mais quand il eut reconnu que tout fuyoit, & que tous les sommets d'alentour étoient couverts des drapeaux victorieux de l'armée ennemie, il abandonna lui-même le champ de bataille. Quintius avoit déja commencé à le poursuivre : mais ayant remarqué que les Macédoniens levoient tout d'un coup la pointe de leurs sarisses en haut, il s'arrêta quelque tems, ne comprenant pas ce que signifioit ce mouvement, qui étoit nouveau pour lui. Ensuite apprenant que c'étoit une coutume pratiquée par cette nation, lorsqu'elle vouloit se rendre, il alloit accepter leur soumission & les épargner. Mais ses soldats, qui ne sçavoient pas que l'ennemi eût cessé de combattre, ni quel étoit le dessein de leur Général,

se jetterent sur eux, & après en avoir tué ceux qui leur tomberent les premiers sous la main, mirent tout le reste en déroute. Le Roi se retira à Tempe en courant à brides abattues. Il s'arrêta pendant un jour à Gonnes, pour y recueillir ceux qui étoient échappés du combat. Les Romains vainqueurs fondirent dans le camp des Macédoniens pour le piller : mais ils avoient été prévenus par les Etoliens qui en avoient presque enlevé tout le butin. On tua ce jour-là à Philippe huit mille hommes, & on lui en prit cinq mille. Le Proconsul n'en perdit pas plus de cinq cent. Si nous nous en rapportons à Valerius d'Antium, qui parle de tout avec des exagerations outrées, il y eut dans cette bataille quarante mille Macédoniens de tués, & en quoi il ment avec plus de modestie, cinq mille sept cent de pris avec deux cent quarante & un étendarts militaires. Claudius Quadrigerius fait monter le nombre des morts à trente-deux mille, & celui des prisonniers à quatre mille trois cent. Pour moi, en m'en tenant à un nombre bien moins considérable, j'ai suivi Polybe, le plus exact de tous les

Historiens & le plus croyable en ce qui regarde les expéditions des Romains, sur-tout celles qu'ils ont exécutées dans la Grece.

Philippe demande à Quintius une treve & une entrevûe, & obtient l'un & l'autre.

Philippe ayant amassé tous ceux que la fuite avoit dispersés, se retira en Macédoine, après avoir envoyé des gens à Larisse pour brûler les registres de la couronne, & empêcher qu'ils ne tombassent entre les mains des ennemis. Le Proconsul ayant vendu au profit de la République une partie des prisonniers & du butin, & accordé l'autre aux soldats, partit pour Larisse, n'étant pas encore bien informé ni de la retraite de Philippe, ni du parti qu'il avoit pris pour l'avenir. Ce fut là qu'il lui vint de la part de ce Prince un trompette en apparence pour lui demander une treve, afin d'enlever ceux des siens qui étoient restés sur le champ de bataille, mais en effet pour obtenir la permission de lui envoyer des Ambassadeurs. Quintius lui accorda l'un & l'autre, & au surplus chargea le héraut de dire au Roi qu'il eût bon courage, & qu'il ne craignît rien. Ce trait de politesse & d'humanité déplut aux Alliés, mais irrita surtout l'orgueil des

Etoliens qui se plaignoient du changement que la victoire avoit operé dans la conduite du Général : qu'avant la bataille, il n'avoit rien fait que de concert avec ses Alliés : » mais » que depuis qu'il avoit vaincu Philippe, il ne les consultoit plus sur » rien, & se rendoit l'arbitre unique » & absolu de toutes choses. Qu'on » voyoit bien que son but étoit de » mettre Philippe dans ses intérêts, » & dans ceux des Romains, & de » faire tomber sur eux tous les avantages de la paix, après que les Etoliens avoient essuyé la plus grande » partie des périls & des travaux de » la guerre. » Il est bien vrai que Quintius avoit pour eux beaucoup moins d'égard & de considération qu'à l'ordinaire. Mais ils ignoroient la cause de ce changement. Ils s'imaginoient que ce Général le plus desintéressé qui fut jamais, & le moins capable de se laisser éblouir par les attraits d'un gain sordide, avoit dessein de s'enrichir par les libéralités du Roi. Au reste ce n'étoit pas sans raison qu'il étoit indigné contre eux. Il ne pouvoit leur pardonner l'avidité insatiable qui les portoit à prendre pour eux

Plaintes des Etoliens accompagnées d'une arrogance insupportable.

la plus grande partie du butin, & l'arrogance avec laquelle ils s'attribuoient tout l'honneur de la victoire, & choquoient les oreilles de tous les Alliés. D'ailleurs il voyoit que si on ruinoit absolument le Royaume de Macédoine, la Grece ne manqueroit pas de les avoir pour maîtres au lieu de Philippe. Voilà les raisons qu'il avoit de faire exprès bien des démarches qui tendoient à les décréditer, & à les rendre plus méprisables d..ns l'esprit de tous les autres peuples.

Le Proconsul accorda au Roi une treve de quinze jours, & convint avec lui du tems où ils devoient s'entrevoir. Mais en attendant il convoqua l'Assemblée des Alliés, pour leur communiquer les conditions ausquelles il avoit résolu de lui donner la paix. Amynander Roi des Athamanes dit sans s'amuser à faire de longs raisonnements, » qu'il falloit terminer la » guerre de façon qu'en l'absence mê- » me des Romains, la Grece fût en » état de conserver la paix & de dé- » fendre sa liberté par elle-même. Les » Etoliens parlerent avec plus de du- » reté & d'emportement. Car après » avoir loué l'attention qu'avoit le

Délibération des Alliés au sujet de la paix.

» Général Romain, de communiquer, comme il étoit juste, les conditions de la paix, à ceux qui lui avoient aidé à faire la guerre, ils ajouterent qu'il étoit dans l'erreur, s'il comptoit sur la paix pour les Romains, & sur la liberté pour les Grecs, à moins qu'on ne tuât Philippe, ou qu'on ne le chassât du Royaume de Macédoine. Qu'il pouvoit aisément executer l'un & l'autre, s'il vouloit profiter de ses avantages. Quintius répondit à ces derniers qu'ils avoient parlé de maniere à faire voir qu'ils ne se souvenoient ni du caractere du peuple Romain, ni des sentimens qu'ils avoient témoignés eux-mêmes en d'autres occasions. Que dans toutes les Assemblées & les conférences qui s'étoient tenues jusques-là, ils avoient toujours opiné à ce qu'on fît la paix à des conditions raisonnables, & non à ce qu'on terminât la guerre, par le meurtre & l'extinction entiere des ennemis. A l'égard des Romains, outre que de tout tems, ils s'étoient fait une loi de pardonner aux vaincus, ils avoient donné une preuve bien éclatante de

» leur clémence & de leur humanité, dans la paix qu'ils venoient » d'accorder à Annibal & aux Carthaginois. Mais pour ne point parler des Carthaginois ; dans les entrevûes qu'on avoit eues jusqu'à ce » jour avec Philippe lui-même, avoit-il jamais été question de le chasser » de ses Etats ? Quoi ? Parce qu'il » avoit été vaincu dans une bataille, » devoit-on se proposer pour fruit de » la victoire le meurtre de ce Prince & » la destruction totale de son Royaume ! C'étoit sur le champ de bataille qu'il falloit faire éclater toute sa haine & toute son animosité. » Mais que les plus grandes ames, & » les courages les plus élevés étoient » ordinairement les plus traitables & » les plus humains à l'égard des ennemis qui avouoient leurs défaites. » Qu'il étoit vrai que les Rois de Macédoine faisoient ombrage à la liberté des Grecs. Mais que si on détruisoit ce Royaume & ce peuple, » les Thraces, les Illyriens, les Gaulois même, toutes nations feroces » & indomptables, ne manqueroient » pas de se répandre & dans la Macédoine & dans la Grece. Qu'ils ne

» devoient donc pas, en éloignant » un voisin qui les incommodoit, » donner passage, pour venir jusqu'à » eux. à des ennemis plus nombreux » & plus feroces. Phénéas Préteur des » Etoliens repliqua, que si on laissoit » échapper Philippe dans les conjon» ctures présentes, il reprendroit bien» tôt les armes, & deviendroit plus » redoutable que jamais. Mais Quin» tius l'interrompant, cessez, lui dit-il, » de renouveller les altercations dans » une déliberation qui doit être tran» quille & moderée. J'aurai soin que » les liens de la paix soient si fermes » que la guerre ne puisse les rompre.

C'est ainsi que cette Assemblée se termina: & dès le lendemain Philippe se trouva à la conference qu'on lui avoit indiquée à l'entrée étroite de la vallée de Tempe: & le jour suivant les Romains & leurs Alliés s'y trouverent en grand nombre. Là Philippe par une prudence tout-à-fait loüable, abandonnant de bonne grace les pays qu'aussi bien on lui auroit arrachés de force après des contestations aussi incommodes qu'inutiles, puisqu'il n'étoit pas possible de faire la paix autrement, déclara qu'il acceptoit toutes les con-

„ conditions que les Romains lui a- „ voient imposées dans la précédente „ entrevûe, & que les Alliés avoient „ demandées; qu'à l'égard du reste, il » s'en rapportoit absolument au Sénat. Par cette modération il sembloit avoir fermé la bouche à ses ennemis les plus déclarés. Et en effet tous les autres garderent le silence. Mais l'Etolien Pheneas ne pouvant résister à la demangeaison qu'il avoit de parler, „ Eh bien, dit-il, Philippe, nous „ rendez-vous enfin Pharsale, & La- „ risse de Cremaste, & Echine, & » Thebes de Phthie? » Ce Prince répondit qu'ils pouvoientre prendre ces villes, & qu'il n'y mettoit aucun obstacle. Mais Quintius n'étoit pas d'accord avec les Etoliens au sujet de cette restitution. Car il prétendoit que les (1) trois premieres appartenoient aux Romains par droit de conquête; parce qu'ayant fait approcher son armée de leurs murailles, dans le tems qu'il n'y avoit encore rien de décidé, &

Contestation entre Quintius & les Etoliens au sujet des villes rendues par Philippe.

(1) Ce passage traduit de Polybe n'a pas non plus été bien entendu par T. Live: car il ne fait rouler la contestation de Quintius & des Etoliens que sur la seule ville de Thebes; au lieu que les Romains demandoient les trois autres, & n'abandonnoient que Thebes aux Etoliens.

ayant

ayant invité leurs habitans à faire amitié avec le peuple Romain, puisqu'il leur étoit libre de quitter le parti de Philippe, ils avoient cependant préféré l'alliance de ce Prince à celle des Romains. Phénéas repliquoit qu'en vertu de l'alliance qu'ils avoient faite, ils devoient rentrer en possession des biens qui leur avoient appartenu avant la guerre ; outre que dans le premier traité il avoit été dit que les Romains auroient pour eux tout le butin & toutes les dépouilles qui se pourroient transporter ; & que les campagnes & les villes demeureroient aux Etoliens. Mais, répondit Quintius, » vous-mêmes avez violé ces „ conditions du traité, lorsqu'en re- „ nonçant à notre alliance, vous avez „ fait la paix avec Philippe sans no- „ tre aveu. Et quand cela ne seroit pas, „ la clause dont vous parlez ne regar- „ deroit au plus que les villes qui au- „ roient été prises. Mais pour celles „ de Thessalie, elles ont embrassé vo- „ lontairement le parti des Romains. Tous les autres Alliés approuverent les raisons du Proconsul ; mais les Etoliens ne les entendirent qu'avec indignation pour le présent, & bien-

tôt elles les engagerent dans une guerre dangereuse qui leur attira des pertes infinies, & causa enfin leur ruine totale. Le Général Romain convint avec Philippe qu'il envoyeroit à Rome son fils Démétrius en ôtage avec quelques-uns des Grands de sa Cour, & payeroit comptant (1) deux cens talens. Qu'à l'égard du reste, il envoyeroit des Ambassadeurs à Rome; & afin qu'il eût le tems de recevoir la réponse du Sénat, on lui accorda une tréve de quatre mois. Quintius lui promit, qu'en cas qu'il n'obtînt pas la paix, on lui rendroit ses ôtages & son argent. La principale raison qu'eut ce Général de terminer au plutôt la guerre de Macédoine, fut la nouvelle qu'il apprit des préparatifs que faisoit Antiochus pour passer en Europe, afin d'y faire la guerre contre les Romains.

Démétrius fils de Philippe envoyé pour ôtage à Rome.

Dans ce même tems, & comme quelques uns l'ont écrit, dans ce même jour, les Achéens défirent auprès de Corinthe Androsthenes Lieutenant du Roi Philippe. Ce Prince,

Androsthenes qui commandoit dans Corinthe pour le Roi, est défait auprès de cette ville par les Achéens.

(1) Deux cens mille écus, si on estime le talent trois mille livres comme on a déja fait en faveur du compte rond; car il valoit un peu moins.

dans le dessein de faire de cette place une forteresse qui tînt en bride tous les peuples de la Grece, avoit attiré les principaux habitans à une entrevûe, sous prétexte de convenir avec eux du nombre de cavaliers qu'ils pouvoient fournir pour la guerre, & les avoit retenus pour ôtages. Ensuite, outre cinq cens Macédoniens & huit cens hommes ramassés de differens pays, qu'il tenoit ordinairement en garnison dans Corinthe, il y avoit encore envoyé mille Macédoniens, douze cens tant Illyriens que Thraces ou Cretois, nations qui servoient indifferemment dans les deux partis. Enfin mille tant Beotiens que Thessaliens & Acarnaniens qu'il y avoit ajoutés, & qui, avec la jeunesse de la ville, formoient un corps de six mille combattans, donnerent à Androsthenes la confiance de livrer une bataille dans les formes. Nicostratus Préteur des Achéens étoit à Sicyone avec deux mille hommes d'infanterie & cent cavaliers; mais avec des forces si inferieures à celles d'Androsthenes, soit pour le nombre, soit pour la valeur, il n'osoit paroître en campagne, & se tenoit renfermé dans sa

place : ce qui donnoit aux ſoldats du Roi la hardieſſe d'aller piller la campagne aux environs de Pelle, de Phliaſe ou Phlionte & de Cleonée, & de s'avancer juſqu'aux portes de Sicyone, pour reprocher aux Achéens leur crainte & leur lâcheté. Bien plus, courant la mer avec leurs vaiſſeaux, ils ravageoient toute la côte maritime de l'Achaie. Le mépris qu'ils avoient pour leurs ennemis, les fit paſſer inſenſiblement de la confiance à une ſécurité & une négligence qui fit concevoir à Nicoſtratus, le deſſein & l'eſperance de les attaquer avec avantage, lorſqu'ils s'y attendroient le moins. Pour parvenir à ſon but, il envoya dans les villes voiſines un ordre ſecret de lui faire trouver à un jour marqué auprès d'Apelaure dans la Stymphalie, le nombre de gens armés qu'il leur ſpécifioit. Tous s'étant trouvés au rendez vous, il partit dans le moment, & paſſant par le pays des Phliaſiens, il arriva de nuit à Cleonée, ſans que perſonne ſçût quel étoit ſon deſſein. Il avoit avec lui cinq mille hommes, en comptant les ſoldats armés à la legere, & trois cent cavaliers. Ce fut avec ces trou-

pes qu'il attendit l'occasion d'attaquer les ennemis, après avoir envoyé un détachement pour apprendre de quel côté ils s'étoient répandus.

Androsthenes qui ne sçavoit rien de ce qui se passoit, étant parti de Corinthe, alla camper auprès du fleuve Nemée qui sépare les terres de Corinthe & de Sicyone. Là gardant avec lui une moitié de ses troupes, il partagea l'autre en trois corps qu'il envoya chacun de son côté, ravager les terres de Pelle, de Sicyone & de Phliase. Nicostratus qui attendoit à Cleonée l'occasion d'agir, ne l'eut pas plutôt appris, qu'il ordonna à une grande partie de ses soldats mercenaires, d'aller s'emparer d'un défilé par où on entre dans le pays des Corinthiens, & les suivit sans differer, avec le reste de son armée partagé en deux corps, ayant placé sa cavalerie à l'avant-garde, afin qu'elle prît les devants. Dans l'une de ces troupes étoit le reste des mercenaires avec les soldats armés à la legere; dans l'autre les soldats Achéens & des autres nations qui portoient des boucliers, & qui étoient l'élite de son armée. Cette troupe d'infanterie &

de cavalerie n'avoit pas encore fait beaucoup de chemin, lorsque quelques Thraces en fondant sur les ennemis épars dans la campagne, porterent l'alarme jusques dans le camp d'Androsthenes. Ce Commandant se trouva d'autant plus embarassé, qu'avant ce jour, il n'avoit jamais vû les ennemis hors de leurs murailles, si ce n'est quelquefois sur les collines voisines de Sicyone ; ce qui même étoit arrivé rarement ; bien loin qu'il se fût imaginé qu'ils osassent s'avancer jusqu'à Cleonée. Le parti qu'il prit fut de faire sonner la trompette, pour rappeller ceux des siens qui s'étoient dispersés dans la campagne : & ordonnant à ceux qu'il avoit avec lui de prendre promptement les armes, il sortit de son camp, & se posta avec eux sur les bords du fleuve. Les absens s'étant rassemblés & rangés en bataille avec assez de peine, ne purent soutenir le premier choc des ennemis. Les Macédoniens tinrent ferme, & disputerent longtems la victoire. Mais à la fin destitués du secours des autres, & attaqués en flanc par les soldats armés à la legere des ennemis, pendant qu'ils avoient en

tête leurs troupes armées de boucliers, ils commencerent aussi à reculer, puis tournèrent tout à fait le dos ; & la plûpart jettant leurs armes par terre, s'enfuirent à Corinthe, désesperant de pouvoir défendre leur camp. Nicostrate les fit poursuivre par les soldats mercenaires, & envoya sa cavalerie avec les troupes auxiliaires des Thraces, contre les ennemis qui pilloient encore la campagne ; & les uns & les autres en firent un carnage qui surpassa celui du combat même. De ceux même qui étoient allés piller les environs de Pelle & de Phlionte, les uns s'en revenant au camp sans crainte & sans précaution, comme gens qui ne sçavoient rien de ce qui se passoit, vinrent donner dans les corps de garde des ennemis qu'ils prenoient pour les leurs ; les autres ayant soupçonné la vérité, par les mouvemens qu'ils apperçurent de loin, voulurent se sauver par la fuite ; mais s'étant dispersés de côté & d'autre, ils tomberent entre les mains des paysans qui ne leur firent pas plus de quartier que les soldats. Il fut tué ce jour-là quinze cens, & pris trois cens des gens d'Androsthenes. Cet avantage délivra toute

M iiij

l'Achaie d'un ennemi qui lui causoit beaucoup de crainte & d'inquiétude.

Avant la bataille de Cynoscephales, L. Quintius ayant fait venir à Corfou les principaux des Acarnaniens qui seuls de tous les Grecs avoient conservé l'alliance du Roi de Macédoine, fit dès-lors quelques efforts pour les détacher d'avec ce Prince. Deux raisons surtout les retenoient dans son amitié, leur fidelité naturelle, & la crainte des Etoliens jointe à la haine qu'ils portoient à toute cette nation. Ce Général les invita à s'assembler à Leucade. Mais tous les peuples de l'Acarnanie ne s'y rendirent pas ; & ceux mêmes qui y vinrent n'étoient pas dans les mêmes sentimens. Cependant les plus considerables d'entre eux, & les Magistrats eurent assez de crédit, pour obtenir de ceux qui s'y trouvoient, un décret en vertu duquel on devoit faire alliance avec les Romains. Tous les absens désapprouverent ce qui s'étoit passé dans l'assemblée : & dans le tems qu'ils murmuroient hautement contre le décret, deux des principaux Acarnaniens envoyés par Philippe, sçavoir Androcles & Echedemus, seconde-

Les Acarnaniens rejettent l'alliance des Romains.

rent si bien le mécontentement du peuple, que non seulement le décret fut cassé, mais qu'on condamna encore comme traitres à la patrie, Archelaus & Bianor, tous deux des premiers de la nation, pour avoir été les auteurs de ce sentiment, & que le Préteur appellé Zeuxis fut déposé, pour l'avoir proposé à l'assemblée. Alors ceux qu'on venoit de condamner firent une démarche téméraire, mais dont l'événement fut heureux. Car contre le sentiment de leurs amis qui les exhortoient à ceder au tems, & à se retirer à Corfou auprès des Romains, ils résolurent de se présenter devant le peuple, ou pour appaiser son ressentiment par cette marque de confiance, ou pour souffrir de sa part tout ce qu'il voudroit ordonner. Lors donc qu'ils furent entrés au milieu de l'assemblée, la multitude étonnée de leur audace, fit d'abord éclater un murmure, qui fut un moment après suivi d'un grand silence, que lui imposa le respect de leur ancienne dignité, & la compassion de leur malheur présent. Ensuite lorsqu'on leur eut permis de s'expliquer, ils parlerent premierement d'un ton humble &

soumis ; puis dans la suite de leur discours, quand il fut question de justifier leur conduite, ils se défendirent avec cette hardiesse & cette confiance que l'innocence seule peut inspirer. Enfin devenus accusateurs d'Apologistes qu'ils étoient au commencement, ils oserent même reprocher à leurs ennemis leur injustice & leur cruauté, & firent tant d'impression sur les esprits, que d'un commun consentement on cassa la Sentence qui les avoit condamnés, & qu'on les rétablit dans leur premier état : ce qui n'empêcha pas qu'on ne rejettât l'alliance des Romains, pour rentrer dans celle du Roi de Macédoine.

Ce que je viens de rapporter, se passa à Leucade capitale de l'Acarnanie, où se tenoit ordinairement l'assemblée de tous les peuples de la nation. Le Lieutenant Quintius Flamininus n'eut pas plutôt appris cette révolution à Corfou où il étoit, qu'il partit avec sa flotte pour aller à Leucade, & aborda à un endroit nommé Herée. De là il s'approcha des murailles avec toutes les machines dont on se sert pour battre les villes, & les emporter de force, ne désesperant pas

L. Quintius attaque Leucade.

que cet appareil effrayant ne pût engager les habitans à se rendre. Mais voyant qu'ils étoient disposés à se défendre, il commença à élever ses tours & ses mantelets, & se prépara à battre le mur à coups de belier. L'Acarnanie étendue entre l'Etolie & l'Epire, regarde le couchant, & la mer de Sicile. La Leucadie qui est aujourd'hui une isle separée de l'Acarnanie par un détroit qu'on a creusé à la main, étoit alors une peninsule. Du côté de l'occident elle tient à l'Acarnanie par une langue de terre qui a cinq cens pas de long, & six vingt de large. C'est dans cet isthme qu'est située la ville de Leucade adossée à un côteau tourné vers l'orient & l'Acarnanie. Le reste de la ville est plus bas, & s'étend en forme de plaine vers la mer qui sépare la Leucadie de l'Acarnanie. De ce côté-là on peut l'attaquer par mer & par terre : car les eaux qui la baignent sont basses, & plus semblables à un étang qu'à une mer ; & le terrein est molasse & facile à remuer. C'est pourquoi la muraille tomboit en plusieurs endroits en même tems, abattue par la sape, ou renversée à coups de belier. Mais au-

tant que la ville même donnoit de prise sur elle aux assiégeans, autant le courage de ses défenseurs étoit-il opiniâtre & insurmontable. Ils étoient nuit & jour en action, occupés ou à relever les murailles abattues, ou à en fermer les brêches par d'autres ouvrages, ou à opposer leurs corps aux ennemis, défendant bien mieux leurs murailles avec leurs armes, que leurs personnes avec leurs murailles. Et le siége auroit duré bien plus longtems que Quintius ne s'y étoit attendu, si quelques exilés d'Italie qui s'étoient retirés à Leucade, n'eussent reçu ses soldats dans la citadelle. Et alors même, quoiqu'ils fondissent avec beaucoup de fracas d'un lieu élevé sur la ville, les Leucadiens s'étant rangés dans la place publique, leur livrerent un combat dans les formes, & leur disputerent longtems la victoire. Pendant ce tems-là les assiegeans escaladerent les murailles par differens endroits; tandis que d'autres y entroient par les brêches, ou en sautant par dessus les pierres entassées de toutes parts. Enfin Quintius étant entré lui-même dans la ville à la tête d'une troupe nombreuse, investit ceux

qui se défendoient encore, dont les uns ne quitterent les armes qu'avec la vie, les autres les jettant par terre, se rendirent au vainqueur. Quelques jours après, le bruit de la défaite de Philippe à Cynoscephale, s'étant répandu, tous les peuples de l'Acarnanie se soumirent à L. Quintius.

L'Acarnanie soumise aux Romains.

On eût dit que la Fortune s'étoit déclarée de tous côtés contre Philippe. Car les Rhodiens pour retirer aussi des mains de ce Prince, Perée qui avoit appartenu à leurs ancêtres dans le continent qui est situé vis-à-vis de leur isle, y envoyerent leur Préteur Pansistrate avec huit cens hommes d'infanterie tirés de l'Achaie, & un corps d'environ dix-neuf cens soldats mercenaires Gaulois, (1) Pisuetes, Nisuetes, Tamians & Aréens, (ces derniers tirés de l'Afrique) & Laodicéens venus d'Asie. Avec ces troupes Pansistrate s'empara de Tendeba, place forte & commode dans le territoire de Stratonicée, à l'insçu des Macédoniens qui étoient actuellement à There. Dans le même tems, il lui arriva fort à propos un autre

(1) Ces noms sont peu connus. C'étoient apparemment des peuples de l'Afrique.

corps d'infanterie de mille Achéens, avec cent cavaliers de la même nation, qu'on lui envoyoit pour le même dessein, commandés par Theoxenus. Dinocrates Lieutenant de Philippe s'avança d'abord vers Tendeba dans le dessein de reprendre ce fort; & delà vers un autre château appellé Astragon, dans le même territoire de Stratonicée; & après avoir tiré de diverses places les garnisons qu'on y tenoit, & de Stratonicée même, les troupes auxiliaires de Thessalie, se mit en marche pour aller joindre les ennemis campés près d'Alabanda, & les combattre. Les Rhodiens ayant accepté le défi, les deux partis se rangerent sur le champ en bataille. Dinocrates mit à l'aîle droite cinq cens Macédoniens, à la gauche les Agriens, au milieu les soldats qu'il avoit tirés de plusieurs garnisons, la plûpart Cariens, & la cavalerie sur les deux aîles. Les Rhodiens composerent leur droite des troupes auxiliaires des Cretois & des Thraces, leur gauche des soldats mercenaires, qui étoient l'élite de leur infanterie, & leur corps de bataille des troupes auxiliaires de diverses nations : ils répandirent sur les

aîles ce qu'ils avoient de cavalerie & de soldats armés à la legere. Ce jour-là les deux armées s'étant montrées sur les rives opposées d'un petit ruisseau qui les séparoit, se contenterent de lancer quelques traits l'une contre l'autre, & rentrerent dans leur camp. Mais le lendemain s'étant présentées dans le même lieu, & dans le même ordre, elles se livrerent un combat plus sanglant qu'on ne devoit l'attendre d'un si petit nombre de troupes. Car il y avoit au plus de chaque côté trois mille hommes d'infanterie, & autour de cent chevaux. Mais les deux partis étoient à peu près égaux non seulement par le nombre des soldats, & la qualité des armes, mais encore par la grandeur de leur courage, & par l'esperance qu'ils avoient de vaincre. Les Achéens passerent les premiers le ruisseau, fondirent sur les Agriens, & furent suivis dans le même instant de tout le parti Rhodien. Le combat fut longtems douteux. Mais les Achéens ayant repoussé les Agriens qui leur étoient à peu près égaux en nombre, le corps de bataille de Dinocrate ne tint pas longtems. A l'égard des Macédoniens qui étoient à

la droite, tant qu'ils demeurerent serrés en forme de phalange, il ne fut pas aisé de les entamer. Mais dès qu'ils furent dénués du secours de la gauche qui avoit pris la fuite, par le mouvement qu'ils firent pour oppofer leurs piques aux ennemis qui venoient les prendre en flanc, ils se mirent eux-mêmes en désordre, puis tournerent le dos, & enfin jettant leurs armes, s'enfuirent avec beaucoup de précipitation jusqu'à Borgylies, où Dinocrates se retira lui-même. Les Rhodiens les ayant poursuivis jusqu'à la fin du jour, se retirerent dans leur camp. Si les vainqueurs avoient marché sans differer contre Stratonicée, on ne doute point qu'ils n'eussent repris cette ville sans peine. Mais ils manquerent une si belle occasion, pour s'être amusés à reprendre quelques bourgs & quelques châteaux de Perée. Car ceux qui étoient en garnison dans cette ville, eurent le loisir de se remettre de leur frayeur; & de reprendre courage, jusqu'à ce qu'enfin Dinocrates y entra avec les débris de son armée qu'il avoit eu soin de recueillir. Depuis ce tems-là ce fut inutilement qu'on entreprit de la for-

cer, ou qu'on l'assiegea dans les formes. Ce ne fut que bien des années après qu'elle fut reprise par le moyen d'Antiochus. Voilà ce qui se passa pendant cette campagne en Thessalie, en Achaie, & en Asie.

Les Dardaniens devenus insolens par la défaite de Philippe, & regardant ses Etats comme la proye du premier occupant, sortirent de leur pays, & vinrent ravager les confins de la Macédoine. Mais ce Prince, malgré les persécutions que la fortune lui suscitoit à lui & aux siens dans presque toutes les parties de l'univers, aimant mieux périr que de se voir relancé jusques dans le royaume de ses peres, leva des troupes à la hâte, & avec six mille hommes d'infanterie & cinq cens chevaux, vint fondre sur ces pillards aux environs de Stobes dans la Peonie, lorsqu'ils s'y attendoient le moins. Il en tua un grand nombre dans le combat, & encore plus dans la campagne, où l'avidité du butin les avoit dispersés. Ceux qui eurent la liberté de s'enfuir, sans s'être seulement mis en défense, s'en retournerent au plus vîte dans leur pays. Par cette expédition, la seule qui lui eût

Philippe défait les Dardaniens qui étoient entrés dans ses Etats.

réussi, ayant ranimé le courage des siens, il se retira à Thessalonique. Quand les Romains avoient commencé la guerre contre Philippe, ils n'avoient pas encore terminé celle de Carthage, ce qui leur avoit laissé ces deux ennemis sur les bras au moins pendant quelque tems. Mais heureusement pour eux, Philippe étoit vaincu, quand Antiochus fut en état de sortir de Syrie pour porter la guerre dans l'Europe. Car outre qu'il étoit plus aisé de combattre ces deux Rois séparément, que s'ils eussent réuni leurs forces contre la République, il arriva à peu près dans le même tems que l'Espagne se souleva, & mit de grandes forces sur pié pour recommencer la guerre. Et quoiqu'Antiochus dans la campagne précedente, après s'être emparé de toutes les villes qui appartenoient à Ptolémée dans la Célésyrie, fût retourné à Antioche pour y passer l'hyver, il ne se tint pas plus en repos dans la suite. Car ayant mis sur pié toutes les troupes de son royaume tant de terre que de mer, dès le commencement du printems il ordonna à ses deux fils Ardues & Mitridates de prendre les devants par

Préparatifs d'Antiochus pour porter la guerre en Europe.

terre à la tête d'une armée, & de l'attendre à Sardes. Ensuite il partit lui-même avec une flotte de cent vaisseaux couverts, & plus de deux cens brigantins ou autres bâtimens plus légers, dans le dessein de sonder en passant les villes de la dépendance de Ptolémée, le long des côtes de Cilicie & de Carie ; & en même tems de secourir d'hommes & de vaisseaux le Roi de Macédoine qui étoit encore en guerre avec les Romains.

Ambassade hardie envoyée par les Rhodiens au Roi Antiochus.

En cette occasion les Rhodiens firent plusieurs entreprises glorieuses & hardies, tant sur mer que sur terre, pour prouver leur fidelité au peuple Romain, & le zele qu'ils avoient pour le bien général de la Grece. Mais ils firent surtout éclater leur générosité & leur grandeur d'ame, lorsque n'étant point effrayés de la guerre formidable qui les menaçoit, ils envoyerent des Ambassadeurs à Antiochus jusqu'à Nephelide, (promontoire de la Cilicie célebre par le (1) traité qu'y conclurent anciennement les Athé-

(1) On croit que T. Live parle ici du traité fait entre les Athéniens, & les Perses vaincus par Cimon, par lequel les derniers s'engageoient à ne point naviger au-delà des Isles Chelidoniennes.

niens) pour lui déclarer que s'il paſſoit plus avant, ils iroient au-devant de lui avec leurs vaiſſeaux ; non qu'ils lui vouluſſent aucun mal, mais pour empêcher qu'il ne ſe joignît à Philippe, & qu'il ne troublât les Romains dans le deſſein qu'ils avoient de mettre la Grece en liberté. Antiochus attaquoit alors Coraceſie. Car quoiqu'il ſe fût rendu maître de Zephirie, de Soles, d'Aphrodiſiade, de Coryce, & même de Selinonte après avoir doublé Ancmure autre promontoire de Cilicie ; enfin quoique tous les autres forts qui ſont ſur cette côte ſe fuſſent ſoumis à lui ou par crainte, ou volontairement, Coraceſie ſeule lui avoit fermé ſes portes, & le tenoit arrêté contre ſon eſperance. Ce fut là qu'il donna audience aux Ambaſſadeurs des Rhodiens ; & quoique leur commiſſion fût de nature à irriter un Monarque ſi puiſſant, il retint cependant les mouvemens de ſa colere, & leur répondit » qu'il » envoyeroit ſes Ambaſſadeurs à Rhodes, avec ordre de renouveller les » alliances que lui & ſes ancêtres a» voient faites avec cette Républi» que, & de l'aſſurer que ni elle ni

» ses Alliés n'avoient rien à apprehender d'un Prince qui n'avoit aucun dessein de leur nuire : & qu'à l'égard des Romains, ce qui prouvoit qu'il n'avoit pas envie de rompre avec eux, c'étoit l'Ambassade qu'il leur avoit envoyée tout récemment, & les décrets honorables que le Sénat avoit portés en sa faveur «. Car par hazard les Ambassadeurs dont il parloit, étoient arrivés de Rome, où on leur avoit fait l'accueil le plus favorable, & où on leur avoit donné à leur départ, toutes les marques possibles d'amitié & de bienveillance ; en quoi les Romains s'étoient accommodés à l'état présent de leurs affaires : car ils étoient encore incertains du succès qu'auroit la guerre de Macédoine. Ainsi précisément dans le tems que les Ambassadeurs d'Antiochus exposoient ces choses dans l'assemblée des Rhodiens, arriva le courrier qui apprit la victoire des Romains à Cynoscephale, & la fin de la guerre d'entre Philippe & eux. Ce succès qui mettoit les Rhodiens en sûreté du côté de Philippe, leur inspiroit le (1) dessein d'aller au-

(1) Cependant ils ne l'executerent pas.

devant d'Antiochus avec leur flotte. Mais avant toutes choses, ils se mirent en devoir de défendre contre les entreprises d'Antiochus, les villes qui étoient alliées de Ptolemée. Et en effet ils donnerent à propos du secours aux uns, & préserverent les autres, en les avertissant assez à tems, de se précautionner contre les efforts de l'ennemi : si bien que par leur vigilance, ils conserverent la liberté aux villes de Caune, de Mynde, d'Halicarnasse & de Samos. Après tout mon dessein n'est pas de rapporter en détail tout ce qui se passa dans ces contrées, pouvant à peine suffire à ce qui regarde proprement les Romains.

Mort d'Attalus, & son éloge.

En ce tems-là Attalus mourut à Pergame, où on l'avoit apporté de Thebes, à l'âge de soixante & douze ans, après en avoir regné quarante quatre. Ce Prince n'avoit reçu de la fortune aucun avantage qui pût l'élever à la Royauté, excepté ses grandes richesses (1). Il en usa avec autant de

(1) Si on en croit Pausanias, Attalus étoit fils d'un autre Attalus neveu de l'Eunuque Philoterus. Cet Eunuque n'étant que l'Intendant du Roi Lysimachus, s'étoit révolté contre son maître ; & s'étant emparé de la ville de Pergame, en avoit laissé la possession à Eumenes aussi l'un de ses neveux : & cet Eumenes en mourant, l'avoit

prudence que de magnanimité ; & par là se persuada d'abord à lui-même & peu à peu à tous les autres, qu'il n'étoit pas indigne du nom de Roi. En effet après avoir vaincu & soumis dans un seul combat, les Gaulois dont l'irruption faisoit trembler l'Asie depuis quelques années, il en prit la qualité, & en soutint depuis l'éclat par une conduite & des sentimens qui ne se démentirent jamais. Il gouverna ses sujets avec une justice sans exemple, & ne fut pas moins fidele à ses Alliés que libéral envers ses amis. Il laissa en mourant une femme & quatre enfans, & son Royaume si bien affermi, qu'il resta dans sa famille jusqu'à la (1) troisiéme génération. Tel étoit l'état des affaires d'Asie, de Grece & de Macédoine ; lorsque, la paix n'étant pas encore absolument faite & conclue avec Philippe, il s'éleva une guerre considérable dans l'Espagne ultérieure. M. Helvius, qui gouvernoit alors cette Province pour les

Soulevement des peuples de l'Espagne ultérieure.

laissée à notre Attalus son cousin germain, sous le nom de Dynastie : & enfin Attalus l'avoit érigée en Royaume.

(1) Attalus Philometor son petit-fils mourant sans enfans, laissa le peuple Romain héritier de ses Etats & de ses richesses.

Romains, écrivit au Sénat » que Colca & Luscinus, deux petits Rois du » pays, avoient pris les armes : qu'a» vec le premier s'étoient soulevées » dix-sept villes, & avec Luscinus » Cardone & Bardone les deux plus » puissantes de toute la contrée. Que » les habitans des côtes maritimes ne » s'étoient pas encore déclarés, mais » qu'ils étoient attentifs aux mouve» mens de leurs voisins, & qu'ils imi» teroient infailliblement leur exem» ple «. Après que M. Sergius Préteur de la ville eut fait la lecture des lettres d'Helvius, le Sénat ordonna qu'immédiatement après la création des nouveaux Préteurs, celui à qui l'Espagne seroit échûe, consulteroit aussitôt les Sénateurs sur la guerre d'Espagne.

Des deux Consuls l'un obtient le triomphe, l'autre est rejetté.

Les deux Consuls arriverent à Rome à peu près dans ce tems-là : & ayant demandé dans le Temple de Bellone, où le Sénat leur donnoit audience, qu'on leur accordât le triomphe pour les services qu'ils avoient rendus à la République, les deux Tribuns du peuple C. Atinius Labeo, & C. Ursanius, exigerent » qu'ils exposassent séparément & l'un

» l'un après l'autre, les raisons qu'ils » avoient de prétendre à cet honneur: » que pour eux ils ne permettroient » pas que leur demande fût commu- » ne, &, pour ainsi dire, solidaire; » n'étant pas raisonnable que la mê- » me récompense fût accordée à des » actions qui ne la méritoient pas » également «. Alors Minucius dit que son Collegue & lui avoient eu conjointement la province d'Italie, & qu'ils avoient fait la guerre l'un & l'autre avec beaucoup d'union & de concert. Et Cornelius ayant ajoûté que les Boyens ayant passé le Pô pour venir secourir contre lui les Insubriens & les Manceaux; c'étoit son Collegue qui, par les hostilités qu'il avoit exercées sur leurs terres, les avoit forcés de repasser ce fleuve, pour aller défendre leur pays; Les Tribuns avouerent » que Cornelius avoit fait » de si grandes actions, qu'il n'étoit » pas moins juste de lui accorder le » triomphe, que de rendre aux Dieux » immortels les actions de graces qui » leur étoient dûes. Mais que ni lui, » ni aucun autre citoyen, n'avoit ja- » mais eu le crédit & l'autorité, après » avoir obtenu cet honneur pour lui-

» même, de le faire encore accorder » à un Collegue qui n'avoit rien fait » pour le mériter. Que Q. Minucius » n'avoit livré dans la Ligurie que de » legers combats, qui à peine méri- » toient qu'on s'en souvînt & qu'on » en parlât; & que dans la Gaule il » avoit perdu (1) un grand nombre » de soldats: & ils nommoient même » deux Tribuns des soldats T. Ju- » ventius & Cn. Labeon son frere, » qui avoient été tués dans cette ac- » tion avec plusieurs braves gens, » tant citoyens qu'Alliés. Qu'on alle- » guoit la reddition fausse & simulée » de quelques villes & bourgs, sans » en donner aucune preuve «. Cette dispute entre les Consuls & les Tribuns occupa le Sénat pendant deux jours. Enfin les Consuls cédant à l'opiniâtreté des Tribuns, firent leur proposition séparément.

Tous les Sénateurs d'un consentement unanime décernerent le triomphe à C. Cornelius: & ceux de Plaisance & de Cremone ne contribuerent pas peu à en relever l'éclat, par la reconnoissance qu'ils lui témoi-

(1) Dans ce qui précede, il n'est fait aucune mention de cette perte.

gnerent devant tout le peuple, pour avoir ſauvé leurs villes que les ennemis tenoient aſſiégée, & avoir même retiré pluſieurs de leurs citoyens des fers des barbares qui les avoient mis dans la ſervitude. Quintus Minucius, après avoir ſondé l'eſprit des Sénateurs ſur ſon affaire, comme il vit qu'ils lui étoient tous oppoſés, déclara qu'il triompheroit ſur le mont Albain, en vertu de l'autorité conſulaire dont il étoit revêtu, & à l'exemple de pluſieurs perſonnages illuſtres qui avoient uſé de ce droit avant lui. Pour C. Cornelius, il triompha avant d'être ſorti de charge, des Inſubriens & des Manceaux, & expoſa aux yeux du peuple un grand nombre d'étendarts ennemis & une grande quantité de dépouilles priſes ſur les Gaulois, qu'il fit porter à la ſuite de ſon char, ſur des charriots qui eux-mêmes faiſoient partie du butin : & en même tems on le voyoit précédé des premiers d'entre les vaincus chargés de chaînes, parmi leſquels on lit dans quelques Auteurs qu'on remarquoit Amilcar Chef des Carthaginois lui même Mais l'objet qui attira le plus les yeux & l'attention des ci-

toyens, ce fut la multitude des Cremonois & des Plaisantins, qui suivoient le Triomphateur, portant sur leurs têtes les chapeaux qui étoient le symbole de leur liberté recouvrée. Il fit mettre dans le Trésor public (1) deux cens trente sept mille cinq cens as, & (2) soixante & dix-neuf mille deniers d'argent portant la figure d'un (3) char attelé de deux chevaux, après avoir fait paroître ces sommes dans son triomphe. Il fit distribuer à chacun des simples soldats (4) soixante & dix as, le (5) double aux centurions, le (6) triple aux cavaliers. Q. Minucius triompha sur le mont Albain des Liguriens & des Boyens, avec moins de distinction que son Collegue, par rapport aux actions qu'il avoit exe-

(1) Qui faisoient un peu moins de douze mille livres en cuivre monnoyé.

(2) Un peu moins de quarante mille francs en argent.

(3) C'étoit la marque qu'on imprimoit sur les especes d'argent dont usoit la République. Il y en avoit aussi qui portoient la figure d'un char à quatre chevaux, qu'on appelloit *nummi quadrigati*.

(4) Trois livres dix sols. (5) Sept livres. (6) Dix francs & demi. On voit par cette distribution que les cavaliers étoient au-dessus des centurions ; ce qui fait qu'il ne faut pas les comparer aux cavaliers de nos armées, qui ne sont que de simples soldats.

cutées, & au lieu où se fit cette cérémonie; outre que tout le monde sçavoit que l'argent qui y fut employé, n'avoit pas été tiré du Trésor par l'autorité du Sénat; mais cependant il y fit paroître autant de drapeaux, de chars & de dépouilles, que Cornelius; & même les sommes qu'il étala aux yeux des spectateurs furent à peu près égales : car elles montoient à deux cens cinquante-quatre mille as de cuivre, & cinquante-trois mille deux cens deniers d'argent. Il fit aussi aux soldats, aux centurions & aux cavaliers de son armée, la même libéralité dont Cornelius avoit usé à l'égard des siens.

Après le triomphe, on tint les assemblées consulaires dans lesquelles on créa L. Furius Purpureo & M. Claudius Marcellus. Le lendemain on nomma Préteurs Q. Fabius Buteo, T. Sempronius Longus, Q. Minucius Thermus, Manius Acilius Glabrio, L. Apustius Fullo, & C. Lelius. Sur la fin de cette année on reçut de T. Quintius des lettres par lesquelles il mandoit qu'il avoit donné bataille à Philippe dans la Thessalie, & avoit défait & mis en déroute ce

Prince & son armée. Le Préteur Sergius en fit la lecture dans le Sénat, qui en donna part aussitôt après à tout le peuple assemblé pour cet effet. Pour remercier les Dieux de cet heureux succés, on ordonna des prieres & des processions publiques pendant cinq jours. Peu de tems après arriverent à Rome les Ambassadeurs de T. Quintius & ceux de Philippe. On conduisit les derniers hors de la ville dans une maison publique, où ils furent logés & régalés aux dépens du peuple Romain. Ils eurent audience du Sénat dans le temple de Bellone, où sans s'arrêter à de longs discours, ils déclarerent que leur maître feroit tout ce que le Sénat exigeroit de lui : & là-dessus fut décernée, suivant la coutume, une ambassade de dix Commissaires ausquels se joindroit T. Quintius, & dicteroit les conditions de la paix qui seroit faite avec Philippe. On voulut que P. Sulpicius & P. Villius qui avoient eu la province de Macédoine pendant leur Consulat, fussent du nombre de ces dix. Ce jour-là même la colonie de Consa ayant demandé qu'on augmentât le nombre de ses citoyens, on lui accorda une recrue de

Ambassadeurs de Philippe à Rome.

mille hommes, à condition qu'on ne feroit entrer dans ce nombre, aucun de ceux qui avoient porté les armes contre le peuple Romain, depuis le Consulat de Pub. Cornelius, & de T. Sempronius.

Les Ediles Curules Pub. Cornelius Scipion & Cn. Manlius Vulson firent représenter cette année dans le Cirque & sur le Theâtre les jeux Romains. Et pendant les quatre jours qu'ils durerent, ces Magistrats firent éclater une magnificence, & tout le peuple une joye, qui n'avoient point d'exemple, à cause des grands avantages qu'on avoit remportés sur les ennemis du peuple Romain. Les Ediles Acilius Glabrion & C. Lelius donnerent aussi les jeux Romains pendant huit jours; & firent faire de l'argent qu'on avoit tiré des amendes, trois statues d'airain qui representoient Cerés, Liber, & Proserpine. Cependant les Consuls L. Furius & M. Claudius étant entrés en charge, & voyant que le Sénat leur assignoit à tous deux l'Italie pour province, demanderent qu'on y joignît la Macédoine, pour être le partage de celui à qui le sort la feroit échoir. Marcellus qui avoit l'ambition

L. Furius, & M. Claudius Con. an de R. 556.

d'aller commander dans cette province, à force de repréſenter qu'on n'avoit fait avec Philippe qu'une paix feinte & trompeuſe, & que ce Prince ne manqueroit pas de reprendre les armes dès que les Romains ſeroient éloignés, avoit fait une forte impreſſion ſur l'eſprit des Sénateurs. Et ſon deſſein auroit peut-être réuſſi, ſi les Tribuns du Peuple Q. Marcius Rex, & C. Atinius Labeon n'euſſent déclaré qu'ils s'oppoſeroient à la délibération du Sénat, à moins qu'on ne leur permît à eux-mêmes avant toutes choſes, de demander au peuple, ſi ſon intention n'étoit pas, que la paix qu'on avoit fait avec Philippe ſubſiſtât. Le peuple fut aſſemblé pour cet effet dans le Capitole, où les trente cinq tribus d'une commune voix ſe déclarerent pour l'obſervation de la paix. La joye qu'on en reſſentit fut encore augmentée par les mauvaiſes nouvelles qu'on reçut d'Eſpagne. Car dans ces mêmes circonſtances, il arriva des lettres qui apprenoient » que » le Préteur C. Sempronius Tuditanus avoit été défait dans la province citerieure; que ſon armée avoit » été battue & miſe en fuite, & que » dans cette action il avoit été tué

La paix avec Philippe eſt confirmée par le peuple romain.

» plusieurs personnes de marque. Que
» ce Commandant lui-même ayant
» été enlevé de dessus le champ de
» bataille dangereusement blessé, é-
» toit mort peu de jours après. » On
laissa donc aux deux Consuls l'Italie
pour province, suivant la premiere
intention du Sénat, avec les mêmes
légions qu'avoient commandées les
Consuls ausquels ils succedoient. Ils
eurent ordre en même-tems d'en le-
ver quatre nouvelles, dont le Sénat
en envoyeroit deux, où il jugeroit
qu'elles seroient néceſſaires. T. Quin-
tius, dont l'autorité étoit suffisam-
ment prorogée par le décret de l'an-
née précédente, fut chargé de rester
dans sa province avec la même armée.

Les Préteurs tirerent ensuite leurs
provinces au sort. L. Apustius Ful-
lon, & Manius Acilius Glabrion fu-
rent chargés, le premier de rendre la
justice aux citoyens Romains mêmes,
& le second de regler les contestations
qui surviendroient entre eux & les é-
trangers. A Q. Fabius Buteon échut
l'Espagne ulterieure, à Q. Minu-
cius Thermus la citerieure, à C.
Lelius la Sicile, & à T. Sempro-
nius Longus la Sardaigne. Les Con-

fuls donnerent à Q. Fabius Buteon, & à Q. Minucius, à qui les Eſpagnes étoient échues, chacun une des quatre légions dont on leur avoit laiſſé la diſpoſition; avec quatre mille hommes d'infanterie & trois cent cavaliers des Alliés du nom Latin auſſi à chacun d'eux; & leur ordonnerent de ſe rendre inceſſamment à leurs départemens. Il y avoit cinq ans que les Romains avoient terminé la guerre en Afrique & en Eſpagne, lorſque le ſoulevement dont nous parlons, arriva. Avant que les Préteurs partiſſent pour cette guerre, qu'on regardoit comme nouvelle, parce que c'étoit la premiere fois que ces peuples prenoient les armes de leur propre mouvement, ſans être ſecourus d'aucun chef ou d'aucune armée de Carthage, les Conſuls eurent ordre, avant de ſortir eux-mêmes de la ville, d'expier les prodiges qu'on avoit annoncés. L. Julius Sequeſtris en allant dans le pays des Sabins, avoit été tué lui & ſon cheval d'un coup de tonnerre. Le Temple de Feronie dans le territoire des Capenates, avoit été frappé du feu du ciel: auprès du Temple de Moneta, les pointes de deux lances

s'étoient enflammées : un loup étoit entré par la porte Esquiline dans le quartier de la ville le plus frequenté ; & après être descendu dans la place publique, avoit passé par la rue Toscanne, puis par la rue de Melie, & étoit enfin sorti par la porte Capene, presque sans avoir été blessé. Pour appaiser la colere des Dieux, on immola les grandes victimes.

En ces mêmes jours, Cn. Cornelius Lentulus, qui avant Sempronius Tuditanus avoit gouverné l'Espagne citerieure, entra (1) triomphant dans la ville en vertu d'un arrêt du Sénat. Il fit porter devant lui deux mille deux cent soixante-douze marcs & demi d'or ; & trente marcs d'argent, le tout en lingots ; avec (2) trente-quatre mille cinq cent cinquante deniers d'argent monnoyé. L. Stertinius qui avoit eu l'Espagne ulterieure pour province,

(1) Il ne pouvoit triompher au retour de l'Espagne sans y avoir fait la guerre. Et cependant T. Live dit au ch. précédent, que depuis cinq ans qu'on avoit fait la paix avec les Carthaginois, il n'y avoit point eu de guerre en Espagne. En quoi ou il a manqué de mémoire, ou il a regardé les expéditions de Cornelius comme peu mémorables.

(2) La médiocrité de cette somme fait croire à quelques-uns qu'il faut lire trois cent mille au lieu de trente ; *trecenta* au lieu de *triginta*.

sans avoir fait la moindre tentative pour obtenir le triomphe, fit porter dans le tresor public soixante-quinze mille marcs d'argent; & du reste du butin, fit élever dans la place aux bœufs deux arcs de triomphe vis-à-vis les Temples de la fortune & de la mere Mature, & un troisiéme dans le grand Cirque, & les orna de statues de bronze doré, qu'il fit placer dessus. Tout ce que je viens de dire se passa pendant l'hyver. T. Quintius étoit alors à Elatie, où les Alliés lui vinrent présenter plusieurs requêtes. Les Beotiens demandoient qu'on leur rendît ceux de leurs citoyens qui avoient porté les armes dans les troupes de Philippe, ce que Quintius leur accorda aisément; non qu'il jugeât ces prisonniers dignes de la liberté, mais parce que les Romains étant à la veille d'entrer en guerre avec Antiochus, il étoit à propos de donner à tous les Alliés une idée avantageuse de leur clémence & de leur bonté. Mais les Béotiens n'eurent pas plutôt reçû leurs concitoyens, qu'ils firent bien connoître que ce n'étoit pas aux Romains qu'ils en avoient obligation. Car ils envoyerent sur le champ des

Ambaſſadeurs à Philippe pour lui en marquer leur reconnoiſſance, comme ſi ç'eut été aux ſollicitations de ce Prince que Quintius & les Romains euſſent accordé cette grace ; & dans leur premiere Aſſemblée, ils nommerent (1) Beotarque un certain Brachyllas, dont le ſeul mérite, pour obtenir cette dignité, étoit d'avoir commandé le corps de Beotiens qui avoit ſervi dans les troupes de Philippe ; en le préferant à Zeuxippe & à Piſiſtrate, qui les avoient engagés à entrer dans l'alliance des Romains. Ces deux citoyens en furent extrêmement indignés pour le préſent ; & craignirent même les ſuites d'un tel mépris ; jugeant par l'outrage qu'on leur faiſoit dans un tems où le Général Romain étoit campé à leurs portes avec ſon armée, de ce qu'on leur préparoit, lorſqu'il ſeroit repaſſé en Italie, & que Philippe ſeroit à portée de défendre ceux qui avoient été dans ſes intérêts, & de ſe venger de ceux qui lui avoient été contraires.

Ainſi ils reſolurent de ſe (2) dé-

(1) C'eſt-à-dire Chef de la Beotie.

(2) Un Auteur Grec a écrit que le deſſein de tuer Brachyllas fut communiqué à Quintius ; &

faire de Brachyllas chef de la faction qui favorisoit le Roi, tandis que les Romains étoient encore sur les lieux : & ils prirent si bien leurs mesures, qu'un soir qu'après avoir dîné en public, il revenoit chez lui à moitié ivre, accompagné de plusieurs hommes efféminés qui s'étoient trouvés au même repas pour le divertir, il fut assassiné par six hommes armés moitié Italiens, & moitié Etoliens. Pendant que ceux de sa suite s'enfuyent tout effrayés, qu'ils crient hautement contre cet attentat, & qu'au bruit de cet accident, une foule de citoyens courent par toute la ville avec des flambeaux ; les meurtriers se sauverent par la premiere porte qui se trouva sur leur chemin. Dès le lendemain le peuple s'assembla en grand nombre dans le Theatre, convoqué par la voix du heraut, comme si le crime eût été averé. Tout le monde crie qu'il a été tué par les gens efféminés qu'il avoit avec lui, mais dans le fond de l'ame

Brachyllas Chef des Beotiens est assassiné par les partisans des Romains.

que ce Général répondit qu'il ne vouloit point y tremper ; mais que si quelqu'un le vouloit exécuter, il n'y apporteroit point d'obstacle ; & que même il ordonna aux complices d'en déliberer avec Alexamenes Préteur des Etoliens qui y entra pour sa part.

ils soupçonnent Zeuxippe d'être l'auteur de ce meurtre. Pour le présent on crut qu'il falloit arrêter ceux qui avoient accompagné le Beotarque, & leur faire donner la question. Pendant qu'on les cherche, Zeuxippe, pour détruire les soupçons qu'on pouvoit avoir contre lui, parut hardiment dans l'Assemblée, & dit que c'étoit se tromper que de s'imaginer qu'un dessein de cette importance eût pû être conçu & exécuté par des gens si lâches, & qui n'avoient que la figure d'homme : & il appuya son opinion de tant de raisons, qu'il persuada à plusieurs, qu'il ne se seroit jamais présenté devant la multitude, s'il eût été coupable, ni parlé de cet attentat, tandis que personne ne s'en prenoit à lui. Mais tous les autres ne doutoient point qu'il ne se fût armé de cette effronterie, pour paroître innocent. On donna quelque tems après la question à des gens absolument innocens, mais qui sur l'opinion publique, dénoncerent Zeuxippe & Pisistrate, sans apporter d'autre preuve de ce qu'ils avançoient contre eux. Cependant Zeuxippe s'enfuit de nuit à Tanagre, avec un certain Stratonide, craignant

beaucoup plus le témoignage de sa propre conscience, que le rapport des dénonciateurs à qui les complices n'avoient donné aucune connoissance de leur dessein. Pour Pisistrate, il resta à Thebes, affectant de mépriser la dénonciation. Zeuxippe avoit un esclave qui avoit été le principal ministre de toute cette intrigue. Pisistrate le porta à déclarer tout ce qu'il sçavoit, par les précautions mêmes quil prit pour l'en empêcher. Il écrivit à Zeuxippe de se défaire de cet homme plus propre à commettre un crime, qu'à le celer. Celui qui fut chargé de la lettre ayant ordre de la rendre au plutôt à Zeuxippe, la mit entre les mains de ce même esclave, qu'il jugeoit le plus fidéle de toute la maison, ajoûtant qu'elle contenoit des secrets de la derniere importance pour son maître. Cet esclave à qui sa conscience reprochoit son crime, ayant assuré le porteur qu'il alloit la lui remettre, l'ouvrit, & ne l'eut pas plutôt lûe qu'il courut tout tremblant à Thebes. Zeuxippe effrayé de la fuite de son esclave, se retira à Athénes, croyant qu'il y seroit plus en sureté que par tout ailleurs. Pour Pisistrate, on se saisit de lui, &

après qu'on lui eut donné la question, pour tirer de lui l'aveu de son crime, on le fit mourir.

Les Beotiens détestent les Romains comme les auteurs du meurtre de Brachyllas, & tuent tous ceux qui leur tombent sous la main.

Ce meurtre inspira aux Thebains & à tous les Beotiens, une haine exécrable pour les Romains, qu'ils soupçonnoient d'avoir engagé Zeuxippe à faire assassiner leur premier Magistrat. Ils étoient disposés à se revolter; mais n'ayant ni armée ni chef pour soutenir une guerre dans les formes, & agissant en brigands plutôt qu'en ennemis, ils se jettent en toute occasion sur les soldats Romains, égorgeant ceux qui sont logés chez eux, & surprenant les autres lorsqu'ils sortent de leurs quartiers d'hyver pour aller en differens lieux où ils ont affaire. Ils en opriment plusieurs en leur dressant des embuches sur les chemins mêmes, ou en les attirant dans des maisons désertes & abandonnées. Enfin l'avidité du gain se joignant à la haine, ils tuent & dépouillent ceux qu'ils soupçonnent de porter leur argent dans leurs ceintures, & à qui leurs Officiers permettent d'aller négocier dans les foires & marchés. Insensiblement on s'apperçut qu'il manquoit beaucoup de sujets dans les compagnies : on commença

à regarder toute le Beotie comme un pays de voleurs & de brigands; ensorte que les soldats n'y marchoient qu'en tremblant, & s'y croyoient encore moins en sureté que sur les terres des ennemis. Alors Quintius envoya des députés dans les différentes villes de cette contrée pour se plaindre de ces hostilités. On trouva un grand nombre de gens de pié submergés dans le marais de Copaide, & on tira leurs cadavres de la boue où ils avoient été enfoncés par le poids des pierres ou vases de terre qu'on leur avoit attachés au col. On reconnut qu'un grand nombre d'actions de pareille nature avoient été faites à Acrephie & à Coronée. Quintius commença par demander qu'on lui livrât les coupables; & ensuite que pour cinq-cens soldats qui se trouvoient de manque dans ses troupes, on lui payât (1) cinq cent talens. Mais comme les Beotiens ne le satisfaisoient ni sur l'un ni sur l'autre de ces deux articles, & que chaque ville ne le payoit que de belles paroles, en assurant que le Conseil public n'avoit eu aucune part à tout ce qui s'étoit passé; il envoya des Ambassa-

(1) Environ cinq cens mille écus.

deurs à Athénes, & dans l'Achaïe, pour apprendre à ses Alliés les raisons justes & légitimes qu'il avoit de déclarer la guerre aux Beotiens, & aussitôt détachant Pub. Claudius avec une partie de l'armée pour aller du côté d'Acrephie, il alla lui-même avec l'autre assiéger Coronée, & tous deux au sortir d'Elatie, prenant differens chemins, avoient d'abord désolé toutes les campagnes par où ils avoient passé avec ces deux corps de troupes. Les Beotiens allarmés de ces dégats qui avoient repandu par tout la consternation & la fuite, envoyerent des Ambassadeurs aux Romains pour demander quartier. Mais Quintius leur ayant refusé l'entrée de son camp, il lui en vint de la part des Atheniens & des Achéens. Ce qui donna plus de poids & d'autorité aux prieres des derniers, c'est qu'en intercédant pour les Beotiens, ils déclaroient en même tems que s'ils n'obtenoient pas leur grace, ils étoient résolus à les défendre par les armes. Par leur moyen les Beotiens eurent la liberté d'aborder Quintius, & de lui faire leurs remontrances. Il leur ordonna de livrer les coupables, & de payer par forme

Quintius fait payer aux Beotiens une amende, les oblige de lui livrer les coupables, & les laisse en paix.

d'amende trente talens ; moyennant quoi il leva le siége & les laissa en paix.

Peu de jours après arriverent de Rome les dix députés dont nous avons parlé, de l'avis & de l'autorité desquels Quintius fit la paix avec Philippe aux conditions suivantes. (1)

Conditions de la paix accordée à Philippe.

» Que tous les autres Grecs, tant » ceux qui étoient en Asie que ceux » qui étoient dans la Grece, seroient » libres & se gouverneroient suivant » leurs loix : mais que ceux qui é- » toient sous la puissance de Philippe, » & dont les villes étoient occupées » par ses garnisons, seroient remis » sous la domination des Romains » avant la célébration des jeux If- » thmiens : & qu'il laisseroit en liber- » té Eurome, Pedase, Bargylies, Yas- » se, aussi bien qu'Abyde, Thasse, » Myrine & Perinthe, & en retireroit » ses garnisons. Quant à la ville de „ Ciane, Quintius écriroit à Prusias „ Roi de Bithynie, pour l'informer

(1) Comme ce décret qui regarde la liberté des Grecs, tel qu'il est dans T. Live, est confus, & s'accorde même peu avec ce qu'il dit dans le ch. suivant, je l'ai traduit d'après Polibe qui le rapporte bien plus clairement, comme l'a remarqué M. Crevier.

„ des intentions du Sénat, & de ce „ qui avoit été reglé par ses Commissaires. Que de plus Philippe rendroit „ aux Romains leurs prisonniers & „ leurs transfuges, & tous leurs vaisseaux couverts, & ne retiendroit „ que cinq brigantins, avec un navire destiné à son usage, fort difficile à mettre en mouvement, & qui „ avoit seize rameurs sur chaque banc. „ Qu'il n'auroit pas plus de cinq cens „ hommes armés, & ne réserveroit „ aucun élephant. Qu'il ne feroit point „ la guerre hors de la Macédoine sans „ la permission du Sénat. Qu'il payeroit au peuple Romain (1) mille talens, moitié comptant, le reste en „ differens payemens dans l'espace „ de dix ans » Valerius d'Antium à écrit que les Romains lui imposerent un tribut annuel de six mille marcs d'argent qu'il devoit continuer pendant dix ans; & un (2) principal de cinquante-un mille trois cent marcs, dont il en devoit payer comptant trente mille marcs. Ce même Historien

(1) Trois millions.

(2) Cette amende citée de Valerius Antias n'est pas bien aisée à comprendre. Il y a apparence que ce texte est corrompu, j'ai un peu hazardé dans la traduction que j'en donne.

ajoute qu'il lui fut défendu nommément de faire la guerre au Roi Eumenes qui venoit de succéder à son pere Attalus. Philippe accepta toutes ces conditions, & pour preuve qu'il avoit dessein de les exécuter, il envoya à Rome des ôtages du nombre desquels fut son propre fils Demetrius. Enfin Valerius assure encore que les Romains donnerent à (1) Attalus frere d'Eumenes, quoiqu'il fût absent, l'Isle d'Egine & les éléphans de Philippe, & aux Rhodiens Stratonicée de Carie, & quelques autres villes que Philippe avoit tenues; & aux Atheniens les Isles de Paros, d'Imbros, de Delos & de Scyros.

Plaintes des Etoliens contre les conditions de paix.

Tous les Etats de la Grece étoient contents de cette paix, & des conditions ausquelles elle s'étoit faite. Les Etoliens étoient les seuls qui murmuroient en secret contre ce reglement des dix députés, » qui n'étoit selon » eux que le projet spécieux, mais » chimerique, d'une vaine liberté. » Car pourquoi, disoient-ils, les Ro- » mains s'attribuent-ils certaines villes » sans les nommer? Pourquoi veu-

(1) Attalus qui regna avant Eumenes après la mort de leur pere commun.

» lent-ils que quelques autres, dont
» ils expriment les noms, soient mi-
» ses en liberté, sans être assujetties à
» personne ? N'étoit-il pas aisé de
» voir qu'ils delivroient celles qui é-
» toient en Asie, parce que leur éloi-
» gnement seul les mettoit en sureté ;
» au lieu qu'en ne nommant point
» celles qui étoient dans la Grece,
» telles qu'étoient Corinthe, Chalcis,
» Orée, avec Erethrie & Démétriade,
» ils se reservoient à eux-mêmes la li-
» berté de s'en saisir & de les garder ?
Ces plaintes n'étoient pas absolument sans fondement : car on étoit fort en doute de ce qui seroit décidé au sujet de Corinthe, de Chalcis & de Démetriade ; puisque l'arrêt du Sénat qui avoit envoyé les dix députés de Rome, en leur ordonnant de rendre la liberté à toutes les autres villes de la Grece, laissoit à leur discrétion & à leur bonne foi la destinée de ces trois villes, voulant qu'ils en disposassent suivant que les conjonctures présentes, & les intérêts de la République le demanderoient. Ils ne doutoient point qu'Antiochus ne passât en Europe, dès que ses affaires le lui permettroient, & ils ne vouloient pas laisser trois vil-

les de cette conséquence exposées à tomber sous sa puissance. Quintius passa d'Elatie à Anticyre, & de là à Corinthe avec les dix Commissaires. Là ils délibérerent entre eux de la maniere dont ils mettroient le dernier sceau à leur projet. » Quintius leur » repétoit souvent qu'il étoit àpropos » de mettre toute la Grece en liberté, » s'ils vouloient fermer la bouche aux » Etoliens, établir parmi toutes les » nations l'amitié, l'estime & le res- » pect du nom Romain, & leur per- » suader qu'ils avoient passé la mer » pour délivrer les Grecs, & non pour » se les assujettir à eux-mêmes, après » les avoir soustraits à l'empire de » Philippe. Les autres étoient d'ac- » cord avec lui en ce qui regardoit la » liberté des villes Grecques. Mais ils » ajoutoient qu'il étoit plus avanta- » geux pour elles, de rester quelque » tems sous la protection du peuple » Romain, que de passer immédiate- » ment de la domination de Philippe » sous celle d'Antiochus. Enfin ils ar- » rêterent que Corinthe seroit rendue » aux Achéens, & que cependant il » resteroit dans la citadelle de cette » ville une garnison composée de Romains:

Les Commissaires de Rome se déterminent à délivrer la Grece, en conservant Corinthe, Chalcis & Demetriade jusqu'à la retraite d'Antiochus.

» mains : & qu'ils garderoient Chal-
» cis & Démetriade, jusqu'à ce qu'ils
» fussent délivrés des inquiétudes que
» leur causoit Antiochus. »

Célébration des jeux Isthmiens.

Les jeux Isthmiens qu'on alloit célébrer, attiroient toujours une grande multitude de monde, tant à cause de l'inclination que les Grecs ont naturellement pour ces spectacles, où l'on dispute de la force, de la vitesse, & de l'habileté en quelque art & quelque science que ce soit, que de la facilité qu'ils ont de se rendre en un lieu où on aborde également par les deux mers. Mais ils y accoururent alors en plus grand nombre que jamais, pour voir de près la nouvelle forme qu'on alloit donner à la Grece, & apprendre sans differer quelle seroit leur destinée & leur fortune. C'étoit là l'unique sujet de leurs réflexions & de leurs entretiens. Quand les Romains eurent pris leurs places, le héraut, suivant la coutume, s'avança au milieu de l'arene d'où on annonce en termes solemnels, le commencement des jeux ; & un coup de trompette ayant fait faire silence, il parla en ces termes : »Le Sénat & le peuple Romain,
» & Quintius leur Général, après a-

» voir vaincu Philippe & les Macédo-
» niens, rendent la liberté, leurs loix
» & tous leurs priviléges, aux Co-
» rinthiens, aux Phocéens, à tous
„ les Locriens, aux habitans de l'Isle
„ d'Eubée, aux Magnesiens, aux
„ Thessaliens, aux Perrhebiens, & aux
(1) Achéens Phtiorides : enfin il fit le dénombrement de tous les peuples qui avoient été soumis à Philippe, & qui ne se furent pas plutôt entendus nommés par le héraut, qu'ils s'abandonnerent à des transports de joye si impetueux, qu'ils n'étoient capables ni de la gouter dans toute son étendue, ni de la contenir en eux-mêmes. A peine s'en rapportoient-ils au témoignage de leurs oreilles : ils se regardoient les uns les autres comme des gens qui se réveillent & qui sont encore enchantés d'un songe agréable. Ils demandoient à leurs voisins s'il y avoit quelque chose de réel dans ce qui se passoit sous leurs yeux. Ils desirent ardemment, non seulement d'entendre, mais de voir celui qui leur annonce la nou-

Les Grecs apprennent la nouvelle de leur liberté avec des transports incroyables de joye.

(1) Il nomme ceux-là en particulier, parce que l'Achaie en général étoit libre ; & qu'il n'est ici question que de ceux que Philippe avoit soumis à son Empire.

telle de leur liberté. Ainsi on rappelle le héraut, & il répete une seconde fois ce qu'il a dit. Alors ne pouvant plus douter de leur bonheur, ils pousserent des cris de joye & donnerent à leur libérateur des aplaudissemens si vifs & si souvent répetés, qu'on reconnut aisément que de tous les biens, celui qui charme le plus la multitude, c'est la liberté. Les jeux furent ensuite célébrés, mais en courant & avec une extrême indifference de la part des spectateurs ; tant il est vrai que leurs yeux & leurs esprits n'étoient occupés que d'un seul objet, qui leur ôtoit le sentiment de tout autre plaisir.

A la fin des jeux, tous coururent avec tant d'empressement vers Quintius, chacun tâchant de l'aborder, de lui faire compliment, de lui baiser la main, & de mettre à ses piés des couronnes ornées de rubans de diverses couleurs, que ce Général fut en danger d'être étouffé par la foule. Ce qui le soutint, ce fut sa jeunesse (car il n'avoit encore que trente-trois ans,) la vigueur de son temperamment, & la joye que lui inspiroit sa gloire, & les éloges & les applaudissemens de

tant de peuples. Le lendemain & les jours suivans une si heureuse révolution continua à faire la matiere de toutes les pensées & de toutes les conversations. » On ne se lassoit point
„ d'admirer qu'il y eût dans l'univers
„ une nation qui entreprît & soutînt la
„ guerre, en s'exposant seule aux pé-
„ rils & aux travaux, pour procurer
„ aux autres le repos & la liberté : &
„ qui non seulement rendît un tel ser-
„ vice à ses voisins ou aux peuples du
„ même continent ; mais passât les
„ mers, pour empêcher qu'il n'y eût
„ dans toute la terre aucune domina-
„ tion injuste, & faire regner par tout
„ la religion, les loix, & l'équité. Que
„ la seule voix d'un héraut avoit tiré
„ de la servitude toutes les villes de la
„ Grece & de l'Asie. Que pour con-
„ cevoir un pareil dessein, il ne falloit
„ pas avoir moins de générosité & de
„ grandeur d'ame, que de courage,
„ de patience & de bonheur pour l'é-
„ xécuter. »

Ambassades des Rois & des Républiques envoyées à Quintius & aux Commissaires de Rome.

Quintius & les dix Députés du Sénat donnerent ensuite audience aux divers Ambassadeurs des Rois, des nations, & des Républiques. Ceux du Roi Antiochus furent introduits

les premiers. Et sur ce qu'ils ne donnerent, comme ils avoient fait à Rome, que des paroles en l'air sans aucune réalité, on leur déclara, non plus en termes ambigus, comme auparavant dans le tems que Philippe étoit encore à craindre, mais de la maniere du monde la plus claire & la plus positive, qu'il devoit abandonner la possession des villes de Grece & d'Asie qui avoient été soumises à Philippe ou à lui, & laisser en repos toutes celles qui étoient libres. Que surtout il ne passeroit point en Europe ni lui ni ses armées. Quand ils eurent été congédiés, on tint l'assemblée des Nations & des Républiques; & tout y fut terminé & promptement & sans difficulté, parce qu'on se contenta d'y lire les reglemens que les Commissaires avoient faits au sujet de chaque peuple en particulier. On rendit aux Orestiens, nation Macédonienne qui la premiere avoit quitté le parti de Philippe, leurs Loix & leur liberté. On déclara pareillement libres les Magnesiens, les Perrhebiens & les Dolopes. Pour les Thessaliens, outre la liberté, on réunit à leur République cette contrée de l'Achaie

qu'on appelle Phtie, ou la Phtiotide, à l'exception des villes de Thebes & de Pharsale qui en font partie. Les Etoliens qui demandoient qu'on leur restituât Pharlsale & Leucade suivant le traité, furent renvoyés au Sénat sur cet article. Mais le décret leur confirma la possession de la Phocide & de la Locride telle qu'ils l'avoient eue auparavant. On rendit aux Achéens Corinthe, Triphylie, & Hérée qui étoit aussi une ville du Peloponnese. Les dix Députés vouloient donner à Eumenes fils d'Attalus Orée & Eretrie ; mais sur l'opposition de Quintius, la décision de ce point fut renvoyée au Sénat, qui déclara ces deux villes libres, aussi bien que Caryste. On céda à Pleuratus Lychnide & la Parthinie, deux peuples d'Illyrie qui avoient été soumis à Philippe. On laissa à Aminander les places & châteaux qu'il avoit pris à Philippe pendant la guerre.

L'Assemblée ayant été congédiée, les Députés s'en allerent chacun de leur côté, pour établir la liberté dans les villes qu'ils s'étoient partagées, Pub. Lentulus à Bargylies, L. Stertinius à Hepheſtie, à Thasse, & dans

les villes de la Thrace ; Pub. Villius & L. Terentius vers le Roi Antiochus, & Cn. Cornelius vers celui de Macédoine. Ce dernier ayant terminé les affaires qu'il avoit avec Philippe, lui demanda s'il étoit d'humeur à écouter un conseil utile & salutaire : & ce Prince lui ayant répondu que bien loin de le trouver mauvais, il lui seroit même obligé de lui faire connoître ce qui convenoit le plus à ses intérêts ; il l'exhorta fortement, puisqu'il avoit conclu la paix avec le peuple Romain, de lui envoyer des Ambassadeurs, pour lui demander son alliance & son amitié : que comme Antiochus paroissoit avoir des desseins, on pourroit le soupçonner, s'il ne faisoit pas cette démarche, d'avoir attendu l'arrivée de ce Prince, pour se joindre à lui, & recommencer la guerre. Philippe lui promit qu'il feroit partir incessamment ses Ambassadeurs pour Rome. Alors Cornelius, de Tempe où il avoit trouvé Philippe, se rendit à Thermes, où (1) les Etoliens tiennent en certain tems une assemblée générale

Entrevûe de Philippe & de Cornelius, l'un des Commissaires.

Le même Cornelius assiste à l'assemblée des Etoliens.

(1) T. Live suppose que tous les Grecs s'assembloient dans le lieu qu'il nomme là ; quoiqu'effectivement il n'y eût que les Etoliens.

qu'ils nomment Pylaique. Là il exhorta ces peuples dans les termes les plus forts à demeurer conſtamment attachés à l'amitié du peuple Romain. Mais entre les premiers de la nation, les uns ſe plaignirent à lui en termes aſſez modeſtes cependant, que les Romains, depuis leur victoire, n'avoient pas eu pour les Etoliens les mêmes égards qu'ils avoient eus tant que la guerre avoit duré : les autres prirent un vrai ton d'accuſateurs, & reprocherent avec arrogance aux Romains, que c'étoit par le ſecours des Etoliens qu'ils avoient vaincu Philippe ; & que ſans eux, ils n'auroient pas même pû mettre le pié dans la Grece. Cornelius pour empêcher que la conference ne dégénerât en altercations, ne répondit rien à ces plaintes ; il ſe contenta de dire que s'ils envoyoient à Rome, on leur donneroit ſatisfaction en tout ce qui ſeroit juſte & raiſonnable. Et en effet ils nommerent auſſitôt des Ambaſſadeurs pour aller faire leurs remontrances au Sénat. Ce fut ainſi que ſe termina la guerre de Macédoine.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient en Grece, en Macédoine & en Aſie,

peu s'en fallut qu'une conjuration d'esclaves ne soulevât toute la Toscanne. Le Préteur Manius Acilius, qui étoit chargé de terminer les contestations d'entre les citoyens & les étrangers, fut envoyé pour l'étouffer, avec une des deux légions de la ville. Il en trouva quelques uns qui s'étoient déja assemblés & avoient pris les armes. Il les défit, en tua plusieurs, en prit un plus grand nombre, dont il fit pendre les uns, les ayant convaincus d'être les auteurs de la conspiration, & rendit à leurs maîtres ceux qui se trouverent moins coupables. Cependant les Consuls s'étant rendus dans leurs Provinces, Marcellus entra sur les terres des Boyens; & après avoir fait faire à ses soldats pendant un jour entier, une marche des plus fatigantes, il se campoit sur une hauteur, lorsque Corolamus Roi de ce peuple l'y vint attaquer avec une armée nombreuse, & lui tua trois mille hommes, du nombre desquels furent plusieurs Officiers distingués, comme Tib. Sempronius Gracchus & M. Junius Silanus Préfets des Alliés, & deux Tribuns des soldats de la seconde légion, A. Ogulnius, & Pub. Claudius.

Conjuration d'esclaves en Toscanne.

Le Consul Marcellus battu par les Boyens.

Cependant les Romains se fortifierent & se défendirent si bien dans leur camp, que les ennemis, malgré leur victoire, ne pûrent s'en rendre les maîtres. Le Consul s'y tint en repos pendant plusieurs jours, pour donner aux blessés le tems de se guérir, & à tous les autres soldats celui de se remettre de leur frayeur. Les Boyens naturellement impatiens, s'ennuyerent d'attendre si longtems, & se retirerent dans leurs bourgs & châteaux. Aussitôt Marcellus ayant passé le Pô mena ses troupes dans le territoire de Come, où les Insubriens étoient campés avec les habitans du pays, à qui ils avoient fait prendre les armes. Tout en arrivant, il attaqua les ennemis, qui le repousserent avec tant de vigueur, qu'ils firent plier ceux qui combattoient devant les enseignes. Mais le Consul qui s'en apperçut, craignant que leur défaite n'entraînat celle de tous les autres, fit avancer, pour les soutenir, une cohorte de Marses, & lâcha contre les ennemis toute la cavalerie des Latins, qui dès la seconde charge réprima si bien l'impétuosité des Gaulois, que le corps de bataille des Romains se

rassura, & après avoir tenu ferme contre ces barbares, les poussa à son tour avec une vigueur extraordinaire; jusqu'à ce qu'enfin ils tournerent eux-mêmes le dos & s'enfuirent avec beaucoup de désordre & de précipitation. Si nous en croyons Valerius d'Antium, il leur tua plus de quarante mille hommes, leur prit cinq cent étendarts, quatre cent trente deux charriots, & un grand nombre de colliers d'or, dont il en offrit un d'une pesanteur extraordinaire, à Jupiter le Capitolin, & le plaça dans sa Chapelle. Ce jour même le camp des vaincus fut forcé & pillé. Quelques jours après la ville de Come fut aussi prise, & vingt-huit châteaux se rendirent tout de suite au Consul. Les Auteurs ne conviennent pas sur cet évenement. Les uns assurent que le Consul fut d'abord battu sur les terres des Boyens, & qu'ensuite il effaça cette légere perte par la victoire signalée qu'il remporta sur les Insubriens. D'autres disent que l'avantage qu'il eut d'abord auprès de Come, fut terni par la défaite qu'il essuya ensuite, en combattant contre les Boyens.

Marcellus defait les Insubriens, & leur tue plus de 40000. hommes.

Dans le tems que Marcellus partageoit ainsi les faveurs & les disgraces de la fortune, son Collegue L. Purpureon se rendit dans le pays des Boyens après avoir traversé cette partie de l'Ombrie, qu'on nomme la Tribu Sappinie. Il n'étoit pas loin du fort de Mutile, lorsque craignant d'être enfermé par les Boyens & les Liguriens, il retourna sur ses pas ; & faisant un grand circuit par des chemins découverts & sûrs, il arriva enfin dans le canton où étoit campé son Collegue. Dès qu'ils eurent joint leurs armées, ils désolerent tout le territoire des Boyens jusqu'à la ville de Felsine : & incontinent après cette ville elle-même, & tous les autres Forts & tous les habitans du pays se rendirent, à l'exception d'une troupe de jeunes gens qui avoient pris les armes pour piller, & qui alors s'étoient dispersés dans des forêts inaccessibles. De là les deux Consuls passerent avec leurs troupes dans le pays des Liguriens. Les Boyens, dans l'esperance d'attaquer à leur avantage, l'arrieregarde des Romains, qu'ils comptoient devoir marcher avec négligence comme des gens qui croyent l'ennemi loin

Les deux Consuls ravagent les terres des Boyens.

d'eux, les suivirent par des défilés inconnus. Mais n'ayant pû les atteindre, ils passerent promptement le Pô avec leurs vaisseaux; & après avoir ravagé le pays des Leves & des Libuens, comme ils s'en retournoient par les extrêmités de la Ligurie, avec le butin qu'ils avoient fait dans la campagne, ils furent rencontrés par l'armée Romaine. Le combat se livra entre eux plus promptement, & fut soutenu de part & d'autre avec plus de chaleur, que s'ils y eussent préparé leurs courages, & que les deux partis eussent choisi le tems & le lieu les plus convenables. En cette occasion on remarqua sensiblement que dans la guerre la colere fait la plus grande partie de la valeur. Car les Romains songeant beaucoup moins à vaincre, qu'à se venger, s'abandonnerent tellement à leur ressentiment, qu'à peine laisserent-ils échaper un ennemi qui pût annoncer la défaite de ses compagnons. Quand on eut reçu à Rome les lettres des Consuls qui apportoient la nouvelle de ces heureux succès, le Sénat ordonna que pendant trois jours on rendît aux Dieux des actions de graces dans tous les Temples. Peu

de tems après Marcellus revint à Rome, où le triomphe lui fut décerné d'un consentement unanime de tous les Sénateurs, sur les Insubriens & les habitans du pays de Come. Il en fit la cérémonie avant de sortir de charge. Comme il n'avoit pas été heureux dans le pays des Boyens, il laissa à son Collegue l'esperance de triompher de ces peuples qu'il avoit vaincus. Il fit porter dans son triomphe quantité de dépouilles sur les chars mêmes qu'il avoit pris aux ennemis, un grand nombre d'étendarts, (1) trois cens vingt mille as, & (2) deux cens trente quatre mille deniers d'argent aux (3) armes de la République. Il fit distribuer à chaque fantassin (4) quatre-vingt as, (5) le double aux cavaliers, (6) le triple aux centurions.

Antiochus tâche de s'emparer de l'Asie.

La même année Antiochus après avoir passé l'hyver à Ephese, entreprit de réduire toutes les villes de l'Asie sous l'ancienne forme de l'Em-

(1) Qui faisoient environ seize mille livres.
(2) Cent dix-sept mille livres.
(3) Un char attelé de deux chevaux.
(4) Quatre livres.
(5) Huit livres.
(6) Douze livres.

pire. A l'égard de celles qui étoient situées en raze campagne, ou qui ne comptoient ni sur la bonté de leurs murailles, ni sur la force de leurs armes, ni sur le nombre de leur jeunesse, il n'étoit pas embarassé de leur imposer le joug de la servitude. Mais Smyrne & Lampsaque se portoient pour libres : & il étoit à craindre que s'il le toleroit, (1) les autres villes de l'Eolie, de l'Ionie & de l'Hellespont ne voulussent imiter leur exemple. C'est pourquoi lui-même envoya des troupes d'Ephese à Smyrne pour assieger cette ville ; & il ordonna à celles qui étoient à Abyde, de n'y laisser qu'une foible garnison, & d'aller attaquer Lampsaque. Et dans le tems qu'il employoit la force pour intimider ces peuples, il leur envoyoit des Députés qui après leur avoir reproché leur témérité & leur résistance, avoient ordre, en usant de douceur & de ménagement, de leur faire entendre que bientôt le Roi leur accorderoit de lui-même ce qu'ils demandoient ; & que tout ce qu'il souhaitoit, c'est que tout le monde fût per-

(1) Ce passage est fort corrompu & fort obscur dans le texte.

suadé qu'ils tenoient la liberté de son bon plaisir, & non de leur soulevement. Ils répondoient que le Roi ne devoit ni leur sçavoir mauvais gré, ni s'étonner de l'impatience qu'ils avoient de jouir de leur liberté. Antiochus dès le commencement du printems, partit d'Ephese avec sa flotte, & passa dans l'Hellespont; ayant ordonné à ses troupes de terre de se rendre à Madyte ville de la Chersonnese. Là ayant réuni toutes ses forces, comme il vit que les habitans en tenoient les portes fermées, il investit leurs murailles de gens armés; & se préparoit à y donner l'assaut, quand ils se rendirent. La même crainte engagea les autres villes de la Chersonnese à se soumettre. Ensuite il vint à Lysimachie avec toutes ses troupes de terre & de mer. Mais ayant trouvé cette ville déserte & plus d'à moitié ruinée par les Thraces qui après l'avoir prise il y avoit quelques années, l'avoient pillée, & y avoient mis le feu; il conçut le dessein de relever une ville si célebre, & dont la situation étoit si avantageuse. C'est pourquoi il s'appliqua dans un même tems à rebâtir les murs & les maisons, à racheter les

habitans qui étoient en servitude, & à ramasser ceux que la fuite avoit dispersés dans l'Hellespont & la Chersonnese, & à y attirer de nouveaux citoyens, par les avantages qu'il promettoit à ceux qui viendroient s'y établir ; & en même tems, pour les garantir des hostilités des Thraces, il prit lui même une partie de ses troupes de terre avec laquelle il alla ravager les confins de cette province, & laissa l'autre avec tous ceux qui servoient sur ses vaisseaux, pour travailler au plus vîte à rebâtir cette ville.

Il rétablit Lysimachie.

C. Cornelius envoyé par le Sénat pour terminer les differends des Rois Antiochus & Ptolemée, s'arrêta à Selymbrie, à peu près dans le même tems que Pub. Lentulus, Pub. Villius, & L. Terentius, trois des dix Commissaires, vinrent à Lysimachie, le premier de Bargylies, & les deux autres de Thasse, où ils avoient été envoyés. Peu de jours après C. Cornelius partit de Selymbrie, & Antiochus de Thrace ; & tous deux s'y rendirent aussi. Ce Prince reçut d'abord les Députés de Rome avec beaucoup de politesse, & les traita comme

des hôtes & des amis. Mais quand on vint à parler des affaires de l'Asie, & que les Romains exposerent les ordres dont le Sénat les avoit chargés, insensiblement les esprits s'aigrirent. Ils ne purent lui dissimuler que le Sénat désapprouvoit toutes les démarches qu'il avoit faites depuis qu'il étoit parti de Syrie avec sa flotte ; & ils jugeoient qu'il devoit rendre à Ptolemée toutes les villes qui avoient été soumises à son Empire. » Car pour » celles qui avoient été possedées par » Philippe, & dont Antiochus s'étoit » saisi par surprise, pendant que le » Roi de Macédoine étoit occupé » loin de là à faire la guerre contre » les Romains, c'étoit la chose du » monde la plus injuste & la plus in- » supportable, que les Romains eussent essuyé pendant tant d'années » sur mer & sur terre toutes les fa- » tigues & tous les périls d'une lon- » gue guerre, & qu'Antiochus en eût » seul tout le fruit. Que quand même » les Romains voudroient fermer les » yeux sur son arrivée dans l'Asie, » comme sur une entreprise à laquelle » ils n'avoient point d'interêt, pou- » voient-ils regarder autrement que

» comme une déclaration de guerre, » la hardiesse qu'il avoit eue de passer » en Europe avec toutes ses forces » terrestres & maritimes ? Mais que » quand il auroit poussé jusqu'en Ita- » lie, il nieroit encore qu'il eût eu » ce dessein.

Le Roi répondit » qu'il remarquoit » depuis longtems que les Romains » se croyoient en droit d'examiner ce » qu'Antiochus avoit dû faire ou ne » pas faire : mais qu'ils ne faisoient » nulle attention à la liberté qu'ils » s'étoient donnée eux mêmes tant » sur terre que sur mer. Qu'ils n'a- » voient rien à démêler ni à prétendre » dans l'Asie : & qu'il ne leur conve- » noit pas plus de trouver à redire à » ce qu'y faisoit Antiochus, qu'à An- » tiochus de censurer ce qu'ils fai- » soient en Italie. Qu'ils avoient tort » de lui reprocher d'avoir ôté quel- » ques villes à Ptolemée, puisqu'il » étoit ami de ce Prince, & qu'il étoit » sur le point de fortifier encore cette » amitié par l'alliance qu'ils alloient » contracter ensemble. Qu'il n'étoit » pas vrai qu'il eût profité du mal- » heur de Philippe pour le dépouiller » de son bien ; & que s'il étoit passé

» en Europe, ce n'étoit pas dans le
» dessein de faire la guerre aux Ro-
» mains; mais pour recouvrer les
» villes qu'on avoit usurpées sur lui
» dans la Chersonnese, province qu'il
» prétendoit lui appartenir, puis-
» qu'elle étoit passée par la défaite de
» Lysimachus, à qui elle avoit été
» soumise, sous la puissance de Sé-
» leuchus, à qui il avoit succedé.
» Que dans le tems que ses ancêtres
» avoient été occupés de diverses
» affaires aussi épineuses qu'impor-
» tantes, Ptolemée d'abord, & après
» lui Philippe, s'étoient emparés de
» plusieurs places de cette contrée;
» & le dernier même de quelques vil-
» les de la Thrace dont il étoit voi-
» sin, qui indubitablement avoient
» appartenu à Lysimachus. Que c'é-
» toit pour les revendiquer qu'il étoit
» venu; & qu'il rebâtissoit actuelle-
» ment Lysimachie, & tâchoit de lui
» rendre son ancienne splendeur, afin
» que son fils Séleucus en pût faire la
» capitale de son Royaume.

Après qu'ils eurent passé quelques jours dans ces contestations, un bruit vague qui se répandit de la mort de Ptolemée, empêcha qu'on ne pût rien

terminer. Car quoique de part & d'autre on affectât de n'en rien croire, cependant Cornelius que le Sénat avoit chargé de voir les deux Rois, & de les mettre d'accord, demandoit quelque tems pour aller s'aboucher avec Ptolemée; & dans le fond son dessein étoit d'arriver en Egypte avant que le changement de gouvernement eût excité aucun trouble : & Antiochus de son côté esperoit se mettre en possession de l'Egypte, pour peu qu'il sçût profiter de l'occasion. Ainsi il prit congé des Romains; & laissant son fils Séleucus sur les lieux, avec ses troupes de terre, pour achever le rétablissement de Lysimachie, il s'embarqua pour se rendre à Ephese avec toute sa flotte : & ayant envoyé des Ambassadeurs à Quintius pour traiter de son alliance avec les Romains; il cotoya l'Asie; & étant arrivé dans la Lycie, il apprit à Patras que Ptolemée étoit plein de vie, ce qui lui fit abandonner le dessein d'aller en Egypte; mais continuant sa route vers l'Isle de Chypre, il n'eut pas plutôt doublé le promontoire de Chelidonie, qu'il fut obligé de s'arrêter quelque tems autour du fleuve Eurymé-

Antiochus se sépare d'avec les Députés de Rome, sans avoir rien terminé.

don dans la Pamphilie, à cause d'une sédition qui s'étoit élevée parmi ses rameurs & ses matelots. L'ayant appaisée, il en partit, & fut attaqué près des rochers qui sont à l'embouchure de la riviere de Sar, par une furieuse tempête qui pensa le faire périr avec tous ses vaisseaux. Plusieurs se briserent contre les côtes : la mer en engloutit un grand nombre avec tant de violence, qu'aucun de ceux qui les montoient n'eut le tems de gagner la terre. Ainsi il perdit beaucoup de monde, & non seulement des nautonniers ou autres gens sans nom, mais même plusieurs de ses courtisans les plus distingués. Il ramassa les débris de son naufrage. Mais n'étant pas en état de tenter la conquête de Chypre, il retourna à Séleucie dans un plus triste équipage qu'il n'en étoit parti. Il y fit mettre ses vaisseaux à sec; & comme l'hyver approchoit, il s'en alla à Antioche pour y passer cette saison. Voilà en quel état étoient les affaires des Rois.

Il est battu d'une furieuse tempête.

Triomvirs Epulons.

On établit cette année à Rome les Triomvirs (1) Epulons, & on don-

(1) Ils furent ainsi appellés du mot latin *epulum* banquet, parce que c'étoient eux qui indiquoient

na cette charge au Tribun C. Licinius, qui avoit fait porter la loi pour leur création, & à P. Porcius Leca. Cette loi leur donnoit, comme aux Pontifes, le droit de porter la robe pretexte. Mais les deux Questeurs de la ville Q. Fabius Labeon & L. Aurelius eurent cette année un grand démêlé avec tous les Prêtres. On avoit besoin d'argent, pour faire aux particuliers le dernier payement des sommes qu'ils avoient prêtées pendant la guerre de Carthage. Les Questeurs demandoient aux Augures & aux Pontifes leur contingent qu'ils n'avoient pas fourni pendant la guerre. Ils en appellerent aux Tribuns du peuple; mais ils n'y gagnerent rien, & on les obligea de compter en entier les sommes qu'ils devoient pour les années qu'ils s'étoient dispensés de payer. Cette même année moururent les deux Pontifes C. Sempronius Tuditanus, & M. Cornelius Cethegus. On donna M. Marcellus pour successeur au premier qui étoit mort en Espagne où il étoit Préteur; & au second L. Valerius. On perdit aussi

les jours qu'on offriroit un banquet sacré à Jupiter ou aux autres Dieux.

l'Augure Q. Fabius Maximus si jeune qu'il n'avoit encore exercé aucune Magistrature. On ne substitua personne en sa place. Le Consul Marcellus tint ensuite les Assemblées consulaires, dans lesquelles on nomma L. Valerius Flaccus, & M. Porcius Caton: après quoi on créa Préteurs C. Fabricius Luscinus, C. Atinius Labeon, Cn. Manlius Vulson, Appius Claudius Neron, Pub. Manlius, & Pub. Porcius Leca. Les Ediles Curules M. Fulvius Nobilior, & C. Flaminius distribuerent au peuple un million de (1) boisseaux de blé à deux sols le boisseau. C'étoient les Siciliens qui l'avoient fait voiturer à Rome en considération de C. Flaminius & de son pere, ce qui n'empêcha pas qu'il ne partageât avec son Collegue l'honneur & le mérite de cette gratification. On célébra les jeux Romains (2) pendant trois jours avec toute la magnificence possible. Les Ediles Ple-

(1) Le boisseau Romain étoit un peu moindre que le nôtre : & ces deux sols ne faisoient que dix-huit deniers de notre monnoye.

(2) Il y a dans le latin *ter instaurati*, ce qui pourroit signifier qu'on célébra ces jeux quatre jours, au lieu de trois, *instaurare* signifiant recommencer. Il faut dire la même chose de tous les passages où ce terme est employé.

beiens

beiens Cn. Domitius Enobarbus, & C. Scribonius grand (1) Curion appellerent au Tribunal du peuple les Fermiers des pâturages qui appartenoient à la République, dont trois furent condamnés à l'amende. L'argent qu'on tira d'eux fut employé à la construction d'un Temple dédié au Dieu Faune dans l'isle que forme le Tibre auprès de Rome. Les jeux Plebeiens furent célébrés pendant deux jours, & accompagnés d'un festin sacré.

L. Valerius, & M. Porcius, Con. an de R. 557.

Les deux Consuls L. Valerius Flaccus & M. Porcius consulterent le Sénat sur les départemens des Généraux & des armées, dès le premier jour qu'ils entrerent en charge. Les Sénateurs furent d'avis, attendu que la guerre d'Espagne étoit assez importante pour demander qu'on y envoyât un Consul & une armée consulaire, que ces deux Généraux tirassent au sort, pour sçavoir à qui échoiroient l'Espagne citérieure & l'Italie, qui

(1) Je crois avoir déja remarqué que chaque curie avoit un chef, qui étoit une espece de Prêtre chargé d'offrir des sacrifices pour toute la curie; & que toutes les curies ensemble avoient un premier Curion qui avoit autorité sur tous les autres, à peu près comme un Evêque sur tous les Curés de son Diocèse. Il s'appelloit *Maximus Curio.*

devoient être les deux Provinces de cette année; si mieux ils n'aimoient en convenir entre eux. Que celui qui se trouveroit chargé de l'Espagne, y conduiroit avec lui deux légions, & cinq mille Alliés du nom Latin, avec cinq cens cavaliers, sur vingt vaisseaux de longueur. Que son Collegue leveroit deux légions qui lui suffiroient pour contenir la Gaule où les Insubriens & les Boyens avoient été défaits & abattus l'année précedente de maniere à ne pouvoir se relever. Le sort envoya Caton en Espagne, & Valerius en Italie. Les Préteurs ayant aussi tiré leurs départemens au sort, C. Fabricius Luscinus fut chargé du soin de rendre la justice aux citoyens à Rome, C. Atinius Labeon de juger les contestations qui surviendroient entre les Romains & les étrangers, Cn. Manlius Vulson du gouvernement de la Sicile, Appius Claudius Neron de celui de l'Espagne ultérieure; Pub. Porcius Leca fut envoyé à Pises pour être toujours en état d'attaquer les Liguriens par derriere, & Pub. Manlius dans l'Espagne citérieure, pour y servir sous le Consul. Comme on avoit lieu de se défier,

non seulement d'Antiochus & des Etoliens, mais encore de Nabis tyran de Lacédémone, on prorogea encore à Quintius le commandement pour un an, en lui laissant deux légions, que les Consuls eurent ordre de recruter, s'il en étoit besoin, avec les nouveaux soldats qu'ils auroient levés. On permit à Appius Claudius de joindre à la légion qu'il recevroit de Q. Fabius, deux mille hommes d'infanterie & deux cens cavaliers, des nouvelles levées qu'il feroit lui-même. On donna à Pub. Manlius, qui alloit joindre le Consul dans l'Espagne citérieure, un pareil nombre de soldats nouveaux tant infanterie que cavalerie, sans compter la légion qui avoit servi sous le Préteur Minucius. On décerna à Pub. Porcius Leca, qu'on envoyoit à Pises dans l'Etrurie, deux mille hommes d'infanterie & cinq cens cavaliers de l'armée de Gaule. On continua à Sempronius Longus le gouvernement de la Sardaigne.

« Après qu'on eut pris toutes ces mesures par rapport aux differentes Provinces de cette année, les Consuls avant de partir de la ville, firent en vertu d'un décret des Pontifes, la

Printems sacré.

cérémonie du (1) Printems sacré, que le Préteur A. Cornelius Mammula avoit promis solemnellement aux Dieux vingt-un an auparavant, sous le Consulat de Cn Servilius, & de C. Flaminius. Pendant ces mêmes jours on choisit & on consacra pour Augure C. Claudius Pulcher, en la place de Q. Fabius Maximus mort l'année précedente. On commençoit à s'étonner à Rome du peu d'attention qu'on donnoit à la guerre qui s'étoit renouvellée dans l'Espagne, lorsqu'on reçut les lettres par lesquelles Q. Minucius mandoit au Sénat, » Qu'il avoit combattu en bataille » rangée près de la ville de Turbe, » contre deux Généraux Espagnols » Budar & Besaside : qu'il leur avoit » tué douze mille hommes ; qu'il » avoit fait Budar prisonnier, & mis » tout le reste des ennemis en déroute. La lecture de cette lettre rassura les esprits allarmés de cette guerre qu'on croyoit beaucoup plus dangereuse. Ainsi les Sénateurs donnerent tous leurs soins & toute leur attention à

Armée d'Espagnols défaite par Q. Minucius.

(1) Elle consistoit à sacrifier aux Dieux les premices de tous les animaux nés pendant cette saison.

celle dont on étoit menacé de la part d'Antiochus, furtout les dix Commiffaires étant de retour dans la ville. Car on fçut d'eux qu'à la vérité ils avoient fait la paix avec Philippe à des conditions raifonnables ; mais qu'on étoit à la veille de recommencer contre Antiochus une guerre qui ne feroit pas moins importante. » Qu'il
» étoit paffé en Europe avec une
» grande flotte, & avec une puiffante
» armée de terre : & que fi l'efpe-
» rance de s'emparer de l'Egypte fon-
» dée fur un bruit qui s'étoit trouvé
» faux, ne l'eût attiré d'un autre côté,
» il auroit déja allumé le feu de la
» guerre dans toute la Grece. Que les
» Etoliens mêmes, nation inquiete,
» & de plus, irritée contre les Ro-
» mains, étoient dans la difpofition
» de fe foulever. Que d'ailleurs la
» Grece nourriffoit elle-même dans
» fon fein, un dangereux ennemi
» dans la perfonne de Nabis actuel-
» lement Tyran des Lacédémoniens,
» & qui le feroit bientôt de toute la
» Grece, fi on ne mettoit des bornes
» à une cruauté & une avarice, par
» laquelle il furpaffoit tous les Tyrans
» dont les crimes avoient fait le plus

» de bruit dans le monde. Car si on » le laissoit en possession d'Argos d'où, » comme d'une forteresse, il tenoit » en bride tout le Péloponnese, les » Romains ne seroient pas plutôt re- » passés en Italie, que la Grece per- » droit cette liberté qu'on lui auroit » en vain rendue, & passeroit des fers » d'un Roi au moins éloigné d'elle, » en ceux d'un Tyran qu'elle auroit » continuellement au-dessus de sa » tête.

Les Sénateurs apprenant ces nouvelles par des personnages si dignes de foi, & qui ne rapportoient que ce qu'ils avoient presque vû de leurs yeux, crurent que, comme Antiochus, pour quelque raison que ce fût, s'étoit retiré en Syrie, il falloit commencer la délibération par ce qui regardoit le Tyran de Lacédémone. Après bien des réflexions dans lesquelles on examinoit, s'il y avoit assez de fondement pour lui déclarer sur le champ la guerre, ou si on se contenteroit de laisser à Quintius la liberté de prendre à son égard, le parti qu'il jugeroit le plus convenable à la République, on se détermina à rendre ce Général le maître d'une entreprise

qu'on pouvoit également presser ou differer, sans interesser le salut de l'Empire. Mais il parut qu'il étoit bien plus important de se précautionner contre les mouvemens que pourroient faire Annibal & les Carthaginois, si on entroit en guerre avec Antiochus. Car les Chefs de la faction ennemie d'Annibal écrivoient de tems en tems aux amis qu'ils avoient dans le Sénat de Rome, » qu'Annibal avoit envoyé des courriers, & » fait tenir des lettres à Antiochus, » & que ce Prince avoit secretement » envoyé des Ambassadeurs à Annibal. Que cet homme semblable à » certains animaux qu'on ne pouvoit » apprivoiser, conservoit pour les » Romains une haine implacable dont » il ne lui étoit pas possible de se défaire. Qu'il se plaignoit que Carthage s'amolissoit dans l'oisiveté, » & s'endormoit pour ainsi dire, dans » l'inaction. Qu'il n'y avoit que le » bruit des armes qui pût la reveiller » de son assoupissement, & lui rendre son ancienne vigueur «. Le souvenir de la guerre précedente dont il avoit été tout à la fois l'auteur & l'acteur, rendoit ces rapports vraisem-

Annibal & les Carthaginois suspects aux Romains.

blables. Et même il avoit fait tout récemment une action qui avoit irrité contre lui la plûpart des Grands de Carthage.

Ordre des Juges trop puissans à Carthage.

L'Ordre des Juges devenus perpetuels d'annuels qu'ils étoient auparavant, étoit alors le plus puissant à Carthage. Ils disposoient du bien, de la réputation & de la vie de tous les citoyens. C'étoit assez d'être odieux à un seul de ces Magistrats, pour s'attirer la persecution de tous les autres. Et il se trouvoit toujours quelque delateur prêt à appeller le malheureux au Tribunal de ces Juges mal intentionnés. Pendant qu'ils exerçoient sans retenue & sans ménagement, une domination si tyrannique; Annibal qui avoit été créé Préteur; fit avertir le Questeur de le venir trouver. Cet Officier qui étoit de la faction contraire, ne daigna pas obéir: & parce qu'ordinairement au sortir de la Questure, on passoit au rang des Juges, il avoit déja pris par avance la fierté & l'orgueil qu'inspiroit cette dignité. Annibal surpris & choqué de son insolence, ordonna à un Licteur de l'aller prendre, & de l'amener dans la place publique. Là

après lui avoir fait à lui-même la réprimande qu'il méritoit, il parla avec beaucoup de force contre tout l'Ordre des Juges, dont le crédit immense & la puissance orgueilleuse avoit entierement aboli l'autorité des Magistrats & des loix. Et comme il vit qu'il étoit écouté favorablement du peuple, à qui il fit aussi sentir que sa liberté étoit incompatible avec leur tyrannie, il proposa une loi, qu'il fit passer sur le champ, pour réduire la Judicature à une année, & défendre expressément à tout citoyen, quel qu'il fût, d'exercer cette charge deux ans de suite. Mais si par cette action hardie, il gagna la bienveillance de la multitude, il s'attira l'indignation de la plûpart des Grands. Il ne s'en tint pas là. Il fit un autre réglement utile à la République, mais qui mit le comble à la haine que lui portoient les premiers de la ville. Les revenus de l'Etat se dissipoient ou par la négligence de ceux qui étoient chargés d'en faire le recouvrement, ou par l'avidité des Grands & des Magistrats qui s'en attribuoient la plus grande partie ; ensorte que n'y ayant pas dans le Trésor assez d'argent pour

Annibal étant Préteur réduit la Judicature à un an.

payer aux Romains le tribut qui leur étoit dû chaque année, les particuliers étoient menacés de nouvelles impositions qui ne pouvoient manquer de leur être fort à charge.

Il remedie à la disette du trésor public, en forçant ceux qui en avoient détourné les deniers, à les rapporter.

Annibal ayant examiné avec beaucoup d'attention à quoi pouvoient monter les revenus de la République tant maritimes que terrestres; à quels usages ils étoient destinés; combien les besoins ordinaires de l'Etat en consumoient, & ce que le peuple en pouvoit détourner; il déclara en pleine assemblée qu'en forçant ceux qui avoient volé les deniers de la République, à les rapporter dans ses coffres, il se trouveroit assez d'argent pour s'acquitter envers les Romains, sans charger les particuliers d'aucune taxe nouvelle: & en effet il executa la promesse qu'il avoit donnée. Ce fut alors que ceux qui depuis quelques années s'étoient engraissés aux dépens de la République, regardant la restitution qu'on les obligeoit de faire, comme un brigandage qu'on exerçoit contre eux-mêmes, firent éclater leur animosité contre Annibal, & aigrirent contre lui les Romains, qui de leur côté ne cher-

choient qu'un prétexte pour l'accabler. Scipion eut beau representer en plein Sénat qu'il étoit indigne du peuple Romain de se joindre aux ennemis & aux accusateurs qu'Annibal avoit dans sa patrie, & d'appuyer de son autorité les factions & les cabales de Carthage : que les Sénateurs devoient se contenter de l'avoir vaincu & soumis par la force des armes, sans se déclarer ses parties, en intervenant dans le procès que ses adversaires lui avoient intenté : malgré toutes ses remontrances, on nomma des Ambassadeurs, pour aller accuser Annibal dans le Sénat de Carthage, d'avoir pris des mesures avec Antiochus, pour faire la guerre au peuple Romain. Ceux qu'on chargea de cette commission furent C. Servilius, M. Claudius Marcellus, & Q. Terentius Culleon. Quand ils furent arrivés à Carthage, suivant le conseil des ennemis d'Annibal, ils firent répondre à ceux qui demandoient la cause de leur arrivée, qu'ils étoient venus pour accorder les differends que Masinissa Roi des Numides avoit avec les Carthaginois. Le peuple se contenta de cette raison. Mais Anni-

Scipion fait des efforts inutiles pour empêcher le Sénat de Rome de persecuter Annibal à Carthage.

Le Sénat envoye des Ambassadeurs à Carthage pour accuser Annibal.

bal vit bien que c'étoit à lui qu'en vouloient les Romains. Il disoit hautement qu'ils avoient donné la paix aux Carthaginois, pour lui faire à lui seul une guerre qui ne finiroit qu'avec sa vie. Il résolut donc de céder au tems & à la fortune : & après avoir pris toutes les mesures nécessaires pour sa retraite, il parut une grande partie du jour dans la place publique, pour ne donner aucun soupçon ; & dès que la nuit fut venue, il se rendit aux portes de la ville, sans changer d'habits, avec deux domestiques qui ne sçavoient rien de son dessein.

Annibal s'enfuit de Carthage.

Là étant monté sur les chevaux qu'il avoit ordonné qu'on lui tînt prêts, il traversa pendant la nuit le territoire de Voca, & se trouva le matin entre Acholle & Tapse, auprès de la tour appellée de son nom la tour (1) d'Annibal. Il y trouva une galere toute équipée, & prête à partir, sur laquelle il s'embarqua, & sortit de l'Afrique déplorant le sort de sa patrie encore plus que le sien. Il arriva ce jour-là dans l'isle de Cer-

(1) C'étoit apparemment lui qui l'avoit fait bâtir.

cine, où il trouva un bon nombre de barques chargées de marchandises; & voyant que ceux qui les montoient s'avançoient vers lui pour lui venir faire compliment, il ordonna à ses gens de dire à ceux qui les interrogeroient, qu'on l'envoyoit en Ambassade à Tyr. Mais craignant que quelqu'un de ces bâtimens ne retournât pendant la nuit à Tapse ou à Acholle, & n'y apprît qu'on l'avoit vû à Cercine, il fit préparer un Sacrifice, & ayant invité au festin dont il devoit être suivi, les Capitaines de ces vaisseaux & les Marchands, il fit apporter les voiles & les antennes de ces bâtimens, pour en former une espece de pavillon, sous lequel ils pussent manger à l'ombre; car on étoit alors dans le fort de l'été. Le repas qui avoit été préparé avec tout le soin que put permettre le tems & le lieu, fut prolongé bien avant dans la nuit, & le vin n'y fut pas épargné. Mais sitôt qu'Annibal trouva l'occasion d'échaper aux yeux de ceux qui étoient dans le port, il leva l'ancre, & partit en diligence. Tous ses compagnons de table qui s'étoient endormis, s'étant reveillés avec le jour,

encore étourdis du vin qu'ils avoient bû avec excès, se leverent, & comme Annibal l'avoit prévû, passerent un tems considerable à préparer leurs rames, & à remettre les voiles & les antennes dans leurs places. Dès le matin ceux des Carthaginois qui avoient coutume de se trouver au lever d'Annibal, s'étant apperçus de son absence, en répandirent le bruit dans la ville, ce qui attira dans la place publique un grand concours de peuple inquiet de ce que pouvoit être devenu le citoyen le plus considerable & le premier Magistrat de la République. Les uns crurent qu'il s'étoit exilé volontairement, comme il étoit vrai : d'autres soupçonnoient, & c'étoit la plus commune opinion, qu'il avoit été tué par la fraude & la malice des Romains. Alors vous eussiez lû sur le visage des citoyens les divers mouvemens dont leurs esprits étoient agités, selon les diverses raisons qu'ils avoient de se réjouir ou de s'affliger de cet évenement. Enfin on apprit qu'on l'avoit vû à Cercine.

Les Ambassadeurs, après avoir representé dans le Sénat de Carthage, » que celui de Rome étoit bien in-

» formé, que c'étoit furtout à la follicitation d'Annibal, que Philippe » avoit fait la guerre au peuple Romain; & qu'actuellement le même » Annibal ne ceffoit d'envoyer à Antiochus tantôt des lettres, & tantôt » des courriers dans la même vûe; » & qu'il ne fe tiendroit jamais en » repos qu'il n'eût allumé le feu de la » guerre dans tout l'univers; ils ajouterent que fi les Carthaginois vouloient perfuader au peuple Romain, que le confeil public de leur ville n'avoit aucune part à toutes ces intrigues, ils devoient les punir dans la perfonne de leur citoyen. Les Carthaginois fans balancer répondirent qu'ils étoient difpofés à faire tout ce que les Romains trouveroient jufte & raifonnable. Pour revenir à Annibal, il arriva heureufement à Tyr, où cet illuftre perfonnage qui avoit acquis tant de gloire, & avoit été élevé à tant d'honneurs, fut reçu par les Fondateurs de Carthage, comme dans une feconde patrie; & s'y étant arrêté peu de jours, il en partit pour fe rendre à Antioche. Là apprenant que le Roi en étoit déja parti, il alla trouver fon fils qui faifoit reprefenter

des jeux solemnels à Daphne. Ce jeune Prince le reçut avec beaucoup de bienveillance ; & aussitôt il se rembarqua, & joignit enfin Antiochus à Ephese, où il flottoit encore entre le dessein de faire alliance avec les Romains, & celui de leur déclarer la guerre. Mais l'arrivée de ce Général, & les conversations qu'il eut avec lui, ne contribuerent pas peu à le déterminer au dernier de ces deux partis. Dans le même tems les Etoliens se détacherent aussi de l'amitié des Romains, irrités de ce que le Sénat avoit renvoyé à Quintius leurs Députés, qui étoient allés demander la restitution de Leucade, de Pharsale, & de quelques autres villes, en vertu du premier traité.

Annibal arrive auprès d'Antiochus, & le porte à la guerre contre les Romains.

Fin du troisiéme Livre.



HISTOIRE ROMAINE DE TITE-LIVE.

QUATRIE'ME DECADE.

LIVRE IV.

SOMMAIRE.

La loi que C. Oppius Tribun du peuple avoit fait porter pendant la guerre de Carthage, pour réprimer le luxe des Dames, appellée de son nom la loi Oppia, est abrogée après bien des contestations, & malgré les efforts de Porcius Caton pour la maintenir. Ce Porcius va en Espagne, & commence à Empories la guerre qu'il termine par la réduction de l'Espagne citerieure. T. Quintius fait heureusement la guerre contre les Lacédémoniens & leur Tyran Nabis, délivre Argos de

sa domination, & donne la paix à ce peuple aux conditions qu'il veut. Le Sénat commence cette année à assister aux jeux sans être confondu avec le peuple, comme auparavant. Il obtient cette distinction par l'intervention des Censeurs S. Elius Petus, & C. Cornelius Cethegus, à qui le peuple en sçait fort mauvais gré. On établit plusieurs colonies. M. Porcius Caton triomphe de l'Espagne. Heureux succès des armées Romaines contre les Boyens & les Insubriens. On accorde à T. Quintius un triomphe dont la cérémonie dure trois jours, pour avoir vaincu le Roi Philippe & le Tyran Nabis, & rendu la liberté à toute la Grece. Les Ambassadeurs de Carthage viennent annoncer à Rome les préparatifs de guerre que font Antiochus & Annibal : & les efforts de ce dernier pour soulever ses compatriotes, par le moyen d'un Tyrien nommé Ariston, qu'il avoit envoyé à Carthage sans le charger d'aucune lettre.

Disputes à l'occasion de la loi Oppia.

L'ATTENTION que donnoient les Romains aux guerres les plus importantes, dont les unes étoient à peine terminées, & les

autres étoient sur le point d'éclater, fut interrompue par une affaire qui, quoique peu considerable en elle-même, ne laissa pas d'exciter de grandes contestations dans la ville. M. Fondanius & L. Valerius Tribuns du peuple proposerent la cassation de la loi Oppia. Elle avoit été établie sous le Consulat de Q. Fabius, & de T. Sempronius, dans le tems que la guerre de Carthage étoit le plus allumée, & défendoit aux Dames de Rome » d'employer plus d'une demie » once d'or à leur usage; de porter » des habits de diverses couleurs, & » de se faire traîner à Rome, ou dans » quelqu'autre ville que ce fût à une » lieue à la ronde, dans un char at- » telé de chevaux, si ce n'étoit à l'oc- » casion des sacrifices publics. Deux autres Tribuns du peuple sçavoir les deux Junius, Marcus & Publius, portant l'un & l'autre le surnom de Brutus, défendoient la loi, & déclaroient qu'ils ne souffriroient pas qu'elle fût abrogée. La plûpart des Nobles étoient partagés en deux factions, dont l'une attaquoit & l'autre protegeoit la loi. Le Capitole étoit rempli d'une foule de peuple divisé sur cette

affaire, auffibien que les Grands. Les Dames, fans être retenues par l'autorité des Magiftrats, ni par la modeftie qui convient à leur fexe, ni par le refpect qu'elles doivent à leurs maris, fe répandoient dans les rues, & affiegeoient tous les paffages qui conduifent à la place publique, priant ceux qui defcendoient pour s'y rendre, de vouloir bien, dans un tems où la République étoit floriffante, & que la fortune des particuliers s'augmentoit de jour en jour, permettre aux Dames de reprendre auffi leurs anciens ornemens. Leur nombre fe multiplioit à vûe d'œil. Car elles venoient à Rome des villes & bourgs du voifinage; & portoient leur confiance, jufqu'à s'adreffer aux Confuls, aux Préteurs & aux autres Magiftrats, pour les conjurer de leur être favorables. Mais M. Porcius Caton l'un des Confuls, inexorable & fourd à toutes leurs prieres, parla ainfi en faveur de la loi dont on propofoit la caffation.

Harangue de Caton contre le luxe des Dames, &

» Si chaque Romain, Meffieurs, » avoit fçû conferver fon autorité » dans fa maifon, & fe faire rendre » par fa femme le refpect qui lui eft

» au ; nous ne ſerions pas aujourd'hui
» dans cet embarras. Mais parce que
» nous nous ſommes laiſſé donner la
» loi chez nous, ce ſexe imperieux
» veut nous l'impoſer juſque dans la
» place publique ; & après nous avoir
» vaincus en particulier, elles eſperent
» nous dompter tous enſemble. J'avois
» toujours regardé comme une fable,
» comme un conte fait à plaiſir, la
» (1) conjuration par laquelle on dit
» que, dans une certaine Iſle, les
» femmes tuerent tous leurs maris de-
» puis le premier juſqu'au dernier.
» Mais je voi bien qu'il n'y a rien
» de ſi dangereux ni de ſi redoutable
» que les femmes, ſi on leur permet
» de tenir des aſſemblées ſecrettes, &
» de former des brigues & des caba-
» les. A l'égard de la faction préſen-
» te, elle eſt aſſûrement criminelle en
» elle-même ; & je ne ſçai ſi les con-
» ſéquences n'en ſont pas encore plus
» à craindre. Ce ſont deux points dont
» le premier regarde les Conſuls &
» les autres Magiſtrats : le ſecond
„ vous regarde plus que nous, tous
„ tant que vous étes de Romains. Car

pour la loi Oppia dont elles de-mandoient la caſſation.

(1) Il entend la conjuration des femmes de Lemnos.

„ c'eſt à ceux qui doivent donner ici
„ leurs ſuffrages de voir ſi la loi qu'on
„ leur propoſe, eſt avantageuſe à la
„ Republique, ou non. Mais pour
„ cette conſpiration ſi tumultueuſe
„ des femmes, ſoit qu'elles ſe ſoient
„ ſoulevées d'elles-mêmes, ſoit que
„ ce ſoit vous qui les ayez pour ainſi
„ dire, ameutées, Fundanius & Va-
„ lerius, on ne peut certainement
„ l'imputer qu'à la faute des Magiſ-
„ trats; & je ne ſçai à qui elle doit
„ cauſer plus de honte ou à vous Tri-
„ buns, ſi c'eſt vous qui les avez ame-
„ nées ici pour y exciter les trou-
„ bles & les ſéditions qui vous ſont
„ ordinaires; ou à nous, ſi nous ſom-
„ mes contraints par cette ſédition &
„ cette retraite d'une nouvelle eſpéce,
„ de recevoir aujourd'hui des loix
„ pernicieuſes, comme le furent au-
„ trefois nos peres d'accepter celles
„ que la retraite du peuple leur im-
„ poſa. Je vous avoue, pour moi, que
„ ce n'a pas été ſans rougir que j'ai
„ paſſé à travers cette foule de fem-
„ mes pour arriver dans la place pu-
„ blique. Si je n'avois pas été retenu
„ par le reſpect que j'ai pour chacune
„ en particulier, plus que pour tou-

„ tes en général, & que je n'eusse „ pas voulu leur épargner la honte „ de se voir apostrophées par un Consul, je leur aurois assurement „ adressé la parole. N'avez-vous point „ de honte, mes Dames, leur aurois-„ je dit, de courir ainsi de rue en rue, „ d'assiéger les chemins & les passa-„ ges, d'adresser vos prieres, & de faire „ la cour à des hommes étrangers ? „ Ne pouviez-vous pas demander „ cette même faveur à vos maris dans „ le secret de vos maisons ? Vos ca-„ resses seront-elles plus efficaces en „ public qu'en particulier, & sur l'es-„ prit des étrangers, que sur celui des „ vôtres ! Mais pour mieux dire, vous „ seriez-vous seulement informées „ chez vous de ce qui se passe ici, & „ quelles sont les loix qu'on casse ou „ qu'on établit si vous vous étiez ren-„ fermées dans les termes que la pu-„ deur prescrit à votre sexe ! Nos „ ancêtres n'ont pas permis aux fem-„ mes de traiter aucune affaire même „ particuliere, sans être autorisées ; „ & les ont toujours tenues soumises „ à leurs (1) peres, à leurs freres ou à

(1) Tant qu'elles étoient filles, elles étoient sous la puissance de leurs peres ; sous celle de

„ leurs maris : & nous ne croirons pas
„ offenſer les Dieux, en leur permet-
„ tant de ſe mêler du gouvernement
„ de l'Empire, de ſe trouver dans la
„ place publique avec nous, d'enten-
„ dre les harangues & d'aſſiſter aux
„ déliberations des aſſemblées ! Car
„ quel eſt aujourd'hui leur but en
„ parcourant les rues & les places, ſi-
„ non d'appuyer de leur credit & de
„ leurs ſuffrages la loi que propoſent
„ les Tribuns, & de faire abolir celle
„ d'Oppius ? Lachez la bride à ce ſexe
„ ambitieux, à ces animaux indom-
„ ptables; & eſperez que d'elles-mê-
„ mes elles mettront à leur licence des
„ bornes, que vous n'y aurez pas oſé
„ mettre. Les avantages que la loi
„ Oppia leur a retranchés, ſont les
„ moindres de ceux dont elles ſe plai-
„ gnent que la coutume & les loix les
„ ont privées. Aujourdhui elles de-
„ mandent une liberté, ou ſi nous
„ voulons parler plus juſte, une li-
„ cence ſans bornes. Car ſi elles nous
„ forcent de leur accorder ce qu'elles

leurs époux quand elles étoient mariées; & ſi elles n'avoient ni peres ni maris, ſous celle de leurs freres, ou de quelqu'autre parent paternel, ou enfin à ce défaut, du Préteur de la ville.

deman-

„ demandent présentement, que ne
„ tenteront-elles point dans la suite ?
„ Voyez de combien de loix nos an-
„ cêtres se sont servis, comme d'au-
„ tant de freins, pour réprimer leur
„ licence & les soumettre à leurs ma-
„ ris ; & combien nous avons encore
„ de peine, avec toutes ces chaînes,
„ de les retenir dans le devoir & dans
„ l'obéissance. Vous imaginez-vous
„ que si vous leur permettez de rom-
„ pre ces liens les uns après les autres,
„ & de secouer le joug de votre auto-
„ rité, il vous sera possible de les sup-
„ porter? Dès qu'elles vous seront de-
„ venues égales, elles voudront vous
„ dominer.

» Mais, dira-t'on, tout ce qu'elles
„ demandent, c'est qu'on ne leur im-
„ pose point une nouvelle servitude.
„ Ce n'est point à la justice qu'elles
„ prétendent se soustraire, mais à l'in-
„ justice. Point du tout, Messieurs.
„ Nous voulons, disent-elles, que
„ vous cassiez une loi que vous avez
„ autorisée par vos suffrages, que
„ vous avez observée, & dont vous
„ avez reconnu l'utilité par une ex-
„ perience de tant d'années. Nous
„ voulons qu'en abolissant cette seule

„ loi, vous donniez atteinte à toutes les „ autres. Il n'y en a point qui ne soit „ contraire à quelqu'un en particulier : „ & tout ce qu'on se propose quand „ on en établit quelqu'une, c'est qu'el- „ le soit utile au plus grand nombre „ des citoyens, & à la République en „ général. Si ceux à qui une loi dé- „ plaira, ont la liberté de la faire a- „ bolir ; à quoi servira que le peuple „ fasse des reglemens, pour être cassés „ par ceux contre qui ils auront été „ faits ? Après tout, je voudrois bien „ sçavoir ce qui cause aujourd'hui les „ inquiétudes & les allarmes des Da- „ mes, & pourquoi on les voit cou- „ rir dans les places tout éperdues, & „ se mêler presque dans les assemblées „ du peuple Romain. Viennent-elles „ demander qu'on rachete leurs pe- „ res, leurs maris, leurs enfans ou „ leurs freres devenus prisonniers „ d'Annibal ? Graces aux dieux, la „ Republique est à couvert de ces ca- „ lamités, & j'espere que par leur „ bonté elle en sera toujours exempte. „ Mais cependant quand le cas est „ arrivé, vous avez été sourds à de „ pareilles prieres, quelque légitimes „ qu'elles fussent. Eh ! bien : si ce n'est

„ pas la tendresse qu'elles ont pour
„ leurs proches, c'est un motif de re-
„ ligion qui les assemble : elles veulent
„ peut-être aller recevoir la mere Idée
„ tout fraîchement arrivée de Pessi-
„ nonte en Phrygie. Car je voudrois
„ bien qu'elles pussent donner quel-
„ que raison au moins spécieuse de leur
„ soulevement. Ecoutez-les parler,
„ Messieurs. Qu'ils nous soit libre,
„ disent-elles, de paroître à vos yeux
„ tout éclatantes d'or & de pourpre;
„ qu'il nous soit libre de passer par la
„ ville, tant les jours de fête que les
„ autres, portées sur nos chars, &
„ triomphantes tant de la loi vaincue
„ & abrogée, que des suffrages que
„ nous vous aurons extorqués malgré
„ vous : enfin qu'on ne mette plus de
„ bornes à nos dépenses ni à notre
„ luxe. Je me suis souvent plaint de-
„ vant vous, Messieurs, du luxe des
„ femmes, & de celui des hommes,
„ autant des Magistrats que des par-
„ ticuliers : vous m'avez souvent
„ entendu dire que la République
„ étoit attaquée de deux maladies
„ contraires, l'avarice & le luxe, ces
„ deux fléaux qui ont renversé les
„ plus grands Empires. L'Etat devient

„ plus floriſſant de jour en jour : il
„ fait continuellement de nouveaux
„ progrès : il a déja étendu ſa domi-
„ nation dans la Grece & dans l'Aſie,
„ contrées ſomptueuſes, & remplies
„ de tous les attraits qui peuvent al-
„ lumer les paſſions ! Nous avons dé-
„ ja porté nos mains juſques dans les
„ treſors des Rois : mais c'eſt juſte-
„ ment cette opulence que je redou-
„ te. Je crains avec raiſon que les dé-
„ pouilles des vaincus ne vous ſoient
„ funeſtes, & que de raviſſeurs de tant
„ de richeſſes, nous n'en devenions les
„ eſclaves. Croyez-moi, Meſſieurs,
„ Marcellus en apportant dans cette
„ ville les précieuſes ſtatues des Syra-
„ cuſains, y a introduit de dange-
„ reux ennemis. Je n'entends plus que
„ des gens qui admirent les ornemens
„ de Corinthe & d'Athénes, & qui ſe
„ moquent des ſtatues de terre de nos
„ Dieux placées ſur le frontiſpice des
„ Temples de Rome. Pour moi je
„ préfere ces Dieux tels qu'ils ſont à
„ ceux des nations étrangeres : car
„ ils nous ont juſqu'ici été favorables,
„ & j'eſpere qu'ils nous protegeront
„ toujours, tant que nous les laiſſerons
„ dans leurs places. Du tems de nos

„ peres, le Roi Pyrrhus chargea Cy-„ neas ſon Ambaſſadeur à Rome d'of-„ frir des préſens aux deux ſexes in-„ differemment, pour les engager „ dans ſes intérêts. La loi Oppia n'é-„ toit pas encore établie contre le lu-„ xe & la cupidité de femmes. Ce-„ pendant aucune d'elles n'accepta les „ dons qu'on lui préſentoit. Quelle „ raiſon peut-on apporter d'un ſi gé-„ néreux refus? La même qu'avoient „ eûe nos ancêtres de ne point faire „ de loi ſur cette matiere. C'eſt qu'il „ n'y avoit point de luxe qu'on fût o-„ bligé de reprimer. Comme les mala-„ dies doivent être connues, avant „ qu'on cherche les remedes qui leur „ con viennent; de même les paſſions „ naiſſent avant les loix qui ſont faites „ pour les dompter. Quel vice a don-„ né lieu à la loi Licinia qui défend de „ poſſeder plus de cinq cens arpens de „ terre, ſi ce n'eſt la cupidité de cer-„ tains particuliers qui envahiſſoient „ toutes les campagnes de l'Italie? „ Pourquoi a-t'on établi la loi Cincia, „ ſi ce n'eſt parce que les Sénateurs „ faiſoient payer au peuple une eſ-„ pece de (1) tribut, à titre d'hono-

(1) Ceux qui plaidoient les cauſes des particu-

» raire & de reconnoissance ? Il ne
» faut donc pas s'étonner si on n'a-
» voit point encore fait alors ni la
» loi Oppia, ni aucune autre, pour
» mettre des bornes au luxe & à la
» dépense des Dames, puisque par
» le seul effet de leur désintéressement
» & de leur retenue elles rejettoient
» la pourpre & l'or qu'on leur offroit.
» Si aujourd'hui Cyneas revenoit avec
» ses présens, il trouveroit les fem-
» mes dans les places toutes prêtes à
» les recevoir.

» Pour moi, il y a des passions
» dont je ne comprens pas bien quelle
» peut être la cause. Car comme je
» ne trouverois pas étrange qu'une
» Dame se fît une espece de honte
» & ressentît quelque indignation, si
» elle voyoit qu'on lui défendît ce
» que l'on permettroit aux autres ;
» de même je ne vois pas ce qui peut
» faire de la peine à aucune en par-
» ticulier dans une loi qui ne met
» nulle difference entre elles à l'égard
» de la parure & de l'ajustement. C'est
» une honte vicieuse, une honte cri-

liers étoient la plûpart Sénateurs, & exigeoient pour ce service des sommes excessives à titre d'honoraire.

» minelle que celle qu'inspirent l'é-
» pargne & la pauvreté. Mais la loi
» nous met à couvert de cette honte,
» en prenant sur elle, par l'égalité
» qu'elle met entre les riches & les
» pauvres, la privation des ornemens
» qu'on voit qui vous manquent. C'est
» justement cette égalité que je ne
» puis souffrir, dit cette riche. Pour-
» quoi ne suis-je pas distinguée des
» autres par l'or & la pourpre que je
» suis en état de faire briller dans
» mon habillement ? Pourquoi la
» pauvreté des autres est-elle cachée
» à l'ombre de cette loi, ensorte qu'on
» peut attribuer à sa défense, & non
» au défaut de moyens, la simplicité
» dans laquelle elles paroissent? Vou-
» lez-vous, Messieurs, exciter entre
» vos femmes une émulation, ou
» plutôt une jalousie qui porte les
» riches à se donner des joyaux & des
» ornemens où les autres ne puissent
» atteindre : & les pauvres à faire des
» efforts au-dessus de leur fortune,
» pour éviter le mépris que leur atti-
» reroit une difference si marquée ?
» Certes dès qu'une fois elles auront
» commencé à regarder comme hon-
» teux ce qui ne l'est pas, le vice qui

» seul doit les faire rougir, cessera de
» leur donner de la confusion. Celle
» qui aura assez d'argent par elle-
» même, se parera à ses dépens : celle
» qui n'en aura pas, en demandera
» à son mari. Malheureux ce mari,
» soit qu'il accorde à sa femme ce
» qu'elle lui demandera, soit qu'il le
» lui refuse : car il lui verra recevoir
» d'un autre, ce qu'il n'aura pas vou-
» lu lui donner lui-même. Déja elles
» ne se font point un scrupule d'a-
» dresser publiquement leurs prieres
» à des maris étrangers ; & qui pis
» est, ce sont leurs suffrages, c'est
» une loi qu'elles leur demandent, &
» l'obtiennent même de quelques-uns;
» dans le tems qu'elles sont elles-mê-
» mes inexorables à l'égard de leurs
» époux, de leurs enfans, & de leur
» fortune. Croyez-moi, sitôt que la
» loi ne mettra plus de bornes aux
» dépenses de votre femme, vous n'y
» en mettrez jamais vous-mêmes. Et
» ne vous imaginez pas, Romains,
» que les choses demeureront sur le
» même pié où elles étoient avant
» l'établissement de la loi. Il seroit
» beaucoup plus à propos pour le
» bien public, de ne point accuser

» un criminel, que de le renvoyer
» absous : & le luxe libre du frein
» dont on s'est servi pour le retenir,
» sera dans la suite beaucoup plus in-
» traitable qu'auparavant; semblable
» à ces bêtes féroces qui sortent en-
» core plus furieuses des filets dans
» lesquels on les avoit fait tomber.
» Mon sentiment est, Messieurs, que
» vous laissiez subsister la loi Oppia
» sans lui donner aucune atteinte. Je
» prie les Dieux de tourner à votre
» utilité & à votre gloire le parti que
» vous aurez pris dans cette assem-
» blée.

Alors les Tribuns qui avoient déclaré qu'ils s'opposeroient à l'entreprise de leurs confreres, ayant appuyé le discours de Caton, de quelques raisons à peu près semblables; L. Valerius parla ainsi en faveur de la nouvelle loi qu'il avoit proposée : » S'il
,, ne s'étoit présenté que des particu-
,, liers soit pour attaquer, soit pour
,, défendre la loi que nous proposons,
,, content des raisons qu'on auroit
,, apportées de part & d'autre, je me
,, serois tû moi-même, & aurois tran-
,, quillement attendu vos suffrages.
,, Mais comme M. Porcius Caton, le

Discours du Tribun du peuple L. Valerius en faveur des Dames, & contre la même loi Oppia.

Q v

„ personnage le plus grave de la Ré-
„ publique, & qui plus est, actuelle-
„ ment Consul, a combattu notre
„ loi, non seulement par son autori-
„ té, qui seule auroit déja assez de
„ poids, mais encore par un discours
„ travaillé, long & véhément, il est
„ juste que je lui réponde (1) en peu
„ de mots. Après tout son invective
„ a porté beaucoup plus sur les Da-
„ mes Romaines, que sur notre loi:
„ & comme il a insinué que c'étoit de
„ leur propre mouvement plutôt que
„ par notre conseil, qu'elles s'étoient
„ assemblées, je m'attacherai à justi-
„ fier leur conduite, & non la nôtre
„ que le Consul n'a attaquée que foi-
„ blement, & comme en passant. Il
„ s'est servi des termes odieux de ca-
„ bale, de sédition & même de re-
„ traite, en parlant de la sollicitation
„ & des prieres que les Dames em-
„ ployent, pour nous engager à abo-
„ lir aujourd'hui que nous sommes en
„ pleine paix, & que la République
„ est heureuse & florissante, une loi
„ qu'on a établie contre elles, dans

(1) Il est étonnant que T. Live fasse dire à Valerius qu'il va répondre en peu de mots à un discours qu'il a trouvé long, pendant que son discours a la même étendue que celui de Caton.

„ les conjonctures les plus tristes d'une
„ guerre dangereuse & difficile. Je
„ sçais bien que quand on veut exa-
„ gerer, on se sert ordinairement de
„ ces sortes de termes violens & ou-
„ trés; & nous connoissons tous Ca-
„ ton pour un Orateur grave, aus-
„ tere, & même quelquefois dur dans
„ ses expressions, quoique dans le
„ fond il ait l'esprit & le cœur doux
„ & humain. Car enfin qu'est-ce que
„ les Dames ont fait d'étonnant &
„ d'extraordinaire, lorsque dans une
„ cause qui les regarde, elles ont paru
„ en public pour solliciter leurs Ju-
„ ges? Est-ce la premiere fois qu'on
„ les a vûes sortir de leurs maisons?
„ Je ne veux employer contre vous,
„ Caton, que vos Livres des (1) *Ori-*
„ *gines*. Apprenez donc combien de
„ fois elles l'ont fait, & toujours pour
„ le bien de la République. Dès le
„ regne de Romulus, dans le tems
„ que le Capitole étoit au pouvoir

(1) C'est une Histoire composée par Caton, dont les premiers Livres traitoient de l'origine & de la fondation de chaque ville d'Italie. Mais comme on sçait par le témoignage de Cornelius Nepos & de Ciceron même, que Caton n'a écrit cet ouvrage que dans sa vieillesse, il est à présumer que T. Live pourroit bien l'avoir fait citer ici avant sa naissance.

„ des Sabins, & qu'on combattoit
„ contre eux au milieu de la place
„ publique, ne fut-ce pas par le cou-
„ rage des Dames, qui vinrent se jet-
„ ter au milieu des armes des combat-
„ tans, que les deux peuples achar-
„ nés à leur perte mutuelle, furent
„ reconciliés ? Et depuis qu'on eut
„ chassé les Rois de Rome, lorsque
„ sous la conduite de C. Marcius les
„ Volsques étoient venus camper à
„ cinq milles de Rome, ne détourne-
„ rent-elles pas par leurs prieres ce
„ torrent qui alloit ruiner la Répu-
„ blique ? Et quand Rome eut été
„ prise par les Gaulois, ne s'assemble-
„ rent-elles pas d'un consentement
„ unanime, pour fournir l'or dont
„ cette ville fut rachetée ? Et dans la
„ derniere guerre, pour ne pas me
„ borner à des faits tirés de l'antiqui-
„ té, la République manquant d'ar-
„ gent, les Veuves ne porterent-elles
„ pas leurs deniers dans le Trésor
„ épuisé ? Et les Romains s'étant trou-
„ vés dans la nécessité d'avoir recours
„ à des Dieux étrangers, n'allerent-
„ elles pas toutes en corps jusqu'au
„ bord de la mer pour recevoir la
„ mere Idée à la descente du vaisseau ?

„ Dans tous ces cas, direz-vous, leurs „ motifs étoient bien differens. Je le „ ſçais bien. Mon deſſein n'eſt pas de „ montrer qu'elles ont toujours agi „ pour la même raiſon ; mais ſeule- „ ment qu'elles ne ſont rien de nou- „ veau aujourd'hui, & qu'on ne doit „ pas s'étonner qu'elles faſſent dans „ une cauſe qui ne regarde qu'elles, „ ce qu'elles ont fait tant de fois dans „ celles qui regardoient toute la Ré- „ publique. Et qu'ont-elles fait après „ tout ? Certes nous ſommes bien ſu- „ perbes, ſi écoutant volontiers les „ prieres de nos eſclaves, nous rejet- „ tons celles des Dames les plus diſ- „ tinguées de la ville.

„ Je viens maintenant au fait dont „ il s'agit, & ſur lequel le Conſul a „ prétendu, premierement qu'on ne „ devoit abolir aucune loi ; & en ſe- „ cond lieu que la loi Oppia établie „ contre le luxe des femmes, étoit „ celle de toutes à laquelle on devoit „ le moins donner atteinte. Dans le „ premier point où il étoit queſtion „ des loix en général, il a parlé en „ véritable Conſul : & dans le ſecond „ qui regardoit en particulier le luxe, „ il a parfaitement ſoutenu ſon ca-

„ ractere naturellement austere & dif-
„ ficile. Ainsi il est à craindre, à
„ moins que je ne vous montre ce
„ qu'il y a de vrai, & ce qu'il y a de
„ faux dans l'un & l'autre point, que
„ vous ne vous laissiez induire en
„ quelque erreur. Il faut donc dis-
„ tinguer deux sortes de loix : les
„ unes qui ont été établies pour l'u-
„ tilité perpétuelle & générale de
„ l'Etat, & qui doivent durer autant
„ que lui : les autres ausquelles on a
„ eu recours dans de certaines con-
„ jonctures passageres, & qui doi-
„ vent cesser, dès que les raisons qui
„ les ont exigées, ne subsistent plus.
„ Souvent la guerre déroge à celles
„ qui s'observoient en tems de paix,
„ comme la paix éteint celles à qui la
„ guerre avoit donné la naissance ;
„ comme on gouverne un vaisseau
„ differemment dans le calme, &
„ dans la tempête. Voyons à présent
„ de quelle espece est celle que nous
„ avons dessein d'abroger. Est-ce
„ quelqu'une de ces anciennes loix
„ établies par les Rois, & qui sont
„ nées pour ainsi dire, avec Rome
„ même ? Est-ce une de celles que
„ les Decemvirs ont gravées sur les

„ douze Tables qui renferment toute „ la Juriſprudence qui doit éternelle- „ ment gouverner cet Empire, ſans „ laquelle nos ancêtres n'ayant pas „ crû que les femmes puſſent vivre „ dans la dépendance & avec la mo- „ deſtie qui leur conviennent, il ſe- „ roit à craindre que la voyant abo- „ lie, elles ne renonçaſſent à la pu- „ deur & à la retenue qui fait tout le „ mérite de leur ſexe? Qui ne ſçait „ pas que c'eſt une loi toute nou- „ velle établie il y a vingt ans, ſous „ le Conſulat de (1) Q. Fabius & de „ T. Sempronius! Et ſi avant cette „ loi, les Dames ont vêcu un ſi grand „ nombre d'années, ſans s'être attiré „ aucun reproche; doit-on apprehen- „ der qu'après elle, elles ne ſe jettent „ dans le luxe, dans la licence & dans „ le déreglement? Je conviens que „ ſi cette loi avoit été inſtituée pour „ réformer le luxe & la cupidité à la- „ quelle elles ſe ſeroient déja livrées, „ on pourroit craindre qu'après qu'on

(1) T. Sempronius a exercé deux Conſulats avec les deux Fabius pere & fils, à deux ans l'un de l'autre : on ne ſçait pas au juſte ſous lequel la Loi Oppia a été portée. Mais la choſe eſt aſſez indifférente par rapport à la datte que lui donne T. Live.

„ l'auroit caffée, elles ne s'y aban-
„ donnaffent encore plus fort que de-
„ vant. Mais les circonftances mêmes
„ dans lefquelles on la porta, nous
„ feront connoître les raifons qu'eu-
„ rent nos peres de la porter. Anni-
„ bal étoit dans le cœur de l'Italie;
„ & venoit d'y gagner la bataille de
„ Cannes. Il avoit déja réduit fous
„ fa puiffance Tarente, Arpi & Ca-
„ pouë : il menaçoit Rome de l'affe-
„ ger avec fon armée victorieufe : nos
„ alliés nous avoient abandonnés :
„ nous n'avions ni foldats pour recru-
„ ter nos armées, ni matelots pour
„ équiper notre flotte, ni argent pour
„ payer la folde à nos troupes : faute
„ d'hommes libres, nous achetions
„ pour porter les armes des efclaves
„ dont les maîtres ne devoient rece-
„ voir le prix qu'à la fin de la guerre :
„ les Traitans s'étoient engagés à faire
„ porter à nos armées des vivres &
„ toutes les autres provifions nécef-
„ faires, confentant à n'être payés
„ qu'au même terme. Nous fournif-
„ fions pour fervir de rameurs, des
„ efclaves nourris & payés à nos dé-
„ pens, chacun à proportion de no-
„ tre rang & de nos revenus : tous

„ les citoyens suivant l'exemple que
„ leur en avoient donné les Séna-
„ teurs, portoient leur or & leur ar-
„ gent dans le Trésor public : celui
„ des veuves & des pupilles étoit de
„ même employé aux nécessités de la
„ République : on avoit fixé à cha-
„ que citoyen, la quantité d'or & d'ar-
„ gent en bijoux ou en vaisselle, & la
„ somme en monnoye d'argent ou de
„ cuivre qu'il pouvoit garder chez
„ lui. Peut-on s'imaginer que dans
„ des conjonctures si tristes, les Da-
„ mes se plongeassent dans un luxe
„ qu'on fût obligé de réformer par
„ une loi ? pendant qu'au contraire
„ leur douleur & leur affliction ne
„ leur permettant pas de célebrer les
„ sacrifices de Cerés, le Sénat leur
„ ordonna de borner à un mois le
„ tems de leur deuil & de leurs gé-
„ missemens. Qui ne voit pas que ce
„ fut la disette & la misere publique
„ qui obligeant tous les particuliers
„ à consacrer leurs biens aux besoins
„ pressans de l'Etat, établit cette loi
„ pour n'être observée qu'autant de
„ tems que le demanderoient les rai-
„ sons qui l'avoient fait établir ! Car
„ s'il falloit observer à perpetuité tous

„ les réglemens qui furent alors faits „ par le Sénat ou par le peuple, pourquoi rendons-nous aux particuliers „ l'argent qu'ils ont prêté ? Pourquoi „ payons-nous comptant les fournitures qu'on fait aux armées? Pourquoi n'achetons-nous pas encore „ des esclaves pour la guerre ? Pourquoi les particuliers ne fournissent-„ ils pas des rameurs comme ils ont „ fait ?

» Quoi ! toutes les compagnies, » tous les ordres, tous les particuliers mêmes, se ressentiront des » prosperités de l'Empire ; & nos » femmes seront les seules qui ne » goûteront point le fruit de la paix » & de la tranquillité publique ! » Nous serons vêtus de pourpre dans » les Magistratures & dans les Sacerdoces ; nos enfans porteront des » robes de la même étoffe ; nous en » permettrons l'usage aux Magistrats » des colonies & des villes municipales ; & ici même à Rome, aux (1) » simples Maîtres des differens quartiers, qui sont les plus bas Officiers

(1) Ils étoient à peu près ce que sont à Paris les Commissaires des quartiers, dont les fonctions sont subalternes.

» de la ville, avec la liberté, après
» s'en être parés pendant leur vie,
» de se faire encore brûler avec ces
» ornemens après leur mort : & les
» femmes seront les seules à qui nous
» défendrons l'usage de la pourpre !
» Et les housses de nos chevaux qui
» sont de cette étoffe, seront plus
» éclatantes que les voiles de nos
» épouses ! La pourpre s'use, me
» direz-vous, & on ne peut l'em-
» ployer à se vêtir, sans une dépense
» considérable. A la bonne heure ;
» je vous passe cette raison dont vous
» prétextez votre avarice, quelque
» injuste qu'elle soit. Mais comment
» pouvez-vous la justifier à l'égard
» de l'or, sur lequel, à la façon près,
» il n'y a rien à perdre ? Bien loin
» que l'usage de ce métal soit à char-
» ge, c'est une ressource contre la
» nécessité tant publique que parti-
» culiere, comme vous l'avez déja
» éprouvé. Caton disoit qu'aucune
» Dame en particulier n'auroit lieu
» d'être jalouse, tant que les autres
» ne seroient pas vêtues plus super-
» bement qu'elle. J'en conviens : mais
» toutes ensemble sont pénetrées d'in-
» dignation & couvertes de honte,

» quand elles voyent les femmes des
» Latins parées de ces ornemens
» qu'on refuse à celles de Rome ;
» quand elles les voyent toutes bril-
» lantes de pourpre & d'or, portées
» pompeusement par la ville sur leurs
» chars, tandis qu'elles les suivent à
» pié, comme si l'Empire résidoit
» dans leurs villes, & que Rome ne
» fût pas la capitale & la maîtresse de
» toute l'Italie. Si une distinction si
» humiliante est capable de morti-
» fier les hommes, quelle impression
» croyez-vous qu'elle fasse sur des
» femmes dont l'esprit, beaucoup
» plus foible, est sensible aux moin-
» dres petites injures ? Elles ne peu-
» vent exercer les Magistratures, ni
» les Sacerdoces ; ce n'est pas pour
» elles qu'est faite la douceur & la
» gloire de vaincre, de triompher,
» & d'étaler aux yeux des citoyens
» les dépouilles des ennemis. La pro-
» preté, la parure, & les ajustemens
» sont tout leur plaisir & toute leur
» gloire. Nos ancêtres ont vû sans
» peine chez eux cet attirail qui sert
» à relever leur beauté, auquel même
» ils ont donné un (1) nom parti-

(1) Il y a dans le latin *mundum muliebrem*.

„ culier. Quelle autre difference met-
„ tent-elles entre les tems de prospé-
„ rité & d'affliction, sinon que dans
„ le malheur elles quittent la pourpre
„ & l'or, & les reprennent quand leur
„ deuil est passé ? Et dans les fêtes &
„ les réjouissances publiques, ont-
„ elles autre chose à ajoûter à leur ha-
„ billement ordinaire ? Eh ! quoi ?
„ quand la loi Oppia sera abolie, ne
„ serez-vous pas toujours les maîtres
„ de leur retrancher ce que vous ju-
„ gerez à propos ? Dépendront-elles
„ moins de vous en qualité de fem-
„ mes, de filles & de sœurs ! Tant
„ que leurs proches vivent, elles sont
„ dans un perpetuel esclavage ; &
„ elles déteStent la liberté que leur
„ procure la mort de leurs peres, de
„ leurs freres ou de leurs maris. Elles
„ aiment beaucoup mieux que leurs
„ ornemens dépendent de vous que
„ de la loi. Et de votre côté vous
„ devez les traiter comme des com-
„ pagnes & non comme des servan-
„ tes, & souhaiter qu'elles vous re-

appellarunt majores nostri : mais j'ai été obligé d'user d'une périphrase pour exprimer la pensée de T. Live : le mot de *toilette* que signifie *mundus muliebris* n'auroit pas eu de grace en notre langue.

„ gardent comme des peres ou des „ époux affectionnés, plutôt que „ comme des maîtres imperieux. Je „ n'ai pas oublié les noms odieux de „ sédition & de retraite dont a usé le „ Consul. Ne voudroit-il point nous „ faire craindre que comme fit autre- „ fois le peuple irrité, elles n'aillent „ aujourd'hui se saisir du mont sacré „ ou du mont Aventin ? Elles seront „ toujours prêtes à souffrir tout ce „ que vous voudrez ordonner : & „ c'est une raison pour vous de les „ traiter avec d'autant plus de dou- „ ceur & de modération, qu'elles sont „ moins en état de résister à votre „ puissance.

Abrogation de la loi Oppia.

Après qu'on eut ainsi parlé ce jour-là pour & contre la loi, on vit le lendemain une foule de Dames encore plus grande se répandre dans le public. Toutes ensemble elles allerent assieger les maisons des Tribuns qui s'opposoient à la nouvelle loi, & ne cesserent point de les presser, qu'elles ne les eussent obligés de se désister : & dès lors la loi Oppia fut abrogée sans aucune difficulté, par le suffrage de toutes les Tribus ; ce qui arriva vingt ans après qu'elle eut été établie.

M. Porcius Caton ayant échoué dans cette entreprise, partit aussitôt avec vingt-cinq vaisseaux longs dont les Alliés en avoient fourni cinq, & se rendit au port de la Lune, où il avoit ordonné à son armée de se trouver; & ayant fait ramasser le long de la côte, tous les bâtimens qui s'y trouverent, de quelque espece qu'ils fussent, il y embarqua ses soldats, & leur commanda de le suivre au port de Pyrenée, d'où son dessein étoit d'aller aux ennemis avec toute sa flotte. Tous après avoir passé le long des montagnes de la Ligurie, & doublé le golphe de Gaule, se trouverent au rendez-vous le jour qu'il leur avoit marqué. Il alla de là à (1) Rhoda, & chassa de force la garnison Espagnole qui gardoit ce château. De Rhoda un vent favorable le porta à Empories, où il mit tous ses soldats à terre, excepté ceux qui devoient servir sur mer.

Caton part pour l'Espagne.

Il y avoit dès lors à Empories deux villes séparées par un mur, dont l'une étoit occupée par des Grecs venus de Phocée d'où les Marseillois sont

Description d'Empories.

(1) C'est le nom d'un fort sur les côtes d'Espagne.

aussi originaires : l'autre étoit habitée par des Espagnols. Mais celle des Grecs bâtie le long du rivage, étoit fermée du côté de la terre par un mur qui n'avoit pas en tout quatre cens pas de tour : au lieu que l'autre dont la plus grande partie s'avançoit dans les terres, étoit entourée d'une muraille qui avoit au moins trois mille pas. Lorsque Jules Cesar eut vaincu les enfans de Pompée, il ajouta une troisiéme ville aux deux dont je parle, dans laquelle il établit une colonie de Romains. Aujourd'hui les trois n'en font plus qu'une, les Espagnols d'abord, & après eux les Grecs ayant été admis au nombre des citoyens Romains. Il est étonnant que des étrangers exposés d'un côté aux incursions maritimes, & de l'autre aux attaques des Espagnols, nation féroce & belliqueuse, ayent pû se conserver si longtems le long de cette côte. On ne peut attribuer leur salut qu'à la vigilance & à la discipline, que rien ne maintient davantage entre les foibles, que la crainte qu'ils ont d'être surpris par des voisins plus puissans qu'eux. La partie du mur qui donnoit sur la campagne étoit très-bien

très-bien fortifiée, n'ayant qu'une seule porte dont la garde étoit confiée à quelqu'un des Magistrats qui ne l'abandonnoit jamais. Pendant la nuit il y avoit toujours un tiers des citoyens postés sur les murailles pour les garder ; & ils s'acquittoient de ce devoir, dans lequel ils se succedoient les uns aux autres, non par forme, & pour obéir à la loi ; mais avec autant de soin, de vigilance & d'exactitude, que si les ennemis eussent été à leurs portes. Ils ne recevoient aucun Espagnol dans leur ville, & ne s'en éloignoient eux-mêmes que rarement, & avec précaution. Toutes leurs issues étoient du côté de la mer. A l'égard de la porte qui donnoit sur la ville des Espagnols, ils n'en sortoient jamais qu'en grand nombre ; & c'étoit ordinairement ce tiers des habitans, qui avoient gardé les murs pendant la nuit. Voici les raisons qui les engageoient à sortir. Les Espagnols peu faits à la navigation, étoient ravis de commercer avec cette nation, en achetant d'elle les marchandises étrangeres qu'elle apportoit dans ses vaisseaux ; & en lui vendant à leur tour, ce que leurs récoltes fourniss-

ſoient au-delà de leur néceſſaire. Ce beſoin mutuel qu'ils avoient les uns des autres ouvroit aux Grecs l'entrée de la ville Eſpagnole. Ce qui contribuoit encore à leur ſûreté, c'étoit la protection des Romains, dont ils cultivoient l'amitié avec autant de zele & de fidelité que les Marſeillois, quoiqu'ils ne fuſſent pas ſi puiſſans qu'eux. Et c'eſt par cette raiſon qu'ils reçurent alors le Conſul & ſon armée avec beaucoup d'empreſſement, de générolité, & de bienveillance. Caton ne reſta chez eux qu'autant de jours qu'il lui en fallut pour apprendre où étoient campés les ennemis, & quelles étoient leurs forces. Encore n'y demeura-t-il pas ſans rien faire, mais employa tout ce tems à faire faire l'exercice à ſes ſoldats. C'étoit alors la ſaiſon que les Eſpagnols devoient avoir tous leurs blés dans les granges. Ainſi il défendit aux munitionnaires d'en faire proviſion, & les renvoya à Rome, en leur diſant, que *La guerre ſe nourriroit elle-même.* Etant parti d'Empories, il mit à feu & à ſang tout le pays ennemi, & répandit partout la terreur, la fuite & la conſternation.

Dans le même tems, comme M. Helvius s'en alloit de l'Espagne ulterieure avec une escorte de six mille hommes que le Préteur Appius Claudius lui avoit donnée, il rencontra auprès d'Illiturge un corps considérable de Celtiberiens qui venoient au-devant lui. Valerius dit qu'ils étoient au nombre de vingt mille, qu'il y en eut douze mille de tués, que la ville d'Illiturge fût reprise, & tous les habitans qui étoient en âge de puberté passez au fil de l'épée. Helvius après cette victoire se rendit dans le camp de Caton. Mais voyant que ce Général avoit mis les ennemis hors d'état de lui nuire, il renvoya son escorte dans l'Espagne ulterieure, & s'en revint à Rome où on lui accorda l'Ovation, pour récompense de ses heureux succès. Il mit dans le trésor public (1) quatorze mille sept cent trente-deux livres d'argent en masse, & autour de (2) dix sept mille vingt trois deniers d'argent monnoyé à la marque d'un char attelé de deux chevaux : & d'ar-

(1) Près de vingt trois mille livres.

(2) Autour de 8512 livres; la mediocrité de cette somme fait soupçonner qu'il peut y avoir de l'erreur en ce passage.

gent tiré des mines d'Osca, (1) vingt mille quatre cent trente-huit livres. La raison qu'eut le Sénat de lui refuser le triomphe, c'est qu'il avoit combattu sous les auspices & dans la province d'un autre. Au reste il n'étoit revenu à Rome que deux ans après avoir (2) cédé la province à Q. Minucius, y ayant été retenu toute l'année suivante par une longue & dangereuse maladie. Ainsi son ovation ne précéda que de deux mois le triomphe de Q. Minucius son successeur. Ce dernier fit aussi porter dans le trésor (3) trente-quatre mille huit cent livres d'argent, (4) soixante & dix-huit mille deniers d'argent au char attelé de deux chevaux, & (5) deux cent soixante-dix-huit mille livres d'argent d'Osca.

Pendant ce tems-là le Consul étoit

(1) 30657. marcs : Osca ville d'Espagne, aujourd'hui *Huesca*, où il paroît qu'il y avoit des mines d'argent.

(2) Il paroît qu'en cet endroit T. Live a manqué de mémoire ou d'attention. Minucius ayant eu pour province l'Espagne citerieure, & Helvius l'ulterieure, l'un n'a pû céder sa province à l'autre.

(3) 52200. marcs.

(4) 39000. livres.

(5) 417000. marcs, somme excessive & peu vraisemblable.

campé assez près d'Empories. Ce fut là que le vinrent trouver de la part de Bilistage Roi des Ilergetes, des Ambassadeurs du nombre desquels étoit son fils ; » pour se plaindre, de ce que » les rebelles emportoient ses places » de force, & lui demander un se» cours sans lequel il ne lui étoit pas » possible de leur résister. Que cinq » mille hommes suffiroient pour dé» fendre son païs, & que l'ennemi ne » les verroit pas plutôt paroître, qu'il » se retireroit. Caton répondit qu'il é» toit touché du péril & des inquiétu» des de Bilistage; mais qu'ayant dans » son voisinage un si grand nombre » d'ennemis, avec lesquels il étoit tous » les jours à la veille d'en venir aux » mains, il ne pouvoit, sans s'expo» ser à un danger manifeste, affoiblir » ses forces en les partageant. Les dé» putés ayant entendu ce discours, » se prosternerent aux piés du Con» sul, le conjurant de ne pas aban» donner leur païs dans le triste état » où il étoit réduit. Où iroient-ils, » s'ils étoient rebutés par les Ro» mains ! Qu'ils n'avoient point d'au» tres alliés qu'eux, point d'autre res» source dans l'univers. Qu'ils au-

Les Ilergetes implorent le secours des Romains.

» roient pû se mettre à couvert du
» malheur qui les alloit accabler, s'ils
» avoient voulu manquer de fidélité,
» & se soulever avec les autres. Mais
» qu'ils avoient méprisé toutes les me-
» naces de leurs voisins, dans l'espe-
» rance que les Romains seroient as-
» sez puissans pour les défendre. Que
» si contre leur attente, ils se voyoient
» abandonnés, & que le Consul fût
» inexorable à leurs prieres, ils pre-
» noient les Dieux & les hommes à
» témoins que malgré la répugnance
» qu'ils avoient à imiter la perfidie,
» à laquelle on avoit voulu les porter,
» ils se souleveroient avec les autres
» peuples de l'Espagne, ne leur étant
» pas possible de s'en dispenser, &
» que si c'étoit une nécessité pour eux
» de périr, au moins ils ne périroient
» pas seuls. »

Cependant Caton les renvoya ce jour-là sans autre réponse. Mais dès la nuit suivante, il se trouva agité de deux soins qui n'étoient pas moins accablans l'un que l'autre. Il auroit bien voulu proteger ses alliés : il auroit bien souhaité ne point partager ses troupes, ne pouvant le faire qu'il ne differât la bataille, ou ne s'exposât

à être vaincu en combattant. Il persiste dans la résolution de ne point affoiblir son armée, craignant que les ennemis ne prennent cette occasion pour lui faire recevoir quelque affront : & cependant il amuse ses Alliés par l'esperance d'une protection qui ne leur manquera point. Il sçait que l'ombre fait souvent autant d'impression que le corps, surtout dans la guerre; & qu'on se sauve quelquefois par sa confiance & son audace soutenues de la seule idée d'un secours qu'on n'a point, mais qu'on croit avoir. Il répondit donc le lendemain aux Députés, que quoiqu'il craignît de s'affoiblir, en donnant aux autres une partie de ses forces, cependant il avoit plus d'égard au péril qui les menaçoit, qu'à la situation où il se trouvoit lui-même. Il fait avertir le tiers des soldats de chaque cohorte, de faire cuire des vivres & de les porter dans les vaisseaux, & les Capitaines des vaisseaux de se tenir prêts à partir trois jours après. Ayant donné ces ordres, il renvoya deux des Ambassadeurs pour en informer Bilistage & les Ilergetes, & retint auprès de lui le fils de ce Prince, le

Ruse de Caton.

traitant avec beaucoup de civilité, & le comblant de préſens. Il ne laiſſa point partir les Ambaſſadeurs, qu'ils n'euſſent vû les ſoldats embarqués; enſorte qu'annonçant cette nouvelle comme indubitable, ils perſuaderent non ſeulement aux leurs, mais encore aux ennemis, que le ſecours des Romains étoit prêt d'arriver.

Le Conſul croyant en avoir aſſez fait pour tromper par une vaine apparence ſes ennemis & ſes Alliés, retira ſes ſoldats des vaiſſeaux. Et comme la ſaiſon permettoit de ſe mettre en campagne & d'agir, il alla camper à mille pas d'Empories; & delà, en laiſſant toujours une partie de ſes ſoldats dans ſon camp pour le garder, il envoyoit le reſte piller les terres des ennemis, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, ſuivant les occaſions. Ils partoient le plus ſouvent pendant la nuit, pour avoir plus de liberté de s'éloigner, & ſurprendre les ennemis plus aiſément. Par-là il exerçoit les nouveaux ſoldats, & enlevoit un grand nombre d'Eſpagnols, qui ne pouvoient plus ſortir impunement de leurs fortereſſes. Quand il ſe fut ſuffiſamment aſſuré de la diſpoſition de ſes ſoldats, & de

celle des ennemis, ayant fait assembler les Tribuns, les Préfets, les Centurions & les cavaliers : » Voilà, leur » dit-il, le tems que vous avez tant de» siré, où vous allez avoir occasion de » donner des preuves de votre valeur. » Jusqu'à ce jour vous vous êtes con» tentés de piller les ennemis, & do» rénavant vous allez les combattre, » & vous enrichir non plus des fruits » de leurs campagnes, mais des dé» pouilles de leurs villes. Autrefois, » lorsque les Carthaginois étoient » puissans dans l'Espagne, & qu'ils y » avoient leurs Généraux & leurs ar» mées, nos peres, qui n'avoient » dans cette Province ni troupes ni » Commandans, ne laisserent pas de » faire mettre cette clause dans le » traité qu'ils firent avec eux ; que » les Carthaginois n'entreprendroient » rien en-deça de l'Ebre, ni les Ro» mains au-delà. Et maintenant que » nous avons dans le païs deux Pré» teurs, un Consul & trois armées, » & que depuis dix ans on n'y a pas » vû un seul Carthaginois, on nous » ôtera ce que nous possedions en-de» çà de l'Ebre ! Il faut que vous re» couvriez cette partie par votre cou-

Discours de Caton à ses soldats.

» rage & par vos armes, & que vous » forciez ces peuples qui sçavent mieux » se soulever avec témerité, que » soutenir la guerre avec constance, » à reprendre le joug qu'ils ont se- » coué. » Après leur avoir ainsi parlé, voyant que son discours les avoit animés, il leur déclara que dès la nuit suivante il les conduiroit au camp des ennemis : en attendant il leur ordonna de prendre de la nourriture & de se reposer.

Après avoir consulté les Auspices, il partit au milieu de la nuit, pour s'emparer du poste qu'il avoit en vûe, avant que les ennemis s'en apperçussent. Il fit passer ses troupes derriere le camp des Espagnols ; & quand le jour parut, après les avoir mises en bataille, il envoya trois cohortes jusqu'au pié de leurs remparts. Ces Barbares étonnés de voir l'armée Romaine à leur dos, coururent aussi aux armes. Alors le Consul adressant la parole aux siens, » Vous voyez, sol- » dats, leur dit-il, que notre salut » dépend uniquement de notre cou- » rage ; c'est moi qui exprès n'ai » voulu vous laisser que cette seule » ressource : les ennemis sont entre

» notre camp & nous. Nous avons » derriere nous leurs campagnes. » Mais la valeur eſt contre le péril la » reſſource la plus glorieuſe & la plus » aſſurée. » Après ce peu de mots, il fit ordonner aux trois cohortes de ſe retirer, pour engager les ennemis par cette fuite ſimulée à ſortir de leurs retranchemens. L'évenement montra qu'il ne s'étoit pas trompé. Les Eſpagnols s'imaginant que les Romains avoient peur, ſortent de leurs portes, & rempliſſent de gens armés tout l'eſpace qui eſt reſté entre leur camp, & l'armée du Conſul. Pendant qu'ils s'agitent & tremouſſent pour ſe mettre en bataille, Caton qui avoit eu le tems de ranger les ſiens dans le meilleur ordre, fond ſur eux avant qu'ils ayent pû prendre leurs poſtes. Il fit d'abord avancer contre eux la cavalerie des deux aîles. Mais celle de la droite ayant été ſur le champ repouſſée, & s'enfuyant en déſordre, fit paſſer la crainte qui l'emportoit, juſqu'à l'infanterie. Alors le Conſul ordonna à deux cohortes choiſies de paſſer derriere l'aîle droite des ennemis, & de ſe montrer à leur dos, avant que l'infanterie en vînt aux mains

de part & d'autre. Ce mouvement qui jetta la terreur parmi les Espagnols, remit dans les deux partis, l'égalité que la déroute des cavaliers Romains en avoit ôtée. Cependant à l'aîle droite la cavalerie aussi bien que l'infanterie étoit tellement déconcertée, que le Consul lui même fut obligé de saisir par le bras, quelques-uns de ceux qui fuyoient, & de les ramener au combat. Ainsi tant que l'on combattit à coups de traits, la victoire fut fort disputée; & même les Romains avoient assez de peine à se rallier à l'aîle droite où avoit commencé la fuite & l'épouvante. D'un autre côté les Barbares étoient poussés par l'avant-garde & l'aîle gauche des Romains, & tournoient les yeux en tremblant vers les deux cohortes qui les venoient attaquer par derriere. Mais sitôt qu'après avoir épuisé leurs javelots de fer & leurs falariques, ils eurent tiré l'épée, la bataille recommença comme de plus belle. Et alors ce n'étoient plus des blessures faites par des coups lancés de loin & au hazard; mais s'étant joints de près, & se battant de pié ferme, ils n'attendoient la victoire que de leur courage & de leurs forces.

Caton s'appercevant que les siens commençoient à se lasser, fit avancer quelques cohortes de réserve pour les soutenir & les ranimer. Au même moment il se commença un nouveau combat de soldats frais contre des troupes épuisées de travail & de fatigues. Ces derniers venus rangés en pointe enfoncent les Espagnols, les font plier, & enfin les mettent entierement en déroute ; ensorte que s'étant dispersés dans la campagne, ils tâchoient de regagner leur camp. Caton les voyant dans un tel désordre, revient à course de cheval à la seconde légion qu'il avoit laissée au corps de réserve, & ordonne à ceux dont elle étoit composée de marcher de pié ferme au camp des ennemis pour y donner l'assaut. S'il apperçoit quelque soldat hors de son rang, poussant lui-même son cheval vers lui, il le frape de son javelot, & ordonne aux Centurions & aux Tribuns de punir ceux qu'ils verront s'écarter. Déja les Romains les premiers arrivés attaquoient le camp des Espagnols, & ceux-ci tâchoient de les repousser à coups de pierres & de bâtons, & en se servant de tout ce qui leur tomboit sous la main, lorsque la seconde légion arrivant augmenta

Caton ayant gagné une grande bataille sur les Espagnols, se rend encore maître de leur camp, & soumet toute l'Espagne en-deçà de l'Ebre.

l'ardeur des assaillans, ce qui n'empêchoit pas les ennemis de combattre avec beaucoup de chaleur sur leurs retranchémens. Le Consul qui avoit l'œil à tout, examine quelle est la partie la moins défendue pour y faire donner l'assaut; & voyant moins d'ennemis à la porte qui étoit à sa gauche, il y court à la tête des Princes & des Hastats de la seconde légion. Ceux qui défendoient cette porte ne pûrent résister à la vigueur avec laquelle elle fut attaquée; & les autres voyant que les Romains étoient entrés dans leurs lignes, & qu'ils alloient être maîtres de leur camp, commencerent à jetter par terre leurs enseignes & leurs armes, & à courir aux portes opposées pour se sauver. Mais comme elles étoient trop étroites pour recevoir la foule de ceux qui s'y jettoient, les soldats de la seconde légion tombent sur eux, & en font un grand carnage; tandis que les autres pillent le camp. Valerius d'Antium assûre qu'il resta ce jour là quarante mille Espagnols sur la place: & Caton qui n'étoit pas d'humeur à diminuer sa victoire, assure qu'il y en eut un grand nombre de tués, sans cependant en spécifier le nombre.

Il fit ce jour même trois actions qu'on peut regarder comme des preuves d'une habileté peu commune. Car premierement, il fit faire un grand tour à son armée, pour se ranger en bataille derriere les ennemis ; & par-là, en éloignant ses soldats de son camp & de sa flotte, il les mit dans la nécessité de vaincre & de ne devoir leur salut qu'à leur valeur. En second lieu, il fit attaquer les ennemis en queue par des cohortes choisies : enfin pendant que tout le reste de son armée étoit occupé à poursuivre les vaincus, il se mit lui-même à la tête de la seconde légion, qui n'avoit point encore combattu, & la conduisit promptement, mais en bon ordre, au camp des Espagnols, & s'en rendit maître. Quelque complette que fût sa victoire, il ne s'en tint pas là ; mais ayant ramené ses soldats dans le camp chargés de dépouilles, après quelques heures de repos, il les envoya piller la campagne ; ce qu'ils firent avec d'autant plus de liberté, que la fuite avoit fait disparoître les ennemis. La désolation qu'ils porterent au loin dans tout le païs, ne contribua pas moins que la victoire même, à réduire sous sa

puissance les Espagnols d'Empories, & tous les peuples d'alentour. Plusieurs habitans des Etats voisins qui s'étoient refugiés dans cette ville, se rendirent aussi à lui. Il leur parla fort obligeamment ; & après leur avoir fait servir du vin & des viandes en abondance, les renvoya dans leurs maisons. Il décampa aussitôt de ce lieu; & à mesure qu'il s'avançoit dans le païs, il trouvoit sur son passage des Ambassadeurs qui venoient de la part de diverses nations, reconnoître la puissance des Romains : ensorte que quand il arriva à Tarragone, toute la partie de l'Espagne qui est en-deçà de l'Ebre, étoit déja domptée; & ces peuples barbares ramenoient de differens côtés les prisonniers ou Romains ou Latins que divers accidens avoient retenus en Espagne, & en faisoient présent au Consul. Ensuite le bruit se répandit qu'il avoit dessein de conduire son armée dans la Turdetanie ; & on ajoûtoit faussement qu'il pénétreroit jusques dans les montagnes les plus impraticables. A cette nouvelle qui n'avoit aucun fondement, sept forteresses de la République des Bargistans se révolterent.

Mais Caton ayant fait entrer son armée dans le païs, les remit dans le devoir, sans aucun combat mémorable. Peu de jours après, les mêmes peuples voyant que le Consul étoit rétourné à Tarragone, sans attendre qu'il en fût parti pour aller ailleurs, se souleverent une seconde fois. Ils furent aussi une seconde fois subjugués, mais n'en furent pas quittes à si bon marché que la premiere. Car ils furent tous vendus à l'encan, & par-là mis hors d'état de troubler davantage la paix.

Cependant le Préteur Pub. Manlius ayant reçu l'ancienne armée des mains de Q. Minucius à qui il avoit succédé, & y ayant joint les vieilles troupes qu'Appius Claudius Neron avoit commandées dans l'Espagne ulterieure, partit pour aller dans la Turdetanie. Quoique les Turdetans soient les peuples de toute l'Espagne les moins belliqueux, cependant se fiant sur leur multitude, ils ne laisserent pas d'aller au-devant de l'armée Romaine. Mais le seul effort de la cavalerie mit un tel désordre dans leurs rangs, que l'infanterie n'eut presque pas besoin d'agir pour les

Manlius défait les Turdetans.

défaire. Ces vieux soldats qui connoissoient la guerre & l'ennemi à qui ils avoient affaire, ne trouverent aucune résistance. Mais cette victoire ne termina pas la guerre. Les Turdetans prirent à leur solde dix mille Celtiberiens, & ils se disposoient à se défendre avec les armes & par les bras d'autrui. Pendant ce tems-là le Consul frappé de la révolte des Bargistans, craignit que les autres peuples ne les imitassent, ce qui lui fit prendre le parti de désarmer tous les Espagnols qui habitent en-deça de l'Ebre. Ces nations feroces à qui la vie paroît insupportable sans armes, furent si sensibles à cet affront, que plusieurs se donnerent volontairement la mort. Le Consul averti de cette résolution désesperée, fit appeller les Sénateurs de toutes les villes, & les ayant assemblés : » Il est plus de votre intérêt » que du nôtre, leur dit-il, que vous » demeurie paisibles & soumis, puis» que toutes vos révoltes ont tou» jours causé plus de miseres à vos » peuples, que de travail à nos ar» mées. Le seul moyen que je trouve » d'arrêter vos soulevemens, c'est de » vous mettre dans l'impossibilité de

Caton desarme tous les peuples d'en-deçà de l'Ebre.

» vous soulever. Mon dessein est
» d'employer la voye la plus douce
» pour vous réduire à cette heureuse
» nécessité. C'est à vous de m'aider en
» en cela de vos conseils. Je suis disposé à suivre celui que vous me
» donnerez, préférablement à tout
» autre. » Comme il vit qu'ils demeuroient dans le silence, » Je vous
» donne, dit-il, quelques iours pour
» faire là-dessus vos réflexions. » Comme à une seconde assemblée ils ne lui donnoient pas plus de réponse qu'à la premiere, il écrivit le même jour aux Magistrats de toutes les villes de détruire leurs fortifications ; & apprenant que cet ordre avoit été exécuté par la plûpart des peuples, il partit pour aller contraindre ceux qui n'avoient pas encore obéi ; & en chemin faisant dompta tous ceux qui se trouverent sur sa route à droit & à gauche. Segestique une des plus fortes & des plus riches villes du païs, fut la seule contre laquelle il employa les machines de guerre pour la soumettre.

Caton abat les murailles & les fortifications des villes Espagnoles.

Ce qui lui rendoit la réduction des ennemis plus difficile qu'à ceux des Romains qui les premiers étoient ve-

nus faire la guerre en Espagne, c'est que ceux-là avoient trouvé les Espagnols disposés à se revolter contre les Carthaginois dont le joug leur étoit devenu insupportable ; au lieu que Caton étoit obligé de les ramener de la liberté à la servitude : & quand il arriva dans la province, il la trouva dans un si grand desordre, que ceux qui avoient déja pris les armes, vouloient forcer les autres, en assiégeant leurs villes, à se soulever contre les Romains ; ce qu'ils auroient été contraints de faire, pour peu qu'on eût tardé à les secourir. Mais le Consul en qui les lumieres de l'esprit égaloient la fermeté du courage, voyoit & examinoit tout par ses yeux, & donnoit une attention extrême aux entreprises importantes, sans négliger les moindres affaires, ne se contentant pas, comme la plûpart, de prévoir ce qu'il convenoit de faire, & de donner ensuite ses ordres aux Officiers subalternes, mais exécutant la plus grande partie de ses projets par lui-même, n'étant pas plus severe pour les autres que pour lui, prenant toujours pour son partage ce qu'il y avoit de plus pénible, l'em-

Eloge de Caton.

portant sur les moindres soldats par la frugalité, le travail & la vigilance, & enfin n'ayant rien dans l'armée qui lui fût particulier, que l'honneur du commandement.

Ce qui rendoit la guerre de Turdetanie plus difficile au Préteur Pub. Manlius, c'étoit le secours des Celtiberiens que cette nation avoit acheté, comme on a dit, à prix d'argent. C'est pourquoi il écrivit au Consul pour le prier de passer de ce côté-là avec son armée. Dès qu'il y fut arrivé, comme les Turdetans & les Celtiberiens étoient campés séparement, ses soldats par son ordre engagerent de légers combats avec les premiers, en les allant harceler jusqu'à leurs portes ; & quelque peu de précaution qu'ils prissent dans ces rencontres, ils en sortoient toujours victorieux. A l'égard des Celtiberiens, il les attaqua d'une autre façon : il ordonna à quelque Tribuns des soldats de s'aboucher avec eux, & de leur donner le choix de trois conditions. La premiere étoit de passer dans le parti des Romains, & de recevoir le double de la solde que leur payoient les Turdetans : la seconde, de s'en retourner

Caton va dans la Turdetanie.

dans leur païs, sûrs que les Romains ne leur feroient point un crime d'avoir pris les armes contre eux : la troisiéme enfin, s'ils persistoient à vouloir faire la guerre, de convenir d'un jour & d'un lieu où il pût en venir aux mains avec eux. Les Celtiberiens lui demanderent un jour pour en déliberer. Ils tinrent conseil avec les Turdetans, mais avec tant de tumulte qu'ils ne purent convenir de rien. Dans l'incertitude où étoient les Romains s'ils avoient la guerre ou la paix avec les Celtiberiens, ils ne laissoient pas de tirer des vivres des campagnes & des forts des ennemis, comme en tems de paix ; & même d'entrer assez souvent dans leurs remparts, comme s'ils fussent convenus d'une treve, pour entretenir ce commerce mutuel. Le Consul voyant qu'il ne pouvoit attirer les ennemis au combat, commença par marcher enseignes deployées, avec quelques cohortes choisies, & chargées seulement de leurs armes, dans un païs qui n'avoit point encore ressenti les malheurs de la guerre, & à y mettre tout à feu & à sang : ensuite ayant appris que les Celtiberiens avoient laissé tous leurs bagages à Se-

gonce il y conduisit ses légions dans le dessein d'attaquer cette ville. Mais n'ayant pû ébranler l'ennemi par toutes ces démarches, il paya la solde non seulement à ses troupes, mais encore à celles du Préteur; & laissant à ce Général la plus grande partie de son armée, il ne retint avec lui que sept cohortes avec lesquelles il retourna du côté de l'Ebre.

Avec ce peu de troupes il reprit plusieurs villes. Il fit rentrer dans le parti des Romains les Sédétans, les Ausétans, & les Lacétans. Ces derniers qui habitoient un païs couvert de bois & presque impraticable, demeuroient armés par un effet de leur férocité naturelle, & encore plus des reproches que leur faisoit leur conscience, d'avoir pillé les Alliés des Romains, tandis que le Consul étoit occupé avec ses légions à la guerre de la Turdetanie. Caton pour les forcer à rentrer dans le devoir, alla attaquer leurs murailles, non seulement avec les cohortes Romaines, mais encore avec la jeunesse des Alliés qu'ils avoient irrités par leurs brigandages. Il s'arrêta environ à quatre cent pas de leur ville beaucoup plus longue

Il attaque & défait les Lacétans, & s'empare de leurs forts & châteaux.

que large. Là il laissa des cohortes choisies, avec défense de quitter leurs postes, que quand il viendroit lui-même les en retirer. Alors il fit le tour de la ville avec le reste des troupes, pour l'attaquer par la partie opposée. La jeunesse des Suessetans faisoit le plus grand nombre de ses troupes auxiliaires. Ce fut à eux qu'il donna la commission d'attaquer les murailles des ennemis. Dès que les Lacetans les reconnurent à leurs enseignes & à leurs armes, se souvenant des ravages qu'ils avoient souvent exercés impunément sur leurs terres, & des victoires qu'ils avoient tant de fois remportées sur eux, ils firent tout d'un coup ouvrir la porte qu'ils attaquoient, & fondirent tous ensemble sur eux avec une impétuosité extraordinaire. Les Suessetans effrayés des seuls cris qu'ils pousserent en sortant de leurs portes, prirent ouvertement la fuite. Le Consul qui s'y étoit bien attendu, revint à brides abattues retrouver les cohortes qu'il avoit laissées sous les murailles de la ville ; & se mettant promptement à leur tête, tandis que les habitans poursuivoient les Suessetans avec chaleur, les fit entrer par l'en-

droit

droit où regnoit le ſilence & la ſolitude, & ſe vit maître de la place avant que les Lacétans y fuſſent rentrés. Etant revenus & n'ayant plus pour tout bien que leurs armes, ils furent obligés de ſe rendre à lui.

Delà il conduiſit ſes troupes victorieuſes au fort de Vergion, la retraite ordinaire de ces brigands, toutes les fois qu'ils faiſoient des incurſions ſur les terres paiſibles de la province. Il ſe préparoit à y donner l'aſſaut, lorſque le Prince de ce canton en ſortit & le vint trouver dans ſon camp. Il lui repréſenta que ni lui ni ſes vaſſaux n'étoient plus les maîtres chez eux : que des brigands qu'ils avoient introduits dans ce fort, s'en étoient emparés, & de tout le gouvernement. Caton lui ordonna de s'en retourner dans la place, & de donner une raiſon probable de ſa ſortie & de ſon abſence : & que quand il verroit que les Romains ſe ſeroient approchés des murailles, tandis que les pirates ſeroient occupés à les défendre, il ſe ſouvînt de ſe jetter dans la citadelle avec ceux de ſa faction. Il obéit ponctuellement ; en ſorte que tout d'un coup les Barbares ſe virent entre deux ennemis,

les Romains escaladant les murs du côté de la campagne, pendant que les Vergestains fondoient sur eux du haut de la forteresse. Caton étant maître de la place, rendit à ceux des habitans qui avoient été d'intelligence avec lui, leurs biens & leur liberté, aussi bien qu'à leurs parens : il ordonna au Questeur de vendre ceux qui étoient du parti des brigands, & fit mourir les brigands eux-mêmes. Quand il eut rétabli la paix dans toute la province, il mit des impôts très-considerables sur les mines de fer & d'argent qu'il établit ou qu'il perfectionna, & qui rendirent la province plus opulente de jour en jour. Les Sénateurs ordonnerent des processions pour trois jours, pendant lesquels on remercieroit les Dieux des heureux succès que le Consul avoit eus dans l'Espagne. Pendant la même campagne l'autre Consul L. Valerius Flaccus combattit & vainquit les Boyens dans la Gaule, près de la forêt Litana. On dit qu'il leur tua huit mille hommes. Tous les autres renonçant à la guerre, se retirerent dans leurs villages & dans leurs bourgs. Le Consul passa le reste de la campagne

Le Consul Valerius défait les Boyens en Gaule.

aux environs de Plaisance & de Cremone, & releva les édifices de ces deux villes que la guerre avoit ruinés.

Telle étoit la situation de l'Espagne & de la Gaule. A l'égard de la Grece, T. Quintius s'y étoit conduit pendant l'hyver de maniere qu'à l'exception des Etoliens, qui ne croyoient pas avoir tiré de la victoire tous les avantages qu'ils avoient esperés, & à qui leur humeur inquiete ne permettoit pas de demeurer en repos, tous les autres peuples, contens de leur état, goutoient les fruits de la paix & de la liberté, charmés des vertus d'un Général aussi admirable après la victoire, par sa justice & sa modération, que dans la guerre par sa prudence & sa valeur. Ce fut dans ces circonstances que Quintius reçut (1) l'arrêt du Sénat qui lui ordonnoit de faire la guerre à Nabis tyran de Lacédémone. Quand il en eut fait la lecture, il avertit par un édit les Députés de tous les Etats de la Grece, de se rendre un certain jour à Corinthe. Dès

Etat de la Grece.

(1) Il paroît qu'ici T. Live ne se souvient plus que dans le Livre précédent ch. 4. il a dit que dès lors le Sénat permit à Quintius de prendre à l'égard de Nabis le parti qu'il jugeroit le plus convenable au bien de la République.

que les Chefs de chaque peuple y furent arrivés, & ceux des Etoliens avec tous les autres, il leur parla en ces termes : » Si les Romains & les Grecs » ont fait la guerre de concert contre » le Roi de Macédoine, c'est que les » uns & les autres avoient eu des rai- » sons très-légitimes de la lui déclarer. » Car d'un côté il avoit mérité la » haine des Romains, soit en don- » nant du secours aux Carthaginois » nos ennemis les plus déclarés, soit » en outrageant ici nos Alliés, & il » vous avoit traités si indignement, » que quand nous aurions pû oublier » nos propres injures, celles que vous » avez reçûes de lui suffisoient pour » nous engager à prendre les armes. » A l'égard de l'assemblée d'aujour- » d'hui, c'est vous qui déciderez du » parti qu'on y prendra. C'est à vous » de voir si vous consentez qu'Argos » dont Nabis s'est emparé, reste sous » la domination de ce Tyran ; ou si » vous croyez qu'il soit juste que la » ville la plus célebre & la plus an- » cienne de la Grece, située au milieu » de cette contrée florissante, soit re- » mise en liberté, & jouisse des mê- » mes avantages, que toutes les au-

Discours de Quintius aux Grecs assemblés.

» tres villes de la Grece & du Pelop-
» ponese. Toute cette délibération,
» comme vous voyez, Messieurs,
» vous regarde seuls : tout l'intérêt
» qu'y prennent les Romains, c'est
» qu'il semble qu'il manquera quel-
» que chose à la gloire qu'ils auront
» d'avoir délivré la Grece, s'il reste
» une seule ville dans la servitude.
» Après tout si vous êtes peu touchés
» de l'esclavage des Argiens, si vous
» n'en craignez point les conséquen-
» ces pour les autres Etats, nous som-
» mes prêts à passer comme vous, par-
» dessus ces considérations. Voilà sur
» quoi je vous prie de me donnner
» vos avis. Je conclurai suivant la
» pluralité des voix. »

Quand Quintius eut cessé de parler, tous les autres dirent leur sentiment, chacun à son rang. Le Député des Athéniens, pour témoigner en particulier sa reconnoissance, releva en termes magnifiques les bienfaits que les Grecs avoient reçûs du peuple Romain : » Que c'étoit à leur priere
» qu'il avoit envoyé ses armées con-
» tre Philippe ; & que sans en être
» prié, il leur offroit encore son se-
» cours contre la tyrannie de Nabis.

» Il ne put s'empêcher de s'emporter » contre ceux qui parloient mal de » leurs bienfaicteurs, & aimoient » mieux leur imputer sans fondement, » de mauvaises intentions pour l'ave- » nir, que de les remercier des servi- » ces passés. » Il étoit aisé de deviner que ces reproches s'adressoient aux Etoliens. C'est pourquoi Alexandre le plus considérable de cette nation, prit de là occasion de reprocher aigrement aux Athéniens, » qu'a- » près avoir été autrefois les premiers » & les plus zelés partisans de la li- » berté, ils trahissoient alors la cause » commune, par une flatterie dont ils » vouloient tirer à eux tout le fruit. » Il se plaignit ensuite de ce que les » Achéens après avoir servi Philippe » pendant sa prospérité, & l'avoir en- » suite abandonné & trahi dans sa » mauvaise fortune, avoient recou- » vré Corinthe, & ne se proposoient » rien moins que d'avoir encore Ar- » gos; au lieu qu'on refusoit aux Eto- » liens les premiers ennemis de Phi- » lippe, & les Alliés perpetuels des » Romains, la restitution des villes » d'Echine & de Pharsale, qu'on é- » toit convenu par le traité de leur

„ rendre, après qu'on auroit vaincu „ Philippe. Enfin il accusa les Ro„ mains de mauvaise foi, en ce qu'„ ayant leurré les Grecs d'une vaine „ apparence de liberté, ils tenoient „ des garnisons dans Chalcis & dans „ Démétriade, eux qui avoient sou„ vent répeté, dans le tems que Phi„ lippe différoit d'en retirer les sien„ nes, que la Grece ne seroit jamais „ libre tant que Démétrias, Chalcis „ & Corinthe seroient entre les mains „ de ce Prince; & retenoient leurs „ armées dans la Grece, sous le pré„ texte de retirer Argos des mains de „ Nabis. Qu'ils les fissent repasser en „ Italie; & que les Etoliens s'offroient „ d'obliger Nabis ou de gré ou de „ force, à se conformer à la volonté „ de tous les autres peuples de la „ Grece ».

Aristenus Préteur des Achéens fut piqué d'un discours si rempli de vanité, & prenant la parole à son tour: „ Ne plaise au grand Jupiter, dit-il, „ ni à la Reine Junon protectrice „ d'Argos, que cette ville devienne „ la matiere de la dispute, & le prix „ de la victoire d'un Tyran comme „ Nabis, ou des Etoliens les plus in-

„ dignes de tous les brigands, pour
„ être encore plus malheureuse, a-
„ près avoir été tirée des mains du
„ premier, qu'elle ne l'a jamais été,
„ depuis qu'il en est le maître. Soyez
„ persuadé, T. Quintius, que la mer
„ qui nous sépare de ces pirates, n'est
„ pas une barriere assez forte, pour
„ nous mettre à l'abri de leur violen-
„ ce. Qu'arrivera-t'il donc s'ils vien-
„ nent à bout de se donner une forte-
„ resse au milieu du Peloponnese? Ils
„ n'ont des Grecs que le langage, ni
„ des hommes que la figure. Il n'y a
„ point de barbares dont les mœurs
„ soient plus sauvages & plus farou-
„ ches. Ils vivent comme de vérita-
„ bles bêtes brutes & cruelles. C'est
„ pourquoi nous vous conjurons,
„ Romains, de chasser Nabis d'Ar-
„ gos, à la bonne heure; mais en mê-
„ me tems de mettre si bon ordre aux
„ affaires de la Grece, qu'elle puisse
„ être à couvert des brigandages des
„ Etoliens. » Quintius voyant tous
les autres Grecs déchaînés contre les
Etoliens, » dit que son dessein avoit
„ été de leur répondre, s'il ne se fût
„ apperçu que la haine qu'on avoit
„ pour eux étoit si générale & si for-

„ te, qu'il étoit plutôt besoin de l'a-
„ doucir que de l'envenimer. Qu'ainsi
„ content du jugement que tous les
„ Grecs portoient des Romains &
„ des Etoliens, il se bornoit à leur
„ demander de quelle maniere ils
„ croyoient qu'on en dût user à l'é-
„ gard de Nabis, s'il refusoit de ren-
„ dre Argos aux Achéens «. Et tous s'étant écriés qu'il lui falloit faire la guerre, il les exhorta à lui fournir des secours, chacun selon leurs forces. Il en envoya aussi demander aux Etoliens, non qu'il esperât rien tirer d'eux, mais seulement pour les obliger à découvrir leur mauvaise intention, comme ils firent. Cependant il ordonna aux Tribuns des soldats de faire venir l'armée d'Elatie. En ce même tems il répondit aux Ambassadeurs d'Antiochus qui étoient venus pour traiter de la paix, qu'il ne pouvoit convenir de rien avec eux, pendant l'absence des dix Commissaires. Qu'il falloit qu'ils allassent à Rome, & s'adressassent au Sénat même.

Il se mit lui-même à la tête des troupes qu'on avoit amenées d'Elatie, & marcha vers Argos : & aux environs de Cleones, le Préteur Aris-

Quintius conduit son armée contre Argos.

tenus vint le trouver avec dix mille hommes d'infanterie, & mille cavaliers tous Achéens. Ils camperent ensemble à l'endroit où s'étoit faite la jonction, & dès le lendemain allerent se poster dans la plaine d'Argos, environ à quatre milles de cette ville. Celui qui commandoit la garnison des Lacédémoniens appellé Pythagoras, gendre du Tyran & frere de sa femme en même tems, ne s'apperçut pas plutôt de l'arrivée des Romains, qu'il mit de bonnes troupes dans les deux citadelles d'Argos, & dans toutes les autres places de la ville pour lesquelles il appréhendoit. Mais au milieu de ces précautions, il ne pouvoit dissimuler la frayeur que la venue des Romains lui avoit causée: & à la crainte d'un ennemi étranger se joignoit encore une sédition domestique. Un Argien nommé Damocles, jeune homme plus courageux que prudent, ayant formé un parti contre Nabis, fit faire serment à tous ses complices qu'ils se joindroient à lui pour chasser la garnison de ce Tyran. Mais à force de vouloir fortifier la conspiration, il y admit des gens de la fidelité desquels il ne

s'étoit pas suffisamment assuré, & qui découvrirent le complot. Tandis qu'il conversoit avec ceux de sa faction, il vit arriver un satellite qui lui ordonna de venir trouver le Gouverneur. Il ne douta pas un moment qu'on ne l'eût trahi. Ayant donc exhorté ceux des siens qui étoient présens, à prendre les armes avec lui, plutôt que de s'exposer à mourir dans les tourmens, il marcha droit à la place publique assez mal accompagné, criant à ceux qui aimoient la République & leur liberté, de se joindre à lui & de le suivre. Mais comme on ne voyoit rien autour de lui qui pût le mettre en état d'executer une si grande entreprise, il n'attira personne. Ainsi pendant qu'il se donnoit des mouvemens inutiles, les Lacédémoniens l'investirent & le tuerent avec tous ses compagnons. On arrêta ensuite plusieurs des conjurés, dont la plûpart furent d'abord executés: on en mit un petit nombre en prison; & la nuit suivante ceux qui étoient encore libres, étant descendus au bas des murs avec des cordes, se réfugierent dans le camp des Romains.

Ces exilés firent esperer à Quintius

que s'il alloit camper plus près des murailles, les Argiens ne manqueroient pas d'exciter quelque mouvement dont il pourroit profiter. Sur leur parole il fit avancer une troupe choisie, tant infanterie que cavalerie, qui en vint aux mains avec les Lacédémoniens qui étoient sortis de la ville contre eux, autour du Gymnase de Cyllarabe situé à trois cens pas de la ville au plus, & les obligea sans peine de rentrer dans leurs murailles. Quintius campa ce jour-là à l'endroit même où s'étoit donné le combat. Il y passa un jour entier à attendre s'il ne s'exciteroit point quelque sédition dans la ville. Mais jugeant que les habitans étoient opprimés par la crainte, il assembla le conseil pour déliberer s'il étoit à propos de donner l'assaut à la place. Tous les chefs des divers peuples, excepté Aristenus, étoient d'avis qu'Argos étant le sujet de la guerre, on la devoit commencer par la réduction de cette ville. Quintius qui n'étoit pas de ce sentiment, écouta avec plaisir celui d'Aristenus qui seul étoit opposé à tous les autres ; & il ajouta aux raisons qu'avoit apportées ce Préteur,

que la guerre ayant été entreprise en faveur des Argiens contre leur Tyran, rien n'étoit plus déraisonnable que d'assieger Argos, & de laisser le Tyran en repos. Que pour lui il étoit dans le dessein de l'aller relancer jusques dans Lacédémone sa capitale. Et là-dessus ayant congedié l'assemblée, il envoya quelques compagnies légeres dans la campagne pour fourager. Les soldats couperent & enleverent les blés qui étoient en maturité, & gâterent toutes les moissons qui étoient encore en verd, afin que les ennemis n'en profitassent pas dans la saison. Il abandonna ensuite cette contrée, & ayant passé le mont Parthenius, il alla camper en trois jours auprès de Caryes au-delà de Tegée, où, avant d'entrer dans les campagnes des ennemis, il attendit les secours de ses Alliés. Il y reçut quinze cens Macédoniens & quatre cens Thessaliens que lui envoyoit Philippe; & dès lors ce n'étoient plus les troupes qui lui manquoient pour agir, car il en avoit de reste, mais les convois qu'il avoit ordonné aux villes voisines de lui envoyer, & qui n'arrivoient pas assez tôt. Il lui venoit

Quintius marche à Lacédémone.

aussi des forces maritimes en abondance. Car L. Quintius étoit déja arrivé de Leucade avec quarante navires, & les Rhodiens lui avoient envoyé dix-huit vaisseaux couverts ; & le Roi Eumenes doubloit actuellement les Cyclades avec dix vaisseaux de ligne, trente brigantins, & plusieurs autres bâtimens moins grands mais plus légers : sans compter un grand nombre de Lacédémoniens exilés par Nabis ou par les autres Tyrans qui avant lui avoient regné à Lacédémone, & qui s'étoient rassemblés auprès des Romains, dans l'espérance de recouvrer leur patrie par leur moyen. Ils avoient à leur tête Agesipolis à qui le Royaume de Sparte appartenoit comme au légitime héritier, mais qui en avoit été dépouillé dès sa plus tendre enfance, après la mort de Cleomenes, par Lycurgue, qui fut le premier usurpateur de ce sceptre.

Efforts du Tyran pour se défendre contre les Romains.

Quoique le Tyran se vît menacé par mer & par terre d'un si grand nombre d'ennemis, qu'avec les forces qu'il avoit avec lui, il ne comptoit pas de pouvoir leur résister, cependant il ne perdit pas encore courage.

Mais il fit venir de Crete mille jeunes gens des plus braves, qu'il joignit à mille autres du même pays qu'il avoit déja; & il arma trois mille soldats mercenaires, & dix mille hommes de ses vassaux, avec quelques esclaves de ceux qu'on appelloit Ilotes, tirés des bourgs & forts de la Laconie. D'ailleurs il entoura la ville d'un fossé, d'une palissade & d'un rempart: & pour empêcher qu'il ne s'excitât quelque sédition dans son sein, comme il ne pouvoit compter sur l'affection des habitans, il employoit la terreur des supplices pour les contenir. Il y en avoit même quelques-uns qu'il soupçonnoit d'avoir de mauvais desseins; ce qui le détermina à assembler toutes ses troupes dans la plaine où les citoyens s'exerçoient à la course, & que pour cette raison on appelloit (1) Dromos; & y ayant fait appeller les Lacédémoniens sans armes, il les fit entourer de ses satellites armés, & leur dit » qu'on devoit lui pardon-
» ner si, dans un tems où il avoit
» tout à craindre, il prenoit des pré-
» cautions un peu extraordinaires,
» & s'il aimoit mieux empêcher ceux

(1) Ce mot en grec signifie course.

» qui lui étoient suspects, de le trahir, que de punir leur trahison. » Qu'ainsi il en tiendroit quelques-» uns dans les prisons, jusqu'à ce que » l'orage qui le menaçoit fût passé : » & qu'il les remettroit en liberté » aussitôt qu'il auroit chassé des en-» nemis étrangers qu'il redoutoit peu, » tant qu'il seroit à couvert des con-» jurations domestiques «. Ayant ainsi parlé, il fit citer devant lui environ quatre-vingt des premiers de la jeunesse ; & quand ils eurent comparu à mesure qu'on les appelloit par leur nom, il les fit conduire en prison, & dès la nuit suivante, les fit tous égorger. A l'égard des Ilotes dont je viens de parler, gens rustiques & sauvages, ayant été accusés d'avoir voulu déserter, ils furent tous étranglés, après avoir été préalablement battus de verges. La multitude effrayée d'une rigueur si excessive, étoit dans l'accablement, & n'avoit pas le courage de songer au recouvrement de sa liberté. Nabis tenoit ses troupes renfermées dans ses retranchemens, n'osant ni livrer bataille aux ennemis avec des forces si inégales, ni confier la garde de la

ville à des citoyens dont il avoit tant de rajson de soupçonner la fidelité.

Quintius ayant pris toutes les mesures & fait tous les préparatifs nécessaires, partit de son camp, & en deux jours arriva à Selasie au-dessus du fleuve Enonte, à l'endroit où Antigonus Roi de Macédoine avoit, disoit-on, combattu Cléomene tyran de Lacédémone. De là, apprenant que le droit chemin étoit escarpé, étroit & difficile, il fit le tour des montagnes, en se détournant tant soit peu, envoyant devant lui des gens pour lui frayer le chemin, & arriva par une route assez large & assez étendue sur les bords du fleuve Erotas qui passe le long des murailles de la ville. Là les troupes auxiliaires du Tyran étant venues fondre sur les Romains occupés à se camper, & sur Quintius lui-même qui avoit pris les devants avec un détachement de cavalerie & quelques compagnies légeres, elles leur causerent d'abord assez de frayeur & de tumulte, parce qu'ils ne s'attendoient à rien moins, n'ayant rencontré personne sur toute leur route, & qu'ils marchoient avec aussi peu de précaution qu'ils auroient fait

parmi leurs Alliés. Les cavaliers appelloient l'infanterie, qui elle-même les invitoit à la secourir ; & comme ni les uns ni les autres n'étoient en état de résister seuls, ils firent pendant longtems une fort mauvaise contenance. Enfin les légions arriverent, & aussitôt que les premieres cohortes eurent pris leur poste dans la bataille, la chance tourna, & ceux qui attaquoient d'abord avec tant de fierté, rentrerent dans leurs portes avec beaucoup de désordre & de confusion.

Les gens de Nabis font une sortie sur les Romains, mais sont repoussés avec perte.

Les Romains ne se tenant éloignés des murailles qu'autant qu'il falloit pour n'être pas exposés aux coups de trait, resterent quelque tems en bataille ; & voyant que les ennemis ne paroissoient plus, ils rentrerent dans leur camp. Le lendemain Quintius mena ses troupes en bataille le long du fleuve, au delà de la ville, & s'arrêta au pié du mont Menale. Les légions marchoient à la tête, suivies des soldats armés à la légere & de la cavalerie qui formoient l'arrieregarde. Nabis tenoit ses troupes mercenaires qui faisoient toute sa ressource, rangées en bataille au dedans des murailles, dans le dessein de venir fon-

dre avec elles sur l'arriere-garde des Romains. En effet dès que les dernieres compagnies eurent passé, les ennemis sortirent de la ville par plusieurs endroits en même tems avec le même fracas qu'ils avoient fait la veille. Appius Claudius qui étoit à l'arriere-garde, avoit préparé le courage des siens à tout ce qui pouvoit arriver, afin qu'ils ne fussent point surpris : c'est pourquoi sans hésiter, il ordonna aux Enseignes de se retourner, & avec toute sa troupe, fit face aux ennemis à qui il tournoit le dos un moment auparavant ; ensorte que pendant un tems considerable, l'action fut telle qu'elle a coutume d'être entre deux armées qui sont venues se choquer de front. Enfin les soldats de Nabis prirent la fuite, & se seroient retirés avec moins d'effroi & de consternation, si les Achéens qui connoissoient le pays, ne les eussent pressés vivement. Ils en firent un grand carnage, & en désarmerent un grand nombre qui s'étoient dispersés dans les campagnes. Quintius se campa auprès d'Amycles ; & de là ayant ravagé aux environs de la ville le pays le plus peuplé & le plus gracieux

Les Lacédémoniens après une seconde sortie, sont une seconde fois battus & mis en déroute.

de la Grece, comme les ennemis n'ofoient plus fortir de la ville, il retourna camper fur les bords de l Eurotas, d'où il fit le dégat dans la vallée qui eft au-deffous du mont Taygete, & défola toutes les campagnes qui s'étendent jufqu'à la mer.

A peu près dans le même tems, L. Quintius fe rendit maître le long de la côte de plufieurs villes, dont les unes fe rendirent à lui volontairement, les autres par crainte, ou par force. Et apprenant que les Lacédémoniens faifoient leur arfenal de celle de Gythion, & qu'ils y tenoient tout l'attirail de la mer, il réfolut de l'attaquer avec toutes fes forces, d'autant plus que fon frere étoit campé affez près de là avec fes troupes de terre. Cette ville étoit alors très-puiffante par fa fituation & fes fortifications, par le nombre de fes habitans, & par le grand amas qu'on y avoit fait de toutes les machines ufitées dans la guerre. Ainfi Quintius avoit fait une entreprife affez difficile, fi Eumenes & les Rhodiens ne fuffent arrivés fort à propos pour le fecourir de leurs vaiffeaux & de leurs troupes. La multitude de foldats & d'ouvriers

Gythion attaquée & prife de force.

qu'on tira des trois flottes, eut préparé en peu de jours toutes les machines, & achevé tous les travaux nécessaires pour attaquer une ville également fortifiée du côté de la terre & de la mer. Déja les uns à couvert des tortues & des mantelets, sappoient les murailles par le bas, tandis que les autres les battoient plus haut à coups de belier : déja une tour en avoit été renversée avec toute la partie du mur qui y étoit contigue à droit & à gauche ; & les Romains dans le même tems donnoient l'assaut du côté du port, par où on approchoit plus aisément, & pour ainsi dire, de plein pié, afin d'obliger les ennemis à s'étendre & à se partager ; & tâchoient d'entrer dans la ville par les brêches ; & peu s'en fallut qu'ils n'y entrassent effectivement. Ce qui arrêta leur fougue impétueuse, fut la parole qu'on leur donna de leur livrer la ville, parole à laquelle on manqua un moment après. Dexagoridas & Gorgopas avoient une égale autorité dans Gythion. Le premier avoit envoyé un héraut à L. Quintius pour lui offrir de le recevoir dans la ville, & étoit convenu du tems & de la ma-

niere dont la chose se devoit executer. Mais en attendant Gorgopas tua ce traître ; & depuis, comme il défendoit la ville avec plus d'attention lui seul, que quand il avoit un rival, la prise en paroissoit plus difficile & plus éloignée, si T. Quintius ne fût venu à l'appui avec quatre mille hommes choisis. Dès que ce Général eut fait paroître cette troupe rangée en bataille au haut d'une éminence qui n'étoit pas éloignée des murailles, & que son frere eut commencé à attaquer en même tems du côté de la mer, avec toutes ses machines & toutes ses batteries ; Gorgopas à la fin désesperant de pouvoir plus longtems se défendre, prit lui-même un dessein qu'il avoit puni de mort dans un autre, & livra la ville à Quintius, après être convenu avec lui, qu'il auroit la liberté d'emmener les soldats de la garnison. Avant que Gythion fut rendue, Pythagore Gouverneur d'Argos laissa la garde de sa place à Timocrate de Pella, & avec mille soldats mercenaires & deux mille Argiens, vint trouver Nabis à Lacédémone.

Si Nabis avoit été effrayé par la premiere arrivée des Romains, & la

prise de toutes ses places maritimes ; d'un autre côté la conservation de Gythion avoit un peu soutenu ses espérances. Mais quand il sçut que cette place avoit aussi été livrée aux Romains ; considerant qu'il étoit entouré d'ennemis du côté de la terre, sans espoir de leur échaper, & enfermé de toutes parts de celui de la mer, il crut qu'il étoit tems de ceder à la fortune, & envoya un Trompette au Général Romain, pour sçavoir s'il lui permettroit de lui envoyer des Ambassadeurs. Quintius y ayant consenti, Pithagoras vint trouver ce Général à qui il ne demanda autre chose pour son maître, que la liberté de le venir trouver en personne. Le conseil ayant été assemblé là-dessus, tous ceux dont il étoit composé, furent d'avis qu'on lui devoit accorder cette entrevûe. Le rendez-vous lui fut donné sur une éminence située au milieu du pays, où ils se rendirent Quintius & lui avec un petit nombre de troupes. Alors l'un & l'autre ayant laissé leurs cohortes dans un poste d'où on les voyoit aisément, descendirent plus bas, Nabis avec ses Gardes tous soldats choisis, & Quintius accompagné de son

Entrevûe de Quintius & de Nabis.

frere, d'Eumenes, de Sosilaus de Rhodes, d'Aristenus Préteur des Achéens, & de quelques Tribuns des soldats de son armée.

Discours de Nabis à Quintius.

Quintius lui ayant laissé le choix de parler le premier, ou d'entendre ce qu'il avoit lui-même à lui dire, Nabis prit la parole, & parla en ces termes : » Si j'avois pû deviner par » moi-même, Quintius & vous qui » accompagnez ce Général, la raison » qui vous avoit portés à me déclarer » & à me faire la guerre, j'aurois attendu sans me plaindre, ce qu'il » auroit plû à la fortune d'ordonner » de mon sort. Mais comme je ne » comprens pas ce qui peut m'avoir » attiré votre haine; je ne puis gagner sur moi de me taire, & il faut » au moins qu'avant de périr, je sçache la raison que vous avez de me » perdre. J'avoue que si vous ressembliez aux Carthaginois sur la pa» role & les sermens desquels on ne » peut compter, je serois moins » étonné, que vous eussiez pour moi » si peu d'égard & de ménagement. » Mais quand je jette les yeux sur » vous, je vous reconnois pour ces » Romains tant vantés à cause de leur

» leur justice, de leur droiture & de
» leur fidelité, & pour ces obser-
» vateurs exacts des loix divines &
» humaines. Quand je me considere
» moi même, je vois que je suis ce
» même Nabis qui vous est allié de-
» puis longtems avec tous les autres
» Lacédémoniens ; & qui en particu-
» lier, a renouvellé tout récemment
» avec vous un traité d'alliance &
» d'amitié à l'occasion de la guerre
» de Macédoine. Il est vrai, me di-
» rez-vous peut être ; mais vous avez
» violé ce traité, en vous emparant
» d'Argos. Comment voulez-vous
» que je réfute cette objection ? par
» le fait même, ou par les conjonc-
» tures du tems ? Le fait me justifie
» doublement. Car c'est à la priere
» des Argiens mêmes, que je suis en-
» tré dans leur ville, pour les défen-
» dre, & non pour m'en emparer :
» & j'y suis entré dans le tems qu'elle
» étoit sous la domination de Phi-
» lippe, & non dans votre alliance.
» Les conjonctures du tems ne me
» sont pas moins favorables : car j'é-
» tois déja en possession d'Argos,
» quand j'ai fait alliance avec vous ;
» & vous exigeâtes de moi en la con-

„ tractant, non que je retirasse ma
„ garnison de cette ville, mais que je
„ vous donnasse du secours contre
„ Philippe. Vous conviendrez peut-
„ être encore qu'à la vérité il n'y a
„ rien à me reprocher au sujet d'Ar-
„ gos, puisque j'ai tiré cette ville des
„ mains de votre ennemi, & non des
„ vôtres; & que je l'en ai tirée à la
„ priere de ses habitans, & non con-
„ tre leur gré; & qu'enfin vous me
„ l'avez abandonnée par les condi-
„ tions de l'alliance que j'ai faite avec
„ vous : mais qu'après tout le titre
„ de Tyran vous déplaît, & que vous
„ ne sçauriez souffrir que je mette les
„ esclaves en liberté, & que je distri-
„ bue des terres à la multitude qui
„ est dans le besoin. A l'égard du
„ nom que vous me reprochez, qui
„ que je sois, je suis assurément le
„ même que j'étois, T. Quintius,
„ lorsque vous-même avez traité avec
„ moi : & je me souviens qu'alors
„ vous me donnâtes la qualité de Roi,
„ au lieu qu'aujourd'hui il vous plaît
„ de me traiter de Tyran. Pour moi,
„ si j'avois pris un autre titre que ce-
„ lui que vous m'avez donné vous-
„ même, ce seroit à moi qu'il fau-

„ droit demander la raison de mon
„ inconstance : comme c'est vous qui
„ m'en donnez un nouveau, c'est à
„ vous de justifier la vôtre. Quant à
„ la liberté que je donne aux escla-
„ ves, pour augmenter le nombre des
„ citoyens, & aux terres que je distri-
„ bue aux pauvres pour les soulager,
„ le tems vous répondra encore au
„ lieu de moi. J'avois fait l'un & l'au-
„ tre, bien ou mal, quand vous fîtes
„ alliance avec moi, & que je vous
„ donnai du secours contre Philippe.
„ Mais quand je l'aurois fait depuis,
„ je ne vous dirai pas qu'en cela je
„ n'aurois blessé ni votre alliance ni
„ votre amitié, mais que je l'aurois
„ fait à l'exemple & suivant la cou-
„ tume & les réglemens de mes an-
„ cêtres. N'exigez pas des Lacédé-
„ moniens qu'ils se conforment aux
„ usages & aux loix qui s'observent
„ à Rome. Je ne rapporterai point
„ en détail toutes les differences qui
„ se trouvent entre votre gouverne-
„ ment & le nôtre. Je me contente-
„ rai de vous faire observer que dans
„ le choix de votre cavalerie comme
„ de votre infanterie, vous vous re-
„ glez sur les revenus de chaque par-

» ticulier, & que vous ne confiez la
» puissance & les dignités qu'à un pe-
» tit nombre de citoyens à qui vous
» voulez que le reste du peuple soit
» soumis. Notre Législateur au con-
» traire n'a pas voulu que le gouver-
» nement fût entre les mains d'un
» petit nombre de gens qui forment
» chez vous ce que vous appellez Sé-
» nat, & qu'il y eût dans la Répu-
» blique un ou deux ordres à qui
» tout le crédit & toute l'autorité fût
» dévolue; mais il a crû qu'en éga-
» lant la fortune & la dignité de tous
» les citoyens, il fourniroit à la patrie
» un plus grand nombre de sujets ca-
» pables de prendre les armes pour la
» défendre. J'avoue que dans ce dis-
» cours j'ai passé les bornes de la
» brieveté dont on se fait gloire à
» Lacédémone. Car je pouvois me
» contenter de dire en un mot que
» depuis que j'ai fait amitié avec vous,
» je n'ai rien fait dont vous ayez lieu
» d'être mécontent.

Réponse de Quintius au discours de Nabis.

Alors Quintius prenant la parole;
» Nous n'avons point fait alliance &
» amitié avec vous, lui dit-il, mais
» avec (1) Pelops juste & légitime

(1) Il y a grande apparence que T. Live s'est

„ possesseur du Royaume de Lacé-
„ démone, dont plusieurs Tyrans
„ ont usurpé le Trône, & regné im-
„ punément depuis lui dans cette
„ ville ; parce que pendant tout ce
„ tems-là, nous avons été occupés
„ à faire la guerre tantôt contre les
„ Carthaginois, tantôt contre les
„ Gaulois, ou d'autres nations ; com-
„ me vous avez fait vous-même, pen-
„ dant que nous avions les armes à la
„ main contre le Roi de Macédoine.
„ Car quelle apparence y a-t'il que
„ nous qui combattions contre Phi-
„ lippe pour la liberté des Grecs,
„ nous nous soyons liés d'amitié avec
„ un Tyran. & avec le Tyran le plus
„ violent & le plus inhumain qui fût
„ jamais ? Pour vous, quand même
„ vous n'auriez pas employé la fraude
„ pour vous emparer d'Argos, &
„ pour en conserver la possession ;
„ ayant entrepris de délivrer toute la
„ Grece, nous étions engagés d'hon-
„ neur à rendre aussi à Lacédémone
„ sa premiere liberté, & ces ancien-
„ nes loix dont, comme un second

trompé à ce nom, n'y ayant point d'autre Pelops qui ait regné à Lacédémone, que le fils de ce Lycurgue à qui il donne plus haut le nom de Tyran.

„ Lycurgue, vous venez de parler si
„ sçavamment. Quoi? nous forcerons
„ Philippe à retirer ses garnisons des
„ villes de Jasse & de Bargylies; &
„ nous laisserons sous vos piés Argos
„ & Lacédémone, ces deux villes si
„ nobles, autrefois les lumieres &
„ pour ainsi dire, les deux yeux de
„ la Grece, afin que leur servitude
„ deshonore le titre de Libérateurs
„ des Grecs auquel nous aspirons?
„ Mais, dites-vous, les Argiens étoient
„ d'intelligence avec Philippe: je veux
„ bien en convenir avec vous, pour
„ vous délivrer du soin de vous en
„ fâcher en notre place: quoique je
„ sois informé que ce Prince n'avoit
„ que deux ou trois des habitans dans
„ son parti; comme je suis sûr que ce
„ ne fut pas par une résolution prise
„ dans le conseil public, mais par la
„ cabale & les intrigues d'un petit
„ nombre de factieux, que vos trou-
„ pes furent reçues dans cette ville.
„ Nous sçavons bien que les Thessa-
„ liens, les Phocéens, & les Locriens
„ avoient d'un consentement unanime
„ embrassé les interêts de Philippe.
„ Si cependant nous les avons mis en
„ liberté avec tous les autres Grecs,

„ que pensez-vous que nous devions
„ faire à l'égard des Argiens qui n'ont
„ rien fait par délibération publique ?
„ Vous dites qu'on vous fait un crime
„ d'avoir donné la liberté aux escla-
„ ves, & distribué des terres aux pau-
„ vres citoyens. Vous auriez bien de
„ la peine à vous justifier sur ces deux
„ articles. Mais quelque mauvaise
„ qu'ait été en cela votre intention,
„ qu'est-ce que c'est en comparaison
„ des attentats énormes que vous &
„ les vôtres commettez tous les jours
„ coup sur coup ? Donnez-nous une
„ assemblée libre ou à Argos ou à
„ Lacédémone, si vous voulez ap-
„ prendre au vrai les horribles excès
„ de la domination la plus tyrannique
„ qui fût jamais. Et pour ne point
„ parler de vos inhumanités passées,
„ quel carnage n'a point exercé dans
„ Argos presque à mes yeux, votre
„ gendre Pythagoras, dans la per-
„ sonne de plusieurs citoyens inno-
„ cens ? Quel sang n'avez-vous pas
„ versé vous même, dans le tems que
„ j'étois déja arrivé sur les terres de
„ Lacédémone ! Çà faites mainte-
„ nant paroître avec leurs chaînes
„ ceux que vous fites saisir au milieu

» de l'assemblée, pour les enfermer » dans les prisons, promettant en » présence de tous vos citoyens, que » vous les y garderiez sans leur faire » aucun mal : faites-les paroître, » dis-je, afin que leurs parens infor- » tunés ayent la consolation de voir » vivans ceux dont ils ont faussement » pleuré la mort. Quand les faits que » vous dites seroient véritables, me » répondrez-vous, qu'en concluriez- » vous contre moi, Romains, vous » qui n'avez aucun droit de con- » trôler mes actions ? Quoi ? vous » êtes assez hardi pour parler ainsi » aux Libérateurs de la Grece ? à » nous qui pour procurer cette liber- » té, avons passé la mer, & fait si » longtems la guerre sur l'un & l'au- » tre élément ? Mais après tout, re- » pliquez-vous, je n'ai point violé » proprement votre alliance ni votre » amitié. Voulez-vous que je vous » montre combien de fois vous l'a- » vez fait ? Mais je n'ai qu'un mot à » vous répondre. Dites-moi un peu » par où on viole l'amitié ? N'est-ce » pas en exerçant des hostilités con- » tre les Alliés de ses Amis, ou en » s'unissant avec leurs ennemis ! N'a-

» vez-vous pas fait l'un & l'autre?
» Car quoique nous eussions reçu
» dans notre alliance, la ville de
» Messene aux mêmes conditions que
» celle de Lacédémone, vous n'avez
» pas laissé, vous qui vous portez
» pour notre Allié, d'employer la
» force des armes pour vous emparer
» de cette ville; & vous avez conclu
» avec Philippe notre ennemi non
» seulement un traité public, mais
» encore une alliance particuliere par
» le mariage de vos enfans, dont
» Philocles votre Lieutenant est con-
» venu avec ce Prince. D'ailleurs en
» faisant ouvertement la guerre con-
» tre nous, vous avez opposé à nos
» flottes autour de Malée, vos vais-
» seaux de Corsaires qui nous ont
» rendu cette mer impraticable, &
» vous avez tué ou pris plus de Ro-
» mains que Philippe même; ensorte
» que les vaisseaux qui portoient des
» provisions à nos armées étoient plus
» en sûreté le long des côtes de Ma-
» cédoine, qu'aux environs du pro-
» montoire de Malée. Ainsi cessez
» de faire valoir les droits sacrés de
» l'alliance & de l'amitié; & quittant
» ce style civil & populaire qui vous

„ convient peu, parlez le langage „ d'un Tyran & d'un ennemi, puiſque „ vous en avez les ſentimens. (1)

Alors Ariſtenus employa ſur l'eſprit de Nabis, non ſeulement les conſeils, mais encore les prieres, pour l'engager, pendant qu'il en étoit encore tems, à prendre un parti qui pût ſauver ſa vie & ſa fortune. Il lui rapporta enſuite l'exemple de pluſieurs Tyrans des Etats voiſins qui après s'être dépouillés d'une autorité injuſte, & avoir rendu la liberté à leurs citoyens, avoient vécu parmi eux juſqu'à une extrême vieilleſſe non ſeulement ſans péril, mais même avec honneur & avec diſtinction. Après ces diſcours, la nuit vint & termina l'aſſemblée. Le lendemain Nabis dit

(1) Il y a une grande difference entre le diſcours de Nabis, & la réponſe qu'y fait Quintius. Quelque méchant que ſoit le premier, tous ſes argumens ſont ſolides & ſans replique. Auſſi le Romain ne le combat-il que par des raiſonnemens vagues, n'oppoſant proprement à la vérité, que la puiſſance & le vouloir des Romains. Voici à quoi l'un & l'autre ſe réduit. *Nabis.* Quand je ſerois le plus méchant des hommes; vous me connoiſſiez tel que je ſuis, quand vous avez fait alliance avec moi, & que vous m'avez donné les noms de Roi & d'Ami. *Quint.* Vous avez raiſon; mais depuis que nous avons vaincu Philippe, nous voulons que vous ayez tort. C'eſt-là juſtement la ſubſtance & le précis des deux plaidoyers.

qu'il abandonnoit Argos & en retiroit ses troupes, puisque les Romains le vouloient ainsi, & qu'il leur rendroit leurs prisonniers & leurs transfuges. Il demanda que s'ils avoient d'autres prétentions, ils les lui donnassent par écrit, afin qu'il en pût conferer avec ses amis. Ainsi on accorda au Tyran le tems qu'il demandoit pour faire ses réflexions ; & cependant Quintius tint aussi conseil avec les Chefs des Alliés. » La plûpart étoient d'avis, qu'on ne quittât point les armes qu'on n'eût exterminé le Tyran, & entierement aboli la tyrannie, sans quoi la Grece seroit toujours exposée à retomber dans la servitude. Qu'il auroit été beaucoup plus à propos de laisser Nabis tranquile, que de lui déclarer la guerre, pour y renoncer ensuite, sans en avoir tiré aucun avantage. Que bien plus, sa domination n'en seroit que plus ferme & plus assurée, lorsque le peuple Romain auroit semblé l'approuver, en faisant la paix avec lui : & que son exemple ne manqueroit pas de lui faire naître, dans les autres Etats, des imitateurs qui dresseroient des em-

„ bûches à la liberté de leurs conci-
„ toyens. Malgré toutes ces réflexions,
„ Quintius étoit porté à faire la paix.
„ Car il voyoit que si Nabis prenoit
„ le parti de se renfermer dans les
„ murailles de Lacédémone, ils n'en
„ auroient point d'autre à prendre
„ eux-mêmes que celui de l'assiéger.
„ Or il jugeoit que ce siége seroit
„ long & difficile. Qu'ils trouveroient
„ bien de la difference entre Lacédé-
„ mone la plus forte & la plus puis-
„ sante ville de la Grece, défendue par
„ un nombre infini de soldats, &
„ pourvûe abondamment d'armes &
„ de vivres ; & Gythion, que cepen-
„ dant ils n'avoient pas forcée, mais
„ qui leur avoit été rendue par com-
„ position. Que tout ce qu'ils pou-
„ voient esperer, c'est qu'en faisant
„ approcher leurs troupes de ses mu-
„ railles, il pourroit s'exciter quelque
„ sédition entre les citoyens : quoi-
„ que cependant la vûe de leurs éten-
„ darts n'y eût pas produit le moin-
„ dre mouvement lorsqu'ils les avoient
„ fait paroître la premiere fois jusqu'à
„ ses portes. Il ajoûtoit que Villius, au
„ retour de son ambassade auprès
„ d'Antiochus, avoit déclaré qu'on

„ ne devoit gueres compter ſur la paix „ de ce côté-là : que ce Prince étoit „ paſſé en Europe avec des forces „ de terre & de mer beaucoup plus „ grandes qu'auparavant. S'ils em- „ ployoient leurs troupes au ſiége de „ Lacédémone, quelles armées op- „ poſeroient-ils à un Roi ſi puiſſant ? Voilà les raiſons qu'il apportoit publiquement. Mais en ſon particulier il étoit encore porté à préferer la paix à la guerre, par la crainte qu'il avoit que le ſort ne fît échoir à l'un des nouveaux Conſuls, la Province de Grece, & que ce dernier venu ne lui dérobât la gloire de terminer par une victoire complette, une entrepriſe qu'il avoit ſi fort avancée.

Comme il vit que ſon diſcours ne faiſoit aucune impreſſion ſur l'eſprit de ſes Alliés, il feignit de ſe rendre à leur ſentiment, & par-là il les fit tous revenir au ſien. » Eh bien ſoit, leur » dit-il ; aſſiégeons donc Lacédémo- » ne, puiſque vous le voulez, & » prions les Dieux qu'ils donnent une » bonne iſſue à cette entrepriſe. Mais comme une ville, ſur tout quand elle eſt forte, n'eſt pas auſſitôt priſe qu'on l'avoit eſperé, & que ſouvent les aſ-

„ siégeans se rebutent plutôt que les
„ assiégés, il est bon que je vous aver-
„ tisse par avance, & que vous vous at-
„ tendiez qu'il vous faudra passer l'hi-
„ ver autour des murailles de Lacé-
„ démone. Et si le tems que nous serons
„ obligés d'y rester, ne vous devoit
„ exposer qu'au travail & au péril, je
„ me contenterois de vous exhorter à
„ soutenir l'un & l'autre avec autant
„ de courage que de patience. Mais
„ il nous faudra encore faire des dé-
„ penses très-considérables tant pour
„ les machines de guerre, & les ou-
„ vrages sans lesquels il nous seroit
„ impossible de réduire une ville si
„ forte & d'une si grande étendue,
„ que pour les vivres & autres provi-
„ sions dont nous aurons besoin pen-
„ dant l'hyver les uns & les autres.
„ C'est pourquoi afin que vous ne de-
„ meuriez pas court dès le commen-
„ cement, ou qu'après avoir entamé
„ une entreprise si importante, vous
„ ne l'abandonniez pas honteuse-
„ ment, je croi que vous devez com-
„ mencer par écrire à vos Républi-
„ ques, pour sçavoir ce que chacune
„ d'elles peut fournir de soldats &
„ d'argent, supposé qu'elle ait assez

„ de confiance pour s'engager à ce „ siége. J'ai des troupes assez, & plus „ même qu'il ne m'en faut. Mais plus „ le nombre de nos soldats est grand, „ plus il en coûtera pour les payer, „ les nourrir & les habiller. Car il „ faut remarquer que les terres des „ ennemis sont absolument en friche; „ & que l'hyver dans lequel nous al- „ lons entrer, est la saison la plus in- „ commode pour faire venir des pro- „ visions de loin. » Ces remontrances les engagerent d'abord à faire chacun en leur particulier des réflexions sérieuses sur les inconveniens qu'ils pourroient trouver dans leur patrie, sur la paresse, l'envie & la mauvaise volonté de ceux qui restoient en repos dans les villes, contre ceux qui s'exposoient aux travaux & aux périls de la guerre, sur la liberté qui étoit un obstacle à faire entrer les esprits dans les mêmes vûes & les mêmes sentiments, sur la disette de leurs Républiques, & la peine qu'on avoit à engager les particuliers à contribuer aux besoins de l'Etat. Ainsi changeant tout d'un coup d'avis, ils laisserent à Quintius la liberté de prendre le parti qu'il croiroit le plus

avantageux au peuple Romain & à ses alliés.

Conditions de paix imposées au Tyran.

Aussitôt Quintius ayant assemblé seulement les Lieutenans & les Tribuns militaires de son armée, régla avec eux les conditions ausquelles il souhaitoit que la paix se fit avec le Tyran. Les voici : » Que premierement il y auroit une treve de „ six mois entre Nabis d'une part, & „ les Romains, Eumenes & les Rhodiens de l'autre. Que T. Quintius „ & Nabis envoiroient incessamment „ leurs Députés à Rome, pour y faire confirmer la paix par l'autorité „ du Sénat. Que la treve commenceroit du jour qu'on auroit donné à „ Nabis connoissance des conditions, „ & qu'il les auroit acceptées : & „ que dans l'espace de dix jours, à „ compter depuis celui-là, il évacueroit Argos & toutes les autres places de son territoire, pour les remettre sur le champ en la puissance „ du peuple Romain. Qu'il y laisseroit „ tous les esclaves, tant ceux du Roi „ Philippe, que ceux du public, & „ des particuliers ; & que si quelques-uns en avoient été tirés, ils seroient „ renvoyés de bonne foi à leurs maî-

„ tres. Qu'il rendroit aux villes mari-
„ times les vaisseaux qu'il leur avoit
„ ôtés. Que lui-même ne pourroit
„ garder que deux brigantins à seize
„ rames au plus. Qu'il rendroit à tous
„ les alliés du peuple Romain leurs
„ prisonniers & leurs transfuges, &
„ aux Messeniens tous les effets qui se-
„ roient encore en nature, & que
„ ceux à qui ils appartenoient pour-
„ roient reconnoître. Qu'il restitue-
„ roit aux exilés de Lacédémone
„ leurs biens, leurs enfans, & celles
„ de leurs femmes qui voudroient ac-
„ compagner leurs maris dans leur
„ exil, sans leur faire aucune violence
„ à cet égard. Qu'il ne retiendroit
„ point les effets de ceux d'entre ses
„ soldats mercenaires, qui étoient re-
„ tournés dans leur pays, ou étoient
„ passés dans les troupes des Romains.
„ Qu'il ne posséderoit aucune ville
„ dans l'Isle de Crete; & remettroit
„ aux Romains celles qu'il pouvoit y
„ avoir. Qu'il ne feroit alliance avec
„ aucun peuple Cretois, ni avec au-
„ cun autre, & qu'il ne feroit point
„ non plus la guerre ni à cette nation
„ ni à quelqu'autre que ce fût. Qu'il
„ ne tiendroit aucune garnison dans

„ les villes qu'il avoit lui-même resti-
„ tuées, ni dans celles qui de leur
„ plein gré s'étoient mises sous la
„ puissance du peuple Romain, & ne
„ leur feroit aucun tort ou dommage
„ ni par lui ni par les siens. Qu'il ne
„ bâtiroit aucune ville ni aucun fort
„ dans ses terres, ou dans celles d'au-
„ trui. Que pour garantir l'exécution
„ de toutes ces clauses & conditions,
„ il donneroit cinq ôtages au choix
„ du Général Romain, du nombre
„ desquels seroit son fils; & payeroit
„ cent talens comptant, & quatre
„ cent en huit termes égaux d'année
„ en année.

Nabis trouve les conditions qu'on lui impose trop dures.

Lorsqu'on eut mis ces conditions par écrit, Quintius alla camper près de la ville, & les envoya à Nabis. Ce Tyran ne les goûtoit que foiblement. La seule chose qui le flattoit, c'est que contre son esperance, on n'exigeoit pas qu'il retablît les exilés dans leur patrie. Mais rien ne le fachoit davantage que de se voir obligé de renoncer à ses vaisseaux, & à ses villes maritimes. Car il avoit tiré de grands avantages de la mer, par les pirateries qu'il avoit exercées sur toutes les côtés qui sont au-delà du promontoi-

re de Malée. Et d'ailleurs la jeunesse des villes qu'on le forçoit de céder, lui fournissoit d'excellens soldats pour recruter ses armées. Quoiqu'il n'eût communiqué ces conditions qu'à ses confidens & à ses amis, elles s'étoient cependant répandues dans le public par l'indiscretion & l'infidélité ordinaires à ceux qui sont à la cour des Rois. Elles ne déplaisoient pas toutes ensemble à tous les Lacédémoniens en général : mais chacun désaprouvoit celles qui lui étoient contraires en son particulier. Ceux qui s'étoient mis en possession des femmes ou des effets des éxilés, regardoient l'abandon qu'on les obligeoit d'en faire, comme une perte de leur bien propre, & non comme une restitution de celui d'autrui. Les esclaves que le Tyran avoit mis en liberté, étoient indignés, non seulement de ce qu'on leur arrachoit un bien dont ils avoient gouté la douceur, mais encore de ce qu'en les rendant à des maîtres irrités, on les faisoit entrer dans une servitude beaucoup plus dure & plus cruelle qu'auparavant. Les soldats mercenaires ne voyoient qu'à regret la perte qu'ils alloient faire en

Les Lacédémoniens eux-mêmes les désapprouvent.

tems de paix, de leur paye & des avantages que la guerre leur procuroit; outre qu'il n'étoit pas sûr pour eux de retourner auprès de leurs compatriotes, qui ne haïssoient pas moins les satellites des Tyrans, que les Tyrans eux mêmes.

Et se préparent à la guerre.

Les complaignans, après avoir quelque tems murmuré par pelotons contre cette révolution, se rassemblerent & coururent tout d'un coup aux armes. Nabis voyant cette multitude déja assez irritée par elle-même, la fit appeller dans la place. Là il exposa les demandes impérieuses des Romains, y ajoûtant de son chef des circonstances fausses qui en augmentoient encore l'indignité; & comme il eût remarqué que tantôt une partie des mécontens, & souvent tous ensemble s'écrioient contre ces prétendues injustices, il leur demanda ce qu'ils souhaitoient qu'il répondît, ou quel parti ils vouloient qu'il prît. Alors presque d'une commune voix, ils demanderent que pour toute réponse, on prît les armes, & qu'on fît la guerre: & comme il arrive ordinairement dans une multitude confuse, ils s'exhortoient

à l'envi les uns des autres, à prendre courage ; & à bien esperer de la Fortune qui ne manquoit jamais de se déclarer pour les gens de cœur. Le Tyran encouragé par une résolution si déterminée, les assura qu'ils seroient secondés par Antiochus & par les Etoliens ; & qu'indépendamment de leur secours, il avoit des troupes suffisamment pour tenir le siége. Il n'étoit plus question de paix dans la ville, & tous les habitans impatiens de recommencer la guerre, couroient chacun à leurs postes. Quelques-uns même sortirent de la ville, & lancerent contre les Romains quelques traits qui ne leur laisserent plus douter qu'il ne leur fallût songer à la guerre. Depuis ce moment il y eut pendant quatre jours de légeres escarmouches qui se terminerent sans aucun avantage pour l'un ou pour l'autre parti. Le cinquiéme il se donna une bataille plus réguliere, dans laquelle les assiegés furent repoussés dans la ville avec tant d'épouvante, que quelques-uns des soldats Romains, en poursuivant les fuyards dont ils tuoient les plus paresseux, entrerent dans la ville par les intervalles qu'il y avoit

en ce tems-là entre les murailles.

Alors Quintius croyant que par ce début, il avoit suffisamment réprimé ces incursions des ennemis, songea à prendre des mesures pour s'emparer de Lacédémone même, la seule entreprise qui lui restât à exécuter. Pour cet effet ayant envoyé chercher à Gythion les vaisseaux & les troupes de mer dont il avoit besoin, il fit, en attendant leur arrivée, le tour des murailles avec les Tribuns des soldats, pour examiner la situation de cette ville. Sparte dans le commencement étoit ouverte de tous côtés. Nabis avoit entouré d'un mur très-fort les endroits de la ville les plus bas & les plus exposés. A l'égard des parties les plus élevées & les plus difficiles à aborder, il les défendoit avec des troupes nombreuses & aguerries qui tenoient lieu de fortifications. Lorsque Quintius en eut consideré attentivement le plan, persuadé qu'il devoit y donner l'assaut, il l'entoura entierement avec toutes ses troupes, qui montoient en joignant les forces terrestres & maritimes, à cinquante mille hommes tant Alliés que Romains, tant infanterie que cavalerie. Les uns portoient des échel-

Quintius fait investir la ville & y donne l'assaut.

les, les autres des tisons allumés, & autres armes propres non seulement à forcer, mais encore à effrayer les assiegés. Quintius ordonna à ses gens de s'avancer tous à la fois en poussant de grands cris, pour jetter l'effroi parmi les habitans, & ne leur pas donner le tems d'examiner où ils devoient porter du secours, & repousser les ennemis. Il avoit formé trois corps des plus braves de son armée, qui attaquoient chacun une partie differente, deux celles où sont les Temples d'Apollon & de la Déesse (1) Dictynne ; & le troisiéme l'endroit qu'on appelle Hepta-Gone, toutes parties ouvertes & sans murailles. Nabis effrayé d'un péril qui le menaçoit de tant de côtés, couroit lui-même, ou envoyoit des Officiers & des soldats aux endroits qui paroissoient les plus pressés. Mais tous ses efforts n'empêchant pas que les Romains ne répandissent par tout l'allarme dans la ville, il demeura tellement interdit qu'il n'étoit capable ni de prendre lui-même aucun conseil salutaire, ni d'entendre ceux qui lui étoient donnés par d'autres, & qu'on

(1) On croit qu'ils appelloient ainsi Diane.

eût dit qu'il avoit absolument perdu le sens & la raison.

D'abord les Lacédémoniens arrêtoient les Romains assez facilement dans les espaces étroits où ils combattoient contre les trois corps qui les attaquoient en même-tems. Mais à mesure que l'action devenoit plus générale, l'égalité ne se soutenoit plus entre les deux partis. Car les Lacédémoniens ne lançoient que des traits contre lesquels les Romains se mettoient aisément à couvert par la grandeur de leurs boucliers ; outre qu'il y en avoit beaucoup qui ne portoient pas. Car comme ils étoient en grand nombre, & par conséquent fort serrés dans ces défilés, non seulement ils ne pouvoient prendre leur course afin de donner plus de force & de poids à leurs javelots, mais ils n'avoient pas même toute la liberté nécessaire pour les jetter de la place où ils étoient, & où ils n'avoient pas, comme on dit, leurs coudées franches. Ainsi de tous ceux qu'ils lançoient de front, il n'y en avoit point qui donnassent dans le corps des Romains, peu même qui restassent attachés à leurs boucliers. Quelques-uns furent

furent blessés des traits qu'on leur jettoit obliquement & d'un lieu élevé ; & même lorsqu'ils furent plus avancés, ils se virent en bute non seulement aux armes des assiégés, mais même aux tuiles qu'on faisoit pleuvoir sur eux du haut des maisons. Mais mettant leurs boucliers sur leurs têtes, & les joignant tous ensemble de façon qu'ils formoient au-dessus d'eux une espece de toit, ils s'avançoient en sureté, sans qu'on pût les blesser ni de loin ni de près. Cependant les assiégés résistoient en quelque façon dans des rues étroites qui ne pouvoient contenir une si grande multitude. Mais quand les Romains en gagnant toujours du terrein, eurent une fois le pouvoir de s'étendre, il ne fut plus possible aux Lacédémoniens de résister à leurs efforts: ils tournerent le dos, & s'enfuirent avec précipitation sur les hauteurs qui sont aux environs de la ville. Alors Nabis, qui croyoit sa prise indubitable, ne songeoit plus qu'à se sauver. Mais Pythagoras plus assuré que lui, & faisant en sa place toutes les fonctions de commandant, trouva un expédient pour la sauver. Il fit mettre le feu aux maisons les plus

Pythagoras fait mettre le feu aux

côtés de la ville attaqués par les Romains; & par-là en empêche la prise.

voisines des murailles : & ceux qui ont coutume de s'employer pour éteindre les incendies, concourant tous à augmenter celui-ci, il eut bientôt consumé tous ces édifices. Les Romains sont accablés non seulement d'une grêle de tuiles & de pierres, mais encore de la chute des solives & des poutres brulantes qui se détachent de moment à autre ; tandis que la flamme qui se répand au loin, & la fumée qui les aveugle, leur causent encore plus de frayeur, que de péril. C'est pourquoi ceux des Romains qui étoient encore hors de la ville, mais qui se préparoient à y entrer, s'éloignerent promptement des murailles ; & ceux qui y étoient entrés les premiers, craignant que les flammes qu'ils appercevoient derriere eux, ne leur fermassent le chemin de la retraite, en sortirent au plus vîte. Quintius apprenant la raison de ces mouvemens, fit sonner la retraite, Ainsi les Romains s'en retournerent dans leur camp, après avoir eu la ville presqu'entre leurs mains.

Quintius qui comptoit encore plus sur la consternation des ennemis, que sur ses propres forces, employa les

trois jours ſuivans à leur donner de fréquentes allarmes, tantôt en tombant ſur eux partout où ils ſe préſentoient, tantôt en les enfermant à divers endroits, pour leur ôter le chemin de la fuite. En effet le Tyran au déſeſpoir envoya une ſeconde fois Pythagoras au Général Romain. D'abord il lui fit ordonner de ſortir de ſon camp, & ne conſentit à l'écouter, qu'après qu'il eut employé les prieres les plus humbles, & qu'il ſe fut reſpectueuſement proſterné à ſes piés. Il commença par remettre le ſort de Nabis tout entier à la diſcretion des Romains : & Quintius ayant refuſé d'ajouter foi à des promeſſes qui l'avoient déja trompé, convint cependant à la fin de lui accorder une tréve aux conditions qui lui avoient été données par écrit, quelques jours auparavant ; & on reçut l'argent & les ôtages dont il a été parlé. Pendant qu'on preſſoit Nabis de la façon que je viens de dire, les Argiens qui apprenoient par des courriers envoyés coup ſur coup, l'extrémité à laquelle Lacédémone étoit réduite, joint à ce que Pythagoras étoit ſorti de leur ville avec la meilleure partie de la garniſon, ſongerent

eux-mêmes à se mettre en liberté ; & sous la conduite d'un certain Archippus, attaquant avec mépris le peu de troupes qui étoient restées dans la ville pour la garder, ils vinrent aisément à bout de les chasser. A l'égard de Timocrate le Pallenien, comme il les avoit traités avec beaucoup de douceur, ils lui donnerent la liberté de se rétirer sain & sauf. Quintius après avoir conclu la paix avec le Tyran, & congédié de Lacédémone Eumenes & les Rhodiens, & renvoyé son frere L. Quintius à sa flotte, vint à Argos pour prendre part à la joye de ses habitans.

Les Argiens, dans les transports de leur reconnoissance, indiquerent pour le jour de l'arrivée du Général Romain & de son armée, l'ouverture des jeux Néméens que les malheurs de la guerre avoient interrompus, & ils choisirent Quintius lui-même pour y présider. Plusieurs circonstances mettoient le comble à leur joye & à leur félicité. Ceux de leurs citoyens que Pythagoras & Nabis leur avoient enlevés, étoient revenus dans la ville; aussi bien que ceux dont Pythagoras avoit découvert la conspiration, &

qui s'étoient échappés à la vengeance qu'il commençoit déja à exercer contre eux. Ils voyoient rentrer chez eux la liberté après en avoir été si longtems bannie : ils voyoient les Romains ces liberateurs qui n'avoient pris les armes contre le Tyran, que pour les tirer de ses fers. Ainsi le jour de ces jeux la liberté des Argiens en particulier fut aussi annoncée par la voix du héraut. Mais si la délivrance d'Argos faisoit plaisir à l'assemblée générale des Achéens, d'un autre côté la servitude qui s'étoit comme retranchée dans Lacédémone, d'où elle étoit tojours en état de se faire craïndre, mêloit à leur joye une inquiétude qui en alteroit beaucoup la douceur. D'ailleurs les Etoliens dans toutes leurs assemblées censuroient la conduite des Romains de la maniere du monde la plus outrageante. Ils n'avoient point cessé, disoient-ils, de persécuter Philippe, qu'il n'eût renoncé à toutes les villes de la Grece : au lieu qu'ils laissoient un Tyran en possession de Lacédémone; & souffroient un (1) Roi légitime qui avoit

Plaintes des Etoliens contre Quintius.

(1) Il entend par-là Agesipolis dont il est parlé plus haut.

servi les Romains dans leurs armées, & tant d'autres citoyens des plus illustres dans un triste exil, pour y passer le reste de leurs vies : tant il étoit vrai que le peuple Romain s'étoit abaissé jusqu'à faire la cour à Nabis. Quintius ramena ses troupes à Elatie d'où il les avoit tirées pour la guerre de Sparte. Il y en a qui assurent que ce ne fut pas de la ville même que Nabis combattit les Romains ; mais que s'étant campé vis-à-vis d'eux, après avoir longtems attendu les secours des Etoliens, il fut enfin obligé d'en venir aux mains pour repousser les ennemis qui étoient venus fondre sur ses fourrageurs ; qu'il fut vaincu, qu'on lui tua quinze mille hommes sur la place, qu'on lui en prit quatre mille, qu'on s'empara de son camp, & qu'enfin il demanda & obtint la paix.

On reçut à Rome à peu près dans le même tems, de la part de T. Quintius & de M. Porcius, les lettres où ces deux Généraux rendoient compte au Sénat de ce qui s'étoit passé soit à Lacédémone, soit en Espagne. Et sur le champ on décerna à l'honneur de l'un & de l'autre, des processions

publiques & des actions de graces qui devoient continuer trois jours pour chacun. L. Valerius voyant sa province paisible par la défaite des Boiens auprès de la forêt Litane, revint à Rome pour y tenir les assemblées dans lesquelles furent nommés Consuls Pub. Cornelius Scipion l'Africain pour la seconde fois, & T. Sempronius Longus. Ils étoient fils de ceux du même nom qui avoient été Consuls ensemble la premiere année de la seconde guerre Punique. On tint ensuite les assemblées Prétoriennes, où l'on créa Pub. Cornelius Scipion, deux autres Scipions portant tous deux le nom de Cn. Cornelius, & les surnoms l'un de Merenda, & l'autre de Blasius, Cn. Domitius Enobarbus, Sex. Digitius, & T. Juvencius Thalna. Après les assemblées le Consul retourna dans sa province. Ceux de Ferente tacherent cette année d'établir un nouveau privilége ; c'étoit que les Latins qui s'étoient fait inscrire dans une colonie Romaine, fussent tenus pour citoyens Romains. Et comme ceux qui avoient été admis dans les colonies de (1) Pouzol, de Salerne

(1) Il y a quelque chose d'obscur en ce passage.

& de Buxento, se portoient pour citoyens Romains, le Sénat déclara qu'ils ne l'étoient point.

Pub. Scipion l'Africain II. & Sempronius Longus, Con. an. de R. 558.

Au commencement de l'année qui eut pour Consuls Pub. Cornelius Scipion l'Africain pour la seconde fois, & Ti. Sempronius Longus, il arriva à Rome deux Ambassadeurs de la part du Tyran Nabis. Le Sénat leur donna audience dans le Temple d'Apollon hors de la ville. Ils étoient venus demander la ratification de la paix qu'il avoit conclue avec T. Quintius, & on la leur accorda. Quand on vint à déliberer sur les départemens des Généraux, le Sénat étoit fort d'avis que la guerre étant terminée en Espagne & en Macédoine, on décernât aux deux Consuls l'Italie pour Province. Mais Scipion représenta qu'il suffisoit de laisser l'un des Consuls en Italie : & qu'il étoit à propos d'envoyer l'autre en Macédoine. » Qu'on étoit à la veille d'avoir à soutenir une guerre dangereuse contre » Antiochus. Si de son propre mouvement il étoit déja passé en Europe,

Car on n'avoit point encore envoyé de colonie dans ces trois villes, on en avoit seulement fait le projet qui ne fut exécuté que trois ans après.

» que ne feroit-il point quand il se
» verroit poussé & appuyé par les
» Etoliens, qui sans contredit étoient
» ennemis de la République; & qu'un
» Général comme Annibal, si célé-
» bre par tant de victoires qu'il avoit
» remportées sur les Romains, lui
» mettroit encore le feu sous le
» ventre ? » Pendant qu'on disputoit sur les provinces des Consuls, les Préteurs tirerent les leurs au sort, Cn. Domitius fut chargé de rendre la justice aux citoyens, & T. Juvencius aux étrangers : l'Espagne ulterieure échut à Pub. Cornelius, & la citerieure à Sex. Digitius: Cn. Cornelius Blasion eut la Sicile, & Merenda la Sardaigne. On ne jugea pas à propos de faire passer une nouvelle armée dans la Macédoine : au contraire, on décida que Quintius rameneroit en Italie celle qui y étoit, & qu'elle seroit licentiée, aussibien que celle que commandoit M. Porcius Caton dans l'Espagne. On donna l'Italie pour département aux deux Consuls, & la commission de lever deux légions pour la garde de la ville; ensorte qu'après que le Sénat auroit fait dans les troupes la réforme qu'il jugeroit

à propos, la République eût encore cette année huit légions à son service.

L'année précédente sous le Consulat de M. Porcius, & de L. Valerius, on avoit offert aux Dieux un printems sacré. Mais le grand Pontife Pub. Licinius ayant déclaré d'abord au College des Prêtres, & ensuite, par leur avis & de leur autorité, au Sénat même, qu'on avoit commis des fautes essentielles dans cette cérémonie, les Sénateurs ordonnerent qu'elle seroit faite tout de nouveau de la maniere que les Pontifes l'auroient reglé, & que pour la célébration des grands jeux, qu'on avoit aussi fait vœu de représenter, on tireroit du trésor public les sommes qu'on avoit coutume d'y employer. On déclara qu'on devoit comprendre sous le nom de printems sacré tous les animaux qui naîtroient depuis les Calendes de Mars jusqu'à celles de Mai, pendant le Consulat de Pub. Corn. Scipion & de T. Sempr. Longus. On tint ensuite les Assemblées des Censeurs. Sex. Ælius Petus & C. Cornelius Cethegus, qui furent élevés à cette dignité, continuerent le titre & le rang de Prince du Sénat au Consul Pub. Scipion à

Printems sacré.

qui les Censeurs précédens l'avoient déja déféré. Ils ne rayerent de tous les Sénateurs, que trois sujets : & cette réforme tomba sur des gens dont aucun n'avoit encore passé par les magistratures curules. Ils meriterent encore la faveur & la bienveillance de tout l'ordre, par l'attention qu'ils eurent d'ordonner aux Ediles Curules d'avoir soin que, pendant la célébration des jeux Romains, les Sénateurs fussent assis dans des places distinguées, au lieu qu'auparavant ils étoient confondus avec le peuple. Il n'y eut non plus qu'un fort petit nombre de Chevaliers à qui ils ôtassent les chevaux que la République leur entretenoit ; & aucun ordre n'eut lieu de se plaindre de leur sévérité. Ils firent réparer & aggrandir le vestibule du Temple de la Liberté, aussibien que (1) l'Hôtel de Ville. On offrit aux Dieux le printems sacré ; & on célébra les jeux Romains suivant le vœu qu'en avoit fait le Consul Servius Sulpicius Galba. Pendant que tous

Les Sénateurs assis pour la premiere fois sur des sieges distingués, pendant la célébration des Jeux.

(1) J'ai ainsi traduit ces mots latins, *Villa publica*. C'étoit en effet un édifice public dans le champ de Mars, où on traitoit des affaires de la ville, & où on logeoit quelquefois les Ambassadeurs étrangers.

les citoyens avoient leurs yeux & leurs esprits attachés à ce spectacle, Q. Pleminius, qu'on tenoit enfermé dans une obscure prison, à cause d'un grand nombre de crimes qu'il avoit commis à Locres contre les Dieux & contre les hommes, entreprit de mettre le feu en même tems dans tous les quartiers de la ville, par le ministere de quelques misérables qu'il avoit corrompus ; dans le dessein de rompre sa prison à la faveur du tumulte que cet accident ne manqueroit pas d'exciter. Mais ce détestable complot ayant été découvert par quelques-uns des complices, Pleminius fut descendu dans le cachot destiné au supplice des scelerats, & y fut étranglé.

Pleminius entreprend de brûler Rome ; & la conjuration ayant été découverte, est étranglé en prison.

Colonies nouvelles.

Ce fut cette année qu'on conduisit des colonies de citoyens Romains à Pouzol, à Vulturne & à Literne, chacune de trois cens citoyens. On leur distribua un territoire qui avoit appartenu aux Campaniens. On en établit aussi deux, l'une à Salerne, & l'autre à Buxento. Les Triomvirs qu'on chargea de faire ces établissemens, furent Ti. Sempronius Longus actuellement Consul, M. Servi-

ius, & Q. Minucius Thermus. Trois autres Triomvirs, sçavoir D. Junius Brutus, M. Bœbius Tamphilus, & M. Helvius, en conduisirent aussi une à Siponte, dans un territoire des Arpiniens. Cn. Octavius, L. Emilius Paulus, & C. Pletorius, en menerent une à Crotone que les Romains avoient ôtée aux Grecs. Enfin L. Cornelius Merula & C. Salonius (1) établirent la derniere à Tempsa, dans des terres qu'on avoit prises sur les Brutiens, qui eux-mêmes en avoient chassé les Grecs. On vit aussi cette année à Rome quelques prodiges, & on y en annonça bien davantage. On apperçut des goutes de sang dans la place publique, dans le lieu des assemblées, & dans le Capitole. Il plût de la terre en plusieurs endroits; le feu prit à la tête de Vulcain. Voilà ce qu'on crut voir dans la ville. Mais en même tems on y apprenoit qu'à Interamne on avoit vû couler un ruisseau de lait : qu'à Rimini il étoit né des enfans sans yeux & sans nez; & un dans le Picentin qui n'avoit ni piés ni mains. En vertu d'un décret des

Prodiges.

(1) Il manque là le nom d'un Triomvir. Car il y en avoit ordinairement trois.

Pontifes on fit des sacrifices d'expiation pour ces prodiges ; & sur ce que ceux d'Adria annoncerent qu'il avoit plû des pierres dans leurs champs, on ordonna une neuvaine.

Expéditions dans la Gaule.

Dans la Gaule le Proconsul L. Valerius Flaccus combattit en bataille rangée, autour de Milan, contre les Gaulois Insubriens, & les Boyens qui sous la conduite de Dorulacus, avoient passé le Pô, pour faire prendre les armes aux Insubriens, & leur tua dix mille hommes. Pendant les mêmes jours, M. Porcius Caton triompha des Espagnols. Il fit porter dans ce triomphe (1) vingt-cinq mille livres d'argent en masse ; (2) cent vingt-trois mille deniers d'argent monnoyé à l'empreinte d'un char attelé de deux chevaux ; (3) cinq cens quarante mille livres pesant d'argent tiré des mines de Huesca ; & quatorze cens livres pesant d'or. Il distri-

(1) Qui font trente-sept mille cinq cens marcs suivant notre façon de compter, sçavoir à huit onces le marc : car la livre des Romains étoit de douze onces, comme on l'a déja observé.

(2) Environ 61500. livres.

(3) Si, comme je l'ai supposé, on doit ajouter *millia* au latin, la somme est immense. Si on le retranche, & que ce ne soit que 540. livres, la somme est très-médiocre.

bua à chacun des simples soldats treize livres dix sols, & (1) le triple aux cavaliers, le tout du butin fait sur les ennemis. Le Consul Ti. Sempronius, s'étant rendu dans sa province, conduisit tout d'un coup ses légions sur les terres des Boyens. Boiorix qui étoit alors leur Roi ayant avec le secours de ses deux freres fait soulever toute la nation, se campa dans un lieu découvert & de facile accès, pour faire connoître aux Romains qu'il étoit disposé à les combattre, s'ils entroient dans le pays. Le Consul ayant reconnu le nombre & l'audace des ennemis, envoya avertir son Collegue de le venir joindre au plus vîte : qu'il tireroit les choses en longueur jusqu'à son arrivée. La raison qui portoit le Consul à demeurer en attendant sur la défensive, fut précisement celle qui porta le Chef des Gaulois à l'attaquer; outre que la retenue des Romains augmentoit encore sa confiance : car le premier ne vouloit point combattre en l'absence de son Collegue; & l'autre se hâtoit de prévenir son arrivée. Cependant les Gaulois se contenterent pendant deux jours de se présenter, déterminés à

(1) T. Live a oublié les Centurions.

combattre les Romains, s'ils sortoient de leur camp. Mais le troisiéme ils s'approcherent de leurs retranchemens, & les attaquerent par plusieurs endroits en même tems. Le Consul ordonna aussitôt à ses soldats de prendre leurs armes, mais leur défendit d'avancer qu'il ne leur donnât le signal, pour augmenter la sotte arrogance des ennemis, & avoir le tems de disposer ses troupes à fondre sur les Gaulois par toutes les portes dans le même moment. Deux légions eurent ordre de sortir enseignes déployées par les deux portes (1) principales. Mais les Gaulois se présenterent à elles si serrés qu'ils leur en fermoient l'issue. Les uns & les autres combattirent longtems dans ces passages étroits, faisant effort autant de leurs boucliers & de leurs corps, que de leurs épées & de leurs bras, les Romains pour se jetter hors de leur camp, & les Gaulois pour y pénetrer ou au moins empêcher les ennemis d'en sortir. Et les deux armées ne purent jamais s'ébranler l'une l'autre,

(1) On appelloit ainsi celles qui étoient l'une à la droite, & l'autre à la gauche du camp. Celle qui donnoit du côté des ennemis, se nommoit la Prétorienne; & la quatriéme qui étoit sur le derriere, & la plus éloignée d'eux, la Decumane.

jusqu'à ce qu'enfin Q. Victorius premier Centurion de la seconde légion, & C. Atinius Tribun militaire de la premiere, firent une action hardie, mais qu'on avoit souvent tentée avec succès dans les occasions périlleuses. Ils arracherent aux Porte-enseignes leurs drapeaux, & les jetterent au milieu des ennemis : alors les soldats de la seconde légion courant avec impétuosité après leur enseigne, s'élancerent les premiers hors des portes.

Ils combattoient déja hors du rempart, tandis que la quatriéme légion étoit encore arrêtée à la porte, lorsqu'il s'éleva un autre tumulte dans la partie posterieure du camp. Les Gaulois avoient fait irruption par la porte (1) Decumane, & tué le Questeur L. Postumius surnommé Tympanus, M. Atinius & Pub. Sempronius Préfets des Alliés, & environ deux cens soldats, qui s'étoient mis en devoir de les repousser, & avoient combattu contre eux avec beaucoup de courage. Le camp eût été pris de ce côté-là, sans qu'une cohorte extraordi-

(1) Cette porte étoit sur le derriere du camp, comme on a dit. On l'appelloit aussi la porte Questorienne, parce que c'étoit là qu'étoit le Questeur avec l'argent de l'armée.

naire (1) envoyée par le Consul pour garder la porte Decumane, tua ou chassa hors du camp ceux des ennemis qui y étoient déja entrés, & repoussa ceux qui se disposoient à les suivre. Dans le même tems la quatriéme légion avec deux cohortes extraordinaires sortit des portes par la partie anterieure; ensorte qu'il se livroit en même tems trois combats autour du camp en trois endroits differens, & que l'attention des soldats étoit partagée entre la nécessité de se défendre contre ceux qu'ils avoient en face, & l'inquiétude que leur causoient les cris de leurs compagnons qu'ils entendoient sans sçavoir quel étoit leur sort. Les deux partis combattirent jusqu'à midi avec des forces égales, sans que la victoire penchât d'aucun côté. Mais à la fin les Gaulois ne pouvant plus longtems soutenir le travail, la chaleur & la soif, abandonnerent le champ de bataille, à l'exception d'un petit nombre que les Romains mirent bientôt en déroute; & tous se refugierent dans leur camp. Le Consul de son

(1) C'étoit un corps de soldats choisis pour les coups de main.

côté ayant aussi fait sonner la retraite, la plûpart des soldats obéirent. Mais les autres emportés par l'ardeur de combattre, & par l'espérance de s'emparer du camp des ennemis, les poursuivirent jusqu'à leurs palissades. Les Gaulois les voyant venir en si petit nombre, fondirent sur eux avec mépris; & les Romains fuyant à leur tour, furent entraînés par la crainte dans leur camp, où ils n'avoient pas voulu rentrer par l'ordre du Consul. Ainsi la fuite & la victoire passerent alternativement d'un parti à l'autre. Cependant les Gaulois perdirent autour de onze mille hommes, au lieu qu'il n'y en eut que cinq mille de tués de la part des Romains. Les premiers se retirerent au fond de leur pays, & le Consul ramena ses légions à Plaisance. D'autres écrivent que Scipion ayant joint son armée à celle de son Collegue, ils pousserent les ravages dans les terres des Boyens aussi loin que les bois & les marais leur permirent d'avancer. D'autres assurent qu'ils s'en retournerent à Rome pour y tenir les Assemblées, sans avoir rien fait qui mérite d'être rapporté.

Cette même année T. Quintius

passa tout l'hyver à Elatie, où il avoit ramené ses troupes, à entendre les plaintes des Alliés, & à leur rendre justice, en réformant plusieurs abus que Philippe lui-même ou ses Lieutenans avoient introduits dans les villes, en favorisant ceux qui tenoient son parti, au préjudice des droits & de la liberté des autres. Dès le commencement du printems, il se rendit à Corinthe où il avoit convoqué les Etats. Là dans le discours qu'il fit aux Députés de tous les peuples rangés autour de lui, il insista beaucoup sur l'amitié que les Romains avoient depuis longtems contractée avec toutes les nations Grecques, sur les services que leur avoient rendus tous les Généraux Romains qui étoient venus en Macédoine avant lui, & sur ce qu'il avoit fait lui-même, depuis qu'il y commandoit les armées de la République. Toute l'Assemblée l'entendit avec beaucoup de joye & d'applaudissement; si ce n'est qu'il sembloit à ceux dont elle étoit composée, qu'il ne convenoit pas à un Général qui se piquoit de rendre la liberté à la Grece, d'y laisser dominer un Tyran dont l'orgueil & la cruauté

étoient insupportables à sa patrie ; & qui de la ville la plus célebre de tout le pays, où il avoit établi le siége de son Empire, donnoit de la crainte & de l'inquiétude à tous les autres Etats. Quintius qui n'ignoroit pas la disposition des Grecs à cet égard, leur répondit qu'il n'auroit jamais consenti à faire la paix avec Nabis, s'il eût été possible de le détruire, & de conserver Lacédémone. Mais que voyant qu'on ne pouvoit l'opprimer sans ruiner de fond en comble une ville si célebre, il avoit crû qu'il valoit encore mieux laisser subsister ce Tyran, après l'avoir affoibli jusqu'au point de ne pouvoir plus nuire à personne, que de la faire périr par les remedes mêmes qu'on employeroit pour la sauver, & dont elle n'étoit pas en état de supporter la violence.

Après avoir rendu compte de ce qu'il avoit déja fait, il ajoûta » qu'il „ alloit repasser en Italie avec toute „ son armée : que dans dix jours ils „ apprendroient que les garnisons de „ Chalcis & de Démétriade avoient „ été retirées : qu'il alloit dans le „ moment & sous leurs yeux évacuer

„ (1) Acrocorinthe, & la remettre „ aux Achéens, afin d'apprendre à „ tout l'univers qui on devoit accuser „ de mensonge & d'imposture, des „ Romains, ou des Etoliens qui a- „ voient l'audace de publier que les „ Grecs avoient pris un mauvais parti „ lorsqu'ils avoient confié au peuple „ Romain le soin de leur liberté, & „ qu'ils n'avoient fait que changer de „ maître, quand ils avoient secoué le „ joug des Macédoniens, pour se sou- „ mettre à celui des Romains. Mais „ que cette nation n'avoit jamais fait „ paroître que de la témérité & de „ l'emportement dans ses discours & „ dans ses actions. Qu'il avertissoit „ tous les autres peuples de juger de „ leurs amis par les faits & non par les „ paroles, & de distinguer bien ceux „ à qui ils devoient se fier, de ceux de „ qui ils se devoient garder. Qu'ils „ usassent moderement de leur liber- „ té. Que rien n'étoit plus salutaire „ tant au public qu'aux particuliers, „ quand on sçavoit y mettre des bor- „ nes : que si on la poussoit trop loin, „ elle dégéneroit en une licence qui

Excellens avis de Quintius aux Grecs.

(1) C'étoit la citadelle de Corinthe.

„ étoit toujours à charge aux autres,
„ & qui ne manquoit jamais de per-
„ dre ceux qui s'y étoient abandon-
„ nés. Que les Chefs des Etats eussent
„ grand soin d'entretenir entre eux
„ & entre les peuples en général,
„ l'union & la concorde. Que tant
„ qu'ils seroient de bonne intelli-
„ gence, il n'y avoit point de Roi
„ ni de Tyran qui pût leur nuire ;
„ qu'il n'y avoit point de périls ni de
„ malheurs ausquels on ne fût exposé
„ par les séditions & la discorde ;
„ tandis que ceux dont la faction
„ étoit la plus foible dans le sein de
„ la patrie, aimoient mieux se don-
„ ner aux étrangers, que de céder à
„ leurs concitoyens. Qu'ils conser-
„ vassent avec soin de leur part une
„ liberté qu'ils avoient recouvrée par
„ les armes & la bonne foi d'un peu-
„ ple étranger : que par là ils fissent
„ connoître au peuple Romain qu'ils
„ étoient dignes du service qu'ils a-
„ voient reçu de lui ; & qu'ils ne lui
„ donnassent jamais sujet de se re-
„ pentir de ce qu'il avoit fait pour
„ eux.

Des avis si sages & si salutaires qu'ils recevoient comme de la bou-

che d'un pere, leur firent verser à tous des larmes de joye en si grande abondance, que Quintius lui-même en fut attendri. Ils l'interrompirent un moment, pour applaudir à son discours, & s'exhorter les uns les autres à graver profondement dans leur mémoire & dans leur cœur, des leçons qu'ils devoient respecter comme la réponse des oracles & des dieux. Quand ils eurent fait silence, il les exhorta à faire chercher avec soin les Romains qui pouvoient être parmi eux dans la servitude, & de les lui renvoyer en Thessalie avant deux mois. Qu'il étoit de leur honneur de ne point laisser dans l'esclavage en un pays devenu libre, ceux à qui ils étoient redevables de cette liberté. Tous s'écrierent qu'ils le remercioient de tous ses bienfaits, & entr'autres de la bonté qu'il avoit de les avertir d'un devoir si juste & si indispensable. En effet il y avoit dans le pays un grand nombre de ces Romains qu'Annibal avoit fait prisonniers, & qu'il avoit vendus comme esclaves, après le refus que le Sénat avoit fait de les racheter. Ce qui prouve la multitude de ces infortunés, c'est que

Polybe

Polybe a écrit qu'il en coûta cent talens aux Achéens pour leur rançon, quoiqu'ils l'eussent fixée à cinq cens deniers pour chacun. Car sur ce pié-là il falloit qu'il y en eût douze cens dans la seule Achaie. Jugez par là combien il devoit y en avoir dans toute la Grece.

L'Assemblée n'avoit pas encore été congediée, lorsque regardant derriere eux, ils virent la garnison qui descendoit de la citadelle, gagnoit les portes de la ville, & se retiroit, suivie du Général Romain que tous les Députés accompagnoient en lui prodiguant les noms de Sauveur & de Libérateur. Enfin Quintius prenant congé d'eux avec beaucoup de politesse & de civilité, les renvoya, & s'en retourna à Elatie par le même chemin qu'il étoit venu. Il renvoya de là Appius Claudius son Lieutenant avec toutes ses troupes, & lui ordonna de se rendre à Orique en passant par la Thessalie & l'Epire, & de l'y attendre. Que c'étoit dans ce port qu'il avoit dessein de s'embarquer avec son armée pour repasser en Italie. En même tems il écrivit à son frere L. Quintius Commandant

Quintius évacue les villes de Grece où il y avoit garnison Romaine.

de la flotte, d'y ramasser tous les vaisseaux de charge de toutes les côtes de la Grece. Pour lui étant parti pour Chalcis, il tira non seulement de cette ville, mais encore d'Orée & d'Eretrie, les garnisons qui y étoient; & ayant assemblé les Députés des villes de l'Eubée, il les fit souvenir de l'état où il les avoit trouvés, leur montra celui dans lequel il les laissoit, puis les congedia. Il alla de là à Démétriade qu'il évacua, comme il avoit fait Corinthe & Chalcis, à la vûe de tout le monde, & passa en Thessalie dans le dessein non seulement de rendre la liberté aux villes de cette contrée, mais d'y rétablir une forme de gouvernement supportable, après les troubles, la confusion & le désordre qui y avoient regné. Car ce n'étoient pas seulement les malheurs des tems, ou la tyrannie des Rois qui les avoient tourmentés, mais encore leur caractere naturellement inquiet & remuant, n'y ayant jamais eu parmi eux depuis leur origine jusqu'à notre tems, ni assemblée particuliere dans chaque ville, ni Etats généraux de toute la nation, qui n'eussent été troublés par le tu-

Il regle les affaires de la Thessalie.

multe des partis & des féditions. Il se regla principalement sur le revenu des particuliers, pour choisir des Juges & en composer un Sénat, mettant le crédit & la puissance entre les mains de ceux qui par la situation de leur fortune, avoient le plus d'interêt de maintenir la paix & la tranquillité dans la République.

Il s'embarque avec ses troupes pour retourner en Italie.

Ayant ainsi reglé les affaires de la Thessalie, il passa par l'Epire & vint à Orique où il devoit s'embarquer pour l'Italie. Toutes les troupes se rendirent de ce port dans celui de Brindes, d'où elles traverserent toute l'Italie jusqu'à Rome presqu'en triomphant, & remplissant tous les chemins des dépouilles des ennemis encore plus que du nombre des soldats. Le Sénat donna audience à Quintius hors de la ville, & après qu'il eut rendu un compte exact de tout ce qu'il avoit executé, lui décerna d'un consentement unanime le triomphe qu'il avoit si bien mérité. La cérémonie dura trois jours entiers. Le premier jour il exposa à la vûe des citoyens les armes tant offensives que défensives qu'il avoit prises sur les ennemis, & les statues de marbre &

Triomphe magnifique de T. Quintius.

de cuivre dont la plus grande partie avoient été enlevées à Philippe. Le second jour il fit passer en revûe l'or & l'argent tant façonné que monnoyé, ou en lingots : il y avoit (1) dix-huit mille livres pesant d'argent en masse, & deux cent soixante-dix mille livres de (2) façonné. Car on y remarquoit une grande quantité de vases de tout usage, la plûpart enrichis de gravûres, & d'un travail exquis, avec dix boucliers aussi d'argent : sans parler d'un nombre prodigieux de vases de cuivre d'un ouvrage parfait. En argent monnoyé il y avoit autour de quatre-vingt-quatre mille pieces attiques appellées tetradrachmes, chacune du poids de quatre deniers Romains à peu près. (3) L'or travaillé montoit à trois mille sept cent quatorze livres pesant, outre un bouclier d'or massif, & quatorze mille cinq cent quatorze (4) Philippes d'or. Le troisiéme jour on

(1) Vingt-sept mille marcs.

(2) Par argent façonné il faut entendre la vaisselle, ou les statues, & autres pieces de ce métal faites de main d'ouvrier. Or 270000. livres pesant font 405000. marcs.

(3) Cinq mille cinq cens soixante-onze marcs.

(4) Ces écus portoient l'image de Philippe, & pouvoient valoir autour de vingt sols chacun.

fit paroître aux yeux du public les couronnes d'or dont les differens Etats avoient fait présent aux Romains, au nombre de cent quatorze: ensuite marchoient les victimes qu'on alloit immoler. On voyoit devant le char du Triomphateur les prisonniers & les ôtages les plus illustres: du nombre des derniers étoient Démétrius fils de Philippe, & Armenes fils de Nabis. Quintius venoit après porté sur son char, suivi des soldats de son armée, qui étoient en grand nombre, parce qu'il n'en avoit point laissé dans la province. Il leur fit distribuer à chacun douze livres dix sols, le double aux centurions, le triple aux cavaliers. Ceux des Romains qu'il avoit délivrés de la servitude, & qui le suivoient la tête raze, ne furent pas l'objet le moins agréable.

Démétrius fils de Philippe, & Armenes fils de Nabis, en ôtage à Rome.

Sur la fin de cette année Q. Elius Tuberon Tribun du peuple proposa & fit passer une loi qui portoit qu'on établiroit deux colonies Latines, l'une dans le pays des Brutiens, & l'autre dans les terres des Thuriniens. Pour faire la distribution des terres de l'Abruzze, on créa trois

Commissaires qui furent Q. Nevius, M. Minucius, & M. Furius Crassipes; & pour partager celles du territoire de Thurium, on en nomma trois autres, Cn. Manlius, Q. Elius, & L. Apustius. Ce fut le Préteur Cn. Domitius qui tint dans le Capitole les deux Assemblées où ces Commissaires furent choisis. On consacra cette année plusieurs chapelles, sçavoir celle de Junon Sospite dans le marché aux herbes, que C. Cornelius avoit vouée quatre ans auparavant, dans la guerre de Gaule, & qu'il avoit fait bâtir en qualité de Consul, comme il la dédia pour lors en qualité de Censeur : celle du Dieu Faune, que les Ediles C. Scribonius & Cn. Domitius avoient fait bâtir il y avoit deux ans, de l'argent des amendes, & que le dernier dédia alors étant Préteur de la ville : celle de la Fortune Primigenie, que Pub. Sempronius avoit vouée dix ans auparavant pendant la guerre de Carthage, & qu'il avoit depuis fait construire dans sa Censure. Ce fut Q. Marcius Ralla qui la dédia, ayant pour cet effet été créé Duomvir. Enfin le Duomvir C. Servilius fit dans l'isle la consécra-

tion de la chapelle de Jupiter, que le Préteur L. Furius Purpureon avoit vouée six ans auparavant dans la guerre de Gaule, & qu'il avoit ensuite fait bâtir pendant son Consulat.

Sur ces entrefaites Pub. Scipion revint de la Gaule sa province à Rome, pour présider aux Assemblées dans lesquelles on choisit pour Consuls L. Cornelius Merula, & Q. Minucius Thermus. Le lendemain on éleva à la Préture L. Cornelius Scipion, M. Fulvius Nobilior, C. Scribonius, M. Valerius Messala, L. Porcius Licinus, & C. Flaminius. Les Ediles Curules C. Atilius Serranus, & L. Scribonius Libon; les premiers firent representer les Jeux (1) Sceniques avec les Jeux Romains, ou les grands Jeux. Ce fut aussi pour la premiere fois que le Sénat assista aux spectacles séparé d'avec le peuple. Cette distinction, comme toutes les autres nouveautés, donna lieu à bien des discours, & fut approuvée ou blâmée à Rome, suivant la diversité des sentimens, ou les differens interêts que chacun y prenoit. Les uns

(1) Quelques Pieces de Théatre.

disoient » Qu'enfin on avoit accordé
» à l'Ordre le plus auguste de la Ré-
» publique un privilege qui lui étoit
» dû depuis longtems. Les autres au
» contraire publioient qu'on faisoit
» honneur aux Sénateurs aux dépens
» du peuple Romain. Que toutes ces
» differences qu'on mettoit entre les
» Ordres de la République étoient
» également contraires à la concorde
» & à la liberté. Que pendant cinq
» cens cinquante-huit ans aucun ci-
» toyen n'avoit eu la préséance sur les
» autres dans les spectacles. Quelle
» nouvelle raison pouvoient avoir ou
» les Sénateurs d'éviter la compagnie
» des simples citoyens, ou les riches
» de ne vouloir plus s'asseoir à côté
» des pauvres? Que c'étoit une loi
» orgueilleuse dont on ne trouvoit
» point d'exemple dans les autres
» Républiques «. Enfin on ajoute
que Scipion l'Africain lui-même se
repentit d'avoir proposé ce réglement
dans son Consulat. Tant il est vrai
que dans un Etat tous les change-
mens sont odieux, & que les anciens
usages sont toujours préferés aux
nouveaux, à moins qu'on n'en ait
évidemment reconnu l'abus.

Au commencement de l'année où furent Consuls L. Cornelius & Q. Minucius, on annonça des tremblemens de terre si fréquens, que les citoyens étoient las non seulement de ces mauvaises nouvelles, mais encore des sacrifices & des cérémonies par lesquelles on ordonnoit que se fît l'expiation de ces prodiges. Car on ne pouvoit ni tenir les Assemblées ordinaires du Sénat, ni travailler aux affaires courantes de la République, les Consuls étant uniquement occupés du soin d'appaiser la colere des Dieux. Enfin les Decemvirs ayant eu ordre de consulter les Livres de la Sibyle, en conséquence de leur réponse, on ordonna des processions pour trois jours consécutifs. Tous les citoyens d'une même famille alloient faire leurs prieres dans tous les Temples, ayant des couronnes sur leurs têtes : mais les Consuls défendirent par un édit que personne n'annonçât un nouveau tremblement de terre, jusqu'à ce qu'on eût achevé le sacrifice qu'on offroit, à l'occasion de celui qui avoit été annoncé auparavant. Les Consuls d'abord, & après eux les Préteurs tirerent leurs pro-

L. Cornelius & Quin. Minucius Con. an de R. 559.

Tremblemens de terre.

vinces au sort. Cornelius fut chargé de la Gaule, & Minucius de la Ligurie. Entre les Préteurs C. Scribonius eut la commission de rendre la justice aux citoyens à Rome, & M. Valerius de juger les contestations des étrangers. L. Cornelius fut envoyé dans la Sicile, L. Porcius dans la Sardaigne, C. Flaminius dans l'Espagne citerieure, & M. Fulvius dans l'ulterieure.

Soulevement des Liguriens.

Les Consuls ne s'attendoient point à faire la guerre cette année, lorsqu'ils reçûrent de M. Cincius Gouverneur de Pises, des lettres par lesquelles il leur mandoit que » vingt mille » Liguriens en conséquence d'une » conjuration faite dans l'assemblée » générale de la nation, avoient pris » les armes ; & après avoir ravagé les » campagnes de Luna, étoient passés » dans celles de Pises, d'où ils avoient » couru & desolé toutes les côtes » maritimes. » En conséquence de cette nouvelle, le Consul Minucius à qui la Ligurie étoit échûe, après avoir pris l'avis des Sénateurs, monta sur la Tribune aux harangues, & delà ordonna aux deux légions de la ville qui avoient été levées l'année

précédente, de se trouver à Arretie dans dix jours. Que pour les remplacer, il alloit enrôler deux autres légions de citoyens. En même tems il avertit par un édit tous les Magistrats des Alliés du nom Latin, & les Députés des autres peuples qui en vertu de leur union avec les Romains, devoient fournir des soldats, de se rendre auprès de lui dans le Capitole. Il les chargea de lui former entre eux tous, une armée de quinze mille hommes d'infanterie, & de cinq cens cavaliers, proportionnant le contingent de chaque peuple à ses forces; & sur le champ leur commanda de sortir de Rome pour retourner chez eux, & y faire en diligence les levées qu'il demandoit. On décerna aux Préteurs Fulvius & Flaminius chacun trois mille hommes d'infanterie Romaine & cent cavaliers pour recruter les armées d'Espagne, avec chacun cinq mille hommes d'infanterie & deux cent cavaliers des Alliés du nom Latin : & on leur ordonna à eux & aux autres Préteurs, de renvoyer les vieux soldats à Rome, dès qu'ils seroient arrivés dans leurs Provinces. Alors une grande partie des soldats dont

étoient composées les légions de la ville, s'adresserent aux Tribuns du peuple, les priant de les dispenser de servir, les uns parce qu'ils avoient fait leur tems, les autres parce que leurs infirmités les mettoient hors d'état de soutenir les fatigues de la guerre. Avant que les Tribuns eussent répondu leur requête, l'affaire fut décidée par les lettres de T. Sempronius, qui apprenoient que quinze mille Liguriens étoient entrés sur les terres de Plaisance, & avoient mis tout le païs à feu & à sang, jusqu'aux murailles mêmes de la colonie & aux rives du Pô: & qu'à leur exemple, les Boyens étoient sur le point de se soulever. Ainsi le Sénat déclara que les suites de cette révolte étant à craindre, les Tribuns ne devoient point écouter la demande des soldats, ni les empêcher de se trouver au rendez-vous. Ils enjoignirent de plus aux Alliés du nom Latin, qui avoient servi dans les troupes de Pub. Cornelius & de T. Sempronius, mais que ces deux Généraux avoient licentiés pendant leur Consulat, de se trouver dans l'Etrurie, au jour & au lieu que le Consul L. Cornelius leur indiqueroit: & au Consul

Cornelius lui-même de lever, & d'armer autant de soldats qu'il voudroit, dans les villes & dans les campagnes par où il lui faudroit passer pour se rendre dans son département, de les emmener avec lui, & de congédier ceux d'entre eux qu'il voudroit, & quand il le jugeroit à propos.

Aussi-tôt que les Consuls eurent achevé les levées dont on vient de parler, & qu'ils furent partis pour se rendre dans leurs provinces, T. Quintius pria le Sénat d'examiner les reglemens qu'il avoit faits de concert avec les dix Commissaires qu'on avoit envoyés de Rome, & de vouloir bien, s'il le jugeoit à propos, les confirmer par son autorité. Que pour se mettre en état de le faire avec connoissance de cause, il étoit à propos qu'ils entendissent les discours & les raisons des Députés qui étoient venus à Rome de toute la Grece, & d'une grande partie de l'Asie, & de la part des Rois intéressés. Ces Députés ayant été introduits dans le Sénat par C. Scribonius Préteur de la ville, on les écouta avec plaisir, & on leur fit à tous une réponse obligeante. Mais comme l'affaire qui regardoit Antio-

On donne audience à Rome à tous les Députés de la Grece & de l'Asie.

chus étoit d'une plus longue discussion, elle fut renvoyée aux dix Commissaires dont une partie avoit été en Asie, ou à la Cour même de ce Prince à Lysimachie; & on chargea T. Quintius de les assembler, & conjointement avec eux, d'écouter les propositions de ses Ambassadeurs, & de leur répondre ce qui lui paroîtroit le plus convenable aux intérêts & à la gloire du peuple Romain.

Démêlé entre Quintius & les Ambassadeurs d'Antiochus, qui sont renvoyés sans traité.

Menippus & Hegesianax étoient les Chefs de cette ambassade. Le premier prenant la parole dit, » qu'il » ne voyoit pas quelle difficulté pou- » voit souffrir leur commission, puis- » qu'ils étoient venus simplement » pour demander au peuple Romain » son alliance & son amitié. Que les » traités que faisoient entre eux les » Peuples & les Rois, étoient de trois » especes. La premiere, lorsque celui » qui avoit soumis son ennemi par la » force des armes, dictoit lui-même » les conditions ausquelles il lui plai- » soit de faire la paix. Qu'en ce cas, » le vainqueur ayant la puissance en » main, étoit le maître d'ôter ou de » rendre au vaincu telle partie de ses » biens qu'il jugeoit à propos, après

» que le tout avoit été remis à sa dis-
» cretion. La seconde, lorsque deux
» ennemis n'ayant eu aucun avantage
» l'un sur l'autre dans la guerre, ils la
» terminoient par un traité d'égal à
» égal ; chacun rendant les biens
» qu'il avoit usurpés, ou réparant les
» dommages qu'il avoit pû causer à
» l'autre, le tout suivant les anciens
» traités, ou par une composition à
» l'amiable. La troisiéme, lorsque
» deux Puissances qui n'avoient ja-
» mais été ennemies, jugeoient à pro-
» pos de faire entre elles alliance &
» amitié, sans qu'aucune donnât la loi
» à l'autre ; ce qui n'arrivoit qu'entre
» le vainqueur & le vaincu. Qu'Antio-
» chus étant avec les Romains sur ce
» dernier pié, ils avoient lieu de s'é-
» tonner qu'ils s'ingerassent de lui par-
» ler en maîtres, & de distinguer en-
» tre les villes de l'Asie, celles qui se-
» roient libres, celles qui resteroient
» tributaires, & celles dont le Roi re-
» tireroit ses garnisons, comme étant
» indépendantes de son Empire. Qu'ils
» pouvoient en user ainsi avec Phi-
» lippe, à qui ils donnoient la paix,
» après l'avoir vaincu, & non avec
» Antiochus qui n'avoit jamais été en

» guerre avec eux, & qui leur de-
» mandoit leur amitié & leur alliance.
» Puisqu'il vous plaît de parler dis-
» tinctement, répondit Quintius, &
» de nous expliquer les differens trai-
» tés que les Puissances peuvent faire
» entre elles ; je m'en vas à mon tour
» vous proposer deux partis, sans l'un
» desquels vous pouvez déclarer à
» votre Maître qu'il ne doit point
» compter sur l'amitié des Romains.
» Le premier, c'est que s'il ne veut pas
» que nous nous mêlions de ce qui
» regarde l'Asie, il faut qu'à son tour
» il renonce absolument à l'Europe.
» Le second, que s'il refuse de se
» renfermer dans les bornes de l'Asie,
» & qu'il veuille étendre sa domina-
» tion jusques dans l'Europe, il ne
» doit pas trouver étrange que les
» Romains se croyent aussi en droit
» de conserver les amis qu'ils ont déja
» dans l'Asie, & même de s'y en faire
» de nouveaux. Quelle indignité, s'é-
» cria alors Hegesianax ! Quoi ? On
» prétendroit ôter à Antiochus les
» villes de Thrace & de Chersonnese
» que son bisayeul Seleucus a si glo-
» rieusement conquises sur Lysima-
» chus, après l'avoir vaincu & tué

» dans un combat ; & que le Roi Antiochus lui-même a ou reprises avec » autant de gloire, sur les Thraces » qui s'en étoient emparés ; ou rebâties & repeuplées, comme Lysimachie même, avec des soins & des » dépenses infinies, après les avoir » trouvées désertes & réduites en cendres ? Etoit-ce donc la même chose » de fermer aux Romains l'entrée de » l'Asie où ils n'avoient jamais possedé un pouce de terre, & d'ôter à » Antiochus tant de places qu'il possedoit à si juste titre dans l'Europe ? » Que ce Prince vouloit faire avec » les Romains une amitié qui lui fît » honneur, & non un traité qui le » couvrît de confusion. Si nous voulons, repliqua Quintius, nous régler sur l'honnête, qui doit être ou » la seule, ou du moins la principale » vûe du premier Peuple & du plus » grand Roi de la terre, dites-moi, » je vous prie, lequel vous semble le » plus beau ou de rendre la liberté à » toutes les villes de la Grece, en » quelque lieu de l'univers qu'elles » soient situées, ou de les retenir » dans la dépendance & dans la servitude ? Si Antiochus croit qu'il est

» glorieux pour lui de remettre dans
» l'esclavage des villes que son bi-
» sayeul a conquises par les armes,
» mais que son pere ni son ayeul
» n'ont jamais regardées comme leur
» bien ; le peuple Romain de son
» côté croit qu'il est de son honneur,
» de sa constance & de sa fidélité, de
» ne point abandonner les Grecs à
» qui il s'est engagé si solemnellement
» de rendre la liberté. Il a déja dé-
» livré la Grece proprement dite de
» la domination de Philippe. Et
» maintenant il a dessein de rendre
» le même service aux villes de l'Asie,
» qui étant comprises sous le nom de
» Villes Grecques, sont soumises à
» l'Empire d'Antiochus. Car si les
» Grecs ont envoyé des Colonies
» dans l'Eolide & l'Ionie, ç'a été
» pour multiplier, en l'étendant dans
» les differentes parties du monde,
» la nation la plus ancienne de la ter-
» re ; & non pour l'abandonner à la
» tyrannie des Rois ».

Hegesianax que ce raisonnement embarassoit, ne pouvant nier que le motif de la liberté ne fût plus honnête que celui de la servitude ; » A » quoi servent tous ces détours &

„ toutes ces chicannes, dit Sulpicius le plus âgé des dix Commiſſaires ? „ Choiſiſſez entre les deux conditions „ que vient de vous propoſer ſi claire- „ ment Quintius : acceptez celle qui „ vous conviendra le plus, ou renon- „ cez à l'amitié des Romains. Vrai- „ ment ; reprit Menippus, nous n'a- „ vons ni la volonté ni le pouvoir de „ convenir avec vous d'aucune con- „ dition qui donne atteinte à la puiſ- „ ſance d'Antiochus. Dès le lendemain Quintius introduiſit dans le Sénat tous les Ambaſſadeurs de la Grece & de l'Aſie, & afin de leur faire connoître la diſpoſition du peuple Romain, & celle d'Antiochus, à l'égard des villes Grecques, il leur expoſa les conditions qu'il avoit propoſées à ce Prince, & la réponſe qu'on lui avoit faite de ſa part : & en les congédiant, les chargea de dire à ceux qui les avoient envoyés, que ſi Antiochus ne renonçoit à l'Europe, le peuple Romain les délivreroit de ſa tyrannie avec la même fidélité & le même courage, qu'il avoit déja fait paroître pour les ſouſtraire à celle de Philippe. Alors Menippus fit de grandes inſtances à Quintius & aux

Sénateurs, les conjurant »De ne point „ précipiter un décret qui alloit troubler la paix de l'univers : qu'ils „ prissent du tems pour déliberer plus „ à loisir ; & qu'ils donnassent à Antiochus celui de faire ses réflexions „ sur les conditions qu'ils lui proposoient : qu'après les avoir mûrement „ examinées, ou il obtiendroit du „ peuple Romain qu'il se relâchât sur „ quelque article, ou que lui-même „ consentiroit à tout pour le bien de „ la paix ». Ainsi on ne conclut rien pour lors avec Antiochus. On envoya à ce Prince les mêmes Ambassadeurs qui l'étoient déja allé trouver à Lysimachie, Pub. Sulpicius, Pub. Villius, & Pub. Elius.

Antiochus prend des mesures avec Annibal pour faire utilement la guerre aux Romains.

A peine étoient-ils partis de Rome, qu'il y en arriva de Carthage, pour annoncer au Sénat qu'Antiochus se préparoit à la guerre, & se servoit pour mettre ses troupes en état d'agir, des conseils & du ministere d'Annibal. Cette nouvelle donna de grandes inquiétudes aux Romains, & leur fit craindre que les Carthaginois ne se soulevassent & ne reprissent les armes. Annibal après avoir abandonné sa patrie, s'étoit retiré, comme on a

dit, auprès d'Antiochus. Ce Prince le reçut avec beaucoup de bienveillance & de distinction ; lui témoigna toute l'estime, & lui fit tous les honneurs possibles, par la seule raison, qu'ayant dessein de faire la guerre contre les Romains, personne n'étoit en état de lui donner de meilleurs conseils, sur une affaire de cette importance. Ce Général persistoit dans le sentiment où il avoit toujours été : » Que c'étoit (1) en Italie qu'il falloit „ établir le theâtre de la guerre. Que „ par ce moyen ce seroit l'Italie elle-„ même qui fourniroit aux ennemis „ des Romains, & des soldats & des „ vivres. Que si on laissoit ce païs tran-„ quile, & qu'on laissât aux Romains „ la liberté d'aller faire la guerre ail-„ leurs avec les forces de l'Italie, „ il n'y avoit point de peuple ni de „ Roi qui fût capable de leur résister. „ Il demandoit à Antiochus cent vais-„ seaux couverts, dix mille hommes „ d'infanterie & mille cavaliers. Il „ s'engageoit de descendre d'abord

(1) C'est en vûe de ce conseil d'Annibal, que Racine a dit :
Annibal l'a prédit, croyons-en ce grand homme.
Jamais on ne vaincra les Romains que dans Rome. Tragedie de Mitridates.

„ en Afrique avec cette flotte ; & se
„ faisoit fort de soulever les Cartha-
„ ginois contre les Romains. Qu'au
„ pis-aller, s'ils refusoient de le suivre,
„ il feroit une descente dans quelque
„ partie de l'Italie dont il armeroit
„ les habitans, & commenceroit la
„ guerre avec leur secours. Que le
„ Roi avec tout le reste de ses forces,
„ devoit passer en Europe, & se
„ cantonner dans quelque coin de
„ la Grece, sans passer en Italie,
„ mais toujours faisant mine d'y pas-
„ ser, & se tenant toujours en état
„ de le faire, ce qui lui suffisoit pour
„ se faire craindre des Romains, en
„ les tenant dans des allarmes perpé-
„ tuelles. Dès que le Roi eut consenti à ce projet, Annibal crut devoir y disposer aussi l'esprit de ses compatriotes. Mais n'osant pas leur écrire à ce sujet des lettres qui pouvoient être interceptées, il se servit du ministere d'un certain Ariston de la ville de Tyr, qu'il avoit connu à Ephese, & dont il avoit déja éprouvé l'adresse dans des affaires de moindre conséquence. Ainsi par les présens qu'il lui fit d'avance, & par les récompenses qu'il lui fit envisager pour l'avenir, ausquelles le Roi s'engagea

Annibal tâche de soulever ses compatriotes contre les Romains, mais en vain

conjointement avec lui, il le détermina à passer à Carthage pour y exécuter la commission dont il le chargeoit. Il lui donna par écrit les noms de ceux avec qui il devoit s'aboucher, avec les preuves secrettes par où il pouvoit les convaincre que c'étoit de sa part qu'il venoit les trouver. Mais cet Ariston ayant paru à Carthage, les ennemis d'Annibal furent aussi-tôt instruits que ses partisans, des raisons qui l'y avoient amené. D'abord les premier palerent de cette intrigue dans les cercles & dans les repas où ils se trouvoient ensemble : & bientôt un d'entr'eux ne feignit point d'assurer aux Sénateurs assemblés : „ Qu'ils n'avoient rien gagné en exilant Annibal, si tout absent qu'il étoit, il avoit la liberté de solliciter les esprits de ses citoyens à la révolte, d'exciter des nouveautés dans la République, & de troubler la tranquillité dont elle jouissoit. Qu'il étoit venu dans la ville un certain Tyrien nommé Ariston, chargé des ordres secrets d'Annibal & d'Antiochus : que tous les jours il se trouvoit avec certains citoyens qui avoient avec lui des entretiens secrets sur un projet qui éclateroit bien-

„ tôt pour la ruine de l'Etat. Tous „ s'écrierent qu'il falloit appeller Ariſ- „ ton, lui demander ce qu'il étoit „ venu faire à Carthage ; & s'il refu- „ ſoit de le déclarer, l'envoyer à Ro- „ me avec des Ambaſſadeurs. Que les „ Carthaginois avoient payé aſſez che- „ rement la témérité d'un ſeul ci- „ toyen. Que les particuliers pou- „ voient faire des fautes, ſauf à en por- „ ter la peine : mais que le Conſeil pu- „ blic devoit ſe piquer de fidélité juſ- „ ques au point qu'on ne pût pas mê- „ me le ſoupçonner d'y avoir man- „ qué ». Ariſton étant venu dans le Sénat, répondit aux reproches qu'on lui fit, avec d'autant plus d'aſſurance & de fermeté, qu'il n'étoit chargé d'aucune lettre par où on pût le convaincre. Mais il ne parloit pas avec la même confiance ſur les raiſons de ſon voyage ; & ce qui l'embaraſſoit le plus, c'eſt qu'on lui ſoutenoit, comme il étoit vrai, qu'il n'avoit eu des conferences ſecretes qu'avec ceux de la faction Barcine. Là-deſſus le Sénat ſe trouva partagé entre deux ſentimens ; les uns prétendant qu'on pouvoit, ſans autre forme de procès, l'arrêter & le mettre en priſon comme un eſpion.

espion. D'autres au contraire soutenoient qu'il n'y avoit pas assez de preuves contre lui ; & qu'on ne pouvoit ainsi arrêter un hôte sur un léger soupçon, sans exposer à de fâcheuses représailles les Carthaginois que leurs affaires appelloient souvent à Tyr, ou dans les autres villes de commerce. Ainsi l'assemblée se termina ce jour-là sans rien conclure. Ariston qui ne le cédoit point en ruses aux Carthaginois parmi lesquels il se trouvoit, attacha le soir même, dans l'endroit le plus fréquenté de la ville, au-dessus de la chaire même où le Magistrat venoit tous les jours s'asseoir, un écrit en fort gros caracteres, & dès la troisiéme veille de la nuit mit à la voile, & s'enfuit. Le lendemain les Suffetes ayant pris leurs places pour rendre la justice suivant la coutume, apperçurent l'écrit, & en firent faire lecture. Il contenoit : *Que les ordres dont on avoit chargé Ariston ne s'adressoient à aucun citoyen en particulier, mais à tous les Sénateurs en général.* Comme cette déclaration d'Ariston tomboit sur un plus grand nombre de gens & des plus considérables, les informations ne se conti-

nuerent pas avec tant de chaleur. On jugea cependant à propos d'envoyer des Ambassadeurs à Rome pour informer les Consuls & le Sénat, de ce qui s'étoit passé à cette occasion ; & en même tems pour se plaindre des injures que la République de Carthage recevoit de Masinissa.

Contestations entre Masinissa & les Carthaginois laissées indécises par les Commissaires envoyés de Rome.

En effet dès que ce Prince s'étoit apperçu de la défiance que les Romains avoient conçue contre les Carthaginois, de la discorde qui regnoit entre eux, & des soupçons qu'on avoit conçus tant contre les grands de la ville à cause des entretiens qu'ils avoient eus avec Ariston, que contre les Sénateurs, depuis la déclaration publique du même Ariston ; persuadé qu'il pouvoit les maltraiter sans conséquence, il vint ravager leurs côtes maritimes, & força de lui payer tribut, quelques villes qu'ils possedoient dans la petite Syrte. Cette contrée qu'on appelle Emporie ; est d'une grande fertilité. La seule ville de Leptis qui en fait partie, payoit aux Carthaginois un talent de tribut par jour. Masinissa ravagea alors tout ce païs, & en soumit à sa puissance la partie dont la possession & la proprieté étoit

disputée entre les Rois de Numidie & les Carthaginois. Et comme il sçavoit que ces derniers envoyoient à Rome des Ambassadeurs, & pour se justifier des crimes dont on les accusoit, & pour se plaindre de ses prétendues usurpations ; il y envoya aussi les siens, non seulement pour répondre aux reproches qu'ils lui faisoient à lui-même, mais encore pour fortifier les soupçons que les Romains avoient de leur fidélité. Les Ambassadeurs de Carthage interrogés d'abord au sujet du Tyrien, répondirent de façon à faire craindre aux Romains qu'il ne leur fallût avoir guerre en même tems contre Antiochus & contre Carthage. Ce qui les confirmoit dans cette opinion, c'est qu'après avoir été d'avis dans leur Sénat d'arrêter cet étranger, & de l'envoyer à Rome, ils ne s'étoient assurés ni de sa personne, ni de son vaisseau. Ils écouterent ensuite les raisons que les Députés apportoient pour soutenir le droit que les deux partis prétendoient avoir sur les terres en question. Les Carthaginois s'appuyoient du décret par lequel » Scipion vainqueur avoit fixé les bor» nes dans lesquelles devoient se ren-

„ fermer les Carthaginois, & prou-
„ voient que le territoire dont il s'a-
„ gissoit, s'y trouvoit renfermé; & de
„ l'aveu de Masinissa lui-même, qui
„ poursuivant un certain Aphires er-
„ rant autour de Cyrenes avec une
„ troupe de Numides qu'il avoit tirés
„ hors de son Royaume, avoit de-
„ mandé aux Carthaginois comme
„ une grace, la permission de passer
„ sur ces terres là même qu'il recon-
„ noissoit alors leur appartenir, pour
„ courir après ce fugitif & ce rebelle.
„ Les Numides soutenoient qu'il étoit
„ faux que Scipion eût mis aux pos-
„ sessions des Carthaginois les bornes
„ dont ils venoient de parler; & si on
„ vouloit remonter à la veritable sour-
„ ce du droit d'un chacun, ils de-
„ mandoient quel étoit le territoire
„ de toute l'Afrique sur lequel ils eus-
„ sent des prétentions légitimes! Qu'ils
„ n'étoient dans leur origine que de
„ malheureux étrangers, à qui on
„ avoit accordé par grace, ou plutôt
„ par charité, ce qu'ils pourroient en-
„ fermer de terrein, dans le cuir d'un
„ beuf coupé par lanieres, pour y bâ-
„ tir une ville & s'y établir. Que tout
„ ce qu'ils avoient ajoûté depuis à

„ Byrſa leur premiere demeure, étoit „ le fruit de leur violence & de leur „ injuſtice. Qu'à l'égard du païs con- „ teſté entre eux, ils ne pouvoient „ prouver ni qu'ils l'euſſent toujours „ poſſedé, depuis qu'ils s'en étoient „ emparés la premiere fois, ni qu'il „ eût été longtems de ſuite entre leurs „ mains. Que ſuivant les differentes „ conjonctures des tems, il avoit été „ au pouvoir tantôt des Rois Numi- „ des, tantôt des Carthaginois; & „ qu'à dire le vrai, il avoit toujours „ été la proye du plus fort. Qu'au „ ſurplus, ils prioient le Sénat de le „ laiſſer ſur le pié où il avoit toujours „ été avant que les Carthaginois euſ- „ ſent été les ennemis du peuple Ro- „ main, & que Maſiniſſa fût devenu „ ſon Ami & ſon Allié; c'eſt-à-dire de ſouffrir qu'il demeurât au plus fort, comme il étoit preſque toujours arrivé. Le Sénat répondit aux Ambaſſadeurs des deux Puiſſances, qu'il envoiroit des Commiſſaires en Afrique, pour terminer cette conteſtation ſur les lieux : & en effet ils firent partir pour ce ſujet Pub. Scipion l'Africain, C. Cornelius Cethegus, & M. Minucius Rufus, qui ayant entendu & peſé

les raisons de part & d'autre, s'en revinrent à Rome sans avoir rien décidé. On ne sçait si ce fut de leur propre mouvement qu'ils garderent cette neutralité, ou si, comme il y a beaucoup d'apparence, elle leur avoit été recommandée, comme étant plus convenable à la situation présente des Romains, qu'un jugement qui n'auroit pas manqué de mécontenter les uns ou les autres. Sans cela, le seul Scipion, ou par la connoissance qu'il avoit de l'affaire, ou par l'autorité que lui donnoient sur les deux partis, les bienfaits dont ils lui étoient redevables, auroit d'un seul mot décidé le differend en faveur de ceux qu'il auroit cru les mieux fondés.

Fin du quatriéme Livre.



HISTOIRE ROMAINE DE TITE-LIVE.

QUATRIE'ME DECADE.

LIVRE V.

SOMMAIRE.

Pub. Scipion l'Africain envoyé en Ambassade vers Antiochus, a une entrevûe à Ephese avec Annibal qui s'étoit joint à ce Prince, & tâche de lui ôter la crainte & la défiance qu'il avoit du peuple Romain. Parmi plusieurs questions qu'il lui fait, il lui demande qui il croit avoir été le plus grand de tous les Généraux : Annibal lui répond que c'est Alexandre, parce qu'avec une poignée de Macédoniens, il a défait des armées innombrables, & parcouru toujours victorieux, des pays qu'à peine

tout autre pourroit esperer de traverser sans s'arrêter. Il lui demande ensuite à qui il donne le second rang, & il répond que c'est à Pyrrhus qui avoit appris à tous les autres, l'art de bien camper une armée, de choisir un poste avantageux pour donner bataille, & de ranger commodément ses troupes. Enfin qui jugez-vous digne de la troisiéme place, continue Scipion? Moi-même, dit Annibal. Et que diriez-vous donc, lui répondit l'autre en riant, si vous m'aviez vaincu! En ce cas, reprit-il, je me mettrois au-dessus d'Alexandre, de Pyrrhus & de tous les autres. Entre un grand nombre de prodiges qu'on annonce, on rapporte qu'un beuf appartenant au Consul Cn. Domitius, prononça distinctement ces mots, Rome, prens garde à toi. *Les Romains se préparent à faire la guerre contre Antiochus. Nabis, à la sollicitation des Etoliens qui animoient Philippe & Antiochus contre les Romains, se révolte aussi contre eux; & après avoir fait la guerre contre Philopemen Préteur des Achéens, est tué par les Etoliens. Ceux-ci renoncent aussi à l'amitié du peuple Romain. Antiochus ayant fait alliance avec eux,*

porte la guerre dans la Grece, & s'empare de plusieurs villes, entr'autres de Chalcis & de toute l'Eubée. Le reste du Livre contient quelques expéditions dans la Ligurie, & les préparatifs que fait Antiochus pour la guerre.

AU commencement de l'année où se passerent les choses que je viens de rapporter, Sex. Digitius Préteur de l'Espagne citerieure, combattit souvent contre les peuples de cette contrée, dont la plûpart s'étoient révoltés après le départ de M. Caton; & quoique ces actions fussent peu considerables, cependant il y eut presque toujours la fortune si contraire, qu'à peine remit-il à son successeur la moitié des soldats qu'on lui avoit confiés. Et il est constant que toute l'Espagne se seroit révoltée, si l'autre Préteur Pub. Cornelius Scipion fils de Cn. n'eût battu les Espagnols au-delà de l'Ebre, en plusieurs rencontres, & engagé par là terreur de ses armes, plus de cinquante villes à se soumettre à la puissance des Romains. Voilà ce qu'il fit pendant sa Préture. Et l'année suivante, le commandement lui ayant

Succès heureux & malheureux en Espagne.

été continué, il rencontra les Lusitans qui, après avoir ravagé la province ulterieure, s'en retournoient chez eux chargés de butin, les attaqua dans leur marche même, & les combattit depuis neuf heures du matin jusqu'à deux heures après midi, sans qu'ils eussent aucun avantage sur lui, ni lui sur eux. Il leur étoit inférieur en nombre; mais il les surpassoit dans tout le reste. Car ses gens encore frais & bien serrés, combattoient contre une longue file d'ennemis embarassés d'une quantité prodigieuse de bétail qu'ils touchoient devant eux, & fatigués d'une longue traite qu'ils avoient déja faite. Car ils s'étoient mis en campagne dès la troisiéme veille, & avoient ajoûté à cette marche nocturne, trois heures de chemin depuis que le jour étoit venu, & sans avoir pris un moment de repos, ils s'étoient trouvés contre leur attente dans la nécessité de combattre. Ainsi au commencement de l'action, ils avoient encore assez de force & de courage pour se défendre & pour attaquer; & d'abord même ils poussérent leurs ennemis; mais peu à peu les Romains se remirent, & leur firent partager le danger. Dans cette incerti-

tude de l'évenement, le Propréteur promit à Jupiter qu'il feroit célébrer des jeux à son honneur, s'il étoit assez heureux pour défaire les ennemis & les mettre en déroute. Enfin les Romains firent un dernier effort qui enfonça les Lusitans, & les força de tourner entierement le dos. Le vainqueur les poursuivit, en tua douze mille, en prit cinq cent quarante la plûpart cavaliers, avec cent trente-quatre étendarts. Le Propréteur ne perdit en tout que soixante & treize des siens. Ce combat se donna assez près de la ville d'Ilipe. Ce fut là que Cornelius ramena son armée victorieuse, avec un butin immense qu'il fit exposer devant les murailles de la ville, permettant à ceux à qui on l'avoit enlevé, de venir reconnoître leurs effets & de les reprendre. Ce qui ne trouva point de maître, fut vendu par le Questeur, & l'argent qu'on en tira, distribué aux soldats.

Le Préteur C. Flaminius n'étoit pas encore parti de Rome, lorsqu'on y apprit les expéditions que je viens d'exposer. Ainsi lui & ses amis commencerent aussitôt à publier par toute la ville & les pertes que Digitius avoit

faites dans la province où il alloit lui succéder, & les heureux succès que Cornelius avoit eus dans la sienne. Voyant donc qu'il auroit à soutenir une guerre considérable dans celle où il devoit commander, & que Digitius ne devoit lui remettre que les tristes débris d'une armée accoutumée à trembler & à fuir devant les ennemis; il tâcha d'engager le Sénat à lui décerner une des légions de la ville; ensorte que quand il y auroit ajoûté les soldats qu'il auroit levés lui-même en vertu d'un arrêt du Sénat, il choisiroit dans le tout, trois mille cinq cens hommes d'infanterie & trois cens cavaliers. Qu'il avoit besoin de cette légion, pour agir utilement dans sa province, ne comptant que foiblement sur les troupes qu'y devoit laisser Digitius. Mais les plus anciens soutinrent » qu'il ne convenoit pas au » Sénat de rendre légerement des ar- » rêts, sur les bruits que répandoient » sans fondement les amis des Pré- » teurs, dans le dessein de leur faire » plaisir. Qu'on ne devoit ajoûter foi » qu'aux lettres que les Préteurs écri- » voient eux-mêmes de leurs provin- » ces, ou au raport qu'ils envoyoient

„ faire au Sénat par leurs Lieutenans. „ Que si effectivement la guerre d'Es- „ pagne étoit aussi dangereuse qu'on „ le publioit, le Préteur devoit lever „ extraordinairement des soldats sur „ les lieux, & hors de l'Italie. L'intention du Sénat étoit que les Préteurs fissent dans l'Espagne même, les levées dont ils auroient besoin. Valerius d'Antium écrit que C. Flaminius passa en Sicile pour y faire des soldats; & que voulant traverser de cette province en Espagne, il fut poussé par la tempête en Afrique; & que là il enrôla les soldats de l'armée de Scipion l'Africain, qu'il trouva épars dans le pays; & qu'à ces recrues faites en deux provinces differentes, il en ajoûta une nouvelle qu'il fit en Espagne.

D'un autre côté les Liguriens se faisoient craindre de plus en plus dans l'Italie. Il s'en étoit déja assemblé autour de Pises une multitude de plus de quarante mille, le bruit de la guerre & l'esperance du butin y en attirant tous les jours de nouvelles bandes. Le Consul Minucius ne manqua pas de se trouver à Arretie le jour même qu'il avoit ordonné à ses sol-

Guerre de Ligurie.

dats de s'y rendre. De là il conduisit son armée partagée en quatre bataillons, à Pises, & entra dans cette ville que son arrivée venoit de sauver, les ennemis étant allés camper au-delà du fleuve, environ à trois milles de ses murailles. Dès le lendemain il passa lui-même le fleuve, se campa à mille pas des ennemis, & de son poste, défendoit les terres de ses Alliés, en tombant sur les troupes qu'ils envoyoient pour les ravager. Mais il évitoit de leur donner bataille avec une armée nouvellement levée, & composée de differentes espéces de soldats qui ne se connoissoient pas encore assez, pour se fier les uns aux autres. Les Liguriens fiers de leur nombre se présentoient souvent en bataille, prêts à décider tout d'un coup de la victoire; & cependant envoyoient plusieurs détachemens considérables pour piller les confins du pays ennemi en differens endroits en même tems; & quand ils avoient rassemblé une grande quantité de bétail & d'autre butin, ils avoient un corps de troupes tout prêt qui conduisoit le tout dans leurs bourgs & dans leurs châteaux.

Pendant que les Liguriens arrêtoient tout le fort de la guerre aux environs de Pises, l'autre Consul L. Cornelius Merula, en passant sur les confins de la Ligurie, avoit conduit son armée dans le pays des Boyens, où il faisoit la guerre contre ces peuples, tout autrement que son Collegue ne la faisoit contre les Liguriens. C'étoit lui qui présentoit la bataille aux Boyens, & c'étoient les Boyens qui n'osoient l'accepter: en sorte que les Romains n'ayant point occasion de combattre, se répandoient dans la campagne, & la pilloient impunément, les ennemis aimant mieux abandonner leurs biens, que de s'exposer à perdre la vie en les défendant. Le Consul ayant désolé tout le pays ennemi par le fer & par le feu, en sortit; & il marchoit vers Modene sans trop se tenir sur ses gardes dans un pays où il ne croyoit pas avoir rien à appréhender. Mais les Boyens ne se furent pas plutôt apperçus qu'il étoit sorti de dessus leurs terres, qu'ils se mirent à le suivre à la piste sans faire aucun bruit, dans le dessein de le faire tomber dans quelque piége: & pendant la nuit, ayant passé au-de là du camp du Consul, ils s'emparerent d'un défilé par où il

lui falloit nécessairement passer. Ils ne le firent pas si secretement que Cornelius n'en eût quelque soupçon. C'est pourquoi ce Général, qui avoit coutume de se mettre en marche pendant la nuit, attendit cette fois là que le jour fût venu, pour éviter la confusion & le tumulte que les ténebres ne manquoient jamais d'apporter dans une action : ce qui n'empêcha pas que par un surcroit de précaution, il n'envoyât un détachement de cavalerie à la découverte. Quand il sçut par leur rapport & le nombre des ennemis, & le poste qu'ils occupoient, il ordonna à ses soldats de mettre tout leur bagage en un tas, & aux Triariens de l'entourer d'une bonne palissade; & avec le reste de ses troupes rangées en bataille alla aux ennemis. Les Gaulois en firent autant, voyant que leur stratagême étoit découvert, & qu'ils ne pouvoient éviter une bataille dans les formes, où ils ne devoient attendre la victoire que de leur courage. Ils en vinrent aux mains sur les huit heures. La gauche des Alliés & les soldats (1) extraordinaires for-

(1) Il entend par soldats extraordinaires, ceux que le Consul avoit eu la liberté de lever sur sa route en allant de Rome dans son département, outre ceux que le Sénat lui avoit décernés.

moient la premiere ligne, sous le commandement de deux Lieutenans consulaires, M. Marcellus, & Ti. Sempronius Consul de l'année précédente. Le nouveau Consul tantôt se trouvoit aux premiers rangs, tantôt contenoit les légions au corps de reserve, pour empêcher que l'ardeur de combattre ne les fît avancer avant qu'il fût tems. Il ordonna aux deux Minucius, Quintus & Publius, Tribuns des soldats, de ranger les cavaliers de ces légions dans un lieu à découvert, hors de la bataille, & de venir de-là fondre avec eux sur les ennemis quand il leur en donneroit le signal. Pendant qu'il étoit occupé de ces soins, un courier vint de la part de Ti. Sempronius, l'avertir que les troupes extraordinaires ne pouvoient plus résister à la fougue impetueuse des Gaulois; que la plus grande partie avoient été tués; & que ceux qui restoient épuisés de travail, & abattus par la crainte, ne combattoient plus que foiblement; qu'il envoyât, s'il le trouvoit bon, les relever par l'une des deux légions, avant qu'ils eussent la honte de prendre ouvertement la fuite. Le Consul,

suivant cet avis, envoya à la place des extraordinaires, la seconde légion dont les compagnies composées de soldats frais & bien rangés, recommencerent le combat : & la droite des Alliés s'avança à la premiere ligne, au lieu de la gauche qui en fut retirée. Le soleil qui étoit alors dans la plus grande ardeur, incommodoit furieusement les Gaulois incapables de résister à la chaleur : cependant au moyen de leur multitude, ils soutenoient en quelque façon les efforts des Romains tantôt en s'appuyant les uns sur les autres, tantôt en se couvrant de leurs boucliers. Le Consul voyant la peine qu'on avoit à les ébranler, ordonna à C. Livius Salinator de se jetter sur eux le plus impetueusement qu'il pourroit, avec la cavalerie des Alliés qu'il commandoit, pour tâcher de les mettre en désordre ; & à la cavalerie des légions, de rester en attendant dans son poste jusqu'à nouvel ordre. L'attaque vigoureuse de Livius & de ses escadrons fit d'abord plier les ennemis, & mit quelque confusion dans leurs rangs ; sans cependant les obliger à tourner enterement le dos. Leurs Of-

ficiers les retenoient, frappant de leurs javelines ſur le dos des fuyards, & les obligeant de retourner au combat; tandis que d'un autre côté la cavalerie légere des Romains les empêchoit d'obéir, & leur fermoit le chemin. Le Conſul exhorte ſes ſoldats, & les conjure » de faire » un dernier effort; que la victoire » eſt à eux, pour peu qu'ils preſſent » l'ennemi déja ébranlé & prêt à ſe » débander : que s'ils lui donnent le » tems de ſe remettre, & de revenir » à la charge, il leur faudra recom- » mencer un nouveau combat dont » on ne ſçavoit pas quel ſeroit l'évé- » nement. Il ordonne au même tems aux Enſeignes d'avancer; ſi bien que ſe jettant tous de concert au milieu des rangs des Gaulois, ils les mirent en fuite. Dès que le Conſul vit qu'ils tournoient le dos, & ſe diſperſoient de côté & d'autre, il commanda aux cavaliers des légions de les pourſuivre. Il fut tué ce jour-là quatorze mille Boyens : les vainqueurs en prirent en vie mille quatre-vingt-douze, ſept cens vingt-un cavaliers, trois de leurs chefs, deux cens douze étendarts, & ſoixante-trois chars. Les

Défaite des Boyens.

Romains acheterent assez cher cette victoire. Car ils laisserent sur la place cinq mille hommes tant de leurs citoyens, que de leurs Alliés, vingt-trois Centurions, quatre Préfets des Alliés, & deux Tribuns des soldats de la seconde légion Marcus Genucius, & M. Marcius.

A peu près dans le même tems on reçut dans le Sénat les lettres que les deux Consuls écrivoient, Cornelius au sujet de la bataille qu'il avoit gagnée auprès de Modene; & Minucius sur la situation dans laquelle il se trouvoit à Pises. Le dernier convenoit » que c'étoit à lui à tenir les » Assemblées consulaires : mais que » les affaires de la Ligurie étoient » dans une telle incertitude, qu'il ne » pouvoit s'en éloigner, sans exposer les Alliés à une ruine totale, & » mettre la République même en » danger. Que si les Sénateurs le vouloient bien, ils envoyassent ordonner à son Collegue, qui avoit terminé la guerre de son côté, de revenir à Rome tenir les Assemblées: » que s'il se faisoit une peine de prendre sur lui un soin dont le sort ne » l'avoit pas chargé, il étoit prêt,

» quant à lui, à faire tout ce que le » Sénat voudroit : mais qu'il considerât s'il n'étoit pas plus avantageux pour le bien de la République, d'avoir recours à l'Interregne, » que de le tirer de sa province, dans » les conjonctures présentes «. Le Sénat chargea L. Scribonius d'envoyer deux Députés tirés de l'Ordre des Sénateurs, au Consul L. Cornelius, pour lui montrer les lettres de son Collegue, & l'avertir que s'il ne jugeoit pas à propos de venir à Rome, pour y tenir les Assemblées, le Sénat se serviroit du ministere des Interrois, pour la création des nouveaux Magistrats, plutôt que de retirer Minucius d'une province où la guerre étoit encore aussi entiere que quand il y étoit arrivé. Les Députés étant venus trouver Cornelius, manderent au Sénat que ce Consul prenoit le parti de venir à Rome pour présider aux Assemblées. En attendant qu'il y arrivât, les lettres par lesquelles il avoit donné avis au Sénat de la victoire qu'il avoit remportée auprès de Modene contre les Boyens, exciterent une dispute dans l'Assemblée, par la comparaison qu'on en fit avec celles

que M. Marcellus l'un de ses Lieutenans, avoit écrites à un grand nombre de Sénateurs; dans lesquelles il leur faisoit entendre que si on avoit eu l'avantage dans le combat de Modène, c'étoit à la fortune du peuple Romain, & à la valeur des soldats, qu'on en étoit redevable; & que si on avoit perdu tant de soldats, & qu'on eût manqué à exterminer entierement les ennemis, comme on le pouvoit aisément, c'étoit au Consul qu'il falloit s'en prendre. Car il auroit sauvé la vie à la plûpart de ceux qui avoient été tués, s'il n'eût point attendu si tard à tirer du corps de réserve, les troupes qu'il avoit enfin envoyées à leur secours: & la défaite des ennemis auroit été entiere, s'il eût permis plutôt à la cavalerie des légions de les poursuivre.

Cette affaire paroissant trop importante pour être décidée sur le champ; on remit à en déliberer dans une Assemblée plus nombreuse. Car il s'agissoit d'ailleurs d'en terminer une autre dont les conséquences n'étoient pas moins dangereuses. L'usure avoit multiplié à l'infini les dettes des citoyens. On avoit fait des loix en

On réprime la violence des usuriers.

differens tems pour en arrêter la violence. Mais l'avarice avoit trouvé le secret de les éluder, en forçant ceux qui avoient besoin d'argent, de passer les obligations des sommes qu'on leur prêtoit, au profit des Alliés qui n'étoient pas soumis aux loix de Rome (1). L'usure devenue libre par cette fraude accabloit impunément les débiteurs. Après qu'on eut examiné les remedes qu'on pouvoit apporter à ce mal, enfin on crut qu'il falloit ordonner aux Alliés qui avoient prêté de l'argent, de se présenter, & de déclarer les sommes dont ils étoient créanciers, à compter depuis un certain jour qu'on eut soin de fixer, & leur défendre d'en exiger d'autres interêts que ceux qui étoient permis à Rome, & d'en poursuivre le payement par d'autres voyes que celles qui y étoient usitées. Ces déclarations ayant fait connoître à quel excès la fraude avoit porté les dettes

(1) Ce passage est assez obscur dans le latin, & fort serré. Je l'ai un peu étendu dans la traduction pour en rendre le sens plus clair & plus intelligible. A l'égard du terme de *feralia* que je n'ai pas exprimé, c'est une fête consacrée aux Dieux Manes. Et ce fut à commencer de ce jour que les débiteurs ne pûrent être poursuivis qu'en vertu des loix établies à Rome au sujet des dettes.

du peuple Romain, le Tribun du peuple M. Sempronius, avec l'autorité des Sénateurs, proposa & fit recevoir une loi, qui ordonnoit aux Alliés de se conformer en matiere d'emprunt, à la jurisprudence qui se pratiquoit à Rome entre les citoyens mêmes. Voilà ce qui se passa en Italie tant à la guerre que dans la ville.

Affaires d'Espagne.

A l'égard de l'Espagne, la guerre y fut beaucoup moins considérable qu'on ne l'avoit publié. C. Flaminius prit en-deçà de l'Ebre la ville d'Ilucia dans le pays des Oretans, & mena ses soldats dans les quartiers d'hyver. Pendant cette saison, il livra plusieurs petits combats peu mémorables contre des brigands qui couroient le pays pour piller, plutôt que contre de véritables ennemis; mais qui ne laisserent pas de lui disputer souvent la victoire, & de lui tuer un bon nombre de soldats. Les expéditions de Fulvius furent plus considérables. Il donna bataille auprès de Tolete contre les Vaccéens, les Vectons & les Celtiberiens réunis contre lui, les défit, les mit en déroute, & prit en vie leur Roi Hilermus.

Pendant que ces choses se passoient en

en Espagne, comme le tems des Assemblées approchoit, le Consul L. Cornelius laissant son Lieutenant M. Claudius à la tête de son armée, s'en revint à Rome pour y présider. Il commença par rendre compte au Sénat de ce qu'il avoit fait, & de l'état où il avoit laissé sa province; & se plaignit de ce qu'ayant terminé par un seul combat, une guerre si importante, on n'avoit pas rendu aux Dieux immortels les actions de graces qui leur étoient dûes pour la victoire qu'il avoit remportée sur les ennemis. Il finit en demandant qu'on ordonnât des prieres publiques pour trois jours, & qu'on lui décernât le triomphe. Mais avant qu'on délibérât sur sa demande, Q. Metellus qui avoit été Consul & Dictateur, représenta » que la raison qu'on avoit eue » de ne rien statuer sur ce qui s'étoit » passé dans sa province, c'est que » la plûpart des Sénateurs ayant reçu » de Claudius Marcellus des lettres » qui ne s'accordoient point avec » celles que le Consul avoit écrites » au Sénat sur le même sujet, on » avoit attendu qu'ils fussent tous » deux de retour à Rome, pour les

» vérifier en leur présence. Qu'on » n'avoit point douté que le Consul » sçachant ce que son Lieutenant » avoit écrit contre lui, ne l'amenât » à Rome où il étoit obligé de venir » lui-même ; d'autant plus qu'il étoit » naturel de laisser le commande- » ment de l'armée à T. Sempronius » qui étoit revêtu du commande- » ment, plutôt qu'à un Lieutenant » qui n'étoit que subalterne. Mais » qu'il étoit aisé de voir que Corne- » lius avoit à dessein écarté celui qui » pouvoit soutenir en personne, ce » qu'il avoit écrit de la province, » répondre aux objections que le » Consul lui feroit, & mettre les Sé- » nateurs en état de reconnoître la » vérité. Qu'ainsi son avis étoit qu'on » ne décidât rien actuellement sur les » propositions du Consul «. Cornelius persista, malgré l'opposition de Metellus, à demander qu'on décernât des actions de graces pour les Dieux, & le triomphe pour lui-même. Alors les deux Tribuns du peuple Marcus & Caius Titinnius déclarerent que si le Sénat rendoit un arrêt à ce sujet, ils s'opposeroient à son execution.

C. Cornelius Cethegus l'un des deux Cenſeurs qui avoient été créés l'année précedente, ferma le luſtre, & trouva dans la revûe qu'il fit des citoyens, que leur nombre étoit de cent quarante-trois mille ſoixante & quatorze chefs de famille. Les pluyes furent ſi abondantes cette année, que le Tibre inonda les quartiers de Rome les plus bas, & renverſa pluſieurs édifices autour de la porte Flumentane. La foudre tomba ſur la porte Celimontane & ſur la muraille voiſine en pluſieurs endroits. Il plût des pierres à Aricie, à Lanuvie, & ſur le mont Aventin. On apprit qu'à Capouë un grand eſſain de gueſpes avoit volé juſques dans la place publique, & de là s'étoit allé abattre dans le Temple de Mars. Qu'on les avoit ramaſſées avec ſoin, & jettées au feu. Pour expier ces prodiges dans les formes, les Decemvirs eurent ordre de conſulter les livres de la Sibyle ; & ſur leur rapport, on fit une neuvaine, & des proceſſions publiques, & on purifia la ville. Ces mêmes jours M. Porcius Caton conſacra la petite chapelle de la Victoire *Vierge* qu'il avoit vdués deux ans auparavant, auprès

du Temple que la Victoire avoit déja à Rome. La même année les Triomvirs Cn. Manlius Vulso, L. Apustius Fullo, & Q. Elius Tuberon allerent établir une colonie de Latins dans le territoire de Thurie, en vertu de la loi que le dernier des trois avoit portée. Elle étoit composée de trois mille hommes d'infanterie, & de trois cens cavaliers, nombre peu considérable pour l'étendue d'un pays qui pouvoit fournir trente arpens de terre à chaque fantassin, & soixante à chaque cavalier. Aussi par le conseil d'Apustius on en retrancha le tiers, pour y envoyer dans la suite, si on le vouloit, de nouveaux habitans; & on ne donna que vingt arpens à chaque homme de pié, & quarante à chaque cavalier.

Dispute remarquable pour le Consulat entre Scipion surnommé Nasica, & L. Quintius, frere du fameux T. Quintius Flamininus.

Comme l'année étoit prête à finir, la brigue s'alluma plus fort que jamais entre les Candidats qui aspiroient au Consulat. Les personnages les plus distingués & les plus puissans dans les deux Ordres s'étoient mis sur les rangs. On voyoit du côté des Patriciens Pub. Cornelius Scipion fils de ce Cn. qui avoit fait de si grandes actions en Espagne, & L.

Quintius Flamininus qui avoit commandé la flotte dans la Grece, & M. Manlius Vulſo : on remarquoit entre les Plebeiens C. Lelius, Cn. Domitius, C. Livius Salinator, & Manius Acilius. Mais ceux qui attiroient le plus les yeux & l'attention des citoyens, étoient Quintius & Cornelius. Car ils demandoient tous deux la même place, étant également recommandables par leur naiſſance, & par la gloire qu'ils avoient acquiſe tout récemment dans la guerre. Mais ce qui partageoit le plus les ſuffrages entre eux, c'étoit le crédit & la faveur de leurs (1) freres les deux plus grands Généraux de leur tems. Scipion l'Afriquain avoit acquis plus de gloire, mais par la même raiſon étoit auſſi plus expoſé à l'envie. La réputation de T. Quintius étoit plus nouvelle. Il avoit triomphé cette même année. A quoi on peut ajouter que

(1) Il eſt à remarquer que Scipion l'Africain n'étoit que couſin germain de Scipion le Candidat; au lieu que T. Quintius étoit le propre frere de L. Quintius ſon competiteur. Mais T. Live employe également le nom de *frater* pour l'un & pour l'autre, parce qu'en latin les couſins germains enfans des deux freres ſont appellés *fratres patrueles*, & les vrais & propres freres, *fratres germani*.

le premier avoit toujours été sous les yeux des citoyens depuis dix ans, assiduité qui ne manque jamais d'affoiblir le respect qu'on a pour les grands hommes, toujours plus estimés de loin que de près; outre qu'on croyoit avoir suffisamment payé ses services par le second Consulat & la Censure où on l'avoit élevé depuis qu'il avoit vaincu Annibal. Le mérite de Quintius étoit tout récent aussi-bien que sa faveur. Depuis son triomphe il n'avoit rien demandé au peuple; il n'avoit reçu aucune récompense de ses services. Il faisoit remarquer au peuple qu'il sollicitoit non pour un cousin, mais pour un frere, qui avoit été son Lieutenant & son second dans la guerre qu'il avoit si glorieusement terminée, agissant contre les ennemis de la République par mer, tandis que lui-même les pressoit sur terre. Voilà les raisons qui lui donnerent la préférence sur un Candidat qui étoit présenté par Scipion l'Afriquain son frere, par toute la famille des Scipions, dans une assemblée tenue par un Scipion; & qui d'ailleurs avoit pour lui le préjugé glorieux de tout le Sénat, qui en le

chargeant de recevoir la mere Idée dans la ville, l'avoit déclaré le plus homme de bien qu'il y eût dans la République. On nomma Consuls L. Quintius, & Cn. Domitius Enobarbus ; car Scipion l'Africain n'eut pas même assez de crédit pour faire donner la place du Consul Plebeien à Lelius son ami. Le lendemain on créa Préteurs L. Scribonius Libo, M. Fulvius Centumalus, A. Atilius Serranus, M. Bebius Tamphilus, L. Valerius Tappus, & Q. Salonius Sarra. Cette année M. Emilius Lepidus & L. Emilius Paulus se distinguerent dans les fonctions de l'édilité. Ils firent payer l'amende à plusieurs Fermiers des pâturages publics, & de l'argent qu'ils en tirerent firent faire des boucliers dorés qu'ils suspendirent aux voûtes de la chapelle de Jupiter. Ils firent faire deux (1) portiques, l'un hors le fauxbourg des trois portes, en allant au nouveau marché qu'ils avoient établi au bord du Tibre, & l'autre qui s'étend depuis la porte des fontaines, jusqu'à l'autel & au champ de Mars.

(1) Especes de galleries sous lesquelles on marchoit à couvert du soleil & de la pluye.

Il y avoit longtems qu'il ne se passoit rien de mémorable dans la Ligurie, lorsque sur la fin de l'année, les troupes de la République s'y virent deux fois exposées à un grand danger. Car premierement les ennemis attaquerent le camp des Romains, & furent sur le point de s'en rendre maîtres: & peu de jours après, lorsque le Consul conduisoit son armée par un passage fort étroit, les Liguriens s'emparerent de l'issue par où il lui falloit sortir. Le Consul voyant le chemin fermé par devant, se mit en devoir de retourner sur ses pas: mais une partie de leurs troupes avoit aussi bouché la gorge par où il y étoit entré; ce qui rappella dans son esprit le souvenir, & retraça à ses yeux l'image des embûches de Caudium. Minucius avoit parmi les troupes auxiliaires de son armée, environ huit cens Numides. Celui qui les commandoit s'offrit » de s'ouvrir » un passage à travers les ennemis: » Qu'il lui fît seulement connoître » quelle étoit la partie de leur pays » la plus peuplée. Que c'étoit de ce » côté-là qu'il se jetteroit, & mettroit » sur le champ le feu à leurs bourgs

Le Consul Minucius se laisse enfermer dans un défilé étroit par les Liguriens.

» & à leurs châteaux ; & que par là » il les forceroit d'abandonner le » poste dont ils s'étoient emparés, » pour courir au secours de leurs fa» milles & de leurs biens «. Le Consul le combla de louanges, & lui promit de bien récompenser un service si important. Aussitôt les Numides monterent à cheval, & se mirent à caracoller jusqu'aux corps-de-garde des Liguriens, sans cependant attaquer aucun d'eux. Au premier coup d'œil, rien n'étoit plus méprisable que cet escadron. Il étoit composé d'un petit nombre d'hommes & de chevaux, tous aussi maigres les uns que les autres. Les cavaliers étoient sans ceintures, & n'avoient pour armes que de simples javelots ; les chevaux sans mors, couroient d'une façon difforme, ayant l'encolure roide, & la tête basse & allongée. Pour augmenter ce mépris, ils se laissoient tomber à dessein de dessus leurs chevaux, se donnant en spectacle, & s'exposant à la risée de l'ennemi. Les Liguriens qui d'abord se tenoient sur leurs gardes dans leurs postes, prêts à se défendre, si on les eût attaqués, se déchargerent la plûpart de leurs armes, & se

mirent à considerer les bras croisés, une manœuvre qui leur paroissoit ridicule. Cependant les Numides avançoient en caracollant, puis s'enfuyoient ; mais peu à peu se laissoient emporter, comme malgré eux, & comme s'ils n'eussent pû retenir leurs chevaux, plus près de la sortie du défilé : jusqu'à ce qu'enfin picquant des deux, ils forcerent les Liguriens de s'ouvrir & de les laisser passer. D'abord ils mirent le feu au premier bourg qu'ils trouverent sur leur route, & de là s'étendant dans la plaine, l'allumerent de toutes parts, tuant tous ceux qui leur tomboient sous la main. Les Liguriens du lieu où ils étoient campés apperçurent premierement la fumée de ces incendies ; un moment après entendirent les cris des malheureux qu'on brûloit & qu'on massacroit dans les bourgs & villages ; & enfin les vieillards & les enfans qui avoient pû échaper à la fureur des Numides, vinrent jetter l'allarme & l'épouvante dans tout le camp. Alors la plûpart des Liguriens sans prendre conseil, ni attendre l'ordre de personne, coururent chacun de leur côté, pour défendre les biens

Il est délivré par le courage & la ruse de huit cens Numides qui servoient dans son armée.

& les personnes qui leur apparte-noient ; ensorte qu'en peu d'heures leur camp se trouva abandonné ; & le Consul délivré du péril, continua son chemin, & arriva où il avoit dessein de se rendre.

Les Etoliens dans leur assemblée dépêchent des Ambassadeurs à Nabis, à Philippe, & à Antiochus, pour les engager à prendre les armes contre les Romains.

Mais ni les Boyens, ni les Espagnols, contre qui on fit la guerre cette année, ne témoignerent contre les Romains une haine si implacable que les Etoliens. Dès qu'ils avoient vû les armées de la République hors de la Grece, ils avoient compté qu'Antiochus se jetteroit dans l'Europe qu'elles avoient abandonnée, & que Philippe & Nabis ne manqueroient pas de reprendre les armes. Quand ils virent que personne ne remuoit, ils craignirent que le ressentiment de ces Princes ne s'éteignît avec le tems, & que par là ils ne vissent eux-mêmes échouer leurs projets. C'est pourquoi se persuadant que c'étoit à eux à rallumer le feu de la guerre, ils indiquerent une assemblée à Naupacte. Là Thoas leur Préteur, après s'être plaint de l'injustice des Romains, & de la triste condition des Etoliens, qui étoient ceux de tous les Grecs, à qui on avoit fait

moins de part des récompenses & de l'honneur d'une victoire, à laquelle ils avoient contribué plus que personne, fut d'avis qu'on envoyât des Ambassadeurs aux Rois dont on vient de parler, non seulement pour sonder leurs dispositions, mais encore pour representer à chacun d'eux, les raisons particulieres qu'ils avoient de prendre les armes contre les Romains, pour se venger des injustices & des outrages qu'ils en avoient reçus. Aussitôt ils dépêcherent Damocrite à Nabis, Nicandre à Philippe, & Dicearque frere de Thoas, à Antiochus. Le premier representa à Nabis. » Que les » Romains, en lui ôtant ses villes maritimes, d'où il tiroit ses soldats, » ses vaisseaux & ses rameurs, l'avoient mis hors d'état de vivre & » d'agir en Souverain. Qu'enfermé » dans les murs de Lacédémone, il » voyoit les Achéens dominer dans » le Péloponnese. Que s'il laissoit » échaper l'occasion qui s'offroit de » recouvrer ce qu'il avoit perdu, il » n'en retrouveroit jamais une si fa» vorable. Que les Romains n'a» voient point d'armée dans la Gre» ce; & que Gythion & quelques au-

» tres places de la Laconie ne leur » paroîtroient jamais assez importan» tes, pour mériter qu'ils y fissent » passer de nouvelles légions «. Par ces raisons ils tâchoient d'engager ce Tyran à faire quelque entreprise contre les Alliés du peuple Romain, afin de le mettre dans la nécessité de se joindre à Antiochus, pour se soustraire à leur ressentiment, quand il seroit passé dans la Grece. Nicandre employoit à peu près les mêmes raisons pour animer Philippe, dont la majesté fort supérieure à celle de Nabis, & les pertes bien plus considérables, que celles que ce Tyran avoit souffertes, donnoient encore une matiere plus ample aux discours artificieux de ce Député. » Il lui remet» toit devant les yeux l'ancienne gloi» re des Rois de Macédoine, & tout » l'univers parcouru & dompté par » les victoires de cette nation. Il ajou» toit qu'il lui proposoit un projet » également sûr dans son principe, » & dans sa fin. Qu'il ne lui conseil» loit pas de faire aucun mouvement, » qu'il ne vît Antiochus dans la Grece » à la tête d'une armée. Lui qui » sans Antiochus, avoit soutenu si

» longtems la guerre contre les Ro-
» mains & les Etoliens réunis, pou-
» voit-il s'imaginer que les Romains
» seuls pussent résister à ses forces &
» à celles d'Antiochus, appuyées du
» secours des Etoliens, qui lui avoient
» fait plus de peine que les Romains
» mêmes, quand ils avoient combat-
» tu pour eux contre lui ? Il ajoutoit
» à toutes ces ressources l'expérience
» d'Annibal ennemi né des Romains,
» & qui leur avoit tué plus de Géné-
» raux & de soldats qu'il ne leur en
» restoit «. Dicearque faisoit enten-
dre à Antiochus premierement » Que
» c'étoient les Etoliens qui avoient
» vaincu Philippe, & les Romains
» qui avoient profité de ses dépouil-
» les. Que c'étoient eux qui leur a-
» voient ouvert le chemin de la Gre-
» ce, & leur avoient fourni les forces
» qui les avoient rendus victorieux «.
Ensuite il lui faisoit le détail des trou-
pes de terre & de mer qu'ils étoient
prêts de lui fournir, & des postes &
ports qu'elles devoient occuper. A
l'égard de Philippe & de Nabis qui
n'étoient pas là pour le démentir, il
avançoit aussi hardiment que s'il en
eût été chargé de leur part, » Qu'ils

» étoient sur le point de se soulever ;
» & de saisir la premiere occasion qui
» se présenteroit de recouvrer ce qu'ils
» avoient perdu dans la guerre pré-
» cedente «. Mais quelques efforts que fissent les Etoliens pour susciter des ennemis aux Romains dans toutes les parties de l'univers, les deux Rois demeurerent cependant en repos, ou au moins ne se soulévérent que longtems après.

Mais Nabis envoya sans differer dans toutes les places maritimes des gens qui étoient chargés ou d'engager par des présens, ceux qui y commandoient, à prendre son parti contre les Romains, ou de tuer ceux qui persisteroient à leur être fideles. D'un autre côté les Achéens à qui T. Quintius avoit confié le soin de garder toutes les côtes de la Laconie, envoyerent sur le champ des Députés à ce Tyran pour le faire souvenir du traité qu'il avoit fait avec les Romains, & l'avertir de ne point violer une paix qu'il avoit si ardemment desirée : & en même tems ils firent partir des troupes pour défendre Gythion que Nabis attaquoit déja, & des Ambassadeurs pour aller donner

avis aux Romains de ce qui se passoit dans la Grece. Pendant cet hyver, le Roi Antiochus, après avoir marié sa fille à Ptolemée Roi d'Egypte dans sa ville de Raphie en Phénicie, se retira à Antioche, d'où ayant passé le mont Taurus par la Cilicie, il arriva à Ephese sur la fin de cette saison : & dès le commencement du printems, il envoya de là son fils en Syrie, pour défendre les contrées de son Royaume les plus éloignées, & empêcher les troubles qui pouvoient s'exciter derriere lui pendant son absence. Pour lui avec toutes ses troupes de terre, il partit pour aller soumettre les Pisides qui habitent aux environs de Sida. Ce fut en ce tems là que les Ambassadeurs Romains Pub. Sulpicius & Pub. Villius, qu'on avoit envoyés, comme on a dit ci-dessus, vers Antiochus, vinrent à Elée, & de là se rendirent à Pergame, où Eumenes tenoit sa cour ; car ils avoient ordre de voir ce Prince avant d'arriver chez Antiochus. Eumenes souhaitoit passionnément que les Romains fissent la guerre à Antiochus, » regardant com- » me un voisin dangereux pour lui, si » la paix subsistoit, un Roi dont la

» puiſſance étoit ſi fort au-deſſus de
» la ſienne ; & il ſe flattoit qu'il ſuc-
» comberoit à celle des Romains,
» auſſibien que Philippe ; & qu'il ar-
» riveroit ou qu'il ſeroit abſolument
» dépouillé de ſes Etats, ou que ſi
» on lui accordoit la paix après l'a-
» voir défait, on lui en retrancheroit
» une grande partie, dont on l'enri-
» chiroit lui-même ; enſorte que dans
» la ſuite il ſeroit en état de ſe défen-
» dre contre lui ſans le ſecours des
» Romains. Qu'en tout cas, ſi la for-
» tune en décidoit autrement, il lui
» étoit plus avantageux de ſoutenir
» ſes revers avec des Alliés comme
» les Romains, que de demeurer ſeul
» pour obéir volontairement à l'Em-
» pire d'Antiochus, ou attendre qu'il
» le ſoumît par la force des armes.
Voilà les raiſons qu'il avoit d'employer tout le crédit qu'il avoit auprès d'eux, pour les porter à attaquer Antiochus. Sulpicius tomba malade à Pergame & y reſta, tandis que Villius continua ſon voyage.

Comme il apprit que le Roi étoit occupé à la guerre de Piſidie, il s'arrêta quelques jours à Epheſe, où il s'étoit rendu de Pergame. Pendant

le séjour qu'il y fit, il eut plusieurs conférences avec Annibal qui s'y trouvoit par hazard, pour découvrir, s'il étoit possible, les dispositions de son esprit, & lui faire entendre qu'il n'avoit rien à craindre de la part des Romains, & qu'ils n'étoient pas ses ennemis, comme il se le persuadoit faussement. L'effet que produisirent ces entrevûes, qui d'ailleurs n'aboutirent à rien, fut de rendre dans la suite Annibal moins estimable & plus suspect à Antiochus, quoique ce n'eût pas été l'intention de Villius. Claudius, suivant le sentiment de l'Histoire écrite en Grec par Acilius, prétend que Scipion l'Africain étoit de cette Ambassade, & que ce fut lui qui eut avec Annibal les conversations dont je viens de parler. Il en rapporte même une, assez en détail, & dit que Scipion ayant demandé à Annibal, qui il jugeoit qu'on dût regarder comme le plus grand des Généraux, il lui répondit » que » c'étoit Alexandre le Grand, parce » qu'avec un petit nombre de Macé» doniens il avoit défait des armées » innombrables, & avoit été avec ses » troupes victorieuses jusqu'au bout

Conversation de Scipion & d'Annibal au sujet des plus grands Généraux.

„ de l'univers avec plus de facilité que „ tout autre que lui n'auroit pû faire „ en voyageant pour son plaisir sans „ s'arêter. Qui mettez vous après Ale„ xandre, continua Scipion : Pyrrhus, „ dit Annibal : c'est lui qui le premier „ a enseigné l'art de bien camper une „ armée, de la poster en lieu où elle „ puisse aisément subsister, & de la „ ranger avantageusement en batail„ le : d'ailleurs jamais homme n'eut „ tant de dextérité que ce Prince „ pour se concilier les esprits ; & il „ possèda ce talent dans un dégré si „ parfait, que tout étranger qu'il „ étoit, les nations de l'Italie auroient „ mieux aimé lui obéir, qu'au peu„ ple Romain, qui y dominoit depuis „ si longtems. Enfin, reprit Scipion, „ je voudrois sçavoir à qui vous don„ nez la troisiéme place : je la prens „ pour moi-même sans balancer, re„ prit Annibal. Vous, repliqua Scipion „ en éclatant de rire ! Et que diriez„ vous donc, si vous m'aviez vaincu ! „ En ce cas, reprit Annibal, je me „ mettrois hardiment au-dessus & „ d'Alexandre, & de Pyrrhus, & de „ tout ce que nous connoissons de „ grands Capitaines. „ Scipion fut

frappé de cette reponse adroite, assaisonnée d'une louange fine à laquelle il ne s'étoit pas attendu. Car il sembloit qu'Annibal le préféroit à tous les autres, en le mettant à part comme un Général avec qui nul autre ne devoit entrer en comparaison (1).

Entrevûe d'Antiochus & de Villius à Epamée.

Villius alla d'Ephese à Apamée, où Antiochus le vint trouver dèsqu'il eut appris son arrivée. Leur conference rouloit dans cette ville, sur la même matiere que Quintius avoit déja traitée à Rome, avec les Ambassadeurs de ce Prince, lorsqu'elle fut interrompue par la mort du jeune Antiochus que son pere avoit envoyé depuis peu en Syrie, comme je l'ai dit. Ce jeune Prince fut amerement pleuré de tous les courtisans, & universellement regretté de tous les Syriens. En effet il avoit donné dans un

Mort du jeune Antiochus, & son éloge.

(1) Plutarque dans la vie de Pyrrhus rapporte autrement cette conversation. Il ne fait aucune mention d'Alexandre entre les grands Généraux. C'est à Pyrrhus qu'Annibal donne la premiere place, & la seconde à Scipion : il ne prend lui-même que la troisiéme. D'ailleurs Pyrrhus y est faussement regardé comme l'inventeur des campemens, & injustement préferé aux Romains, pour la douceur & l'équité de sa domination: d'où on juge que le passage a été inseré ici par une main étrangere.

âge si peu avancé, des témoignages si éclatans de la fermeté de son courage, & de la bonté de son cœur, qu'on comptoit que, s'il eût vecu plus longtems, il se fût rendu recommandable par la grandeur de ses actions; & par la justice & la douceur de son gouvernement. Plus il étoit cheri & estimé de tous les peuples du Royaume, plus les soupçons qu'ils conçurent à l'occasion de sa mort, étoient violens. On étoit persuadé que son pere poussé par la défiance naturelle aux vieillards, & le regardant comme un successeur impatient de regner l'avoit fait empoisonner par quelques-uns de ces eunuques, à qui on confie ordinairement de pareilles exécutions. On ajoûtoit qu'une nouvelle raison qui l'avoit porté à cet attentat clandestin, c'est qu'ayant donné Lysimachie à son fils Seleucus, il n'avoit point de ville de cette considération, où il pût aussi tenir Antiochus dans un exil honorable. Cependant il donna pendant plusieurs jours les témoignages extérieurs de l'affliction la plus sensible; en sorte que l'Ambassadeur Romain s'en alla à Pergame,

pour ne pas se présenter aux yeux de ce Prince dans des conjonctures où il ne pouvoit que lui être incommode. Antiochus s'en retourna à Ephese, laissant là la guerre dont il avoit commencé à faire les préparatifs. Là s'enfermant dans sa cour, sous prétexte de s'abandonner à sa douleur, il délibera en secret sur ce qu'il avoit à faire, avec un certain Minion le plus intime de ses confidens. Minion qui n'avoit qu'une foible connoissance des affaires étrangeres, & qui jugeoit de la puissance de son maître par les avantages qu'il avoit remportés sur ses ennemis, tant en Asie qu'en Syrie, ne doutoit nullement qu'Antiochus, à qui les Romains ne proposoient que des conditions injustes, n'eût autant de superiorité sur eux par la force de ses armes, qu'il en avoit par la bonté de sa cause. Le Roi évitoit de s'aboucher avec les Ambassadeurs des Romains, soit parce qu'il l'avoit fait jusques-là inutilement, soit parce que sa douleur le mettoit hors d'état de s'appliquer aux affaires : mais Minion lui persuada de faire venir les Ambassadeurs de Pergame à Ephese, se faisant

ſort de leur faire entendre raiſon.

Comme Sulpicius avoit recouvré ſa ſanté, il ſe rendit à Epheſe avec Villius. Là Minion leur ayant apporté les raiſons qui empêchoient le Roi de paroître en public, commença à entrer en conference avec eux, en l'abſence de ce Prince. Il avoit préparé ce qu'il avoit à dire; c'eſt pourquoi prenant la parole avec aſſurance, „ Romains, dit-il, le deſſein de rendre la liberté aux villes Grecques n'eſt qu'un prétexte ſpécieux dont vous couvrez votre ambition; mais vos actions ne s'accordent point avec vos diſcours, lorſque vous impoſez à Antiochus des loix differentes de celles que vous vous impoſez à vous-mêmes. Car enfin ceux de Smyrne & de Lampſaque ſont-ils plus Grecs, que ceux de Naples & de Tarente à qui vous faites payer tribut, & que vous obligez de vous fournir des vaiſſeaux? Pourquoi envoyez-vous tous les ans un Préteur avec les haches & les faiſceaux à Syracuſe & dans les autres villes Grecques de Sicile, pour y rendre la juſtice en votre nom! Tout ce

Conférence des Ambaſſadeurs Romains avec Minion plenipotentiaire d'Antiochus.

» que vous pouvez dire pour justifier
» votre conduite, c'est que vous avez
» vaincu ces peuples par la force de
» vos armes, & que vous usez sur eux
» du droit de conquête. Mais Antio-
» chus vous repond la même chose à
» l'égard des villes de Smirne & de
» Lampsaque, & de celles de l'Eolide
» & de l'Ionie, de qui il exige le tri-
» but & l'obéissance que ses ancêtres
» leur ont imposée, après les avoir
» soumises à leur Empire. Voilà à
» quoi je vous prie de répondre, si
» vous vous piquez de justice, &
» que vous ne cherchiez pas un pre-
» texte pour nous faire la guerre. Si
» Antiochus n'a pas de meilleurs
» moyens pour défendre sa cause,
» répondit Sulpicius, au moins nous
» fait-il voir sa modestie, lorsqu'il
» se tient caché, & qu'il aime mieux
» les employer par la bouche d'un
» autre, que par la sienne. Car quelle
» comparaison y a-t'il entre les villes
» dont vous nous venez d'opposer la
» dépendance, & celles qu'Antiochus
» retient sous sa puissance? Depuis
» que ceux de Rhege, de Naples &
» de Tarente, ont été réduits sous
notre

» notre Empire, ils n'en sont jamais
» sortis : ils nous ont toujours payé
» le tribut, & rendu l'obéïssance à
» laquelle nous les avions d'abord
» assujettis, sans que notre droit ait
» été révoqué en doute, ni souffert
» aucune interruption. Pouvez-vous
» soutenir qu'il en soit de même des
» villes de l'Asie à l'égard des ancêtres
» d'Antiochus ? Pouvez vous nier
» qu'elles n'ayent souvent changé de
» situation, & que les unes n'ayent
» été soumises à Philippe, les autres
» à Ptolémée ; & que quelques unes
» d'entre elles n'ayent joui pendant
» un grand nombre d'années, d'une
» indépendance que personne ne leur
» a contestée ? Car si la servitude à
» laquelle l'iniquité des tems les a ré-
» duites, vous met en droit de leur
» ôter aujourd'hui cette liberté dont
» elles sont en possession depuis tant
» d'années ; qu'avons-nous gagné en
» délivrant la Grece de la tyrannie
» de Philippe ; puisque suivant le mê-
» me raisonnement, ses descendans
» pourront faire revivre les droits
» qu'ils prétendront avoir sur Corin-
» the, Chalcis, Demetriade, & sur
» tous les peuples de la Thessalie ?

» Mais qu'est-il besoin que je plaide
» la cause de ces villes, pendant que
» leurs députés sont ici, & qu'on peut
» entendre leurs raisons, & celles que
» le Roi a à leur opposer ?

Là-dessus il fit appeller les Députés des villes interessées, à qui Eumenes avoit eu soin de faire leur leçon, dans l'esperance que les Romains ajoûteroient à ses Etats, tout ce qu'ils retrancheroient à ceux d'Antiochus. Tandisque les uns forment leurs plaintes, & que les autres exposent leurs prétentions, & que personne ne se renferme dans les bornes étroites de la justice & de la vérité, cet examen qui devoit être paisible, dégénera en une altercation tumultueuse : en sorte que les Ambassadeurs s'en retournerent à Rome aussi incertains qu'ils étoient venus, ne s'étant voulu relâcher sur aucun article, ni le Roi leur rien accorder de ce qu'ils exigeoient de lui. Quand ils furent partis, le Roi tint conseil sur la guerre qu'il s'agissoit de commencer. Ceux de son Conseil parlerent tous avec plus de hauteur & de fierté les uns que les autres, chacun esperant mériter les bonnes graces du Roi, à propor-

Antiochus tient conseil sur la guerre des Romains.

tion de l'animosité & de l'indignation qu'il témoigneroit contre les Romains. Ils s'emportoient contre l'orgueil insupportable des Ambassadeurs qui avoient voulu imposer à Antiochus, le plus grand Roi de l'Asie, des conditions plus dures, que celles qu'ils avoient fait subir à Nabis, après l'avoir vaincu; puisqu'après tout » ils » l'avoient laissé Maître & Souverain » dans Lacédémone sa patrie, tandis » qu'il leur paroissoit indigne que » Smyrne & Lampsaque obéïssent à » Antiochus. D'autres avouoient que » ces villes étoient pour un si grand » Monarque, un objet peu impor- » tans, & méritoient à peine qu'il prît » les armes pour les conserver. Mais » que l'injustice affectoit d'être mo- » deste dans le commencement, & » ne demandoit qu'une modique » partie, dans le tems qu'elle se pro- » posoit d'envahir le tout, à moins » qu'ils ne s'imaginassent que les Per- » ses eussent besoin d'une motte de » terre ou d'un verre d'eau, quand » ils avoient sommé les Lacédémo- » niens de leur fournir l'un & l'autre; » & qu'ils ne cherchassent pas un pré- » texte de réduire cette République

» sous leur puissance. Qu'à leur exem-
» ple, les Romains ne parloient ac-
» tuellement que de deux villes ; mais
» qu'ils étoient bien convaincus qu'el-
» les n'auroient pas plutôt secoué le
» joug, que les autres se tourneroient
» vers ceux qu'elles regarderoient
» comme leurs liberateurs. Que quand
» la liberté ne seroit pas préférable à
» la servitude, cependant il n'y avoit
» personne qui ne trouvât plus de
» charmes dans la nouveauté, que
» dans son ancienne condition.«

Un des principaux de l'Acarnanie nommé Alexandre étoit de ce Conseil. Il avoit autrefois été attaché à Philippe : mais l'ayant quitté avec la Fortune, il s'étoit retiré à la cour d'Antiochus qui lui parut, comme elle l'étoit en effet, plus opulente & plus somptueuse. La connoissance qu'il avoit des affaires de la Grece, & même de celles des Romains, avoit engagé ce Prince à l'admettre au nombre de ses intimes amis, & de ses confidens les plus secrets. Cet Alexandre persuadé qu'il étoit moins question d'examiner si on devoit entreprendre la guerre, que de la maniere & du lieu où on la devoit faire,

promettoit au Roi une victoire assurée, pourvû qu'il prît le parti de passer en Europe, & de s'établir avec ses troupes dans quelque partie de la Grece. » Que d'abord il trouveroit les Etoliens sous les armes » dans le cœur du païs : que ces peu» ples feroces & belliqueux lui servi» roient de guides, & prendroient sur » eux tout ce qu'il y avoit de plus pé» nible & de plus périlleux dans la » guerre. Que d'un côté Nabis sou» leveroit en sa faveur tout le Pelop» ponnese, en reprenant Argos & les » autres villes maritimes dont les Ro» mains l'avoient dépouillé, pour le „ renfermer dans les murs de Lacédé„ mone, où ils le tenoient comme en „ prison : & que du côté de la Ma„ cédoine, Philippe n'attendoit que „ le premier coup de trompette, pour „ reprendre les armes. Qu'il connois„ soit la colere & l'indignation que ce „ Prince renfermoit dans le fond de „ son cœur, en attendant le tems de „ la faire éclater ; semblable à ces „ animaux que les chaînes, dont on „ les tenoit liés, rendoient encore „ plus furieux. Combien de fois il „ l'avoit entendu soupirer de douleur

„ & de rage ; & demander à tout ce „ qu'il y avoit de Dieux qu'ils lui „ donnassent un Allié & un compa„gnon de guerre comme Antiochus. „ Pouvoit-on douter que s'il voyoit „ ses vœux exaucés, il ne rompît „ aussitôt une paix qu'il n'avoit ac„ceptée que malgré lui ? Qu'il n'étoit „ question que de prendre les devants, „ de choisir des postes avantageux, „ & de prévenir les esprits des Alliés. „ Mais qu'il ne falloit pas manquer „ d'envoyer Annibal en Afrique ; „ pour y donner de l'occupation aux „ Romains, & les affoiblir en les par„tageant ».

L'entretien qu'Annibal avoit eu avec Villius, l'avoit rendu si suspect au Roi, que depuis ce jour il ne lui avoit témoigné aucune confiance, & ne l'avoit plus admis dans son conseil. D'abord il souffrit ce mépris sans s'en plaindre ; mais après quelques réflexions, il crut qu'il feroit mieux de s'adresser au Roi lui-même pour sçavoir la cause de cette indifference, & de ce reffroidissement si subit. Ayant donc trouvé le moment de lui parler en particulier, il lui demanda sans façon en quoi il avoit pû l'offenser ;

& Antiochus lui ayant répondu avec la même franchise ; „ Seigneur, reprit „ Annibal, je n'étois encore qu'un „ enfant, lorsque mon pere Amilcar „ m'ayant fait approcher des Autels „ sur lesquels il offroit un sacrifice „ aux Dieux, me fit jurer que je ne „ serois jamais ami du peuple Ro- „ main. C'est en vertu de ce serment „ que je lui ai fait la guerre pendant „ trente-six ans avec la constance & „ l'acharnement que vous sçavez : „ c'est ce serment qui m'a banni de „ ma patrie, depuis que les Cartha- „ ginois ont fait la paix avec lui. C'est „ ce serment qui m'a conduit à votre „ cour pour y trouver un azyle con- „ tre sa persécution. Et si vous trom- „ pez les esperances que j'ai conçues „ de vous, armé de ce même serment „ j'irai dans toutes les parties de l'u- „ nivers où je sçaurai qu'il y a des „ hommes & des armes, pour y sus- „ citer des ennemis aux Romains. „ C'est pourquoi je conseille à ceux „ de vos Amis qui vous font leur cour „ à mes dépens, de chercher quel- „ qu'autre matiere à leurs calomnies. „ Je hai les Romains, & suis haï „ d'eux. J'en prens à témoins les ma-

Annibal s'éaircit avec Antiochus sur les soupçons qu'il avoit conçus de sa fidélité, & regagne son estime & sa confiance.

„ nes de mon pere Amilcar & les
„ Dieux. Ainſi quand vous ſongerez à
„ faire la guerre au peuple Romain,
„ mettez-moi au nombre de ceux qui
„ peuvent vous donner ſur ce pro-
„ jet les conſeils les plus utiles & les
„ plus ſinceres. Si vous aviez quelques
„ raiſons qui vous déterminaſſent à
„ la paix, ce n'eſt pas moi que vous
„ devez conſulter ſur un pareil deſ-
„ ſein ». Un diſcours ſi franc ôta à Antiochus ſa défiance & ſes ſoupçons, & rendit à Annibal toute la confiance & toute l'eſtime de ce Prince : & au premier conſeil qui ſe tint, la guerre fut réſolue.

Toutes les converſations des Romains rouloient dans la ville ſur la guerre qu'ils s'attendoient d'avoir contre Antiochus. Mais ils n'avoient encore rien de prêt pour une entrepriſe de cette conſéquence, que leurs courages. On décerna l'Italie pour province aux deux Conſuls, & on leur ordonna de tirer au ſort, pour ſçavoir auquel des deux échoiroit le ſoin de préſider aux aſſemblées de cette année ; afin que celui qui ſe trouveroit exempt de cette commiſſion, ſe tînt prêt à conduire les légions hors

L. Quintius & Cn. Domitius Con. an de R. 560.

Diſtribution des provinces.

de l'Italie, s'il en étoit besoin. On permit à ce dernier de lever deux nouvelles légions, & vingt mille hommes d'infanterie avec neuf cens cavaliers, parmi les Alliés du nom Latin. On laissa à son Collegue les deux légions qu'avoit commandées L. Cornelius Consul de l'année précédente, avec quinze mille hommes d'infanterie, & cinq cens cavaliers des Alliés du nom Latin, de la même armée. On prorogea à Q. Minucius le commandement des troupes qu'il avoit dans la Ligurie; & pour les recruter, on ordonna une levée de quatre mille fantassins & cent cinquante cavaliers Romains; & on exigea des Alliés cinq mille fantassins & deux cens cinquante cavaliers. Le sort donna à Domitius la province que le Sénat lui indiqueroit hors de l'Italie, & à L. Quintius l'Italie avec la commission de présider aux assemblées. Les Préteurs ayant aussi tiré au sort, M. Fulvius Centumalus se trouva chargé de rendre la justice aux citoyens, & L. Scribonius aux étrangers: L. Valerius Tappus eut le gouvernement de la Sicile, Q. Salonius Sarra celui de la Sardaigne: M. Bebius Tamphilus fut en-

voyé dans l'Espagne citerieure, & A. Atilius Serranus dans l'ulterieure. Mais ces deux derniers changeant ensuite de département en vertu d'un arrêt du Sénat suivi d'un décret du peuple, Atilius eut la commission de conduire en Macédoine, une flotte de cinquante quinquerémes qu'il auroit soin de faire construire, de tirer des arsenaux & des ports les vieux vaisseaux qui seroient encore en état de servir, & de lever les rameurs & les matelots dont il auroit besoin. Et on commanda au Consul de lui fournir deux mille Alliés du nom Latin, & mille soldats Romains. Bebius fut envoyé dans l'Abruze avec les deux légions qui étoient restées l'année précédente à Rome pour la garde de la ville, ausquelles les Alliés eurent ordre de joindre quinze mille hommes d'infanterie, & cinq cent cavaliers. On disoit que ces deux Préteurs avec ces deux armées de terre & de mer, étoient destinés à repousser les efforts de Nabis qui attaquoit déja tout ouvertement les Alliés du peuple Romain. A l'égard des Espagnes, on en continua le gouvernement à Flaminius & à Fulvius Préteurs de l'an-

Les Romains équipent une flotte.

née précédente. Mais on attendoit les Ambassadeurs qu'on avoit envoyés à Antiochus : & le Sénat avoit défendu au Consul Domitius de sortir de la ville avant leur retour.

Les Préteurs Fulvius & Scribonius chargés, comme on a dit, de rendre la justice à Rome, eurent ordre de faire équiper cent galeres à cinq rangs, outre la flotte que devoit commander Atilius. Avant que le Consul & les Préteurs partissent pour se rendre dans leurs départemens, on fit des sacrifices à Rome pour l'expiation des prodiges. On apprenoit que dans le Picentin une chevre avoit fait six petits d'une seule portée. Qu'à Arretie il étoit né un enfant qui n'avoit qu'un bras : qu'à Amiterne il avoit plû de la terre ; qu'à Formies la porte & le mur de la ville avoient été frappés du tonnerre ; & , ce qui effrayoit davantage les citoyens, qu'un beuf des étables du Consul Domitius avoit prononcé distinctement ces mots, *Rome prens garde à toi.* On décerna des processions publiques pour les autres prodiges. Mais les Aruspices ordonnerent que le beuf fût gardé & nourri soigneusement. A ces accidens

extraordinaires s'en joignirent plusieurs autres dont les causes pouvoient être naturelles. Le Tibre se débordant dans la ville avec encore plus de violence que l'année précédente, renversa deux ponts & un grand nombre d'édifices, surtout aux environs de la porte Flumentane. Une pierre d'une grandeur énorme ayant été détachée du Capitole ou par l'abondance des pluyes, ou par quelque tremblement de terre dont on ne s'aperçut point ailleurs, tomba dans la rue aux Jougs, & écrasa un grand nombre de personnes. Et dans les campagnes en plusieurs cantons differens, les troupeaux furent emportés, & les maisons abattues par l'impétuosité des mêmes eaux. Avant que le Consul L. Quintius arrivât dans sa province, Q. Minucius combattit les Liguriens aux environs de Pises, leur tua neuf mille hommes, & rechassa ceux qui avoient pris la fuite, jusques dans leur camp, qu'il attaqua vigoureusement jusqu'à la nuit: mais ils s'y défendirent bravement, & à la faveur des ténebres se retirerent loin de là. Quand le jour fût venu, les Romains s'en emparerent, mais y trouverent peu de butin,

parce que les ennemis avoient eu soin de l'envoyer dans leur pays, à mesure qu'ils l'enlevoient dans les campagnes. Depuis cette journée, Minucius ne leur donna point de relâche. Etant passé du territoire de Pises dans la Ligurie, il mit tout à feu & à sang dans leurs forts & dans leurs bourgs; & les soldats Romains s'enrichirent des dépouilles de la Toscanne que ces pillards avoient fait porter dans leurs maisons.

Ce fut en ce tems là que revinrent à Rome les Ambassadeurs qu'on avoit envoyés aux Rois. On ne jugea pas sur leur rapport, qu'il y eût encore assez de sujet d'armer, si ce n'est contre Nabis Tyran de Lacédémone, dont ils avoient vû de leurs yeux les hostilités; outre que les Ambassadeurs des Achéens étoient venus se plaindre à Rome de ce que contre le traité il attaquoit actuellement toutes les villes maritimes de la Laconie. On se contenta donc de faire partir le Préteur Atilius avec la flotte, pour aller défendre les Alliés des Romains dans la Grece. Mais comme Antiochus ne s'étoit point encore déclaré, les deux Consuls eurent ordre de partir pour

Atilius conduit une flotte en Grece pour s'opposer à Nabis.

leurs provinces. Domitius se rendit par Rimini, en suivant le chemin le plus court, dans le pays des Boyens où son Collegue le vint trouver en traversant la Ligurie. Alors prenant chacun de leur côté avec leurs armées, ils ravagerent les terres des ennemis dans toute leur étendue. D'abord un petit nombre de cavaliers avec ceux qui les commandoient, ensuite tout leur Sénat avec ceux du pays qui étoient distingués par leur fortune ou par leurs dignités, passerent dans l'armée des Consuls, & se rendirent à eux. Les Romains ne furent pas moins heureux cette année dans l'Espagne. Car C. Flaminius se rendit maître à force de machines de la ville de Litabre une des plus fortes & des plus opulentes du pays, & prit en vie le Roi Corribilon; & M. Fulvius défit deux armées differentes des ennemis, prit de force sur eux les villes de (1) Vescelie & d'Holon, & plusieurs châteaux, sans compter les places qui se rendirent à lui volontairement. Alors s'étant avancé jusques dans le pays des Oretans, il y prit

(1) Ces villes & celles dont il est parlé plus bas, sont peu connues des Géographes.

aussi les deux villes de Noliba & de Cusibi, & continua sa route jusqu'aux rives du Tage. Il y avoit dans cette contrée une ville plus considérable par ses fortifications que par sa grandeur nommée Tolete. Pendant qu'il l'assiégeoit, les Vectons vinrent avec une grande armée pour la secourir. Fulvius leur donna bataille, les vainquit, les mit en déroute, après quoi il emporta la ville.

Mais les guerres qui occupoient alors les armes de la République, donnoient moins d'inquiétude au Sénateurs, que celle dont elle étoit menacée de la part d'Antiochus : car quoiqu'il y eût des gens sur les lieux qui épioient avec soin toutes ses démarches, cependant toutes les nouvelles qui venoient de là, n'étoient que des bruits vagues dont on ne nommoit point les auteurs, & qui répandoient autant de mensonges que de vérités. Entr'autres on publioit qu'aussitôt qu'Antiochus seroit arrivé dans l'Etolie, il passeroit en Sicile avec sa flotte. Ainsi quoique le Sénat eût déja envoyé le Préteur Atilius en Grece avec une flotte ; cependant comme, pour retenir les Alliés dans

Inquiétude du Sénat au sujet des bruits qui courent des préparatifs d'Antiochus

le devoir, il étoit bon de joindre l'autorité des traités à la force des armées, il fit partir quatre Ambassadeurs pour la Grece, sçavoir T. Quintius, G. Octavius, Cn. Servilius, & Pub. Villius : & ordonna à M. Bebius de s'avancer avec ses légions de l'Abruzze vers Tarente & vers Brindes, pour être en état de passer de là dans la Macédoine, s'il en étoit besoin : au Préteur M. Fulvius d'envoyer une flotte de trente vaisseaux pour défendre la côte de Sicile, en donnant l'autorité de Commandant à celui à qui il en confieroit la conduite : ce fut L. Oppius Salinator, qui avoit été Edile Plébeien l'année précedente : & au même Préteur, d'écrire à Valerius son Collegue, que comme il étoit à craindre que la flotte du Roi Antiochus ne passât de l'Etolie dans la Sicile, le Sénat jugeoit à propos qu'il levât à la hate dans la province, un corps de douze mille hommes d'infanterie & de quatre cent cavaliers, pour les joindre à l'armée qu'il avoit déja ; afin qu'il fût en état de défendre les côtes maritimes de sa province contre les efforts qu'on pourroit faire du côté de la Grece. Le Préteur

Valerius leva ces troupes tant dans la Sicile même, que dans les Isles adjacentes, & s'en servit pour renforcer les garnisons de toutes les places maritimes qui étoient tournées vers la Grece. Les bruits de guerre qui se répandoient furent encore augmentés par l'arrivée d'Attalus frere d'Eumenes, qui assuroit qu'Antiochus étoit passé dans l'Hellespont avec une flotte ; & que les Etoliens se disposoient à se mettre sous les armes, dès qu'ils le verroient dans le pays. On remercia Attalus & Eumenes de leurs attentions & de leur zele. On fournit au premier qui étoit présent, un logement & des vivres aux dépens de la République. On lui envoya pour présens deux chevaux richement équipés, avec l'armure complette de deux cavaliers, cent cinquante marcs de vaisselle d'argent, & trente de vaisselle d'or.

Attalus frere du Roi Eumenes, vient à Rome.

Comme on recevoit courrier sur courrier au sujet de la guerre qui alloit éclater, on jugea à propos de créer incessamment des Consuls. Ainsi les Sénateurs rendirent un arrêt en conséquence duquel le Préteur M. Fulvius écrivit sur le champ au Consul, pour

lui ordonner de la part du Sénat de laisser le commandement de l'armée à ses Lieutenans, de partir promptement pour Rome, & d'y envoyer par avance un Edit pour indiquer le jour qu'il tiendroit les assemblées où devoient être créés les nouveaux Consuls. La brigue ne fut pas moins forte cette année que la précédente. Trois Patriciens demandoient une dignité qu'un seul pouvoit obtenir, Pub. Cornelius Scipion fils de Cn., qui s'étoit déja présenté un an auparavant, L. Cornelius Scipion, & Cn. Manlius Vulson. On préféra le premier à ses deux Competiteurs, pour faire voir qu'on lui avoit differé, & non refusé cet honneur. On lui donna pour Collegue Manius Acilius Glabrion de l'ordre du peuple. Le lendemain on nomma Préteurs L. Emilius Paulus, M. Emilius Lepidus, M. Junius Brutus, A. Cornelius Mammula, C. Livius, & L. Oppius. Ces deux derniers portoient le surnom de Salinator. Cet Oppius étoit celui qui avoit conduit dans la Grece une flotte de trente vaisseaux. En attendant que ces nouveaux Magistrats tirassent leurs provinces au sort, M. Bebius

eut ordre de passer de Brindes en Epire avec toutes ses troupes, & de les arrêter aux environs d'Apollonie ; & le Préteur de la ville M. Fulvius, de faire construire cinquante quinqueremes nouvelles.

Telles étoient les précautions que prenoit le peuple Romain contre tous les efforts d'Antiochus. Mais Nabis plus ardent que ce Monarque, attaquoit déja Gythion avec toutes ses forces ; & irrité contre les Achéens de ce qu'ils avoient envoyé du secours aux assiégés, il ravageoit leurs campagnes pour s'en venger. Les Achéens qui n'avoient pas osé prendre les armes, jusqu'à ce qu'ils eussent appris l'intention du Sénat par les Députés qu'ils avoient envoyés à Rome, ne les virent pas plutôt de retour, qu'ils indiquerent une assemblée de la nation à Sicyone, & envoyerent des Ambassadeurs à T. Quintius pour lui demander son avis. Dans l'assemblée toutes les voyes alloient à commencer promptement la guerre. Mais la réponse de Quintius étoit qu'ils devoient attendre l'arrivée du Préteur Romain & de sa flotte. Là-dessus les sentimens des principaux

Nabis assiége Gythion.

de l'assemblée, se trouverent partagés. Les uns s'en tenoient à leur premiere décision : les autres vouloient qu'on suivît le conseil de Quintius, puisqu'on avoit tant fait que de le lui demander. La multitude attendoit pour se déterminer que Philopemen eût dit son avis. Il étoit alors Préteur des Achéens, & les surpassoit tous en prudence & en autorité. Après leur avoir fait observer que suivant un usage qui lui paroissoit fort bon, » le » Préteur des Achéens ne disoit point » son sentiment sur la guerre, quand » il consultoit la nation pour sçavoir » si on la devoit entreprendre ; il les » exhorta à déclarer au plutôt eux-» mêmes ce qu'ils souhaitoient qu'on » fît ; leur promettant que le Préteur » exécuteroit leur décret avec autant » de fidélité que d'exactitude, & fe-» roit tout ce qu'on peut attendre de » la prudence humaine, pour leur » obtenir soit dans la paix, soit dans » la guerre, tous les avantages qu'ils » avoient lieu d'esperer ». Par un discours si modéré, il anima leurs courages pour la guerre, beaucoup plus que si, en la leur conseillant ouvertement, il eût fait connoître l'am-

Les Achéens se déterminent à lui faire la guerre.

bition qu'il avoit de commander. C'eſt pourquoi, d'un conſentement unanime ils décidèrent pour la guerre. A l'égard du tems où on la commenceroit, & de la maniere dont on devoit s'y prendre, ils laiſſerent le tout à la diſcretion du Préteur. Philopemen jugeoit bien lui-même que, ſuivant le conſeil de Quintius, il eût été bon d'attendre que la flotte Romaine fût arrivée pour ſecourir Gythion par mer : mais comme les aſſiégés étoient extrêmement preſſés, & qu'il étoit à craindre qu'en differant, on ne perdît non ſeulement la ville, mais encore les troupes qu'on avoit envoyées pour la défendre, il mit les vaiſſeaux des Achéens en mer.

Comme Nabis avoit livré ſon ancienne flotte aux Romains ſuivant le traité qu'il avoit fait avec eux, il en avoit équipé une petite, pour empêcher les ſecours qui pouvoient venir aux aſſiégés par mer, & l'avoit compoſée de trois vaiſſeaux couverts, & de quelques brigantins & autres bâtimens légers. Afin d'éprouver la viteſſe de cette flotte d'une nouvelle eſpéce, & être en état de s'en ſervir pour combattre ſes ennemis en cas de né-

cessité, il exerçoit tous les jours en pleine mer les soldats & les rameurs qui la montoient, leur faisant faire les mêmes mouvemens que dans une bataille véritable; bien persuadé que la prise de Gythion dependoit de l'attention qu'il auroit à lui ôter tous les secours de la mer. Le Préteur des Achéens étoit comparable aux plus grands Généraux de son tems par son habileté & son expérience dans les guerres qui se font par terre; mais il étoit tout-à-fait novice dans ce qui regarde la marine. Né dans l'Arcadie au milieu d'une province éloignée de la mer, il ne connoissoit même des mœurs & des coutumes des autres nations, que ce qu'il en avoit pû apprendre, pendant qu'il avoit commandé dans la Crete un corps de troupes auxiliaires. Une vieille quadrireme avoit été prise par les Grecs il y avoit autour de quatre-vingts ans, dans le tems qu'elle portoit de Naupacte à Corinthe Nicée femme de (1) Craterus. Comme il avoit ouï dire que ce vaisseau avoit

(1) Il y a apparence que ce Craterus étoit fils de Demetrius surnommé Poliorcetes, c'est-à-dire preneur de villes, & frere d'Antiochus Roi de Macédoine.

été autrefois un des plus célebres de la flotte des Rois, il ordonna qu'on le fît venir d'Egion, sans faire attention que les piéces dont il étoit composé étoient caduques & pourries de (1) *vetusté*, & en fit le vaisseau Amiral de sa flotte. Tison de la ville de Patras, qui la commandoit, étoit porté dessus, & précédoit tous les autres vaisseaux, lorsqu'il rencontra ceux des Lacédémoniens qui venoient de Gythion au-devant de lui. Comme cette galere faisoit eau de toutes parts, le premier choc qu'elle reçut d'une galere ennemie qui étoit neuve & solide, la mit en piéces, & tous ceux qui étoient dessus furent faits prisonniers. Tous les autres bâtimens voyant le vaisseau Amiral perdu, firent force de rames & de voiles pour se sauver. Philopemen lui-même s'enfuit dans un esquif, & ne s'arrêta point qu'il ne fût arrivé à Patras. Ce Général qui sçavoit la guerre, & avoit déja éprouvé d'autres revers, ne perdit point courage pour ce premier échec. Au contraire, la perte qu'il

Philopemen est vaincu sur mer.

(1) Ce terme est en usage parmi les gens du métier, en parlant des maisons & des vaisseaux que le tems a ruinés.

avoit faite dans ce genre de combat où il avouoit qu'il n'entendoit rien, étoit une raison pour lui d'esperer qu'il auroit bientôt sa revanche dans une espéce de guerre qu'il connoissoit à fond; & il assuroit que le Tyran ne se rejouiroit pas longtems de ce léger avantage.

Cependant Nabis enflé de cet heureux succès qui le mettoit hors d'état de rien craindre du côté de la mer, entreprit de fermer aussi du côté de la terre, le passage à toutes les troupes qui entreprendroient de venir au secours de la ville. Ainsi retirant du siége le tiers de l'armée qui y étoit occupée, il vint camper auprès de Bée, place qui domine au-dessus de Leuces & d'Acries, par où il lui paroissoit que les ennemis devoient venir au secours de Gythion. Tandis qu'il s'y tenoit en repos; comme il y avoit peu de tentes dans son camp, & que la plûpart des soldats s'étoient mis à l'abri de la chaleur sous des cabannes faites de roseaux & couvertes de feuille, Philopemen qui s'étoit mis en chemin, résolut, avant de se montrer à lui, de l'opprimer par un stratagême auquel il ne s'attendoit pas.

pas. Il ramassa quelques petits bâtimens dans une rade cachée du territoire d'Argos. Il y plaça des soldats alertes, la plûpart armés de boucliers, de frondes, de fléches, & autres traits aisés à lancer à cause de leur légereté. Ensuite lorsqu'en cotoyant le rivage, il fut arrivé à un promontoire voisin du camp des ennemis, il passa par des sentiers qui lui étoient connus, & vint de nuit à Bée; & pendant que les sentinelles étoient endormis, comme des gens qui ne s'imaginent pas avoir rien à craindre, il fit mettre le feu à leurs cabannes dans toutes les parties du camp. Plusieurs furent dévorés par les flammes avant de s'appercevoir de l'arrivée des ennemis, & sans pouvoir être sécourus de ceux qui s'en étoient apperçus. Le feu consuma tout, hommes, tentes & cases, à l'exception d'un très-petit nombre qui se refugierent dans le grand camp auprès de Gythion. Philopemen ayant ainsi déconcerté les desseins des ennemis, passa sans perdre tems, dans le canton de la Laconie appellé Tripolis, où il ravagea tout le pays, jusques aux confins de Megalopolis: & après en

Philopemen brûle le camp de Nabis près de Bée.

avoir enlevé une grande multitude d'hommes & d'animaux, se retira avant que Nabis envoyât des troupes pour s'opposer à ses ravages. Il ramassa ensuite toutes ses forces auprès de Tegée ; & y ayant convoqué l'assemblée des Achéens & de leurs Alliés, & appellé les principaux des Epirotes & des Acarnaniens, il leur fit entendre que ses derniers avantages ayant suffisamment relevé le courage des siens abattu par la perte du combat naval, & jetté la consternation parmi les ennemis, il avoit résolu d'aller attaquer Lacédémone, convaincu que c'étoit le seul moyen d'obliger les ennemis à lever le siége de Gythion. Il alla d'abord camper auprès de Caryes sur les terres des ennemis ; & ce jour-là même Gythion se rendit à la force. Mais Philopemen qui l'ignoroit, alla camper auprès du mont Barbosthene, à dix milles de Lacédémone. Nabis ne fut pas plutôt maître de la place, qu'il en partit avec un gros détachement, & ayant passé rapidement au-delà de Lacédémone, alla s'emparer du camp de Pyrrhus (c'est ainsi que ce lieu s'appelle) ne doutant point que

Nabis prend Gythion.

le dessein de Philopemen ne fût de venir occuper ce poste. De là il alla au-devant des ennemis. Ils formoient une longue file, qui occupoit près de cinq mille pas, conformement aux défilés étroits par où il leur falloit passer. La cavalerie & une grande partie des troupes auxiliaires fermoient la marche, parce que Philopemen jugeoit que le Tyran ne manqueroit pas de faire attaquer son arrieregarde par ses soldats mercenaires, en qui il avoit le plus de confiance. Deux inconveniens que Philopemen n'avoit pas prévûs, rompirent d'abord les mesures qu'il avoit prises. Car il avoit trouvé le poste dont il vouloit s'emparer, saisi par les ennemis : & il se voyoit attaqué de front dans un chemin étroit & raboteux, ou il lui étoit impossible d'avancer, sans le secours des soldats armés à la légere.

Mais les talens qu'il avoit reçûs de la nature, les réflexions qu'il avoit faites, & l'expérience qu'il avoit acquise, l'avoient rendu le Général de son tems le plus habile à conduire une armée, & à lui choisir des postes avantageux. Et ce n'étoit pas seulement en tems de guerre, mais encore

Eloge de Philopemen habile à conduire une armée & à la bien poster, plus qu'aucun Général de son tems.

pendant la paix, qu'il s'appliquoit à perfectionner cette connoissance. Quand il marchoit seul, & qu'il rencontroit un passage difficile & dangereux, il en examinoit soigneusement toutes les parties, se représentant alternativement & les périls qu'on y pouvoit courir, & les moyens de s'en tirer. » S'il avoit des compagnons, » il leur faisoit des questions : si nous » rencontrions ici l'ennemi, leur di- » soit-il, & ou qu'il nous attaquât ou » de front, ou par les flancs, ou par » derriere, quel parti pensez vous qu'il » nous fallût prendre ? Il pourroit se » faire qu'il vînt droit à nous rangé » en bataille, ou que ne s'attendant » à rien il marchât sans précaution, » n'ayant d'autre dessein que de faire » sa route. Dans tous ces differens » cas il ne manquoit jamais de décou- » vrir ou par ses propres réflexions, » ou par les réponses qu'il avoit tirées » des autres, de quel poste il devroit » s'emparer lui-même : combien de » soldats, & quelles armes il faudroit » opposer à l'ennemi : dans quel lieu » il placeroit ses bagages & ceux qui » n'étoient pas propres à combattre ; » combien il employeroit de troupes

» pour les garder : s'il feroit mieux
» de continuer sa route, ou de re-
» tourner sur ses pas : dans quel lieu
» il conviendroit de camper, quelle
» étendue il donneroit à ses retran-
» chemens ; d'où il tireroit l'eau, le
» bois, & les fourrages ; enfin où il
» iroit camper en sûreté le lendemain,
» & quelle disposition il donneroit à
» ses troupes dans la marche. » Dès son enfance il s'étoit tellement occupé & entretenu de ces pensées, qu'il ne lui arrivoit rien qu'il n'eût prévû : comme il le fit bien voir en cette occasion. Car d'abord il fit faire alte à son armée : puis fit passer à l'avant-garde les troupes auxiliaires de Crete, & les cavaliers appellés Tarentins, qui menoient chacun deux chevaux : & ordonnant à sa cavalerie de le suivre, il alla s'emparer d'un rocher au-dessus d'un torrent qui pouvoit le fournir d'eau : & après y avoir retiré tous les bagages & les valets & goujats de l'armée, il les entoura d'un corps de troupes suffisant pour les gader, & se campa autant bien que la nature du lieu le pouvoit permettre. Car il étoit difficile de dresser des tentes dans un terrein si inégal & si rabo-

teux. Les ennemis n'étoient éloignés que de cinq cens pas. Les deux partis allerent puiser de l'eau dans le même courant avec le secours de leurs soldats armés à la légere ; & la nuit vint avant qu'il s'engageât entre eux aucune de ces escarmouches que la proximité des camps a coutume d'occasionner. Mais il étoit aisé de juger que le lendemain, ceux qui escorteroient les puiseurs d'eau, en viendroient aux mains autour du ruisseau. Ainsi Philopemen pendant la nuit cacha dans un vallon éloigné de la vûe des ennemis, autant de soldats armés de boucliers & de javelots, que le lieu en pouvoit contenir.

Combat entre Philopemen & Nabis.

Dès que le jour parut, les Cretois & les cavaliers Tarentins de Philopemen commandés, les premiers par Latemneste leur compatriote, & les autres par Lycortas de Megalopolis, engagerent le combat contre les Cretois & les cavaliers Tarentins de Nabis, (car ces troupes servoient également dans les deux partis) autour du courant où ils escortoient ceux qui alloient à l'eau. La victoire fut longtems douteuse entre des troupes de même espece, & qui se servoient

des mémes armes. A la fin celles du Tyran eurent l'avantage, non seulement parce qu'elles étoient en plus grand nombre, mais encore plus parce que Philopemen avoit ordonné aux Officiers de son détachement, de prendre la fuite après avoir combattu quelque tems, & d'attirer les ennemis jusqu'à l'endroit où il avoit placé son embuscade. Les gens de Nabis poursuivant chaudement ceux de Philopemen à travers la vallée, furent la plûpart blessés ou tués, avant même d'appercevoir ceux qu'on y avoit cachés, & qui avoient laissé entre eux autant que la largeur du vallon l'avoit souffert, des intervalles suffisans pour recevoir & laisser passer leurs compagnons qui fuyoient devant les ennemis. Quand ils les eurent mis en sûreté, ils parurent tout d'un coup ; & eux qui avoient encore tout leur courage & toute leur force, se jetterent en bon ordre sur des ennemis que le hazard avoit dispersés, épuisés de travail & de lassitude, & la plûpart couverts de blessures. La victoire ne fut pas douteuse. Les soldats du Tyran tournerent le dos dans le moment, & s'enfuirent dans leur camp d'une

course encore plus précipitée que celle qui les avoit emportés après leurs ennemis. Mais avant qu'ils y arrivassent, il en fut tué ou pris un grand nombre : & ils auroient peut-être eu de la peine à le défendre, si Philopemen n'eût fait sonner la retraite, craignant beaucoup plus les chemins creux ou escarpés, & dangereux de quelque côté qu'il pût se tourner, que la valeur ou les forces de ses ennemis. Mais ne doutant point que le succès de cette journée n'eût jetté la terreur dans l'esprit de Nabis, il engagea un soldat des troupes auxiliaires, à passer comme déserteur dans le camp du Tyran, & à l'assurer que les Achéens devoient dès le lendemain s'avancer jusques sur les bords de l'Eurotas qui passe le long des murs de Lacédémone, pour lui fermer le chemin de cette ville, empêcher qu'on n'en transportât des provisions dans son camp ; & en même tems pour tâcher d'engager les habitans à se soulever. Nabis ne comptoit que foiblement sur la sincerité du transfuge. Mais dans la frayeur dont il avoit l'ame atteinte, son avis lui fournit une raison probable d'abandonner son camp. Le len-

demain il ordonna à Pythagore d'en garder les retranchemens avec les troupes auxiliaires & la cavalerie. Pour lui en étant sorti avec le gros de son armée, comme pour se mettre en bataille, il prit sur le champ le chemin de Lacédémone.

Philopemen voyant que le Tyran marchoit avec précipitation par un chemin étroit & escarpé, ordonna à toute sa cavalerie, & aux Cretois, d'aller fondre sur les troupes qui paroissoient devant les portes du camp ennemi. Dès qu'elles virent que les Achéens venoient à elles, & que Nabis les avoit abandonnées, leur premier mouvement fut de rentrer dans le camp. Mais s'appercevant que les ennemis s'avançoient en ordre de bataille, pour ne point être prises avec le camp même, elles se déterminerent à suivre Nabis, quelqu'avance qu'il eût devant elles. Aussitôt une partie des Achéens se jetta dans leur camp, tandis que les autres coururent après les Lacédémoniens. Ils suivoient un chemin dont à peine auroient-ils pû se tirer, quand ils n'auroient pas eu l'ennemi à leurs trousses. Mais sitôt que les Achéens attaque-

Nabis abandonne son camp.

Son armée est mise en déroute.

rent leur arriere-garde, & que les cris des blessés & des mourants se firent entendre jusqu'aux premiers rangs, alors jettant leurs armes par terre, ils se disperserent dans les forêts d'alentour ; & dans un moment le chemin se trouva couvert d'un amas confus de toutes sortes d'armes, surtout de piques, qui tombant la plûpart la pointe la premiere, s'enfonçoient dans la terre, & formoient une espece de palissade qui bouchoit le passage aux Achéens. Philopemen ayant ordonné aux troupes auxiliaires de poursuivre les fuyards le plus promptement qu'elles pourroient, car il n'étoit pas aisé à la cavalerie de le faire, se mit lui-même à la tête des troupes pesamment armées, & les conduisit par des routes plus larges jusques sur les bords de l'Eurotas : & s'y étant campé vers le coucher du soleil, il attendoit les soldats armés à la légere qu'il avoit chargés de poursuivre les ennemis. Lorsqu'ils furent revenus à la premiere veille de la nuit, & qu'il eut appris d'eux que le Tyran avoit pénetré dans la ville avec un petit nombre de gens ; mais que le reste de ses soldats erroient sans armes à travers

les bois ; alors il leur ordonna de manger & de se reposer. Pour lui il tira du nombre des autres soldats, qui étant arrivés au camp les premiers, avoient eu le tems de se délasser & de prendre de la nourriture, les plus braves & les plus dispos, & ne leur faisant prendre que leurs armes, il alla les poster vis-à-vis des portes par où on sort pour aller à Pheres & à Barbosthene, persuadé que c'étoit par là que les fuyards se présenteroient pour rentrer dans la ville. Il ne s'étoit pas trompé. Car les Lacédémoniens suivirent des routes inconnues & détournées tant que le jour dura. A l'entrée de la nuit, appercevant les feux que les ennemis avoient allumés dans leur camp, ils continuerent à marcher par des sentiers cachés tant qu'ils furent vis-à-vis d'eux. Mais sitôt qu'ils eurent passé au-delà de leur camp, croyant n'avoir plus rien à craindre, ils descendirent dans les grands chemins, où ils tomberent entre les mains de Philopemen & des siens qui s'en étoient emparés, & qui en prirent & en tuerent un si grand nombre, qu'à peine resta-t'il au Tyran la quatriéme partie de son armée.

Philopemen voyant qu'il se tenoit renfermé dans sa ville, passa les trente jours suivans à ravager les campagnes de la Laconie ; & par là l'ayant réduit à la derniere extrêmité, il se retira chez lui comblé de gloire, les Achéens ne faisant pas difficulté de l'égaler au Général Romain dans tout le reste, & même de le lui préferer, en ce qui regardoit la guerre de Lacédémone.

Les Ambassadeurs Romains parcourent la Grece, pour en contenir les peuples dans le devoir.

Pendant que les Achéens étoient occupés à faire la guerre au Tyran, les Ambassadeurs des Romains parcouroient les villes des Alliés, craignant que les Etoliens n'en débauchassent quelques-uns, & ne les entraînassent dans le parti d'Antiochus. Ils ne firent pas de grands efforts pour retenir les Achéens dans leur alliance. La haine qu'ils portoient à Nabis les assuroit de la fidelité de cette nation. Mais ils allerent premierement à Athenes, puis à Chalcis, & de là dans la Thessalie ; & après avoir rassuré les peuples de cette province par les discours qu'ils firent dans leur assemblée générale, ils tournerent vers Démétriade, où ils assemblerent les Magnesiens. Ce fut là qu'il leur fallut dé-

ployer toute leur éloquence, pour retenir ces peuples dont les chefs étoient la plûpart contraires aux Romains, & s'étoient entierement tournés du côté d'Antiochus & des Etoliens. Ce qui avoit causé leur changement, c'est qu'ils avoient oui dire que les Romains renvoyoient à Philippe, son fils qu'il leur avoit donné pour ôtage, & le déchargeoient du tribut qu'ils lui avoient imposé; & qu'on avoit ajoûté à ces bruits qui couroient sans fondement, qu'ils alloient aussi lui rendre Démétriade. Plutôt que de souffrir cette restitution prétendue, Eurylochus le plus considerable des Magnesiens, & quelques-uns de sa faction, aimoient mieux changer toute la face des affaires de la Grece, en s'unissant avec Antiochus & les Etoliens. Mais il falloit garder en leur parlant, un tel temperament, que pour leur ôter une vaine appréhension, on ne fît pas perdre à Philippe les esperances dont il se flattoit. Car l'amitié de ce Prince leur étoit beaucoup plus utile que celle des Magnesiens, par rapport à leurs vûes. Ils se contenterent donc de leur representer » que s'il y avoit

Eurylochus chef des Magnesiens parle indiscretement contre les Romains.

» quelque ville dans la Grece qui eût
» obligation aux Romains de sa li-
» berté, c'étoit surtout Démétriade ;
» puisque Philippe y avoit non seu-
» lement établi une garnison ; mais
» encore bâti un Palais d'où il mon-
» troit continuellement aux habitans
» le maître qu'ils étoient obligés de
» servir. Mais que les Romains a-
» voient pris une peine inutile, si les
» Etoliens y introduisoient Antio-
» chus en la place de Philippe, &
» qu'au lieu d'un Roi dont ils avoient
» déja éprouvé le gouvernement, il
» leur fallût obéir à un étranger &
» un inconnu «. Alors Eurylochus
qui étoit cette année le Magnetarque,
(c'est ainsi qu'ils appellent le premier
Magistrat de la nation) prenant la
parole, dit : » Que ni lui ni les Ma-
» gnesiens ne pouvoient dissimuler,
» qu'ayant appris le dessein qu'avoient
» les Romains de rendre Démétriade
» à Philippe, il n'y avoit point d'ex-
» trêmité à laquelle ils ne fussent prêts
» à se porter pour l'empêcher « : &
dans la chaleur du discours, il eut
l'indiscretion d'ajouter » qu'alors mê-
» me Démétriade n'avoit qu'une vai-
» ne apparence de liberté ; mais que

» dans le fond il ne s'y faisoit rien qui » n'eût été ordonné d'avance par les » Romains«. Ce mot échapé témérairement excita les murmures de la multitude partagée en divers sentimens, les uns approuvant la liberté dont avoit usé le Magnetarque, & les autres étant indignés de son audace. Mais Quintius fut transporté d'une si violente colere, que tendant les mains vers le ciel, il invoqua les Dieux témoins & vengeurs de l'ingratitude & de la perfidie des Magnesiens. Le courroux menaçant de Quintius ayant jetté l'effroi dans tous les esprits, Zenon l'un des principaux, à qui la droiture de ses intentions, & l'amitié des Romains, ausquels il avoit toujours été attaché, donnoient beaucoup de poids & d'autorité, conjura Quintius & les autres Ambassadeurs, les larmes aux yeux, » de ne point » imputer à toute la République, » l'extravagance d'un seul citoyen. » Que c'étoit à lui & à ses sembla» bles, de porter la peine de leur té» mérité : mais que les Magnesiens en » général reconnoissoient que c'étoit » à Quintius & au peuple Romain, » qu'ils étoient redevables de la li-

» berté & de tous les avantages que » les hommes peuvent esperer dans la » vie. Qu'on ne pouvoit demander » aux Dieux immortels aucun bien, » aucune faveur, qu'ils n'eussent reçue » des Romains, & qu'ils s'arracheroient plutôt la vie de leurs propres » mains, que de renoncer à l'amitié » d'un peuple si généreux & si bienfaisant.

Tout le peuple joignit ses prieres à celles de Zenon. Eurylochus se voyant abandonné de tout le monde, se déroba de l'assemblée, & s'étant rendu à la porte de la ville par des rues détournées, s'enfuit sans s'arrêter, jusqu'en Etolie. Car les peuples de cette contrée découvroient tous les jours de plus en plus leur inconstance & leur perfidie : & par hazard dans le même tems (1) Thoas l'un de leurs chefs, qu'ils avoient envoyé en ambassade vers Antiochus, étoit revenu, & avoit ramené avec lui Menippe Ambassadeur du Roi. L'un & l'autre, dès devant qu'on leur donnât audien-

Les Etoliens ne cachent plus leur révolte.

(1) T. Live a dit plus haut que c'étoit Dicearque frere de Thoas alors Préteur, qui avoit été envoyé vers Antiochus. Ou il a manqué de mémoire, ou Thoas au sortir de sa Magistrature, étoit allé joindre son frere à la cour d'Antiochus.

« e dans l'assemblée du peuple, avoient déja rebattu les oreilles des citoyens du dénombrement outré des troupes de terre & de mer dont Antiochus alloit couvrir l'un & l'autre élément. Il faisoit venir, disoient-ils, un grand nombre d'éléphans du fond de l'Inde; & à toutes ces exagerations, ils ajoutoient un trait plus capable qu'aucun autre, de faire impression sur l'esprit de la multitude, » c'est que ce Prince » apportoit avec lui une si prodigieuse » quantité d'or & d'argent, qu'il étoit » en état d'acheter les Romains eux- » mêmes «. Quintius prévoyoit bien l'effet que de pareils discours produiroient dans l'assemblée des Etoliens : car il étoit informé de l'arrivée de ces deux Députés, & de toutes leurs démarches : & quoiqu'il esperât peu de réussir, il crut cependant qu'il étoit à propos d'y faire paroître quelques Députés des Alliés, qui fussent assez hardis pour representer aux Etoliens l'alliance qu'ils avoient faite avec les Romains, & s'élever contre les entreprises d'Antiochus. Il n'y eut personne à qui cette commission parut convenir davantage qu'aux Athéniens, tant à cause de la dignité de

leur République, que de l'alliance qu'ils avoient contractée depuis longtems avec les Etoliens. Ainsi Quintius les engagea à envoyer leurs Députés dans l'Assemblée (1) Panetolique. Thoas commença par y rendre compte de son ambassade. Menippe qu'on introduisit après lui, dit » qu'il auroit été bien avantageux à » tous ceux qui habitoient la Grece » & l'Asie, qu'Antiochus se fût uni » avec Philippe avant qu'il eût été » vaincu par les Romains. Qu'en ce » cas chacun auroit conservé ses biens » & ses privileges, & que tout n'eût » pas dépendu de la volonté d'un » peuple ambitieux qui vouloit don- » ner la loi à tous les autres. Et » maintenant même, ajouta-t'il, en » quelque état que soient les affaires » de la Grece, si vous perseverez » constamment dans les résolutions » que vous avez formées, il ne sera » pas difficile à Antiochus, avec la » protection des Dieux, & le secours » des Etoliens, de la rétablir dans » son ancienne splendeur, ce qui ne » peut arriver qu'en lui rendant une » liberté qui subsiste par elle-même,

Assemblée générale des Etoliens.

(1) C'est-à-dire, de tous les Etoliens.

» & qui soit indépendante de la vo-
» lonté d'autrui «. Les Athéniens, à qui on donna audience immédiatement après l'Ambassadeur d'Antiochus, sans dire un seul mot de ce Prince, se contenterent de faire souvenir les Etoliens de leur alliance avec les Romains, & des bienfaits que toute la Grece avoit reçus de T. Quintius. » Qu'ils ne l'exposassent pas à en
» perdre tout le fruit, en formant
» témérairement de nouveaux enga-
» gemens, avant d'en avoir bien pesé
» toutes les suites. Que les projets
» hardis & précipités flattoient d'a-
» bord ceux qui les imaginoient :
» mais que l'execution en étoit diffi-
» cile, & l'issue presque toujours fu-
» neste. Que les Ambassadeurs de
» Rome, au nombre desquels étoit
» T. Quintius, n'étoient pas éloignés.
» Qu'avant de prendre leur parti, ils
» s'expliquassent avec eux sur les pré-
» tentions qu'ils pouvoient avoir,
» plutôt que de jetter l'Europe &
» l'Asie dans une guerre dont l'évé-
» nement ne pouvoit être que dé-
» plorable.

La multitude toujours avide de la nouveauté, étoit entierement décla-

rée pour Antiochus, & ne vouloit pas même qu'on admît les Romains dans l'Assemblée. Mais les principaux, surtout les anciens, obtinrent par leur autorité, qu'on les écoutât. T. Quintius, en conséquence de ce décret dont les Athéniens lui avoient donné connoissance, jugea à propos d'aller en Etolie, ne fût-ce que pour rendre tous les hommes témoins, » s'il ne pouvoit rien obtenir, que » c'étoit aux Etoliens qu'il falloit » imputer la faute de cette guerre, » & que c'étoient eux qui mettoient » les Romains dans la nécessité de » prendre les armes, pour défendre » leurs droits & ceux de leurs Alliés «.

Quintius parle en vain dans l'Assemblée des Etoliens.

Lorsqu'il fut arrivé dans l'Assemblée, il commença par faire souvenir les Etoliens de la premiere alliance qu'ils avoient faite avec les Romains, & des atteintes qu'ils avoient tant de fois données au traité qu'ils avoient fait ensemble. Ensuite après avoir parlé en peu de mots de ce qui faisoit le sujet de leurs contestations, il ajouta „ qu'après tout, s'ils croyoient être „ bien fondés dans leurs demandes, „ il étoit bien plus juste & plus rai„ sonnable qu'ils envoyassent des Am-

„ baſſadeurs à Rome, ſoit pour y diſ-
„ cuter leurs droits, ſoit pour prier
„ le Sénat de leur être favorable; que
„ d'imiter les Chefs des Gladiateurs,
„ en armant le peuple Romain contre
„ Antiochus, & les jettant dans une
„ guerre qui alloit ébranler tout l'u-
„ nivers, qui ne ſe termineroit que
„ par la ruine totale de la Grece, &
„ dont les auteurs les premiers éprou-
„ veroient toutes les calamités. Après que Quintius eut fait inutilement ces remontrances, & cette prédiction dont l'événement ne juſtifia que trop la vérité, Thoas & tous ceux qui étoient de la même faction furent écoutés avec l'applaudiſſement de tous les aſſiſtans, & obtinrent que ſur le champ, & ſans appeller les Romains, on fit un décret, pour inviter Antiochus à venir délivrer la Grece, & décider de la querelle des Etoliens & des Romains. A un décret ſi ſuperbe, Damocrite leur Préteur ajouta de ſon chef un trait des plus inſolens. Car Quintius l'ayant ſommé de lui donner communication de ce décret, ſans aucun égard pour un perſonnage ſi reſpectable, „ Nous avons, lui dit-
„ il, à préſent des affaires plus preſ-

„ sées. Mais ayez patience, je vous „ donnerai bientôt le décret & ma „ réponse en Italie, & sur les bords „ mêmes du Tibre «. Telle étoit la fureur qui possedoit alors toute la nation Etolienne & ses Magistrats.

Quintius & les autres Ambassadeurs s'en allerent à Corinthe. Depuis leur retraite, les Etoliens trop fiers pour laisser croire qu'ils mettoient toute leur espérance dans la protection d'Antiochus, & qu'ils attendoient l'arrivée de ce Prince, sans faire aucune démarche d'eux-mêmes, & en demeurant, comme on dit, les bras croisés, ne tinrent à la vérité aucune Assemblée générale de la nation; mais par le moyen d'un conseil secret composé des plus considérables d'entre leurs Chefs, ils prenoient toutes les mesures possibles, pour changer la situation présente de la Grece. Tout le monde convenoit que dans chaque République, les principaux étoient attachés aux Romains, & se tenoient heureux de leur être alliés; mais que la multitude, & ceux qui n'étoient pas contens de leur fortune, soupiroient après le changement. Les Etoliens en un même jour conçurent un

projet non seulement hardi, mais encore impudent ; ce fut de s'emparer en même tems de Démétriade, de Chalcis, & de Lacédémone. Pour cet effet ils envoyerent trois de leurs Chefs, Thoas contre Chalcis, Alexamene contre Lacédémone, & Diocles contre Démétriade. Ce dernier fut secondé dans la commission dont il étoit chargé, par Eurylochus qui ne voyoit point d'autre moyen de rentrer dans sa patrie dont il étoit exilé, comme nous l'avons dit plus haut. Il écrivit donc aux parens & aux amis qu'il avoit à Démétriade, & à ceux des citoyens qui étoient de sa faction, de présenter sa femme & ses enfans en habits & dans la posture de supplians, à la premiere Assemblée qui se tiendroit dans la ville, afin qu'ils conjurassent chaque habitant en particulier, & tout le peuple en général, de ne pas laisser périr en exil un citoyen innocent contre qui on n'avoit prononcé aucune condamnation. Les gens simples & sans artifice par compassion, les méchans & les séditieux par l'espérance d'exciter dans la ville les troubles qui régnoient déja dans l'Etolie, s'écrierent à l'envi les uns des

autres qu'il falloit rappeller Eurylochus. Après ces préparatifs, Diocles partit avec toute la cavalerie des Etoliens qu'il commandoit alors, sous prétexte de remener dans sa patrie cet exilé à qui ils avoient donné l'hospitalité : & ayant marché jour & nuit sans relâche, & fait une grande partie du chemin, quand il fut à six milles de la ville, il prit les devants avec trois escadrons seulement, ordonnant au reste de sa troupe de le suivre au petit pas. Quand il fut près de la porte, il fit mettre pié à terre à ses gens, leur recommandant de mener leurs chevaux par la bride, comme de simples voyageurs, sans garder aucun rang, afin de faire juger qu'ils n'étoient venus que pour escorter leur Commandant, sans avoir aucun dessein sur la ville. Il laissa un de ses escadrons hors de la porte, pour empêcher qu'on ne la fermât aux cavaliers qui devoient arriver les derniers ; & avec les deux autres passa par le milieu de la ville & de la place publique, & reconduisit chez lui Eurylochus, qu'il tenoit par la main, & que tout le monde félicitoit à l'envi de son heureux retour. Un moment après la

ville

ville se trouva remplie de cavaliers qui s'étant emparés de toutes les places commodes, se répandirent ensuite dans les maisons pour égorger les principaux de la faction opposée. C'est ainsi que Démétriade tomba sous la puissance des Etoliens.

Alexamene, qu'on avoit dépêché à Lacédémone, étoit moins chargé d'employer la force contre la ville, que la ruse contre le Tyran. Les Romains l'avoient dépouillé de ses places maritimes, & les Achéens le tenoient alors resserré dans les murailles de Lacédémone. Dans cette situation, quiconque lui ôteroit la vie, ne pouvoit manquer de s'en faire un mérite auprès des Lacédémoniens. Le prétexte que prirent les Etoliens d'envoyer vers lui, c'est qu'il leur envoyoit message sur message pour les prier de lui envoyer du secours, puisque ce n'étoit qu'à leur sollicitation qu'il s'étoit révolté contre les Romains. On donna donc à Alexamene mille fantassins, & trente cavaliers des plus braves de la jeunesse Etolienne. Le Préteur Damocrite dont on a parlé ci dessus, déclara à ces derniers dans le conseil secret de la nation, » Qu'ils

» ne devoient pas s'imaginer qu'on » les envoyât pour faire la guerre » contre les Achéens, ni pour telle » autre entreprise qu'ils pourroient » s'imaginer. Qu'ils se tinssent prêts » à executer sur le champ les ordres » que leur donneroit leur Commandant, quelque étonnans, quelque » téméraires & quelque audacieux » qu'ils leur parussent; & qu'ils se » missent bien dans l'esprit que c'étoit » la seule raison pour laquelle on les » avoit fait partir sous sa conduite «. Après ces préliminaires, Alexamene vint trouver le Tyran, & le remplit d'abord des esperances les plus flatteuses. Il l'assura » Qu'Antiochus étoit » déja arrivé en Europe, & qu'il se» roit bientôt dans la Grece. Qu'il » alloit couvrir toutes les terres & » toutes les mers de ses flottes & de » ses armées. Qu'il seroit difficile de » faire le dénombrement de ses vaisseaux, de ses chevaux & de ses sol» dats. Que la seule vûe de ses éléphans mettroit les ennemis en fuite, » & termineroit la guerre. Que les » Romains avoueroient qu'ils avoient » à faire à un Monarque bien diffe» rent de Philippe. Que les Etoliens

Alexamene amuse Nabis par de belles paroles & de vaines esperances.

» étoient disposés à venir secourir La-
» cédémone avec toutes leurs trou-
» pes dès qu'ils en seroient requis:
» mais qu'auparavant ils avoient vou-
» lu les faire paroître sous les armes
» aux yeux d'Antiochus à son arri-
» vée. Que Nabis à leur exemple,
» ne devoit pas retenir ce qu'il pou-
» voit avoir de troupes dans la ville,
» où elles s'amollissoient dans le repos
» & dans l'inaction, mais les faire
» sortir hors des murailles, & leur
» faire faire de fréquens exercices,
» pour fortifier tout à la fois leurs
» corps & leurs courages: que l'ha-
» bitude rendoit insensiblement le
» travail supportable, & qu'à la fin
» même, le Général le rendoit agréa-
» ble, quand il usoit de douceur &
» de bienveillance envers les soldats «.
Depuis ce jour-là Nabis commença à ranger souvent son armée en bataille devant les murailles de la ville, dans la plaine le long de laquelle coule l'Eurotas. Les satellites de ce Tyran étoient ordinairement dans le milieu. Pour lui accompagné seulement de trois cavaliers, ausquels se joignoit assez souvent Alexamene, il caracolloit à l'avant-garde, ou autour

des deux aîles. Les Etoliens étoient à la droite, tant ceux qui servoient auparavant parmi ses troupes auxiliaires, que les mille qu'Alexamene avoit amenés avec lui. Ce Commandant s'étoit fait une coutume tantôt de visiter les compagnies à la suite de Nabis avec un petit nombre d'Officiers, prenant la liberté de lui donner les avis qu'il jugeoit convenables; tantôt de pousser son cheval jusqu'à l'aîle droite où étoient ses compatriotes, puis de venir rejoindre le Prince, après leur avoir donné ses ordres. Le jour qu'il avoit résolu de faire son coup, après avoir paru quelque tems à la vûe des troupes dans la compagnie du Tyran, il poussa à son ordinaire, jusqu'aux Etoliens, & s'adressant aux cavaliers qu'il avoit amenés avec lui; » C'est maintenant, » leur dit-il, brave jeunesse, qu'il » vous faut executer le dessein pour » lequel on vous a fait venir ici avec » moi. Préparez vos courages & vos » bras à seconder les coups que vous » m'aurez vû porter le premier. Que » celui qui hésitera à m'imiter, ou qui » s'opposera à mes efforts, sçache » qu'il ne reverra jamais sa maison,

» ses parens ni ses Dieux Penates «. A cette proposition tous furent saisis d'horreur : ils se souvenoient des ordres qu'on leur avoit donnés en partant sans les expliquer. Le Tyran s'avançoit de la gauche vers la droite. Alors Alexamene ordonna à ses cavaliers de tenir leurs lances baissées, & de ne point détourner les yeux de dessus lui : puis ramassant toutes les facultés de son ame effrayée à l'approche du crime qu'il alloit commettre, il se tourna vers Nabis qui venoit à lui, & ayant percé son cheval d'un coup de sa lance, il le renversa lui-même par terre. Ses cavaliers aussitôt lui porterent tant de coups, que malgré sa cuirasse qui en rendit plusieurs inutiles, il fut enfin percé, & expira avant que ceux qui étoient au centre de la bataille pussent venir à son secours.

Alexamene tue Nabis, & pille son Palais, & toute la ville.

Alexamene courut au plus vîte avec tous ses Etoliens pour s'emparer du Palais de ce Prince. Ses Gardes que la frayeur avoit saisis à la vûe du meurtre, s'assemblerent autour du cadavre de leur maître, après que les Etoliens se furent retirés ; & eux qui auroient dû défendre sa vie, ou ven-

ger ſa mort, ſe contenterent d'être les ſpectateurs d'une ſi ſanglante tragedie. Et qui que ce ſoit n'auroit oſé remuer, ſi Alexamene en retenant les Etoliens ſous les armes, ſans cependant faire injure à perſonne, eût ſur le champ aſſemblé les Lacédémoniens, & leur eût fait un diſcours convenable au tems. Mais il étoit juſte qu'une entrepriſe que la fraude avoit concertée, aveuglât ſes auteurs; & leur inſpirât une avidité précipitée qui tourna à leur perte. Alexamene enfermé dans le Palais du Tyran, paſſa un jour & une nuit à fouiller par tout pour trouver ſes tréſors; & les Etoliens ſe répandirent de toutes parts pour piller une ville dont ils vouloient paſſer pour les libérateurs. Les Lacédémoniens outrés de ſe voir traités avec tant d'indignité & de mépris, reprirent courage, & ſe réunirent dans le deſſein de ſe venger. Les uns s'écrierent qu'il falloit chaſſer les Etoliens, & rendre à Lacédémone la liberté qu'elle avoit perdue, lorſqu'il ſembloit qu'elle l'avoit recouvrée. Quelques-uns crurent que pour commencer, ils devoient pour la forme, élever en la place de Nabis, quelqu'un de la race

Les Lacédémoniens s'arment contre Alexamene & les Etoliens, tuent le premier, & taillent en pieces, ou mettent en fuite tous ses gens.

royale. Il y avoit alors dans la ville un jeune enfant descendu des Rois, que Nabis avoit fait élever parmi les siens. Ils le firent monter à cheval, & marchant armés sous ses auspices, ils chargerent & tuerent les Etoliens épars par la ville. De là ils coururent au Palais, où ils égorgerent Alexamene qui avec un petit nombre de gens, s'étoit mis inutilement en défense. Les Etoliens qui s'étoient rassemblés autour du Temple d'airain de Minerve, y furent investis & taillés en pieces. Un très-petit nombre jettant leurs armes, s'enfuirent les uns à Tegée, les autres à Megalopolis. Les Magistrats de ces villes les ayant fait arrêter, les vendirent comme esclaves. Philopemen n'eut pas plutôt appris la mort du Tyran, qu'il se rendit à Lacédémone; & ayant assemblé les premiers de la ville, après leur avoir parlé comme auroit dû faire Alexamene, les engagea avec tout le peuple, à faire alliance avec les Achéens. Ce qui lui fut d'autant moins difficile, que par hazard dans le même tems, A. Atilius s'approcha de Gythion avec une flotte de vingt-quatre quinqueremes.

Dans le même tems, Thoas tâcha

de surprendre Chalcis, avec le secours d'Euthymidas l'un des principaux de cette ville, dont la faction des Romains l'avoit chassé, après l'arrivée de T. Quintius & des Ambassadeurs, mais qui y avoit laissé un grand nombre de partisans avec lesquels il étoit d'intelligence. Thoas avoit fait entrer dans ce complot un certain Herodorus de Ciane, qui quoiqu'un simple Négociant, avoit un crédit infini dans la ville, à cause de ses grandes richesses. Mais il n'eut pas à Chalcis, par le moyen de ces deux complices, le même succès que Diocles avoit eu à Démétriade, par le moyen d'Eurylochus. Euthymidas vint d'abord d'Athenes où il avoit établi sa demeure depuis son exil, à Thebes, & de là à Salganée; tandis qu'Herodorus s'avança du côté de Thronion. Thoas avoit non loin de là, dans le golphe de Maliac, deux mille hommes d'infanterie & deux cens cavaliers, avec environ trente barques légeres, avec lesquelles il ordonna à Herodorus de passer dans l'isle d'Atalante, afin que, quand il se seroit apperçu que les troupes de terre s'approchoient de l'Aulide & de l'Euripe, il les condui-

sît aussitôt vers Chalcis. Pour lui il menoit le reste de ses troupes vers cette ville, en marchant avec toute la diligence possible.

Miction & Xenoclide qui étoient les maîtres du gouvernement à Chalcis, depuis qu'on en avoit chassé Euthymidas, ayant découvert cette conspiration, furent d'abord si consternés, qu'ils crurent que le seul moyen de se sauver étoit d'abandonner la ville. Mais s'étant remis de leur premiere frayeur, & comprenant que par leur fuite, ils trahissoient & leur patrie, & l'alliance des Romains, ils prirent, pour sauver l'une & l'autre, le parti que je vas expliquer. Par hazard on celebroit alors à Eretrie, une fête solemnelle à l'honneur de Diane (1) d'Amarynthe, à laquelle assistoient ordinairement non seulement les habitans d'Eretrie, mais encore ceux de Carystie. Ils y envoyerent des Députés pour conjurer ces deux peuples » d'avoir compassion de ceux » de Chalcis nés comme eux, dans » l'isle d'Eubée, & de se souvenir de » l'alliance qu'ils avoient tous con-

(1) Ainsi nommée à cause d'un Temple qu'elle avoit dans Amarynthe ville de l'Eubée.

» traćtée avec les Romains : de ne » pas permettre que les Etoliens s'em- » paraſſent de Chalcis, dont ils ne » ſeroient pas plutôt les maîtres, » qu'ils réduiroient toute l'Eubée. » Que s'ils n'avoient ſouffert qu'avec » peine la domination des Macédo- » niens, ils devoient s'attendre que » les Etoliens leur imposeroient un » joug encore plus peſant & plus in- » ſupportable «. Ce qui toucha le plus ces deux peuples, fut la conſideration qu'ils avoient pour les Romains, dont ils avoient admiré & la valeur dans la guerre, & la juſtice & la moderation dans la victoire. Ainſi ils firent ſur le champ prendre les armes aux jeunes gens les plus braves qu'il y eût dans les deux villes, & les envoyerent au ſecours de Chalcis. Les habitans leur ayant confié la garde de leurs murailles, en ſortirent avec toutes leurs troupes, & ayant paſſé l'Euripe, camperent auprès de Salganée. De là ils envoyerent aux Etoliens d'abord un Trompette, puis des Députés, avec ordre de leur demander quelle injure ils avoient reçue des Chalcidiens leurs amis & leurs alliés, pour venir les attaquer juſques

dans leurs murailles. Thoas répondit » qu'il étoit venu non pour leur faire » violence, mais pour les délivrer de » la domination des Romains. Que » les chaînes dont ces étrangers les » avoient chargés, étoient à la vérité plus éclatantes, mais qu'elles » étoient en même tems plus lourdes » que celles qu'ils avoient portées, » dans le tems qu'ils avoient eu dans » leur citadelle, une garnison de Ma- » cédoniens. Les Chalcidiens repli- » querent qu'ils n'étoient les esclaves » d'aucune puissance, & que par con- » séquent ils n'avoient besoin ni de » leur secours, ni d'aucun autre «. Après cet entretien, les Députés de Chalcis s'en retournerent vers ceux qui les avoient envoyés. Thoas & les Etoliens qui n'avoient compté de faire réussir leur projet, qu'autant qu'ils surprendroient les Chalcidiens, s'en retournerent comme ils étoient venus, n'ayant pas des forces suffisantes pour réduire une ville également fortifiée du côté de la terre & de la mer. Pour Euthymidas, ayant appris que ses compatriotes étoient campés à Salganée, & que les Etoliens s'étoient retirés, il s'en retourna aussi de

Thebes à Athenes. Herodorus ayant inutilement attendu pendant plusieurs jours, le signal qu'on devoit lui donner pour le faire sortir d'Atalante, dépêcha un esquif pour aller demander à Thoas la cause de son retardement ; & ayant sçû que ses complices avoient renoncé à leur entreprise, il reprit le chemin de Thronion, d'où il étoit parti.

Quintius ayant appris ces nouvelles sur les vaisseaux avec lesquels il étoit parti de Corinthe alla joindre le Roi Eumenes dans l'Euripe de Chalcis. Il convint avec ce Prince qu'il laisseroit cinq cens hommes à Chalcis pour en renforcer la garnison, & qu'il s'en iroit de là à Athenes. Pour lui il continua sa route vers Démétriade, où il avoit dessein de se rendre, se flattant que l'exemple des Chalcidiens pourroit engager les Magnesiens à rentrer dans l'alliance des Romains. Et pour relever le courage de ceux de sa faction, il écrivit à Eunomus Préteur des Thessaliens, d'armer la jeunesse de son pays, & envoya Villius devant lui à Démétriade pour sonder la disposition des habitans, n'ayant dessein de s'engager dans cette entreprise,

Quintius fait des tentatives inutiles pour retenir les Magnesiens.

qu'à proportion qu'il trouveroit les esprits portés à revenir à l'alliance & à l'amitié des Romains. Villius vint sur une quinquereme jusqu'à l'embouchure du port : & les citoyens y ayant couru en foule, Villius leur demanda en quelle qualité ils paroissoient devant lui, comme amis, ou comme ennemis. » Nous nous regar» dons comme vos amis, dit Eurylo» chus leur Magnetarque; mais à con» dition que vous n'entrerez point » dans notre port, que vous ne trou» blerez point la concorde & la liber» té des Magnesiens, & que vous ne » solliciterez point les habitans de la » ville, sous prétexte de vouloir con» ferer avec eux «. La conversation tourna bientôt en reproches & en criailleries, Villius traitant les Magnesiens d'ingrats, & leur annonçant les calamités que leur perfidie alloit attirer sur eux ; & la multitude lui coupant la parole, & accusant tantôt Quintius, tantôt le Sénat entier, d'injustice & d'ambition. Ainsi Villius alla retrouver Quintius sans avoir rien gagné : & Quintius ayant mandé au Préteur de remmener ses troupes, retourna à Corinthe par mer.

Je me suis un peu écarté de mon sujet, pour parler des affaires de la Grece que j'aurois pû passer sous silence., & que je n'ai rapportées qu'à cause de la liaison qu'elles ont avec celles des Romains, & de l'occasion qu'elles ont donnée à la guerre d'Antiochus. Lorsque les nouveaux Consuls eurent été désignés, (car c'est là où a commencé ma digression) (1) les Consuls L. Quintius & Cn. Domitius partirent pour leurs provinces. Le premier s'en alla dans la Ligurie, & l'autre marcha contre les Boyens. Les Boyens se tinrent en repos; & même leurs Sénateurs avec leurs enfans, & leur cavalerie avec ceux qui la commandoient, le tout au nombre de quinze cens hommes, vinrent se rendre au Consul. Quintius désola les terres des Liguriens, leur prit plusieurs châteaux, & non seulement en enleva un butin considerable de toute espece, mais encore retira de leurs mains un grand nombre de citoyens

(1) T. Live a manqué ici ou de mémoire ou d'attention: car aux ch. 22. & 24. il fait partir les deux Consuls pour leurs provinces avant la désignation de leurs successeurs, & fait ensuite revenir Quintius à Rome, pour présider aux Assemblées. Au reste la difference n'est pas importante.

& d'Alliés qu'ils avoient fait prisonniers. La même année, en vertu d'un arrêt du Sénat & d'un décret du peuple, on conduisit en colonie à Vibo trois mille sept cens hommes de pié & trois cens cavaliers, ausquels les Triomvirs Q. Nevius, M. Minucius, & M. Furius Crassipes qu'on avoit chargés de cette commission, distribuerent sçavoir aux gens de pié chacun quinze arpens de terre, & le double aux cavaliers. Ce territoire avoit été possedé en dernier lieu par les Brutiens qui l'avoient ôté aux Grecs. Dans le même tems il arriva à Rome deux accidens qui allarmerent beaucoup les citoyens : le premier dura longtems sans cependant causer beaucoup de dommage : ce fut un tremblement de terre qui tint toute la ville dans une grande inquiétude & dans une inaction perpétuelle pendant trente-huit jours. On fit à cette occasion des processions publiques pendant trois jours. Le second ne causa pas seulement une vaine frayeur, mais ruina effectivement un grand nombre de citoyens. Le feu ayant pris dans le marché aux bœufs, se communiqua aux maisons qui étoient le long

du Tibre, & pendant un jour & une nuit en consuma la plus grande partie, & brûla toutes les boutiques qui s'y trouvoient, avec les riches marchandises dont elles étoient remplies.

L'année étoit prête à expirer, & le bruit de la guerre d'Antiochus augmentoit de jour en jour, aussibien que l'inquiétude qu'elle donnoit aux Sénateurs. Ainsi on commença à penser aux départemens des Magistrats qui alloient entrer en charge, pour les occuper de bonne heure de leurs obligations. Le Sénat déclara que les deux Consuls auroient pour province l'Italie, & tout autre lieu où il jugeroit à propos de les employer : car personne ne doutoit plus de la guerre d'Antiochus. On décerna à celui à qui le sort auroit donné cet emploi, quatre mille hommes de pié & trois cens cavaliers, tous citoyens Romains, avec six mille fantassins & quatre cens cavaliers Latins. Le Consul L. Quintius eut ordre de faire ces levées, afin que rien n'empêchât le nouveau Consul de partir sans délai pour se rendre où le Sénat l'envoyeroit. Les Préteurs tirerent aussi leurs emplois au sort. Le premier consistoit à rendre la jus-

tice à Rome, tant aux citoyens qu'aux étrangers : le fecond dans le gouvernement de l'Abruzze : le troifiéme dans le commandement de la flotte qui navigeroit où le Sénat le lui ordonneroit : le quatriéme lot étoit la province de Sicile : le cinquiéme celle de Sardaigne, & le fixiéme l'Efpagne ultérieure. On ordonna de plus au Conful L. Quintius de lever deux nouvelles légions de citoyens Romains, & vingt mille hommes de pié & huit cens cavaliers parmi les Alliés du nom Latin. Cette armée fut deftinée au Préteur à qui le fort auroit fait écheoir l'Abruzze. Cette année Q. Marcius Ralla fit la dédicace de deux chapelles bâties dans le Capitole à l'honneur de Jupiter : c'étoit L. Furius Purpureo qui les lui avoit promifes, la premiere dans la guerre de Gaule, pendant fa Préture, & la feconde pendant fon Confulat. Enfin cette même année les Ediles Curules M. Tuccius, & Pub. Junius Brutus, appellerent en jugement plufieurs ufuriers, & les firent condamner à de groffes amendes qu'on exigea à la rigueur; & dont on fit faire des chars dorés à quatre chevaux, qui furent

mis dans la chapelle de Jupiter au Capitole, au-dessus de la châsse ou sacristie, & douze boucliers dorés. Ces mêmes Ediles firent bâtir un portique au-delà des trois portes, dans le lieu appellé les *Bucherons*.

Si les Romains donnoient toute leur attention à la nouvelle guerre qu'ils alloient avoir sur les bras, Antiochus de son côté ne s'endormoit pas. Trois villes occupoient actuellement son esprit & ses troupes, Smyrne, Alexandrie dans la Troade, & Lampsaque. Car jusques-là il n'avoit pû ni les réduire par la force, ni les attirer par la douceur; & d'ailleurs il ne vouloit pas les laisser derriere lui en Asie, tandis qu'il passoit en Europe. Il ne se trouva pas moins embarassé à prendre son parti sur la maniere dont il en devoit user à l'égard d'Annibal. Premierement les vaisseaux découverts qu'il avoit résolu de lui donner pour passer en Afrique, ne se trouverent pas sitôt prêts. Ensuite il douta même s'il devoit du tout le faire partir. Celui qui le jetta dans cette irrésolution, ce fut entr'autres Thoas l'Etolien. Il assuroit à ce Prince que toute la Grece étoit en mouvement, & que Démé-

Thoas l'Etolien presse Antiochus de passer en Grece, & lui inspire de la défiance pour Annibal.

triade étoit au pouvoir des Etoliens: & après avoir séduit & ébloui la plûpart des Grecs, par les hyperboles extravagantes dont il avoit usé en parlant des forces d'Antiochus, il employoit les mêmes artifices & les mêmes mensonges pour enfler les espérances & le courage du Roi, en lui faisant entendre » Qu'il étoit appellé » dans la Grece par les vœux de tous » ses peuples; & que de tout loin » qu'ils appercevroient sa flotte en » mer, ils courroient tous avec em» pressement sur le rivage pour le » recevoir «. Il eut donc l'audace de combattre le dessein auquel le Roi paroissoit déterminé, d'envoyer Annibal en Afrique, & de lui donner toute sa confiance. Car il ne lui conseilla pas de diviser sa flotte; ajoûtant » Que quand il en voudroit détacher » une partie, pour l'envoyer ailleurs, » Annibal étoit l'homme du monde » à qui il en devoit le moins confier » le commandement. Que c'étoit un » exilé, un Carthaginois, à qui le » mauvais état de ses affaires, & son » caractere double & inquiet, sugge» roient chaque jour mille nouveaux » desseins. Qu'après tout cette répu-

» tation qu'il avoit acquise dans la
» guerre, & qu'il offroit comme une
» dot à tous ceux qui voudroient
» épouser sa fortune, étoit trop écla-
» tante pour un simple Lieutenant.
» Que c'étoit sur le Roi que tous les
» yeux devoient s'attacher : que le
» Roi étoit le seul Chef, le seul Gé-
» néral, le seul qui devoit attirer
» l'estime, l'admiration & les respects
» de toute l'armée. Que si Annibal
» venoit à être battu sur mer ou sur
» terre, la perte de la bataille ne se-
» roit pas moins triste, que si elle
» étoit arrivée sous le commande-
» ment d'un autre. Que si au con-
» traire il remportoit quelque avan-
» tage, ce seroit à lui & non à An-
» tiochus qu'on en attribueroit toute
» la gloire. Et si Antiochus étoit assez
» heureux pour terminer la guerre
» par la ruine de la République Ro-
» maine, pouvoit-il esperer qu'Anni-
» bal se résoudroit à vivre soumis à un
» Prince étranger, lui qui avoit voulu
» assujettir sa patrie, dont il ne pou-
» voit supporter les loix ? Qu'ayant
» conçu dès sa jeunesse le dessein am-
» bitieux de soumettre tout l'univers,
» il n'y avoit gueres d'apparence qu'il

» voulût souffrir un maître dans sa
» vieillesse. Que le Roi pouvoit admettre Annibal dans son conseil, & lui demander ses avis comme aux autres : mais qu'il devoit bien se garder de lui donner le commandement de ses armées. Qu'en mettant des bornes à l'autorité qu'il lui confieroit, il en pouvoit tirer quelques avantages, sans s'exposer à aucun péril : mais que de l'élever trop haut, c'étoit le mettre en danger de se précipiter lui & ceux qui l'auroient élevé.

Antiochus renonce au dessein d'envoyer Annibal en Afrique.

Les hommes les plus susceptibles de jalousie, sont ceux qui joignent à une fortune éclatante des sentimens ignobles & bas. Ils haïssent la vertu dans les autres, parce qu'ils sentent que c'est un bien auquel ils ne peuvent prétendre. On abandonna aussitôt l'entreprise de faire passer Annibal dans la Grece, la seule utile qu'on eût conçue dans le commencement de la guerre. Antiochus enflé surtout par le soulevement des Magnesiens & la prise de Démétriade, résolut de passer dans la Grece sans plus differer. Mais avant de se mettre en mer, il monta à Ilion pour y offrir un sacri-

Antiochus passe en Europe.

fice à Minerve : & auſſitôt retournant à ſa flotte, il s'embarqua avec quarante vaiſſeaux couverts, ſoixante qui ne l'étoient pas, & deux cens barques chargées de toutes ſortes de proviſions & de machines de guerre. Il s'arrêta en paſſant dans l'iſle d'Imbros, paſſa de là à Sciathe, où ayant recueilli les bâtimens qui s'étoient écartés du gros de la flotte, il aborda à Ptelée, la premiere place du continent. Ce fut là que le Magnetarque Eurylochus, & les principaux des Magneſiens vinrent de Démétriade pour le recevoir, & lui faire leur cour. Ravi de ſe voir ſi bien accompagné, il entra le lendemain dans le port de la ville avec ſa flotte. Il débarqua ſes troupes aſſez près de là. Elles conſiſtoient en dix mille hommes de pié, cinq cens cavaliers, & ſix éléphans; forces à peine ſuffiſantes pour s'emparer de la Grece déſarmée, bien loin de pouvoir ſoutenir le choc de la puiſſance Romaine. Les Etoliens ſçachant qu'Antiochus étoit arrivé à Démétriade, aſſemblerent la nation, & firent un décret par lequel ils l'invitoient à venir chez eux. Le Roi qui s'y étoit attendu, étoit déja parti de

Démétriade, & s'étoit avancé jusqu'à Phalere dans le Golphe Maliac. Ce fut là qu'on lui présenta le décret ; après quoi il vint à Lamia, où il fut reçû par une multitude infinie de peuples qui remplissoient l'air de leurs cris, battoient des mains, & se livroient à tous les transports par lesquels ces sortes de gens ont coutume de témoigner leur joye.

Il eut bien de la peine à traverser la foule, pour se rendre à l'assemblée, où il étoit conduit par le Préteur Phénéas, & les principaux de la Nation. » Il commença par s'excuser „ de ce qu'il étoit venu avec des forces si inferieures à celles qu'ils avoient esperées. Il ajouta que la „ plus grande preuve qu'il avoit pû „ leur donner de son affection & de „ son zele, c'avoit été de se mettre en „ mer avant d'avoir fait tous les préparatifs nécessaires pour la guerre, „ & dans une saison peu propre à la „ navigation, pour répondre à l'empressement de leurs Ambassadeurs ; „ bien persuadé que quand les Etoliens le verroient, sa présence seule „ les rassureroit contre tous les dangers qu'ils pouvoient craindre. Qu'à

Discours d'Antiochus dans l'Assemblée des Etoliens.

„ l'égard de ceux qui se croyoient „ trompés pour le présent dans leurs „ espérances, il rempliroit aussi leur „ attente avant qu'il fût peu. Qu'aussitôt que la mer seroit navigable, il „ rempliroit la Grece d'hommes, de „ chevaux & d'armes, & couvriroit „ toutes les côtes maritimes de ses „ flottes. Qu'il n'épargneroit ni sa „ peine ni son argent; & qu'il n'y „ avoit point de périls ausquels il ne „ fut prêt à s'exposer, jusqu'à ce qu'il „ eût véritablement délivré la Grece „ de la domination des Romains, & „ rendu les Etoliens les plus puissans „ & les plus considérables de tout le „ pays. Qu'il auroit soin de faire aussi „ venir de l'Asie avec ses armées les „ vivres & toutes les autres provisions „ qui leur seroient nécessaires. Qu'en „ attendant c'étoit aux Etoliens de „ faire en sorte que les troupes qu'il „ avoit déja amenées, ne manquassent de rien. »

Le Roi ayant ainsi parlé avec l'applaudissement général de toute l'assemblée, se retira. Alors le Préteur Phénéas & Thoas opinerent, mais d'une façon bien differente. « Le „ premier étoit d'avis que les Etoliens

„ liens employassent Antiochus com-
„ me méditateur de la paix, & com-
„ me arbitre des differends qu'ils a-
„ voient avec les Romains, plutôt
„ que comme Généralissime des trou-
„ pes qu'on leur opposeroit. Que la
„ présence & la majesté d'un si grand
„ Monarque feroit plus d'impression
„ sur eux, pour les amener à un ac-
„ commodement raisonnable, que la
„ force des armes. Que pour éviter
„ les fatigues & les périls de la guerre,
» les hommes accordoient souvent de
» leur bonne volonté, des avantages
» sur lesquels les menaces & les armes
» ne les auroient jamais obligés de se
» relâcher. Thoas répondoit que ce
» n'étoit pas l'amour de la paix qui
» faisoit parler & agir Pheneas : mais
» que son but étoit de rendre inutiles
» les préparatifs qu'on avoit faits, de
» rallentir l'ardeur & le zele du Roi
» par des délais affectés, & de don-
» ner aux Romains le tems de se pré-
» parer à la guerre. N'avoit-on pas
» assez éprouvé par tant d'Ambassa-
» des envoyées inutilement à Rome,
» en tant de conferences tenues sans
» fruit avec Quintius, qu'on ne pou-

» voit rien obtenir des Romains, qui
» fût juste & raisonnable? N'avoient-
» ils pas attendu à implorer la protec-
» tion d'Antiochus contre leur in-
» justice, que toute esperance leur
» fût retranchée d'ailleurs? Que ce
» Prince étant venu à leur secours
» plutôt qu'ils ne l'avoient esperé,
» ils ne devoient point perdre de tems,
» mais le conjurer, puisqu'il avoit dé-
» ja fait la démarche la plus essentiel-
» le, en venant en personne pour dé-
» livrer les Grecs, de faire incessam-
» ment venir ses forces terrestres &
» maritimes. Que les Romains se
» mettroient à la raison, quand ils
» le verroient puissamment armé:
« Qu'autrement ils traiteroient à la
» rigueur non seulement les Etoliens,
» mais le Roi lui-même, & ne se re-
» lâcheroient jamais sur aucun arti-
» cle. » Ce dernier sentiment l'emporta. Tous furent d'avis qu'on devoit déférer à Antiochus le titre de Généralissime; & ils choisirent trente des principaux de la nation pour lui tenir lieu de conseil. Après cette décision, les peuples se retirerent chacun chez eux.

Dès le lendemain le Roi délibera avec leur conseil secret sur la maniere dont il étoit à propos d'entamer la guerre : ils conclurent qu'il falloit commencer par le siége de Chalcis que les Etoliens avoient inutilement attaquée il y avoit quelques jours : que pour réduire cette place, il n'étoit pas besoin de faire de grands préparatifs ni de grands efforts : qu'il suffisoit de se hater. Le Roi partit donc avec mille hommes de pié qu'il avoit amenés de Démétriade, & passa par la Phocide ; tandis que les premiers des Etoliens, avec un petit nombre de jeunes gens, prirent un autre chemin & le vinrent joindre auprès de Cheronée, d'où ils le suivirent avec dix vaisseaux couverts. Antiochus ayant campé ses troupes près de Salganée, traversa lui-même l'Euripe avec les Chefs des Etoliens, & s'étant présenté assez près de Chalcis, il trouva les Magistrats & les premiers de cette ville devant leurs portes. Il s'en détacha de chaque côté un petit nombre pour s'aboucher. Les Etoliens commencerent à exhorter fortement les Chalcidiens » à recevoir

„ Antiochus comme Ami & comme „ Allié, sans cependant renoncer à „ l'amitié des Romains. Que ce Prin- „ ce étoit passé en Europe, non pour „ faire la guerre à qui que ce fût, „ mais pour rendre à la Grece une „ liberté réelle & effective, & non „ une liberté apparente & simulée, „ comme avoient fait les Romains. „ Que rien n'étoit plus salutaire à tous „ les Etats de la Grece, que de s'at- „ tacher en même tems à ces deux „ Puissances, dont l'une les défen- „ droit toujours contre les entreprises „ de l'autre. Que s'ils rejettoient l'al- „ liance du Roi, c'étoit à eux de voir „ à quel péril ils s'exposoient, les Ro- „ mains étant éloignés, & ce Prince „ étant à leurs portes avec des forces „ ausquelles ils n'étoient pas en état de „ résister. Miction l'un des premiers „ de Chalcis, répondit qu'il étoit „ étonné d'entendre dire qu'Antio- „ chus eût quitté son Royaume, & „ fût passé dans l'Europe pour ren- „ dre la liberté à quelque peuple de „ Grece; puisqu'il ne connoissoit pas „ une seule Ville dans tout le païs qui „ eût une garnison étrangere, qui

» payât tribut aux Romains, ou à
» qui ils eussent imposé par le traité,
» aucune loi qu'elle eût été obligée de
» souffrir malgré elle. Qu'ainsi les
» Chalcidiens n'avoient pas besoin de
» liberateur étant libres, ni du se-
» cours de qui que ce fût, puisque
» par le bienfait des Romains, ils
» jouissoient & de la paix & de la
» liberté. Qu'ils accepteroient de bon
» cœur l'amitié du Roi, & même celle
» des Etoliens. Mais que ce Prince &
» eux ne pouvoient leur donner un té-
» moignage plus certain de leur amitié
» que de sortir de leur Isle & de se reti-
» rer. Que pour eux ils étoient déter-
» minés non seulement à ne les point
» recevoir dans leurs murailles, mais
» encore à ne faire aucune alliance que
» du consentement & avec l'autorité
» des Romains.

Le Roi ayant appris cette réponse dans le vaisseau où il étoit resté, prit le parti de s'en retourner pour le présent à Démétriade, n'ayant pas amené avec lui des troupes assez considérables pour attaquer la ville par la force. Là il examina avec les Etoliens ce qu'il leur convenoit de faire, après

avoir si mal réussi dans leur premiere tentative. Ils résolurent de sonder les Achéens, & Amynander Roi des Athamanes. Ils croyoient les Beotiens ennemis des Romains dès le tems de la mort de Brachyllas, & des suites qu'elle avoit eues. Ils jugeoient que Philopemen Chef des Achéens, haïssoit Quintius comme son rival à l'égard de la guerre de la Laconie. Amynander avoit épousé Apamie fille d'un certain Alexandre de la ville de Megalopolis. Cet homme qui se disoit descendu d'Alexandre le Grand, avoit donné à ses deux fils les noms de Philippe & d'Alexandre, & à sa fille celui d'Apamie. Et depuis qu'elle avoit épousé Amynander, Philippe l'aîné de ses freres l'avoit suivie dans l'Athamanie ; & il étoit alors à la cour du Roi son beaufrere. Comme ce Philippe étoit d'un caractere vain & ambitieux, Antiochus & les Etoliens l'avoient flatté de l'esperance de monter sur le trône de Macédoine, puisqu'il étoit véritablement de la race de ses Rois, s'il pouvoit engager Amynander & les Athamanes à se joindre à Antiochus. Et Amynander

lui-même se laissa prendre aux appas de ces vaines promesses.

Les Achéens donnerent audience aux Ambassadeurs d'Antiochus & des Etoliens, à Egie où ils étoient assemblés. Celui du Roi parla le premier. Il étoit vain comme tous ceux qui vivent à la cour des Rois. » Ainsi à l'entendre, les terres & les mers étoient » couvertes des flottes & des armées » de son maître. Une multitude innombrable de cavaliers traversoient » l'Hellespont pour venir en Europe, » les uns armés de cuirasses, & appellés *Cataphractes* : les autres tirant » tout à cheval des fléches dont les » blessures étoient inévitables, & les » coups encore plus certains, quand » ils les jettoient en fuyant, par dessus leurs têtes. Que cette nuée de » cavaliers suffisoit pour accabler tou» tes les forces de l'Europe réunies ». Il faisoit ensuite le dénombrement des diverses nations dont étoit composée l'infanterie d'Antiochus, & dont il croyoit que les noms à peine connus effrayeroient ses auditeurs, entr'autres des Dahes, des Medes, des Elyméens, des Cadusiens. » Il soutenoit qu'il

„ n'y avoit point de ports dans la
„ Grece qui pussent contenir ses flottes
„ dont la droite contenoit les Sido-
„ niens & les Tyriens, & la gauche
„ les Arasiens & les Sidetes tirés de
„ la Pamphilie, peuples les plus expé-
„ rimentés dans la navigation, & les
„ plus braves dans cette espéce de
„ guerre, qu'il y eût dans l'univers.
„ Qu'ainsi les Romains n'auroient af-
„ faire ni à Annibal chef d'une seule
„ République, ni à Philippe maître
„ d'un petit Etat tel qu'étoit le Roïau-
„ me de Macédoine; mais au puissant
„ Monarque de toute l'Asie & d'une
„ partie de l'Europe. Qu'au reste,
„ quoiqu'il fût venu des extrêmités
„ de l'orient pour délivrer la Grece,
„ il ne demandoit rien aux Achéens
„ qui fût contraire à la fidelité qu'ils
„ devoient aux Romains leurs pre-
„ miers Alliés. Qu'il n'exigeoit pas
„ qu'ils prissent les armes pour lui con-
„ treeux, mais qu'ils demeurassent
„ neutres, & souhaitassent la paix aux
„ deux partis, comme il convenoit à
„ des amis communs sans prendre
„ aucun engagement dans la guerre.
„ Archidamus Ambassadeur des Eto-

„ liens, leur parla à peu près dans les „ mêmes termes. Il les exhorta à pren- „ dre le parti le plus aisé & le plus sûr „ pour eux, qui étoit de se tenir en „ repos, d'être simplement spectateurs „ de la guerre, & d'attendre à l'abri „ de l'orage, ce qu'il plairoit à la „ Fortune d'ordonner du sort d'au- „ trui. A la fin se laissant emporter à „ l'intemperance de sa langue, il se „ déchaîna tantôt en général contre „ les Romains qu'il traitoit d'ingrats; „ tantôt contre Quintius en particu- „ lier, lui reprochant non seulement „ qu'il avoit vaincu Philippe par la „ valeur des Etoliens, mais encore „ que c'étoit à eux qu'il étoit redeva- „ ble de son salut & de celui de son „ armée. Car enfin quand avoit-il „ jamais fait les fonctions de Général? „ Qu'il l'avoit vû pendant la bataille „ consulter les Auspices, immoler des „ victimes, & faire des vœux, comme „ un Prêtre & un Aruspice; tandis „ que lui qui parloit, opposoit son „ corps aux traits des ennemis, pour „ empêcher qu'ils n'allassent jusqu'à „ lui. »

Quintius répondit qu'Archidamus

Quntius réfute plaisamment la vanité ridicule des Ambassadeurs du Roi & des Etoliens.

en parlant avec tant de vanité & d'emportement, avoit eu plus d'égard à ceux devant qui il parloit, qu'à ceux à qui s'adressoit son discours. » Que les Achéens sçavoient „ mieux que personne que les Etoliens étoient plus braves de la langue que des bras, & dans les assemblées que dans les combats. Que „ par cette raison ils se mettoient peu „ en peine du jugement que feroit „ d'eux une nation qui les connoissoit; „ mais qu'ils avoient voulu se faire „ valoir devant les Ambassadeurs „ d'Antiochus, par qui ils comptoient „ que leur mérite seroit vanté à ce „ Prince lui-même. Mais que si jusqu'à ce jour on avoit ignoré la „ cause de l'union du Roi de Syrie & „ des Etoliens, on avoit pu l'apprendre par le discours de leurs Ambassadeurs. Qu'à force de mentir, & „ de vanter des forces qu'ils n'avoient „ point, ils s'étoient enflés réciproquement par de vaines esperances; „ les Etoliens en faisant entendre au „ Roi que c'est par leur valeur que „ Philippe a été vaincu, & les Romains protegés; & que vous & tous

„ les autres peuples de la Grece êtes
„ prêts à vous ranger ſous ſes éten-
„ darts ; & en débitant les autres
„ menſonges que vous venez d'enten-
„ dre : & le Roi de ſon côté en an-
„ nonçant aux Etoliens des nuées de
„ fantaſſins & de cavaliers, & des
„ flottes qui couvriront toutes les
„ mers. En quoi leur maneuvre me
„ paroît aſſez ſemblable à un repas
„ que me donnoit mon hôte de Chal-
„ cis, homme de bien, & d'un com-
„ merce fort agréable. Etant à table
„ dans ſa maiſon, où il m'avoit reçu
„ avec toute la politeſſe poſſible moi
„ & ceux qui m'accompagnoient,
„ comme nous paroiſſions étonnés de
„ la qu antité & de la varieté des
„ mets qu'il nous avoit ſervis pendant
„ les plus grandes chaleurs de l'été ;
„ ce bon homme qui n'a pas à beau-
„ coup près tant de vanité que ces
„ gens-ci, ſe prit à rire, & nous avoua
„ franchement que la varieté qui nous
„ ſurprenoit, ne venoit pas de la dif-
„ ference des venaiſons, mais de celle
„ des aſſaiſonnemens qu'on avoit em-
„ ployés, pour faire pluſieurs plats
„ d'un ſeul porc domeſtique. Qu'on

„ pouvoit dire la même chose de tou-
„ tes ces nations que venoit de vanter
„ l'Ambassadeur du Roi. Que ces di-
„ verses espéces d'armes, ces peuples
„ dont les noms sont à peine connus,
„ ces Dahes, ces Medes, ces Cadu-
„ siens, ces Elyméens, n'étoient au
„ bout du compte que des Syriens,
„ beaucoup plus dignes du nom d'Es-
„ claves à cause de leurs génies bas &
„ rampans, que de celui de soldats.
„ Et plut aux Dieux, Achéens, que
„ je pusse vous représenter au naturel
„ les allées & venues de cet invincible
„ Monarque, ses courses de Déme-
„ triade à Lamia dans l'assemblée des
„ Etoliens, & de là à Chalcis où il s'est
„ allé montrer. Vous verriez à peine
„ dans son camp assez de soldats pour
„ en composer deux médiocres lé-
„ gions. Vous verriez ce Prince tantôt
„ demander, comme par charité, aux
„ Etoliens des vivres pour nourrir ses
„ troupes : tantôt emprunter de l'ar-
„ gent à intérêt pour les payer; tantôt
„ se présenter aux portes de Chalcis,
„ puis chassé par les habitans de cette
„ ville qu'il étoit venu solliciter, s'en
„ retourner confus dans l'Etolie, après

„ avoir considéré l'Aulide & l'Europe,
„ pour tout fruit de cette belle expé-
„ dition. Antiochus a compté mal à
„ propos sur les vaines promesses des
„ Etoliens ; & ceux-ci se sont laissé
„ éblouir à leur tour par les forfante-
„ ries d'Antiochus & de ses Ministres.
„ C'est une raison pour vous, Achéens,
„ de ne vous point laisser surprendre
„ à leurs artifices, mais de compter
„ sur l'amitié des Romains dont vous
„ avez éprouvé la bonne foi & la sin-
„ cérité. Car quand ils disent que le
„ meilleur parti que vous puissiez
„ prendre, c'est de ne vous point en-
„ gager dans cette guerre, il n'y a
„ rien qui soit plus contraire à vos in-
„ térêts. Car la neutralité à laquelle
„ ils vous exhortent, sans vous faire
„ aucun honneur, ni vous être d'au-
„ cun mérite auprès des vaincus, vous
„ rendra infailliblement la proye du
„ vainqueur. »

Tout le monde trouva que Quintius avoit réfuté les Ambassadeurs avec autant de solidité que d'agrément : ce qui lui fut d'autant plus facile, que l'auditoire lui étoit favorable. Ainsi sans aucun délai, sans aucun

partage, les Achéens d'une commune voix, reconnurent pour leurs amis & pour leurs ennemis, tous ceux qui l'étoient & le seroient des Romains ; & envoyerent déclarer la guerre à Antiochus & aux Etoliens. Ils firent même partir sur le champ, suivant le conseil de Quintius, cinq cens hommes de troupes auxiliaires pour Chalcis, & autant pour le Pyrée. Car ceux qu'Antiochus avoit gagnés, étoient sur le point d'exciter une sédition à Athenes, en tachant d'engager la multitude dans le parti de ce Prince, par les récompenses qu'ils lui promettoient de sa part. Mais Quintius y ayant été appellé par les Amis des Romains, Apollodorus auteur de la révolte fut accusé par un certain Leon, & sur le champ condamné, & banni de la ville. Antiochus apprit par son Ambassadeur le mauvais succès qu'il avoit eu dans l'assemblée des Achéens. Les Beotiens, sans rien répondre de positif, dirent que quand Antiochus seroit arrivé dans la Beotie, ils verroient ce qu'ils auroient à faire. Le Roi ayant appris que les Achéens & le Roi Eumenes avoient fait partir

des secours pour Chalcis, crut qu'il n'avoit point de tems à perdre, s'il vouloit les prévenir, ou les surprendre. Ainsi il y envoya Menippus par terre avec environ trois mille hommes, & Polixenidas par mer avec toute sa flotte. Et peu de jours après il les suivit lui-même à la tête de six mille des siens, & un petit nombre d'Etoliens qu'il avoit ramassés à Lamia. Comme les troupes du Roi n'avoient pas encore fermé les chemins, les cinq cens Achéens dont nous avons parlé, & le petit corps de troupes d'Eumenes, passerent l'Euripe en toute sureté & entrerent dans Chalcis, sous la conduite de Xenoclide l'un des principaux de cette ville. Mais environ cinq cens Romains, qui alloient aussi à Chalcis, trouverent Menippus déja campé devant Salganée, près d'Hermée, par où il faut passer pour aller de la Beotie dans l'Eubée. C'est pourquoi Miction qui avoit été envoyé de Chalcis à Quintius pour lui demander ces troupes, & qui s'en retournoit avec elles, trouvant les chemins fermés par les ennemis, quitta le chemin de l'Aulide & vint à Delion, comptant de passer de là dans l'Eubée.

Delion est un Temple d'Apollon bâti sur une hauteur qui donne sur la mer, à cinq milles de Tanagre. Il n'y a pas de ce lieu jusqu'aux premieres terres de l'Eubée, quatre milles de trajet par mer. Comme les Romains se croyoient en sûreté dans un azyle aussi inviolable, que l'étoit parmi les Grecs le Temple & le bocage sacré d'Apollon ; & que d'ailleurs on n'avoit point encore tiré l'épée, ni versé de sang dans une guerre à peine déclarée, ils ne se tenoient point sur la defensive, mais s'étoient dispersés sans armes, les uns pour visiter le Temple & le bocage, les autres pour se promener sur le rivage la plûpart pour aller chercher du bois & du fourrage dans la campagne voisine. Mais Menippus étant tout d'un coup venu fondre sur eux, dans le tems qu'ils étoient ainsi épars de côté & d'autre, en tua la plus grande partie, & en fit cinquante prisonniers. Miction se sauva sur une petite barque, avec le peu qu'il put ramasser. Outre la peine que causa à Quintius & aux Romains la perte de ces soldats, cette violence leur fournit une nouvelle raison de dénoncer

noncer la guerre à Antiochus, & de la lui faire à la rigueur. Cependant le Roi ayant fait approcher son armée de l'Aulide, envoya d'abord ses Députés & ceux des Etoliens à Chalcis pour sommer les habitans de le recevoir, avec des menaces encore plus fortes que la premiere fois; & malgré la résistance de Miction & de Xenoclide, obtint enfin qu'on lui ouvrît les portes de la ville. Avant qu'il y entrât, les partisans des Romains en sortirent. Les soldats d'Eumenes & des Achéens tenoient Salganée : & ceux des Romains occupoient dans l'Euripe un fort où ils se retranchoient. Menippus alla attaquer Salganée, & le Roi lui-même, le fort de l'Euripe. Les soldats d'Eumenes & ceux des Achéens les premiers abandonnerent leur poste, sur la permission que leur accorda Menippus de se retirer sains & saufs. Les Romains gardoient le leur avec plus d'opiniâtreté. Mais comme ils étoient invêtis par mer & par terre, voyant qu'on faisoit déja avancer les machines avec lesquelles on alloit battre la place, ils capitulerent aussi. La capitale de l'Eubée

engagea toutes les autres villes à suivre son exemple : si bien que le Roi regarda comme un heureux commencement de guerre, la réduction d'une Isle si considerable, & de tant de villes riches & commodes qu'elle renfermoit.

Fin du premier Volume.

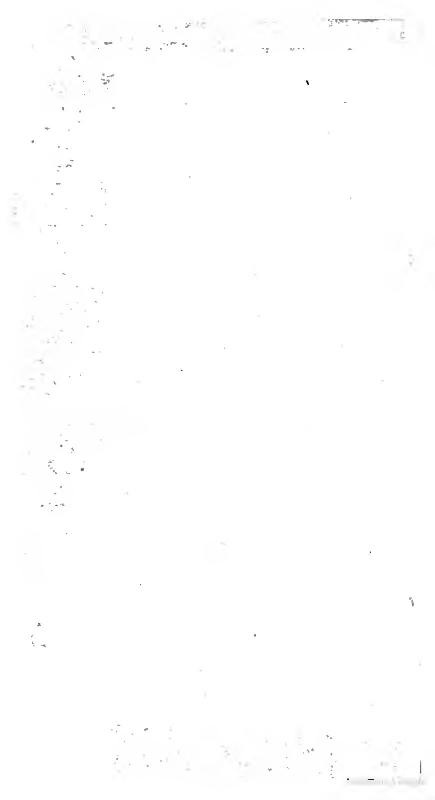






image
not
available